This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

86. e 5

1873.

ŒUVRES

DE

SEBASTIAN GARNIER,

LA HENRIADE,

ET

LA LOYSSÉE,

DE SEBASTIAN GARNIER,

Procureur du Roi HENRI IV, au Comté & Bailliage de Blois.

SECONDE ÉDITION;

Sur la Copie imprimée à Blois, chez la Veuve GOMET, *en* 1594 *&* 1593.

A PARIS,

Chez J. B. G. MUSIER fils, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

LIBRARY
THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY OF OXFORD
OCT 1930

AVIS DU LIBRAIRE.

La Poéſie Françoiſe remonte, comme l'on ſait, aux premiers ſiecles de notre Monarchie, puiſqu'il y avoit des Poëtes en 1050 ſous le regne de Henri I. Son enfance a duré long-tems; mais malgré les défauts des productions de ce genre, les Gens de Lettres ont toujours recueilli avec plaiſir ce qu'on leur a reſtitué de nos anciens Poëtes.

Les Poéſies du Roi de Navarre, les Fabliaux & Contes en vers des 12e, 13e, 14e & quinzieme ſiecles ont été reçus avec autant de plaiſir que l'on a de peine à être privé des Ouvrages de cent vingt-ſept Poëtes François vivants avant l'an 1300, dont le Préſident Fauchet nous a conſervé les noms avec les ſommaires de leurs Ouvrages.

La réimpreſſion des Villon, Crétin, Coquillard, de la Farce de Pathelin & autres, que fit il y a quelques dixaines d'années Couſtellier, l'obligation que les Gens de Lettres ont à l'Abbé Lenglet du Freſnoy pour l'édition complete du Roman de la Roſe, ſont des preuves certaines de ce que j'avance.

C'eſt d'après ces conſidérations, que j'ai cru que l'on verroit avec plaiſir reparoître un Poëte du quinzieme ſiecle, dont peu de perſonnes connoiſſent l'exiſtence; la rareté même de l'Ouvrage ſemble lui promettre un heureux ſuccès.

C'eſt de SEBASTIAN GARNIER, Procureur du Roi en ſon Bailliage de Blois, qu'il s'agit ici. Ses Poëmes, la Henriade & la Loyſée, ont pour objet deux des plus grands Rois qui aient honoré le Trône François, Henri IV, & S. Louis : les familles illuſtres dont nous voyons les deſcendans remplir avec diſtinction les Charges les plus honorables, ne ſeront-elles pas toujours flattées de retrouver un monument des actions qui leur ont mérité la diſtinction dont elles jouiſſent; & d'ailleurs ne ſuffit-il pas de nommer les Héros de ces Poëmes, pour intéreſſer tous les cœurs François?

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que nos Bibliographes ne font nulle mention de cet Auteur. Moreri & ſes Continuateurs, Bayle, Chauffepié, Proſper Marchand, Niceron, Desfontaines, l'Abbé Goujet n'en

parlent pas. Le seul Pere Le Long, dans sa Bibliotheque de la France, Edition de 1719, annonce la troisieme partie de son Ouvrage. Au N°. 8384, on lit:

» Le premier Livre de la Henriade de » Jean le Blanc, en vers. Paris, 1604, » in-4°.

» Les huit derniers Livres de la Henriade, » contenant les faits de Henri IV contre les » Espagnols, par Sébastien Garnier. Blois, » 1593. in-4°. en vers.

On voit aisément par-là qu'il n'a pas eu connoissance des huit premiers Livres, dont les deux premiers ont été imprimés en 1594, ni de la Loyssée, qui le fut la même année que les derniers de la Henriade.

C'est donc véritablement une restitution à faire à la Littérature Françoise, que de lui donner un Poëte qu'on peut regarder comme Historien contemporain de Henri IV.

On voit, par ce que je viens de dire, que je n'ai pu trouver nul secours pour l'Histoire de la vie de cet Auteur; je me bornerai donc à exposer les raisons qui m'ont engagé à donner l'édition de ses Œuvres telles qu'elles paroissent aujourd'hui.

L'Edition qui a ſervi de copie (1), compoſe un petit volume in-4°. du plus petit format, imprimé à Blois, chez la veuve Gomet. Les deux premiers Livres de la Henriade en 1594, les huit derniers en 1593, ainſi que la Loyſſée, dont il n'y a que trois Livres, & qui n'eſt pas achevée. L'Ouvrage eſt imprimé en caracteres italiques, & les marges chargées en gros caracteres romains, d'eſpeces de ſommaires, & des noms des perſonnes que l'Auteur fait agir : le mot *comparaiſon* ſe trouve à chacune de celles qui ſe rencontrent dans cet Ouvrage, ainſi que l'indication des endroits imités d'Homere & de Virgile. Nous ne ſommes plus dans un ſiecle où l'on ſe pique

(1) Cette édition appartient à M. le Marquis de Quincye-Saint-Maurice, Grand Bailli d'Epée du Nivernois, connoiſſeur & amateur de raretés littéraires, qui [redacted] le cabinet le plus intéreſſant ſur notre Droit public & notre Hiſtoire, pour M. de Fontanieu, Conſeiller d'Etat, & Garde des meubles de la Couronne. Ce riche cabinet eſt paſſé à la Bibliotheque du Roi. M. de Quincye a réuni tout ce que l'on connoît dans toutes les langues, & tant imprimé que Mſſ. ſur l'Art de la Cavalerie & de la Gymnaſtique, qu'il a même orné de figures deſſinées & enluminées de ſa main. L'Ouvrage que je donne aujourd'hui eſt une preuve de l'amitié dont il m'honore.

d'une ſi ſcrupuleuſe exactitude. J'ai donc ſupprimé tout ce qui ſe trouve ſur les marges; & j'ai obſervé de faire des argumens aux huit derniers Livres, l'Auteur n'en ayant mis qu'aux deux premiers. C'eſt dans la vue auſſi d'éclaircir différens endroits, que, d'après les Mémoires du temps, j'ai dreſſé la Table hiſtorique qui ſe trouve ci-après, ſoit pour éviter la confuſion des perſonnes de même nom, ſoit pour indiquer leurs Offices, Charges, ou dignités; au reſte, je me ſuis conformé à l'orthographe de l'Auteur & du tems; & il n'y a aucun changement dans le corps de l'Ouvrage. J'oſe ſeulement aſſurer que tel que paroît aujourd'hui notre Auteur, s'il ne ſemble pas un Poëte excellent, au moins reconnoîtra-t-on en lui un fidele ſujet du Roi, un Hiſtorien exact qui entre dans de grands détails, un homme verſé dans la lecture des anciens Auteurs, un Chrétien dont les maximes ſont auſſi pures que naturellement amenées, & dont les comparaiſons ſimples dénotent un eſprit juſte & réfléchi. Je prie de faire attention que Malherbe, le reſtaurateur de notre Poéſie, étant ſon contem-

porain, il n'a pu lui ſervir de modele, & qu'il eſt le premier qui ait célébré en vers les exploits du Chef de l'auguſte Maiſon Royale de Bourbon.

Je ne puis diſſimuler la lacune des III, IV, V, VI, VII & VIIIe Livres de la Henriade, qui me manquent, auſſi-bien que la ſuite de la Loyſſée; je prie donc les amateurs de notre ancienne Poéſie, de m'aider de leurs recherches pour compléter l'Œuvre de notre Auteur, ou de me communiquer quelques connoiſſances de ſa vie: je me ferai un devoir de nommer ceux qui voudront bien me procurer ces ſecours.

TABLE
HISTORIQUE.

AIGUEMOND : *voyez* Egmont.

AMVILLE : *voyez* Damville.

ANDELOT (Charles de Coligny d'), ſecond fils de Gaſpard de Coligny, Amiral; après avoir bien ſervi Henri IV à la bataille d'Ivry, fut pris l'année ſuivante au ſiége de Paris, & eut la foibleſſe d'abandonner le parti du Roi pour prendre celui de la Ligue. *Henriade, liv.* 14, *page* 191, *vers* 26.

ANET, grand & beau Château de l'Iſle de France, proche la riviere d'Eure, bâti par Henri II, pour Diane de Poitiers, Ducheſſe de Valentinois. Cette Terre, qui a le titre de Principauté, a été ſucceſſivement dans la Maiſon de Vendôme, de Condé, & appartient aujourd'hui à M. le Comte d'Eu, par ſucceſſion de Madame la Ducheſſe du Maine, ſa mere. H. *l.* 16, *p.* 237. *v.* 29.

ANDRÉ (champ. de S.) : *voyez* Ivry.

ANGUIEN (Jean de Bourbon, Duc d'), frere d'Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, fut tué en 1557 à la bataille de Saint-Quentin, qu'on nomme auſſi de S. Laurent, à cauſe du jour où elle ſe donna. H. *l.* 14, *p.* 197, *v.* 24.

ANJEAU. Je ne ſais qui eſt ce Danjeau dont parle ici notre Auteur. Je trouve dans l'Hiſtoire un Dangeau, Officier Calviniſte, qui, en 1586, ſe diſtingua au ſiége que Henri IV mit devant Fontenay-le-Comte, Capitale du Bas-Poitou. H. *l.* 15, *p.* 206, *v.* 15.

ANJOU (Charles, Comte d'), troiſieme frere de S. Louis, Comte d'Anjou, du Maine & de Provence, & Roi de Sicile, ſe croiſa avec S. Louis, fut défait & pris par les Sarraſins, & délivré en même tems que le Roi. Le Roi lui donna les Comtés d'Anjou & du Maine en appanage, & le fit Chevalier. Il avoit épouſé Béatrix de Provence, ſœur puînée de Marguerite, femme de S. Louis. Il mourut en 1285 dans la Pouille. *Loyſée*, *p.* 279, *v.* 10.

ANTRAGUES ou Entragues (Charles de Balzac, Sieur de Clermont d'), Chevalier des Ordres du Roi, Capitaine de ſes Gardes, étoit fils puîné de Guillaume de Balzac, & de Louiſe d'Humieres, & frere de François, pere de la Marquiſe de

Verneuil, maîtreſſe de Henri IV. Charles fut tué à la bataille d'Ivri bien près de la perſonne du Roi, laiſſant cinq fils & une fille : ſa poſtérité & celle de François ſon frere, ont été éteintes. H. *l.* 13. *p.* 172, *v.* 2.

ARQUES (bataille d'), le Mercredi 20 Septembre 1589. C'eſt une petite ville au pays de Caux, ſur la riviere de ce nom. H. *l.* 1, *p.* 19, *v.* 1.

ARTOIS (Robert, Comte d'), premier des freres de S. Louis, épouſa en 1238 Mahaut, fille du Duc de Brabant; le Roi lui donna le Comté d'Artois en faveur de ce mariage, & le fit Chevalier. L'année ſuivante il apporta avec le Roi la ſainte Couronne d'épines de Vincennes à Paris. Il ſuivit le Roi à ſon voyage d'outre-mer, & fut tué à la bataille de la Maſſoure, en Syrie, l'an 1249, fort regretté du Roi & de toute l'armée. *Loyſſ. p.* 279, *v.* 9.

ASSERAC. Le Marquis d'Aſſerac fut un des principaux Gentilshommes François qui accompagnerent le Duc de Nevers à Rome, où il étoit envoyé en qualité d'Ambaſſadeur de Henri IV auprès du Pape. H. *l.* 11, *p.* 139, *v.* 1 & 15.

AUBETERRE (Jacques d'Eſparbès, Vicomte d'), étoit fils de Philippe d'Eſparbès, Seigneur de Luſſay, Vicomte d'Aubeterre, Chevalier des Ordres du Roi, Capitaine pour Henri IV du Château de Mauvefin, ville de l'Armagnac. Jacques mourut au mois de Mai 1596, d'une fievre pourprée, âgé de trente ans, ſans avoir été marié. H. *l.* 15, *p.* 211, *v.* 2.

AUMALE. Charles & Claude de Lorraine, Ducs d'Aumale, & Claude de Lorraine, dit le Chevalier d'Aumale, ſervirent tous trois dans le parti de la Ligue. Claude fut tué devant la Rochelle en 1573. Le Chevalier d'Aumale, voulant attaquer S. Denis, y périt le 3 Janvier 1591. H. *l.* 2, *p.* 56, *v.* 23.

AUMALE (combat d') en 1591; le Roi Henri IV y fut bleſſé, & mit dans ſes Gardes le ſoldat de qui il avoit reçu le coup.

AUMONT (Jean, Maréchal d'), Comte de Chateauroux, Chevalier des Ordres du Roi, fut bleſſé & pris à la journée de S. Quentin en 1557, ſe trouva en 1558 à la priſe de Calais, aux batailles de Dreux, de S. Denis, & de Montcontour; s'attacha au ſervice de Henri IV après la mort de Henri III, contribua à la victoire d'Ivry, & fut tué au ſiége de Comper, en Bretagne, le 17 Août 1575. H. *l.* 1, *p.* 36, *v.* 8.

AUSFRICH ou Aubsfriſt, Seigneur de la Maiſon de ce nom en Allemagne, qui étoit venu avec une troupe de Reîtres au ſecours de la Ligue, & fut fait priſonnier à la bataille d'Ivry. H. *l.* 11, *p.* 137, *v.* 5.

AUVERGNE (Charles de Valois, Comte d') depuis Duc d'Angoulême, Grand Prieur de France, fils de Charles IX, & de Marie Touchet, fille du Lieutenant Particulier d'Orléans. H. *l.* 2, *p.* 46, *v.* 13.

B.

BALAGNY. Jean de Montluc, bâtard de Jean de Montluc, Evêque de Valence, Gouverneur de Cambray pour Henri IV, qu'il obtint en Souveraineté avec le bâton de Maréchal de France en 1594. Il se montra, ainsi que Renée d'Amboise, sa femme, peu digne de cette haute fortune, & l'année suivante les Espagnols ayant repris cette ville, il redevint simple particulier. H. *l.* 16, *p.* 242. *v.* 1.

BARRIERE (Pierre), natif d'Orléans, d'abord batelier, puis soldat, avoit formé le projet de tuer le Roi, & fut encouragé dans ce dessein par le Curé de S. André-des-Arts, & le Recteur du College des Jésuites. Il fut découvert & arrêté à Melun, & condamné, par jugement du Prévôt de l'Hôtel, à avoir le poing coupé, & à être tenaillé & rompu vif. H. *l.* 2, *p.* 55, *vers* 3.

BASSOMPIERRE (Christophe de) Gentilhomme Lorrain, Ambassadeur du Duc de Lorraine près la Ligue, s'attacha d'abord au Duc de Mayenne, & fut député, après la conversion du Roi, pour conclure la treve entre le Roi & les Ligueurs. Son fils François s'attacha sincérement à Henri IV, fut Colonel Général des Suisses, Gentilhomme de la Chambre de S. M., Maréchal de France, & Chevalier des Ordres du Roi; il mourut sous Louis XIII, peu après être sorti de la Bastille, où le Cardinal de Richelieu l'avoit tenu onze ans. H. *l.* 15, *p.* 225, *v.* 3.

BARTHELEMI (Massacre de la S.), le 24 Août 1570. H. *l.* 1, *p.* 25, *v. dernier.*

BEAUJEU (Imbert de), Connétable de France, fut un des huit Chevaliers qui accompagnerent le Roi à son premier voyage d'outre-mer. Il se signala à la bataille de la Massoure, & traita avec les Emirs d'Egypte pour la délivrance du Roi. Il le suivit encore à son second voyage d'Afrique, & servit au siége de Tunis en 1270. Il mourut en 1285. *Loyss. p.* 280, *v.* 4.

BEAUMONT (Jean de). Comme il y a eu plusieurs Maisons de ce nom en France, il est assez difficile de démêler de laquelle étoit celui dont on parle ici. Suivant Moreri, il ne peut pas être de la Maison des anciens Comtes de Beaumont-sur-Oise, qui fut éteinte vers 1214, ni de celle de Beaumont-le-Vicom-

te, éteinte dans la perſonne d'Agnès, mariée en 1253 à Jean d'Acre, Roi de Jéruſalem. *Loyſſ. p.* 280, *v.* 6.

Biron *le vieil Biron* (Armand de Gontaud, Maréchal de), un des principaux Officiers de Henri IV, lui rendit de grands ſervices, contribua au gain des batailles d'Arques & d'Ivry. Il commanda en chef dans ſept batailles, & il y avoit reçu pluſieurs bleſſures. Il étoit auſſi ſavant dans les Lettres que dans la guerre. Il fut tué le 28 Juillet 1592, au ſiége d'Epernai en Champagne. H. *l.* 1, *p.* 35, *v.* 31.

Biron (*Guillaume*, Baron de). Il ſe nommoit Charles de Gontaut, fut Maréchal, Duc & Pair de France. Il étoit fils d'Armand, ſe révolta pluſieurs fois contre Henri IV, & fut décapité en 1602. H. *l.* 1, *p.* 35, *v.* 14.

Blois, ville de France dans la Généralité d'Orléans, Capitale du Blaiſois, avec un Château renommé. Elle eſt ſur la Loire, à dix-huit lieues d'Orléans, & à quarante de Paris. H. *l.* 9, *p.* 81, *vers* 23.

Blanche de Caſtille, fille d'Alphonſe IX, Roi de Caſtille, mariée à Louis VIII en 1200, & morte en 1252 pendant le premier voyage de S. Louis à la Terre-Sainte; elle eſt enterrée à Maubuiſſon, proche Pontoiſe, Abbaye qu'elle avoit fondée en 1242. *Loyſſ. p.* 270, *v.* 12.

Blois (le Comte de). Il y a apparence qu'il eſt ici queſtion de Jean de Châtillon, premier du nom, fils de Hugues premier, & de Marie d'Aveſnes, Comteſſe de Blois, qui mourut en 1279, laiſſant une fille unique, mariée à Pierre de France, fils de S. Louis. Il fut Grand-Maître de France, & mourut fort âgé en 1363. *Loyſſ. p.* 279, 307. *v.* 7. & 21.

Bohaire (Saint), village du Blaiſois dans le Dioceſe & l'Election de Blois. *Loyſſ. p.* 269, *v.* 14.

Bois-Dauphin (Urbain de Laval, Marquis de) fut fait priſonnier à la bataille d'Ivry. Il fut un des premiers Ligueurs & un des quatre Maréchaux de France que le Duc de Mayenne créa, & que Henri IV confirma. Il ſurvécut à ce Prince, & aſſiſta au lit de juſtice tenu après ſa mort, pour déclarer la Reine mere Régente. H. *l.* 16, *p.* 240, *v.* 15.

Boniface VIII. Tout le monde ſait l'Hiſtoire des fameux démêlés de ce Souverain Pontife avec Philippe-le-Bel en 1303. H. *l.* 2, *p.* 57, *v.* 21.

Bourbon (Archambault de) ayant ſuivi le Roi S. Louis dans ſon voyage de la Terre-Sainte, mourut dans l'Iſle de Chypre en 1248, laiſſant deux filles, Mahaud, & Agnès, de laquelle eſt venue Beatrix de Bourgogne, héritiere de Bourbon, qui ayant épouſé en 1272 Robert, Comte de Clermont, fils de

S.

S. Louis, a fait la tige de la Maiſon de Bourbon, d'où eſt ſorti Henri IV, dont voici la deſcendance.

S. Louis, Roi de France, neuvieme du nom.

1 Robert de France, ſon ſixieme fils, & Beatrix de Bourbon, ſa femme, mort en 1317.

2 Louis, premier du nom, Duc de Bourbon, & Marie de Haynaut, mort en 1341.

3 Jacques I, troiſieme fils de Louis, Comte de la Marche, & Jeanne de Châtillon-S. Paul, mort en 1361.

4 Jean I, Comte de la Marche, & Catherine de Vendôme, mort en 1393.

5 Louis, ſon ſecond fils, Comte de Vendôme, & Jeanne de Laval, mort en 1446.

6 Jean II, Comte de Vendôme, & Eliſabeth de Beauvau, mort en 1477.

7 François, Comte de Vendôme, & Marie de Luxembourg, mort en 1495.

8 Charles premier, Duc de Vendôme, & Françoiſe d'Alençon, mort en 1537.

9 Antoine de Bourbon, Duc de Vendôme & Roi de Navarre, & Jeanne d'Albret, Reine de Navarre, mort au ſiége de Rouen 1562.

Henri IV. *Loyſſ. p.* 279, *v.* 25.

BOURGOGNE (Hugues IV, Duc de), de la premiere branche Royale des Ducs de Bourgogne, par Robert de France, premier du nom, Duc de Bourgogne, & fils du Roi Robert & de Conſtance de Provence. Ce Hugues mourut en 1272, laiſſant de Yolande de Dreux pluſieurs enfants, & entr'autres Jean, Sieur de Charolois, qui épouſa Agnès de Bourbon, dont il laiſſa Beatrix, femme de Robert de France, fils de S. Louis. *Loyſſ. p.* 279, *v.* 13.

BRUNSVICH. Le Comte de Brunſvich, qui fut tué à la bataille d'Ivry, avoit amené aux Ligueurs un ſecours de troupes Allemandes. H. *l.* 11, *p.* 147, *v.* 19.

C.

CAJETAN (Henri; Cardinal), Légat envoyé en France par Sixte V. *Henr. liv.* 16, *p.* 103. *v.* 3.

CATHERINE de Bourbon, Ducheſſe d'Albret, Princeſſe de Navarre, ſœur unique de Henri IV, fille d'Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, & de Jeanne d'Albret, fut Régente de la Baſſe Navarre & du Béarn, où le Roi l'avoit laiſſée. Le Comte de Soiſſons, Charles de Bourbon, aimoit cette Princeſſe, & en étoit aimé. Ils s'étoient même fait mutuellement

une promeſſe de mariage ; cependant, vaincue par les inſtances du Roi ſon frere, pour lequel elle avoit beaucoup de complaiſance & de tendreſſe, elle ſe dégagea d'avec le Comte, & ſe détermina à épouſer Henri, Duc de Lorraine & de Bar, ſurnommé le Bon, fils de Charles II, Duc de Lorraine & de Bar, & de Claude de France, ſeconde fille de Henri II, Roi de France. Malgré la différence des Religions, Catherine étant Calviniſte, ce mariage ſe fit le 31 Janvier 1599 ; elle avoit alors quarante ans. Elle avoit été recherchée par pluſieurs Princes, & deſtinée à François, Duc d'Alençon, quatrieme fils de Henri II. Elle mourut au mois de Février 1604, fort regrettée de toute la Cour, & particuliérement du Roi ſon frere, qui l'avoit toujours tendrement aimée. On remarqua qu'il la pleura. *Loyſſ. p.* 268, *v.* 14.

CHARLES, bâtard de France : *voy.* Auvergne. *Henr. liv.* 11, *p.* 144, *v.* 15.

CHASTENERAIE ou Chataigneraie (Jean de Vivonne, Sieur de la) fut fait priſonnier par Sully à la bataille d'Ivry, & fut tué en trahiſon quelques momens après par trois hommes qui avoient été Gardes de Henri III. *Henr. liv.* 16, *p.* 240, *v.* 26.

CHASTILLON (Gaucher de), cinquieme du nom, étoit fils de Gaucher IV, Seigneur de Châtillon-ſur-Marne. Il ſuivit le Roi S. Louis à la Terre-Sainte, & ne ceſſa de donner des preuves de ſon zele & de ſa bravoure. Il ſe ſignala à la bataille de Courtrai en 1302, à celle de Mons-en-Puelle en 1304, & combattit vaillamment à la bataille de Montcaſſel, au ſuccès de laquelle il contribua, en 1328. Il mourut en 1329 âgé de quatre-vingts ans. *Loyſſ. p.* 279, *v.* 19.

CHATEAUNEUF, petite ville de l'Angoumois, à 2 lieues de Jarnac. *Henr. liv.* 13, *p.* 174, *v.* 5.

CHATILLON (François de Coligny de) fils de Gaſpard de Coligny, Amiral, tué à la S. Barthelemy. Il ſe retira à Geneve après ce maſſacre, défendit Tours en 1587, emporta le fauxbourg S. Germain en 1590, & mourut en 1591, âgé de trente ans. *Henr. liv.* 1, *p.* 21, *v.* 1.

CHEMERAULT. Cette famille eſt originaire de Poitou. Il y avoit dans le ſeizieme ſiecle une Magdeleine de Chemerault qui avoit beaucoup d'eſprit, & qui nous a donné des Ouvrages en vers & en proſe. *Henr. liv.* 15, *p.* 209, *v.* 12.

CHIQUOT étoit un bouffon de la Cour, mais qui n'en étoit pas moins vaillant, & qui étoit bon François. Au ſiége que Henri IV mit devant Rouen en 1592, ce Chiquot fit priſonnier le le Comte de Chaligny, frere du Duc de Mercœur. Ce Seigneur, outré de dépit de ſe voir pris, donna un grand coup d'épée ſur

la tête de Chiquot, qui en mourut quinze jours après. *Henr. liv.* 11, *p.* 141, *v.* 1.

CHOISY (Jacques de l'Hopital, Comte de), issu d'une maison illustre en France qu'on croit sortie de celle de Galluci, qui florissoit au Royaume de Naples dès 1163, établie en France en 1376. Celui-ci fut Chevalier d'honneur de la Reine Marguerite, premiere femme de Henri IV, & Chevalier des Ordres du Roi en 1598. *Henr. livre* 11, *page* 131, *v.* 29.

CHOMBERT : *voy.* Schomberg.

CHYPRE (le Roi de). C'étoit alors Henri I, troisieme successeur de Guy de Lusignau, & premier de cette maison qui ait été Roi de Jérusalem & de Chypre. Loin de s'opposer à la descente des François, comme le prétend ici notre Auteur, il vint accompagné de tous les Grands du pays recevoir le Roi à la descente de son vaisseau, le conduisit à Nicosie, capitale du Royaume, le logea dans son Palais, & fit fournir des rafraîchissemens à toute l'armée. *Loyss. p.* 304, *v.* 1.

CLERMONT : *voy.* Antragues.

CONDÉ (Henri de Bourbon II du nom, Prince de), fils de Henri I, mort empoisonné à S. Jean d'Angely en 1588, & petit-fils de Louis I, Prince de Condé, tué à la bataille de Jarnac en 1569, qui étoit frere d'Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, pere de Henri IV. Celui dont il est ici question, fut pere de Louis II, dit le Grand Condé. *Henr. liv.* 13, *p.* 175, *v.* 4.

CONTY (François de Bourbon, Prince de), second fils de Louis I, Prince de Condé, tué à Jarnac le 13 Mars 1569, & frere cadet de Henri I, mort en 1588. Ce Prince de Conty mourut sans postérité le 3 Août 1614. *H. liv.* 13, *p.* 173, *v* 20.

COTERAS : *voy.* Coutras.

COUTRAS, ville de Guyenne sur les confins du Périgord, au confluent des rivieres de Lille & de Dordogne, où s'est donnée la bataille de ce nom, le 20 Octobre 1587. *Henr. liv.* 10, *p.* 173, *v.* 11.

CRESNAY. Il étoit Cornette de M. le Duc de Montpensier à la bataille d'Ivry. *Henr. liv.* 12, *p.* 158, *v.* 9.

D.

DAMVILLE (Charles de Montmorency, Duc de), Pair & Amiral de France, troisieme fils d'Anne Duc de Montmorency, Pair & Connétable de France; se trouva aux batailles de Dreux, de S. Denis & de Montcontour. Il s'attacha au service de Henri IV, qui le fit Chevalier de l'Ordre du S. Esprit. Il mourut en 1612, âgé de soixante-treize ans. *Henr. liv.* 2, *p.* 46, *v.* 12.

DREUX (Robert, Comte de), frere de Pierre Mauclerc, Comte

de Bretagne, fut avec le Roi quand il mena ſon armée contre ce Comte de Bretagne : il avoit marié ſa fille au Duc Hugues IV de Bourgogne. S'étant croiſé avec le Roi, il mourut pélerin de France en Chypre l'an 1248. *Loyſſ. p.* 279, *v.* 26.

E.

EGMONT (Philippe, Comte d'), fils de l'Admoral d'Egmont, & venu au ſecours de la Ligue. Il fut tué à la bataille d'Ivry en 1590. *Henr. liv.* 9, *p.* 97. *v.* 26.

EPERNON (Jean Louis de Nogaret de la Valette, Duc d') fut un de ceux qui eurent le plus de part à la faveur, aux bonnes graces & aux libéralités de Henri III. Il ſe ſoumit avec un peu de peine à Henri IV, joua un grand rôle pendant le regne de Louis XIII, ſous lequel il eſſuya les plus fâcheuſes diſgraces. Enfin après avoir joui avec beaucoup de hauteur de ſa bonne fortune, & ſoutenu la mauvaiſe avec une grande fermeté, il mourut en 1642, âgé de quatre-vingt-huit ans : *voy.* Journal de Henri III, pag. 121, édit. 1744. *Henr. l.* 16, *p.* 244, *v.* 6.

EURE, petite riviere de Normandie, qui prend ſa ſource dans le Perche, & ſe jette dans la Seine, un peu au-deſſus du Pont-de l'Arche. Elle porte bateau dès Maintenon, & c'eſt en cet endroit où on avoit commencé un canal pour en amener les eaux à Verſailles ; mais on a abandonné ce projet. *Henr. l.* 14, *p.* 189, *v.* 14.

F.

FARGIS (le Sieur du) fut chargé par Henri IV de réduire la ville du Mans à ſon obéiſſance. *Henr. liv.* 15, *p.* 220, *v.* 24.

FERE (la), petite ville de Picardie dans la Thierache, au confluent de la Serre & de l'Oiſe. Il y a une Ecole d'artillerie & un moulin à poudre : elle étoit forte autrefois ; mais les fortifications en ont été démolies. Après avoir été occupée par ceux de la Ligue, le Roi Henri IV la reprit ſur eux en 1596, après un ſiége de cinq mois, le plus long que Henri ait fait. Il y fut dangereuſement malade. *Henr. liv.* 14, *p.* 197, *v.* 20.

FLAMAND (*Guillaume le*). Guillaume, Comte de Flandres, du chef de Marguerite de Flandres, ſa femme, étoit Donpierre de ſon nom, frere d'Archambaut, & de Gui de Bourbon. Il ſe croiſa avec le Roi à ſon premier voyage, combattit à la Maſſoure, & revint en France le lendemain de la délivrance du Roi. *Loyſſ. p.* 279, *v.* 14.

FONTAINE-MARTEL (François de), Gouverneur de Neuf-Chatel en Normandie, qu'il tenoit pour le parti de la Ligue. Il ſe trouva dans Louviers quand le Roi s'en empara le 5 Juin 1591. *Henr. liv.* 16, *p.* 240, *v.* 28.

FREDERIC II, Empereur, fils de l'Empereur Henri VI, & petit-fils de Frederic I, eut de grands démêlés avec le Pape Innocent IV, qu'il persécuta pendant long-tems. Le Pape le déposa & l'excommunia au quatrieme Concile général de Lyon, le 22 Juillet 1245, & délia ses sujets du serment de fidélité. S. Louis fit tout ce qu'il put pour le réconcilier avec le Pape, mais inutilement. Il mourut accablé de chagrin à Fiorenzuola, dans la Pouille, le 13 Décembre 1250, âgé de cinquante-sept ans. *Joyss. p.* 283, *v.* 27.

G.

GAMACHES (Nicolas Rouault, Seigneur de), étoit un Seigneur Calviniste attaché à Henri IV.

Il y a aussi un Bourg de ce nom en Normandie, & c'est de ce lieu dont il est question ici. *Henr. liv.* 1, *p.* 19, *vers dernier.*

GIVRY (Anne d'Anglure, Baron de) s'attacha à Henri IV après la mort de Henri III, sans chercher à se faire valoir. Il se trouva au combat d'Aumale en 1592. Après avoir rendu de grands services au Roi, il fut tué au siége de Laon en 1594, & fort regretté de Henri. Ce Seigneur étoit également versé dans la guerre & dans les belles-lettres. *Henr. liv.* 2, *p.* 46, *vers* 13.

GRAND-PRIEUR de France : *voy.* Auvergne.

GUITRY (Jean de Chaumont, Marquis de), Maréchal de Camp, détermina, par ses conseils & par son éloquence, Henri IV à ne point s'éloigner de Paris après la mort de Henri III. Il mourut en 1592. *Henr. liv.* 2, *p.* 46, *v.* 12.

GUYON. Il étoit frere de Guillaume de Donpierre, Comte de Flandres. Il fut un des premiers, ainsi que son frere, qui prirent la croix avec S. Louis. *Joyss. p.* 280, *v.* 1.

H.

HEURE (riviere d') : *voyez* Eure.

HUGUES LE BRUN, fils aîné de Hugues, Comte de la Marche, traita de paix avec le Roi pour son pere qui s'étoit révolté, & fut retenu en ôtage pour lui. Il se croisa avec le Roi à son premier voyage. *Joyss. p.* 280, *v.* 2.

HUMIERES, Marquis d'Ancre (Charles, Seigneur d'), Gouverneur de Compiegne pendant la Ligue, Chevalier des Ordres du Roi, étoit un Seigneur des plus accomplis de son tems. Il étoit aussi courageux que savant, & possédoit la Chirurgie & l'Anatomie. Il fut d'abord engagé dans le parti de la Ligue, & servit utilement le Duc de Mayenne à la ba-

taille d'Ivry. S'étant depuis soumis à Henri IV, il lui fut fort attaché; & ayant été à la prise de Ham en Picardie, l'an 1595, Henri apprenant en même tems sa victoire & la perte de d'Humieres, versa des larmes, & dit: Ham me coûte trop cher: j'en donnerois plusieurs pareilles pour l'homme que j'ai perdu. *Henr. liv.* 10, 14, *p.* 124, 187, *v.* 3 & 21.

I.

INNOCENT IV. Sinibalde de Fiesque, Génois, Pape sous le nom de Innocent, succéda, après vingt-deux mois de vacance, à Célestin IV. Il eut de grands démêlés avec l'Empereur Frédéric II, qu'il excommunia au quatrieme Concile de Lyon. Le Roi partant pour la Terre-Sainte, eut une entrevue avec ce Souverain Pontife à Lyon. Il mourut au Royaume de Naples l'an 1254. *Loyss. p.* 283, *v.* 25.

IVRY (Bataille d'), donnée le 14 Mars 1590, dans la plaine près le bourg de ce nom, entre Dreux & Nonancourt, aux villages de S. André & de Foucrainville. *Henr. liv.* 9, *p.* 77, *v.* 10.

L.

LANCAUNAY, Gentilhomme de Normandie, âgé de 72 ans, se trouva à la bataille d'Ivry dans l'armée du Roi, & y fut tué. *Henr. liv.* 12, *p.* 156, *v.* 21.

LAURENT (Bataille de S.), ou bataille de S. Quentin. *Henr. liv.* 14, *p.* 197, *v.* 21.

LOIRET, jolie petite riviere de l'Orléanois, à une lieue & demie d'Orléans. Elle prend sa source dans une maison agréable qui a appartenu au célebre Mylord Bolingbrooke, & est aujourd'hui possédée par M. Boutin, Conseiller d'Etat. Cette riviere sort en forme de bouillon du milieu d'un bassin, & à quelques toises de là elle peut porter de petits bateaux. On la passe sur deux ponts de pierre à Olivet & à S. Mesmin; elle fait tourner dans son cours, qui n'est que de deux lieues, différens moulins; & après avoir arrosé le plus agréable vallon qu'on puisse voir, elle se rend dans la Loire près de l'Abbaye de S. Mesmin. *Henr. liv.* 16, *p.* 245, *v.* 15.

LONGUEVILLE (Henri d'Orléans I, Duc de), Pair & Grand Chambellan de France, Chevalier des Ordres du Roi, & Gouverneur de Picardie, fut un des premiers qui s'attacha à Henri IV après la mort de Henri III, & tint constamment son parti pendant la Ligue, dont il défit les troupes à la bataille

de Senlis en 1589. Il fut tué par accident à Amiens le 29 Avril 1595. *Henr. liv* 2, *p.* 46, *v.* 11.

LORGES : *voy.* Montgommery.

LORRAINE DE VAUDEMONT (Louise de), fille de Nicolas de Lorraine, Duc de Mercœur & Comte de Vaudemont, & de Marguerite d'Egmont, mariée à Reims le 15 Février 1575, veuve de Henri III le 2 Août 1589, & morte à Moulins le 29 Janvier 1601. *Henr. liv.* 2, *p.* 49, *v.* 17.

LUSIGNAN. La maison de Lusignan a étendu ses branches jusqu'en Orient, dans la personne de Guy, fils de Hugues VIII, qui, ayant fait le voyage d'outre-mer, & épousé Sibile, Reine de Jérusalem, devint Roi de Jérusalem en 1185, & perdit ce Royaume en 1187. *Loyss. p.* 306, *v.* 14.

LUSIGNAN (Guy de). Il avoit perdu le Royaume de Jérusalem en 1187; ainsi ce ne peut pas être de lui dont il est question ici. Il y a plutôt apparence que c'est Henri I, Roi de Chypre. *Voy. p.* 304, *v.* 1, *& la note sur ce vers. Loyss. p.* 307. *v.* 11.

LOYS (*ce grand Roi*), c'est de Louis IX, dit S. Louis, dont il est ici question. Il étoit fils de Louis VIII, & de Blanche de Castille. Il naquit en 1215, succéda à son pere en 1226, âgé d'environ douze ans. Il avoit épousé Marguerite de Provence, dont il eut onze enfants, du nombre desquels sont Philippe le Hardi, qui lui succéda, & Robert, Comte de Clermont, mari de Béatrix de Bourgogne, héritiere de Bourbon, desquels est sortie la maison de Bourbon, montée sur le Trône trois cens ans après dans la personne de Henri IV. Tout le monde sait l'histoire & les succès des guerres de S. Louis dans la Terre-Sainte. Il mourut en 1270 au Château de Carthage en Afrique pendant sa seconde expédition d'outre-mer. *Loyss. p.* 267, *v.* 4.

LYANCOURT. Il paroît qu'il est question ici de Charles Duplessis-Lyancourt, premier écuyer de Henri IV, dont parle M. de Sully dans ses Mémoires (tom. 3, pag. 59, édit 1745), mort en 1620, Gouverneur de Paris, & non pas de Nicolas d'Amerval, Sieur de Liancourt, mari de Gabrielle d'Estrées, duquel elle fut séparée, & fut depuis maîtresse de Henri IV. *Henr. liv.* 15, *p.* 212, *v.* 22.

LYMASSON. Limisso, port de l'isle de Chypre à la côte méridionale où S. Louis aborda avec une flotte de trente-huit grands vaisseaux, lors de son premier voyage à la Terre-Sainte en 1248. *Loyss. p.* 299, *v.* 12.

M.

MARCHE (Hugues X du nom, Sire de Lezignen ou Lusignan, Comte de la). Cette illustre famille tire son nom de la petite ville de Lusignan en Poitou : celui dont il est ici question se révolta pendant la minorité de S. Louis, & se joignit aux Comtes de Champagne & de Bretagne. Etant rentré dans son devoir, le Roi lui pardonna. Cependant il se révolta une seconde fois, & obtint un nouveau pardon. Il se croisa avec le Roi, & le suivit lors de son premier voyage à la Terre-Sainte. Il épousa Isabelle, Comtesse d'Angoulême, veuve de Jean sans Terre, Roi d'Angleterre, & mere de Henri III. Il mourut en 1249 au voyage d'outre-mer, laissant plusieurs enfans. *Loyss. p.* 281, *v.* 1.

MANTES, ville de l'isle de France à onze lieues de Paris. *Henr. liv.* 11, *p.* 128, *v.* 25.

MARGUERITE, fille de Raymond II, Comte de Provence, Princesse non moins célebre par sa beauté que par ses vertus, fut mariée en 1234 avec S. Louis, âgé pour lors de vingt ans. Ce Prince l'épousa à Sens, & la fit couronner par l'Archevêque de cette ville. Il en eut onze enfants. Cette Princesse mourut en 1295. *Loyss. p.* 327, *v.* 10.

MARIVAULT (Jean de Lille) étoit du parti de Henri IV. Il se battit à la lanée derriere le jardin des Chartreux, le Mercredi 2 Août 1589, trois ou quatre heures après la mort de Henri III contre un Chevalier du parti de la Ligue, nommé Claude de Marolles, pere de Michel de Marolles, Abbé de Villeloin, connu par plusieurs Ouvrages de littérature. *Henr. liv.* 10, *p.* 124, *v.* 20.

MAROLLES : *voy.* Marivault.

MARSEILLE, ancienne & forte ville maritime de France en Provence, fondée l'an 164 de Rome par une colonie de Grecs Phocéens. Elle a été long-tems, ainsi que toute la Provence, soumise à des Souverains particuliers ; mais la Provence ayant été réunie à la Couronne en 1481 par Louis XI, héritier de Charles d'Anjou, dernier Comte de Provence, Marseille a aussi passé sous la domination de la France. Cette ville est belle, bien bâtie, très riche & très marchande. Son port est très sûr, & bien fréquenté, sur-tout par les vaisseaux du Levant. On y voit un beau cours. Les environs en sont délicieux & ornés d'un très grand nombre de maisons de campagne qu'on appelle *Bastides*. *Loyss. p.* 285, *v.* 8.

MAYENNE (Charles de Lorraine, Duc de). Pair, Amiral, &

Grand Chambellan de France, Chef du parti de la Ligue, combattit contre Henri IV, qui le défit aux combats d'Arques, d'Ivry, & de Fontaine-Françoise en 1595. Il se soumit à Henri IV au mois de Janvier 1596, & mourut à Soissons le 3 Octobre 1611. *Henr. liv.* 1, *p.* 18, *v.* 26.

MAYNE : *voy.* Mayenne.

MEDAVY. La maison de Rouxel de Medavy, qu'on croit tirer son origine d'Angleterre, étoit depuis long-tems établie en Normandie, & s'étoit toujours distinguée dans les premiers emplois de la Cour & de l'armée. En 1589 un Charles François étoit Officier général au service de la Ligue, & se soumit à Henri IV en 1598. Un autre Pierre Rouxel de Medavy, Comte de Grancey, Lieutenant-Général en Normandie, & Conseiller d'Etat, mourut en 1617. Il n'est pas bien aisé de démêler duquel l'Auteur veut parler ici. *Henr. liv.* 16, *p.* 240, *v.* 16.

MELUSINE. La fable de Melusine, cette Dame moitié femme & moitié serpent, qui fit bâtir le Château de Lusignan en Poitou; la fontaine où elle venoit se baigner certains jours de la semaine, son apparition quand il devoit arriver quelque désastre au Royaume, ou événement dans sa famille; cette fable, dis-je, est une de celles que plusieurs grandes maisons ont pour origine, & que plusieurs Seigneurs de ces maisons ont fait valoir, moins parcequ'ils les ont reçues comme des vérités solides, que parcequ'il est toujours beau d'avoir à citer de pareilles fables, qui sont une preuve incontestable que l'origine de ces maisons se perd dans la nuit des tems les plus reculés. La maison de Lusignan, qui subsiste encore aujourd'hui, & avec distinction, sans adopter cette fable, n'a donc garde de la détruire entiérement. *Loyss. p.* 331, *v.* 2.

MIGENE, Gentilhomme Bourguignon, attaché à la Reine veuve de Henri III, Louise de Lorraine de Vaudemont, présenta, le 8 Octobre 1589, au Roi, qui étoit à Etampes, une requête de la part de cette Princesse, pour le prier de lui vouloir faire justice de l'assassinat commis en la personne de Henri III. Le Roi renvoya la requête au Parlement séant à Tours, auquel il manda de rendre promptement justice à la Reine en la personne d'Edmond Bourgoing, Prieur des Jacobins. *Henr. l.* 2, *p.* 49, *v.* 16.

MONTFORT (le Comte de). Il est ici question de Jean, fils d'Amauri, & petit-fils de Simon le-Vieux, Comte de Montfort. Ce Jean se croisa avec le Roi en 1245, & mourut pelerin de France en Chypre l'an 1248. *Loyss. p.* 279, *v.* 25.

MONTGOMMERY, fils de Gabriel de Lorges, Comte de Mont-

gommery, Capitaine de la Garde Ecoſſoiſe, qui bleſſa Henri II dans un tournois en 1559 ; & ayant été pris les armes à la main dans Domfront, fut décapité à Paris le 26 Juin 1574. *Henr. liv.* 1, *p.* 28, *v.* 12.

MONTIGNY (François de la Grange de), Seigneur vaillant & affectionné à Henri IV, qu'il ſervit avec diſtinction. C'étoit à lui que ce Prince donnoit audience lorſqu'il fut bleſſé par Jean Châtel, le 26 Décembre 1594. *Henr. liv.* 11, *p.* 132, *v.* 2.

MONTPENSIER (Henri de Bourbon, Duc de) arriere petit-fils de Louis, Prince de la Roche-ſur-Yon, de la branche des Comtes de Vendôme, fut un des Chefs de l'armée de Henri IV contre les Ligueurs, & le ſervit très utilement en diverſes occaſions. Il mourut en 1608, âgé de trente-cinq ans.

Louis de Bourbon I du nom, ſecond fils de Jean II de Bourbon, Comte de Vendôme, & Louiſe de Bourbon, Comteſſe de Montpenſier, mort en 1520.

Louis II de Bourbon, Duc de Montpenſier, & Jacqueline de Longwie, mort en 1582.

François de Bourbon, Duc de Montpenſier, & Renée d'Anjou, Comteſſe de S. Fargeau, mort en 1592.

Henri de Bourbon, Duc de Montpenſier, né en 1563, & Henriette Catherine, Ducheſſe de Joyeuſe, mort en 1608, laiſſant une fille unique Marie, mariée à Gaſton Jean-Baptiſte de France, Duc d'Orléans, frere de Louis XIII, morte en 1627. *Henr. liv.* 9, *p.* 99, *v.* 21.

MORNAY (Philippe du Pleſſis), Seigneur du Pleſſis-Marly. *Voyez* Notes ſur la Henriade de M. de Voltaire, chant 1, vers 151.

MOUY (Iſaac Vaudré, Sieur de), Officier Calviniſte. Suivant notre Auteur, il amena conjointement avec Humieres un renfort au Roi. Suivant les Mémoires de Sully, ces deux Officiers étoient dans le parti de la Ligue, & amenerent, après la bataille, un ſecours au Duc de Mayenne. La relation de la bataille d'Ivry imprimée à Tours en 1590, donne à entendre que les troupes de Picardie, commandées par Humieres & Mouy, étoient dans l'armée de Henri IV. *Henr. liv.* 14, *p.* 187, *v.* 3.

MYOSANT. Il y a toute apparence que ce Seigneur, d'une vallée au bas de Roncevaux, eſt quelque Seigneur de la maiſon d'Albret ; il y avoit dans le parti de Henri IV un Henri d'Albret, Baron de Mioſſens, duquel eſt ſorti le Comte de Mioſſens, Maréchal de France, ſous le nom de Maréchal d'Albret, en 1653. *Henr. liv.* 9, *p.* 88, *v.* 18.

N.

NEMOURS (Charles Emmanuel de Savoie, Duc de) combattit pour la Ligue à Ivry, défendit Paris contre Henri IV en 1590, & mourut en 1595. *Henr. liv.* 2, *p.* 56, *v.* 23.

NESLE (Guy de Laval, Marquis de), époux de Marguerite Hurault, fille de Philippe Hurault, Comte de Chiverny, Chancelier de France ſous Henri III & Henri IV. Il fut tué à la bataille d'Ivry. *Henr. liv.* 11, *p.* 137, *v.* 15.

NOGARET (Guillaume), ſous prétexte de ſignifier au Pape Boniface VIII un appel au futur Concile, fut chargé d'enlever ce Souverain Pontife. *Henr. liv.* 2, *p.* 57, *dernier vers.*

NOUE (François de la), dit *Bras de fer*, Gentilhomme Breton, Calviniſte, rendit de grands ſervices à Henri IV contre la Ligue. Il fut tué en 1591 au ſiége de Lamballe. *Henr. liv.* 2, *p.* 46, *v.* 13.

O.

O (François d'), Seigneur de Freſnes de Maillebois, Gouverneur de Paris, Surintendant des Finances, Maître de la Garrobe de Henri III, Premier Gentilhomme de ſa Chambre, l'homme de la Cour le plus avide, le plus arrogant, & le plus diſſipateur. Il mourut le 24 Octobre 1594 de la pierre, ayant été taillé par Collot, célebre Chirurgien de ce tems. *Henr. liv.* 15, *p.* 222, *v.* 29.

P.

PANIGAROLE (François), Cordelier, depuis Evêque d'Aſt en Piémont, étoit venu jeune en France, & y étudia. Etant depuis revenu avec le Légat Cajetan, il fut l'un de ceux qui s'enfermerent dans Paris en 1590, pour encourager les Pariſiens à ſoutenir le ſiége, & y prononça à cet effet des ſermons très ſéditieux. *Henr. liv.* 11, *p.* 128, *v.* 12.

PARME (Alexandre Farneſe, Duc de), fils d'Ottavio Farneſe, ſur la réquiſition du Duc de Mayenne, vint au ſecours de la Ligue, contraignit Henri IV à lever le blocus de Paris, prit Lagny d'aſſaut; & s'en retournant en Flandres, fut attaqué par Henri, qui lui tua beaucoup de monde. Il revint en France, fit lever le ſiége de Rouen que Henri IV faiſoit en perſonne en 1592, fut bleſſé à Caudebec, & mourut de cette bleſſure à Arras, le 4 Décembre de la même année. *Henr. liv.* 15, *p.* 204, *v.* 25.

PAUL (François d'Orléans-Longueville, Comte de S.), Gouverneur de la Province de Picardie. *Henr. liv. 15, p. 204, vers 5.*

PLUVINEL (Antoine), Gentilhomme du Dauphiné, eſt le premier qui ait ouvert en France les Ecoles connues ſous le nom d'Académies, où l'on apprend à faire les exercices qui conviennent à un Gentilhomme. Il fut premier Ecuyer de Henri Duc d'Anjou, le ſuivit en Pologne, & revint avec lui en France. Ce fut ſous le regne de Henri III qu'il forma le deſſein d'une Académie qui n'eut lieu que ſous le regne ſuivant. Henri IV lui donna la direction de ſa grande écurie, le fit ſon Chambellan, ſous-Gouverneur du Dauphin, depuis Louis XIII, & l'envoya en Ambaſſade en Hollande. Il ſe trouva à la bataille d'Ivry près la perſonne de Henri. Il eut l'honneur de mettre le Roi Louis XIII à cheval, & mourut le 24 Août 1620. Nous avons de lui un excellent Livre des leçons qu'il donna. *Henr. liv. 9, p. 85, v. 10.*

POITOU (Alphonſe, Comte de), ſecond frere de S. Louis, fut fait Chevalier à Saumur l'an 1241. Le Roi lui avoit fait épouſer Jeanne, fille du Comte de Toulouſe, & lui avoit donné le Comté de Poitiers, l'Auvergne & l'Albigeois. Il fut bleſſé à l'attaque du Château de Fontenay en Poitou; ſe croiſa avec le Roi, & reſta néanmoins avec la Reine pour garder le Royaume. Il mena l'arriere-ban de France au Roi, fut pris à la bataille de la Maſſoure, & revint en France. Il ſe croiſa avec le Roi à ſon ſecond voyage; & étant de retour de Tunis, il mourut comme il ſe diſpoſoit à repaſſer dans la Terre-Sainte. *Loyſſ. p. 279, v. 11.*

R.

RAIMOND (*le Tholoſain*) Raimond VI, dit le jeune, fit d'abord la guerre contre l'Egliſe; mais s'étant réconcilié, il s'attacha à S. Louis, prit la croix avec lui, & alla à Aigues-mortes pour s'y embarquer; étant tombé malade, il s'en retourna, & mourut à Milhaud en Rouergue le 27 Septembre 1259. *Loyſſ. p. 279, v. 14.*

RAMBOUILLET (Nicolas d'Angennes, Seigneur de), Vidame du Mans, fut Capitaine des Gardes ſous Charles IX, Chevalier des Ordres du Roi en 1580, & Ambaſſadeur en Allemagne & à Rome; il aſſiſta au Conſeil tenu par Henri III en 1588 au ſujet de la mort du Duc de Guiſe; eut beaucoup de part à la réunion de Henri III avec Henri Roi de Navarre, & fut un des premiers Seigneurs qui reconnut Henri IV ſans reſtriction pour ſon Souverain. Il joignoit à une grande connoiſ-

ſance des affaires un goût décidé pour les Belles-Lettres, qui s'eſt perpétué dans ſa famille. *Henr. liv.* 15, *p.* 222, *v.* 23.

REINE d'Angleterre (Eliſabeth), fille de Henri VIII & d'Anne de Boulen, qui a regné quarante-quatre ans en Angleterre avec beaucoup de gloire, aida de ſes troupes Henri IV, & fit alliance avec lui; elle étoit eſtimée & crainte de toutes les puiſſances de l'Europe. *Henr. liv.* 1, *p.* 19, *v.* 13.

RHODE (Guillaume Pot, Chevalier Seigneur de), Premier Ecuyer tranchant, & Porte-cornette blanche du Roi, Prévôt-Maître des cérémonies de l'Ordre du S. Eſprit, & Grand-Maître des cérémonies de France. *Henr. liv.* 14, *p.* 185, *v.* 3.

ROCHEFOUCAULT (François de la), Prince de Marſillac, fils de celui qui avoit été tué à la S. Barthelemy, attaché au ſervice de Henri IV, qui le fit Colonel général de ſon infanterie; il fut tué au combat de S. Yrier-la-Perche en 1592. *Henr. liv.* 2, *p.* 46, *v.* 13.

ROQUELAURE (Antoine de), d'une maiſon noble & ancienne du Comté d'Armagnac, fut fort conſidéré de Jeanne d'Albret, Reine de Navarre, mere de Henri IV, & entra depuis dans la confidence & la familiarité de ce Prince, qui le combla de biens en conſidération de ſes ſervices & de ſa fidélité. Il ſe trouva dans le carroſſe du Roi lorſqu'il fut aſſaſſiné. Il fut fait Maréchal de France ſous Louis XIII, & mourut en 1625 âgé de quatre-vingt-deux ans. Sa maiſon s'eſt éteinte en 1738 par la mort de Gaſton Jean-Baptiſte Antoine, Maréchal, Duc de ce nom, petit-fils de celui dont nous parlons. *Henr. liv.* 15, *p.* 214, *v.* 5.

ROSNI (Chretien de) Gentilhomme Lorrain, cadet de la maiſon de Savigny, fut conſtamment attaché au parti de la Ligue, au ſervice des Eſpagnols, & ne ceſſa pendant ſa vie de travailler à la ruine de la France. Il étoit fort brave, défendit Paris contre Henri IV, & fut un des quatre Maréchaux de France créés par le Duc de Mayenne. Après la réduction de Paris, il ſe retira de France, & fut tué au mois d'Août 1596 en aſſiégeant Calais. *Henr. liv.* 15, *p.* 225, *v.* 3.

ROSNY (Maximilien de Béthune, Duc de Sully, & Marquis de) ami de Henri IV, ſon principal Miniſtre. Il eſt trop connu pour en dire davantage ici. Il s'étoit attaché à Henri IV depuis l'âge de quatorze ans, quitta la Cour peu de tems après ſa mort, & mourut en ſon Château de Villebon, au pays Chartrain, le 22 Décembre 1641, âgé de quatre-vingt-deux ans. Sa veuve, Rachel de Cochefilet, mourut à Paris en 1659, à l'âge de quatre-vingt-dix-ſept ans. *Henr. liv.* 14, *p.* 191, *v.* 5.

Il y a auſſi un Bourg de France de ce nom à une lieue de Mantes, avec un beau Château. Cette Terre a le titre de Marquiſat, & a été poſſédée par le fameux Duc de Sully, qui en a porté long-tems le nom. Elle appartient aujourd'hui à M. de Senozan.

S.

Saint-Paul (Hugues de Châtillon, Comte de) & de Blois, ſecond fils de Gaucher III, & d'Eliſabeth, Comteſſe de Saint-Paul, ſuivit pendant un tems le parti du Comte de Champagne lorſqu'il ſe révolta contre S. Louis, & fut un des premiers à rentrer dans ſon devoir. Se diſpoſant à faire le voyage de la Terre-Sainte avec le Roi, il mourut le 9 Avril 1248. *Loyſſ. p.* 279, *v.* 19.

Sallebruche (Jean, Sire d'Apremont, Comte de), par ſa femme, ſe croiſa avec Jean, Sire de Joinville, dont il étoit couſin. Gobert, ſon frere, ſe croiſa avec lui. *Loyſſ. p.* 280, *vers* 5.

Sargines (Geoffroi de), Chevalier très renommé & très courageux, s'étant croiſé, & ayant ſuivi S. Louis en la Terre-Sainte, rejetta la propoſition que les Sarraſins faiſoient d'avoir le Roi pour ôtage, fit rendre la ville de Damiete aux infideles en exécution du traité fait avec eux pour la délivrance du Roi. Il entra depuis dans le Conſeil du Roi, qui, en partant pour la France, l'établit Commandant à Acre, place qu'il conſerva juſqu'à ſa mort. *Loyſſ. p.* 280, *v.* 7.

Savoysien (*Et toi, Prince Savoyſien*) Charles Emmanuel, Duc de Savoie, ſe joignit à l'Eſpagne & à la Ligue, entra en Provence, où il réuſſit mal, ſoutint le Duc de Nemours à Lyon. Leſdiguieres & le Connétable de Montmorency, remporterent de grands avantages ſur lui. *Henr. liv.* 2, *p.* 58, *vers* 2.

Schomberg (Theodoric de), commandant les Reitres, tué à la bataille d'Ivry, le 14 Mars 1590. *Voyez* Mémoires de Sully, in-12, tom. 1, pag. 368. note 53. *Henr. liv.* 10, *p.* 123, *v.* 23.

Severin (S.), famille originaire du Royaume de Naples, qui étoit venu s'établir en France. Il eſt mort il y a quelques années un Miniſtre d'Etat de ce nom & de cette famille. *Henr. liv.* 1, *p.* 34. *vers* 3.

Sigongne (Charles de Beauſoncle, Sieur de), Cornette de la Compagnie du Duc de Mayenne à la bataille d'Ivry, où il fut fait priſonnier. Il fut Gouverneur de Dieppe, & en 1603 le Roi le confirma dans ce Gouvernement. *Henr. liv.* 14, *p.* 191, *v.* 7.

SOURDIS (François d'Eſtoubleau, Seigneur de Jouſ, Marquis de), Gouverneur de Chartres, avoit épouſé Iſabelle Babou, fille de Jean Babou de la Bourdaiſiere, tante de Gabrielle d'Eſtrées. Il fut privé de ſon Gouvernement par la Ligue. Henri le lui rendit à la priere de Gabrielle. Ce fut dans ſon Hôtel, Cloître S. Germain-l'Auxerrois, que mourut Gabrielle d'Eſtrées, appellée alors la Ducheſſe de Beaufort. Il mourut en 1602 le 20 Mars. *Henr. liv.* 15, *p.* 212, *v.* 23.

T.

THELIGNY (Theophile de la Noue de), frere d'Odet de la Noue, connu ſous le nom de Teligny. Il étoit fils du fameux François de la Noue mort au ſiége de Lamballe en Bretagne, le 4 Août 1591. *Henr. liv.* 1, *p.* 31, *v.* 24.

THORIGNY (Charles de Matignon, Comte de). Il fut fait Chevalier des Ordres du Roi en 1598. *Henr. liv.* 13, *p.* 179, *v.* 2.

TOULOUSE (Raymond VII, Comte de), né en 1197, & mort en 1249, étoit pere de Jeanne, Comteſſe de Toulouſe, femme d'Alphonſe, Comte de Poitiers, & frere du Roi S. Louis. *Loyſſ. p.* 279, *v.* 14.

TREMOUILLE (Claude, Seigneur de la), né en 1566, embraſſa le Calviniſme, & ſuivit le parti de Henri IV, qu'il ſervit aux ſiéges de Rouen, de Poitiers, & eut beaucoup de part à la victoire que ce Prince remporta à Fontaine-Françoiſe en 1595, après laquelle le Roi le fit Duc & Pair ſous le nom de Duc de Thouars. Il mourut de la goutte en 1604, au Château de Thouars, âgé de 35, ou ſelon d'autres de 38 ans. *Henr. liv.* 15, *p.* 217, *v.* 16.

TURENNE. Henri de la Tour-d'Auvergne, premier du nom, connu d'abord ſous le nom de Vicomte de Turenne, & depuis ſous le nom de Duc de Bouillon, naquit au Château de Joſe en Auvergne le 28 Septembre 1555, de François III, Vicomte de Turenne, & de Eléonore de Montmorency, fille aînée du Connétable Anne de Montmorency, & de Magdeleine de Savoie. Il fut élevé à Chantilly ſous les yeux du Connétable ſon grand-pere, où il réuſſit en toutes ſortes d'études, & profita des bonnes inſtructions qu'on lui donnoit. Il s'attacha au Duc d'Alençon, & eut beaucoup de part aux affaires de la Cour ſous les regnes de Charles IX & de Henri III, juſqu'au moment où ayant renoncé publiquement à la Religion Catholique pour embraſſer le Calviniſme, il rompit d'une maniere éclatante avec le Duc d'Alençon. Il ſuivit depuis le parti de Henri IV, alors Roi de Navarre, & le ſervit très utilement

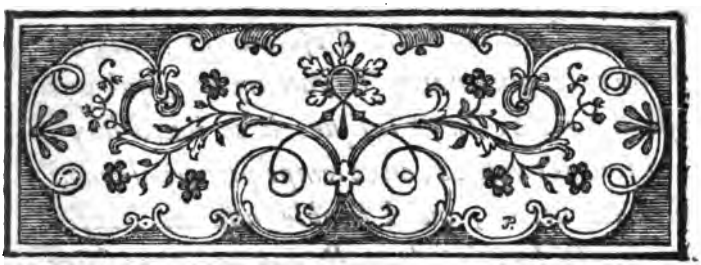
dans toutes ſes guerres de ſa perſonne & de ſes conſeils, & lui amena d'Allemagne une puiſſante armée, que ſon adreſſe & ſes négociations lui firent obtenir des Princes Proteſtans. En récompenſe de ce ſervice, le Roi lui fit épouſer en 1591 Charlotte de la Mark, héritiere, par la mort de Guillaume-Robert ſon frere, des Duché de Bouillon & Principauté de Sedan; & depuis ce tems il prit le titre de Duc de Bouillon. Il prit Stenai le propre jour de ſes nôces; l'année d'après, ayant été fait Maréchal de France, il eut de la peine à être reçu à prêter ſerment au Parlement, à cauſe de ſa Religion. La Ducheſſe étant morte en 1594, huit jours après être accouchée d'un fils, mort en venant au monde, le fit, par ſon teſtament, héritier de tous ſes biens, qui lui demeurerent par accommodement avec les prétendants à cette ſucceſſion. Dans la ſuite il ſe brouilla avec le Roi, à qui il fut obligé de remettre la ville & le Château de Sedan, que le Roi lui rendit peu après, en lui accordant ſon pardon. Il eut la plus grande part aux intrigues de la Cour, ſous la Régence de Marie de Médicis, & une partie du regne de Louis XIII. Enfin il mourut le 25 Mars 1623, & laiſſa de ſon ſecond mariage avec Eliſabeth de Naſſau, Fréderic Maurice, Duc de Bouillon, qui, ſous Louis XIII, trempa dans la conſpiration de Cinq-Mars, & perdit ſa Principauté de Sedan; & Henri II de la Tour d'Auvergne, connu ſous le nom de Vicomte de Turenne, tué en Allemagne en 1675. *Henr. liv. 16, p. 243, v. 24.*

V.

VARADE (Pierre), Recteur du College des Jéſuites, encouragea Pierre Barriere dans le deſſein qu'il avoit formé de tuer le Roi, le fit confeſſer & communier. Après la réduction de Paris, le Roi permit au Cardinal de Plaiſance de l'emmener. Mais le Parlement ayant été réuni, donna un Arrêt contre lui par contumace, & il fut tiré à quatre chevaux en effigie dans la place de Greve. *Henr. liv. 2, p. 56, v. 8.*

Fin de la Table.

Page xiv, Aumale (combat d') 1591, *liſez* 1592.



A TRÈS-CHRESTIEN,

TRÈS-MAGNANIME

ROY DE FRANCE,

ET DE NAVARRE,

HENRY IV.

SIRE,

JE ne fay point de doubte que pluſieurs ne s'eſmerveillent de ma hardieſſe, d'avoir eſté ſi

ſé que d'entreprendre d'eſcrire les faicts du Prince le plus hardy & valeureux, qui ayt eſté depuis S. Loys iuſques à ce iourd'huy, qui ſont les voſtres, en ce temps principalement ſi malheureux, qu'il ſemble que les Muſes ayent eſté bannies de ce Royaume, pour faire place à la fureur & rage de Mars. Et confeſſeray librement que depuis mon œuure encommencé, j'ay taſché infinies foys de me deſtourner de ceſte entrepriſe, comme impoſſible à executer, qu'auecques diſtraction de mes affaires, un long temps, acompagné de veilles. Le zele toutes-foys que i'ay porté aux Princes deſcenduz de ce ſainct & divin Roy, qui a preſent eſt faict participant du Royaume des Cieux, (dont vous eſtes le chef & vray filz, enſuivant ſes vertus) a eu tant de force & de pouvoir ſur moy, qu'il a vaincu ma volonté, me contraignant de continuer mon premier deſſein, en prenant la deffenſe de voſtre juſte querelle tant en particulier, qu'en public, & tant de parole que par eſcrit, & au plus fort des dangers, (comme un chacun peut rendre teſmoignage), contre les impoſtures & calom-

nies de ces enfans ingrats, enfans dis-je pires que les viperaux parricides de leurs meres: Se couvrans du manteau de la Religion, pour ſouz ce feinct prétexte, vous deposſeder de voſtre Royaume, & le faire tomber entre les mains de la nation la plus cruelle, inſolente, & barbare qui ſoit deſſouz le ciel, comme on peut voir par l'hiſtoire de la conqueſte des Indes par les Heſpagnols: les deſportemens deſquels ont eſté ſi eſtranges, que pluſieurs ont mieux aymé ſe tuer de leurs propres mains que d'endurer leurs cruautés: & mais qu'eſt-il beſoin de chercher teſmoignages de leurs inhumanitez ſi loing, veu qu'ils ſont domeſtiques? (Ha pauvres Citoyens de Blauet en Bretagne, & vous miſerables Bourgeois de la Fere en Picardie, deposſedez par eux de vos poſſeſſions, vous ſçavez ce qui en eſt); Afin qu'ayant levé le maſque de telle hipocriſie, par ma vraye hiſtoire, ceux qui ſe ſont laiſſez gaingner à leurs paroles menſongeres, ſçachans la vérité, ſe recognoiſſans, vous rendent l'obeyſſance que doivent tous fideles ſubjects à leur Prince légitime, & que ceux qui viendront après nous ſe gar-

dent de tomber en l'héréſie, en laquelle ſont tombez ceux qui ſe ſont émancipez du ſervice qu'ils vous doivent.

Voylà, SIRE, qui m'a emeu à mettre la main à la plume, ſans auoir eſgard au labeur qu'il m'a fallu avoir, tant de jour que de nuict, à la perfection de mon œuvre, & auſſi que de tant de braves eſprits qui ſont en noſtre France, & qui ont reçu tant de biens du défunct Roy, ah Dieu, il ne s'eſt trouvé un ſeul qui ſe ſoit mis après ſa mort à deplorer une fin ſi miſerable, en deteſtant avec execration les autheurs d'un ſi cruel aſſaſſin; tache d'ingratitude qui demourera à jamais ſur eux & ſur leur poſtérité. Et d'autant que je ne puis que je ne me faſſe infiniz ennemys, (n'y ayant rien qui les engendre pluſtoſt que la verité), & ne reçoive incommodité en mes affaires domeſtiques & particulieres, leſquelles je delaiſſe pour vaquer à ſi haut deſſein, je ſuppliray très humblement voſtre Majeſté favoriſer ceſte entrepriſe du ſecours de voſtre bonte & liberalité, & me ſervir de Targue & de Bouclier pour me garder de leurs dars enve-

nimez, me tenant en voſtre protection & ſauvegarde avec ces miens livres, que dis-ie miens? mais pluſtoſt voſtres, ne contenans autres choſes que la pure verité, tant des vertus qui vous ſont particulieres que de voz braves exploicts, & genereux faicts d'armes, & des Princes, & des autres grands Seigneurs qui ont librement expoſé leur vie pour maintenir voſtre bon droict & la conſervation de l'Egliſe Gallicane en ſon entier, contre la violence & tirannie des ennemys communs de ceſt eſtat: ce que ſi vous faictes, ce me ſera un ſuject de continuer l'œuvre à demy faict, contenant les hauts faits de voſtre Divin Ayeul Sainct Loys: que j'ay laiſſé (auec le reſte du naufrage (retournant de la terre Saincte) en Liſle Lampieuſe, conſultant avec le vieil Pere Anſelme, de ceux qui doivent venir de luy & des ſiens, & de vous principallement SIRE, *afin de rendre à jamais la memoire de ſes faits & des voſtres eternelles, les faiſans eſpandre par la trompette haute ſonnante de renommée.*

Priant Dieu SIRE, *qui vous veuille con-*

tinuer ſes benedictions, vous rendant paiſible en peu de jours de voſtre Royaume, auec la victoire de tous voz ennemis.

De Bloys ce moys d'Octobre 1594.

Voſtre tres-humble & tres-obeyſſant ſerviteur, SEBASTIAN GARNIER.

AU ROY.

ELEGIE DE L'AUTEUR.

QUEL penible fardeau, quel rompement d'eſprit,
Eſt rediger en vers & coucher par eſcrit
La valeur de noz Roys : vous le cognoiſſez, SIRE :
Car combien que la France eſt ſur tout autre Empire
Fertile en bons Eſprits, il ne s'eſt toutefois
Un ſeul homme trouvé d'entre tant de François
Qui ait oſé hardy entreprendre d'eſcrire
De tant de tes ayeux guerriers combattans l'ire,
Deterrez du labeur qu'il convient que l'eſprit
Prenne de jour veillant, & revaſſant la nuict ;
Ou bien ſe deffians que l'eſperance vaine
Ne feuſt le ſeul loyer pour tout bien de leur peine,
Comme il advint jadis à cil qui pour ſa faim
Appaiſer fut contrainct de mandier ſon pain.
Voila, SIRE, pourquoy celuy qui fit eſpandre
Son nom par l'univers, ce vaillant Alexandre
Arrivé où eſtoient les cendres du cher fils
Que Peleus engendra en la nymphe Thetis,
Commença s'eſcrier deſſus le bord humide
Où eſtoit ſon tombeau : ô toy heureux Pelide
Que tu as rencontré un ſi docte eſcrivain
D'avoir apres ta mort oſé mettre la main
A deſcrire tes faicts : car ſans ſa belle hiſtoire
Tu ſerois maintenant, ô Achile, ſans gloire
Entre les autre morts, avecques tes beaux faicts
Qu'en infiniz combatz hazardeux tu as faicts,
Soit combattant ſur mer, où bien deſſus la terre,
Teſte à teſte, homme à homme, ou en trouppe à la guerre,
Qui ſçauroit maintenant la vaillance d'Hector ?

La force des Ajax, le conſeil d'un Neſtor?
Les ruzes d'un Ulyſſe, & fureur d'un Achile
D'Æné la pieté, ſans Homere, & Virgile?
Pluſieurs ſe ſont trouvez avant Agamemnon
Magnanimes de cœur, & valeureux de nom,
La memoire deſquels eſt ore enſevelie
Par faute de Poëte, eſteinte avec leur vie:
Il ne faut point douter, SIRE, que noz François
Ayent jamais cedé en armes aux Gregeois,
Et leſquelz toutesfois ſont maintenant enſerre
Dans le cercueil, pourriz ſans renom en la terre:
Reproche inexcuſable aux Monarques & Roys
Qui ont tenu vivans le Sceptre des François,
Ou ſoit que l'Avarice ou bien que l'Ignorance
Leur euſt oſté du tout la vraye cognoiſſance
De leur gloire aduenir. O toy qui par mes vers,
Mon HENRY, eſt cogneu par ce bel vnivers,
Et celuy dont tu as ta ſource & origine
En eſtant deſcendu en legitime ligne;
Si tu veux que ton ame eſtant volée aux Cieux
Ton renom à jamais demoure glorieux;
Il faut mon Roy, il faut, que de cœur tu embraſſe
Les favoriz des Sœurs du penible Parnaſſe,
Qui ont beu à longs traicts de leurs miſtiques eaux
Decoulant lentement de leurs ſacrez ruiſſeaux.
Sont eux mon Roy, ſont eux, qui peuvent par leur dextre
Te faire après la mort par leurs eſcrits renaiſtre;
Sont eux qui te pourront en terre enſepveli
Par leurs carmes charmeurs te venger de l'oubly,
Leur faiſant reſſentir de ta main liberale
La magnanimité de ta grandeur Royale.
Ainſi qu'Auguſte fit au pauvre Mantuen
Qui fut en peu de jours riche par ſon moyen,
Depuis qu'il eut quitté ſes Bœufs & ſa muſette
Pour accorder au ſon de l'horrible trompette

Le chant qu'il auoit faict en la gloire & honneur
Contenant les haults faicts de ce grand Empereur,
D'un ſtille ſi enflé que de ſa voix faconde
Il en fit retentir les quatre coins du monde,
Approuué qu'elle eſtoit la magnanimité
De ce Prince remply de liberalité:
Alors on trouvera des Virgiles en France
Qui feront par leurs vers ta proueſſe & vaillance
Cognoiſtre à l'univers, grauant ſi bien ton nom
Qu'à jamais il fera de toy & d'eux renom
Eternelle memoire: ainſi que d'Alexandre
Et d'Auguſte Ceſar on voit par tout s'eſpandre
Le bruict juſqu'au-jourd'huy. Mais quel entrepreneur
Oſera entreprendre vn ſi pezant labeur?
Ce ſera celuy là qui premier de la bande
Sur laquelle Apollon en la France commande,
Entreprit courageux d'eſcrire les debatz
Des François mutinez, & les cruels combats
Que tu as ſouſtenuz: & le los & la gloire
Qui t'en eſt demouré, obtenu d'eux victoire,
Et qui a faict voguer deſſus les moites eaux
A ſes propres deſpens dix-huict cens gros vaiſſeaux
Armez & bien en point, pour aller en Ægipte
Attaquer le Soldan de la ſecte maudicte,
Conduits par ton Ayeul y plantant en ſon lieu
Plein de devotion, la ſaincte Loy de Dieu.
Si tu es envers luy Roy liberal & juſte
Comme fut en ſon temps vers ſon Virgile Auguſte:
Je ne t'eſtime pas moins qu'Auguſte, mon Roy:
Et te monſtras-tu moins liberal envers moy
Que luy vers ſon Maron: ô Prince debonnaire
Il y a ja cinq ans que ſans aucun ſalaire
Je travaille pour vous: ſans preſque que mes os
Ayent pris, mon eſprit veillant, quelque repos.
N'aurez vous point mon Roy memoire & ſouvenance
De moy voſtre GARNIER? me faiſant recompenſe

De mes labeurs paſſez : le pauvre laboureur
Ne doict eſtre privé de ſon juſte labeur.
Sinon je ſuis contrainct laiſſer ta Loyſlée
Ma navire à demy (deſſus les eaux) brizée
Avecques ton Loys : que dedans peu de jours
J'eſperois ramener moyennant ton ſecours
En deſpit des Authans, maugré la violence
De Doris courroucée, au Royaume de France :
Et alors, vous mes vers, en eſleuant mon cœur
Reprendrez derechef voſtre antique chaleur
En faiſant tellement retentir tes louanges
Par toutes nations, que les gens plus eſtranges
S'en eſmerueilleront : & ne parlera on
Que des faicts vertueux de HENRY de Bourbon,
Le Grec eſtant contrainct avec ſon Iliade
Se taire & eſcouter ta nouvelle Henriade.

L'AUTHEUR AUX LECTEURS.

VOUS qui avez du Ciel tant de faveur & grace
De congnoiſtre quels ſont les penibles labeurs
Qu'il nous faut endurer à ſuivre les neuf Sœurs
Qui hantent les deſerts du celebre Parnaſſe,
Et vous braves guerriers qui d'une fiere audace
Avez en mille exploicts faict congnoiſtre vos cœurs,
Demonſtrant aux combatz quels eſtoient voz valeurs
Suivant de noſtre HENRY la vertueuſe trace,
C'eſt à vous bons Eſpritz, & à vous Cavaliers,
Dignes par voz vertuz de porter les Lauriers
A qui j'ai conſacré ceſte nouvelle hiſtoire
Que j'ai baſtie exprès, afin que voſtre nom
Soit congneu par mes vers, & votre beau renom
A jamais engravé au temple de memoire.

L'Autheur aux detracteurs de ses œuvres.

Vous qui meſpriſez mes vers
Deſploiez voſtre ſcience,
Car vous eſtes deſcouverts
Pour eſtre pleins d'ignorance
Si par vos vantez eſcritz
Vous ne monſtrez voz Eſpritz.

Quatrain de Mich. Filleul a l'Autheur.

Deux Lauriers, mon Garnier, ſont deuz à ton hiſtoire,
Car monſtrant noſtre Roy par tes carmes divins
Sur tous ſes ennemys avoir eu la victoire?
Toy meſmes tu l'obtiens par ſus tous eſcrivains.

SONNET.

Noſtre France a ſon tour & aujourd'huy abonde
Sur toutes nations en maintz rares Eſpritz,
Qui ſont aux arts ſacrez des Muſes mieux appris;
Mais Bloys par deſſus tous, en eſt la plus feconde.

Ce divin Cheverny lumiere de ce monde
L'Athlas de noſtre France en emporte le pris,
Pinart, Sublet, Guibert, & autres qui ont pris
Sa trace, vont après, & l'un l'autre ſeconde:

Ceux là, pour leurs eſtatz, dignitez, & faveurs;
Ceux cy, pour les vertuz, que donnent les neuf Sœurs
A leurs chers nourriſſons ſur le mont de Parnaſſe,

Nuiſement, Belliart, Pean, Hurault, Garnier,
Floriſſent par leurs vers, mais ſur tous ce dernier,
Par l'Henriade acquiert du grand Henry la grace.

Allaire.

A Monsieur Garnier.

Vrayment tu es Royal & de cœur & d'effaicts,
Tu publies du Roy de là-hault la puiſſance
En exaltant du tien la force & la vaillance,
Auquel il donne l'heur d'inuſitez exploicts.

O que tu monſtre bien que Dieu maintient les droicts
De noſtre Roy qui a en luy ferme fiance :
Et que des proditeurs il punit l'arrogance
Qui troublent ſon eſtat & violent ſes droicts.

Ainſi que du Barthas ta Muſe eſt treſ-divine :
Auſſi en meſmes temps as pris ton origine,
Les miracles de Dieu tu deſcris doctement,

Dont envain envira le Zoïl, ta memoire
Quand des Roys demy-dieux tu publies la gloire,
Ton loz comme le leur vit eternellement.

Deshouilles, dict la Renardiere, Angevin.

Iean Fourcade dict Portet, valet de Chambre ordinaire du Roy, à l'Autheur.

Ne t'esbahis, Garnier, ſi la langue maudicte
De ces mutins Ligueurs abbaient ton labeur,
Ilz crevent de deſpit qu'un ſi fidelle Autheur
Eſcrive de leurs faictz la façon hipocrite.
Du foible deſeſpoir de ces aſnes breans
Bien garanti ſeras entre les plus ſçavans.

In Henriad. & Loyſſeam. Sebaſt. Garnerii.

*Garnerus Grandes Grataſque è Gutture Gazas
Accinit, Aonias Artes Attingit & Arma,
Regnantes Reges, Renovataque Regna Recantat,*

Nomina Nobilium Narrat, Numeroſque Nepotum,
Iuſtitiæ Ignaros, Impuros, Impia Iuſte
Ejicit, Exilia Enarrans, Extollit Euntes;
Regreſſuſque Refert Regum, Rixaſque Recentes.

Gab. Gui.

ANAGRAMMATA

Sebaſtiani Garnierii, in cuncta quæ gerit.

EST tua GARNIERI, Bluſis tua vivida virtus
Semper agens aliquid: benè quæ Fiſcalia curat
Principis: aut viduas, inopes orasque tuetur:
Aut memorat Francos æterno carmine Reges,
Carmine: quo magni vates, quorum optimus anteis,
Sunt ſoliti heroum celebres ducere triumphos:
Nec verò hæc ſine ſorte facis: Deus, hæc Deus olim,
Vt fierent, hæc fata tuo ſub nomine clauſit.

SEBASTIANVS GARNIERIVS.

Unà ſtas aris, urbi, egenis:
Sanè ars vatis in regibus:
Ars iuſtè bis regi navans.

Si. Dorui. Aduocatus Blæſ.

PROSA

In laudem Sebaſt. Garn. Procur. Reg. in provincia Blæſenſi, Henriado, Loyſſio, Batrachomyomachographi.

BLÆSARVM decus Garneri
Honor phœbi, lumen fori,
Quanta beat te gloria

Hoc muſis ſacrum volumen
Luſtrans, velut ſolis lumen
Cælos, terras & Maria.
Prôh Juppiter quantûm mellis
Quantûm leporis & ſalis
Et quanta florum agmina:
Quis non juret quod conjuras
Omnes tropos & figuras
Vt ornent tua carmina.
Quis non laudet verſus tales
Propter quos tu totus palles
Non vino ſed vigiliâ,
Et ſi vinum tui collis
Qui ſitus eſt monticulis
Excellit inter alia.
SEBASTOS NOYS mens Auguſta
Et tanto digna poëta
Claret fatali nomine:
Anceps ſum te ne Garnæum
Dicturus ſim vel Grynæum
Apollinis cognomine.
Sive tu verſu vegrandi
Canis nepotes Bayardi
Quem (non ſine piaculo)
Profundo Carlus ſubjicit
Deus autem ſalvum facit
Ingenti cum miraculo;
Sive canis Ambrelinum
Aquam regi ſibi vinum
Prompta fundentem dextera,
Seu tu fuxenſem morellum
Qui caſtenero caballum
Luctâ detraxit aſpera.
Currit modo verſus præceps
Nutans dubius & anceps
Quonam ſe ſiſtat limite:

Nunc altior ſurgens muſa
Voces vomit dignas gloſa
Lycophronis interprete,
Hinc faceſſe jam Ronſarde
Orienti ſoli cede
Urget te vis contraria:
Quid muſſas; fato parendum,
Velis nolis nec quærendum
Jure ne vel injuria.
Sic judice ſub aurito
Apolline quondam victo
Pani ceſſit victoria.
Sic circa dies extremos
Noviſſimos fore primos
Concinunt Evangelia.
Macte ergo laude Garneri,
Phœbi decus, lumen fori,
Belli canens pericula,
Et propter tantum laborem
Lucrum ſperes & honorem
In ſempiterna ſecula. Amen.

NIC. CH.

ARGUMENT.

L'AUTEUR au commencement de ce livre declare ſon intention, implorant l'ayde du ſainct Eſprit, & la faveur du Roy, pour l'aſſiſter à la deſcription de ſon œuvre: Puis vient à la narration de ſa propoſition, commençant à l'arrivée de ſa Majeſté près Paris, depuis ſon partement de Dieppe. Harangue à ſon armée. Viſion de Chaſtillon de ſon Pere l'Admiral, l'incitant de vanger ſa mort. Le debat intervenu entre luy & la Noüe, & leur reconciliation; l'execution qui fut faicte par eux aux Faux-bourgs de S. Germain, ſe reſſouvenans de la journée de S. Barthelemy, exhortation des Mareſchaulx de Byron & d'Aumont à leurs ſoldats preſts d'aller à l'aſſault, avec la priſe des faux-bourgs.

LA HENRIADE.

LIVRE PREMIER.

Je veux dire en mes vers le céleſte bonheur
De ce divin Henry, de ce grand belliqueur,
De ce Roi Navarrois, qui, par la providence
De Dieu, fut appellé au Royaume de France,
Après que le dernier des de Valois ſacré,
Sous un prétexte feint eut eſté maſſacré,
Et que de toutes parts bruſloient d'armes civiles
Les Citoyens liguez contre lui de ſes villes.
O toy, grand Gouverneur de ce bel univers,
Si je t'ay toujours mis le premier en mes vers,
Aſſiſte-moy, mon Dieu, embrazant ma poictrine
Du feu des ſaincts rayons de ta grace divine,
Envoyant de ton Ciel ſur moy ton ſainct Eſprit,
Qu'il me ſoit favorable à coucher par eſcrit
De ce Roi généreux l'admirable ſageſſe,
La peine, le travail, l'induſtrie & l'adreſſe,
Les périlz, les hazards, la force & la vertu,
Dont il eſt par ſur tous autres Rois revestu,
Qui dedans peu de jours remettra noſtre France

Atterrant le Ligueur par sa force & vaillance,
Comme Cadmus jadis les terrestres Géants
Sortis de terre armez : la semence des dents
Du serpent de Palas, garde de sa fontaine,
Qu'il défit combattant au milieu de la plaine
Des champs Bœotiens : demourans arrousez
Les sillons du sang chault, de leurs corps renversez.
Princes Bourboniens, race saincte & divine,
Qui retirez d'en-hault vostre belle origine
De ce grand Roi Loys : astre qui luict aux Cieux,
Contemplant nostre Dieu, au rang des demi-dieux.
Toi principalement, valeureux Roi de France,
Qui tiens le premier rang de ceux de sa semence,
Prends ma defense en main ; car j'ai, mon bon Seigneur,
Ce labeur entrepris du tout en ton honneur,
Garde ton Escrivain, defendant son Ouvrage :
O Prince généreux, de la fureur & rage
D'un tas de mal-disans envieux de son nom,
Le voyant élever dessus tous ton renom,
Comme Auguste jadis defendit son Virgile
Des vénéneuses dents de l'impudent Bathile.
Et ton Garnier, mon Roi, ne redoutera lors
Des Zoïles mordans les furieux efforts,
Ni les poizons infectz qu'ilz ont en leurs poictrines
D'ordinaire sortans de leurs bouches malignes.

Or le Mayne voyant en armes glorieux
Ce grand Monarque Henri estre victorieux

De la campagne d'Arque ; & que dessus la teste
De ses plus favoriz l'ire de la tempeste
De Dieu estoit tombée : & ja de toutes parts
Balleuotter au vent les royaux estendarts,
Dessoubz lesquelz marchoient les troupes de Champagne,
Pour hardi s'opposer à la force d'Hespagne
Et de ses alliez : voyant aussi en mer
Infiniz gros vaisseaux légérement voguer,
Sillonnans de leur doz la campagne azurée,
Les Zéphires seconds, bonasse la marée,
Apparoissans de loin les Liz, les Léopars,
Pli sur pli se mouvans, de ses guerriers soldars,
Qu'envoyoit au secours la Royne d'Angleterre
Au filz du sainct Loys, pour deffendre sa terre
Des Ligueurs ennemis : ses soldars haraſſez
Des travaux qu'ilz avoient en ce siege passez,
Accourans animez ces Anglois aux allarmes,
Fendans les flots marins à grands coups de leurs rames,
Du desir qu'ilz avoient de jà se voir à bord,
Pour veoir de ces Lorrains quel seroit leur effort.
Ce fut lors que le chef de ces troupes d'Hespagne
Délaisse, espouvanté, la Diepoise campagne,
Partant dès le matin, sans faire aucun séjour,
Long-temps auparavant la lumiere du jour,
Sans sonner tabourin, sourdine, ni trompette,
Ne taschant qu'à trouver quelque seure retraite,
Nonobstant que le Roi, courageux & hardi,
Repriſt la ville d'Eu & Gamache sur lui.

Lequel ayant pitié, comme il eſt debonnaire,
De ces pauvres ſubjectz, & de noſtre miſere,
Et afin que la France en une ferme paix
L'autheur des maux deffaict, puſt eſtre ci-après,
Il le ſuit, adverti, à brides avallées
Par plaines, par foreſtz, par monts, & par vallées,
Taſchant par tous moyens de l'induire au combat,
Pour mettre du tout fin à ce faſcheux débat.
Mais quoi! fuyant le choc, redoutant la puiſſance
De noſtre grand HENRI, il paſſe en diligence
La riviere de Somme: & voyant ne pouvoir
L'ennemi s'enfuyant au combat émouvoir;
Eſtant jà bien avant dedans la Picardie,
Se deſtourne tout court, laiſſe la Normandie,
Et va joyeuſement, gaignant toujours pays,
Mener droict ſon armée aux Fauxbourgs de Paris.
Et pouvoit-on ja voir de ceſte grande ville,
Le Louvre, le Palais, l'Arſenach, la Baſtille,
Et du Temple ſacré à la Vierge les tours;
Et les larges remparts de ſes riches fauxbourgs;
Quand d'un cœur généreux, royal & magnanime,
Se mettant par les rangz, ſes ſoldars il anime:
Et bien, mes compagnons, mes bien-aimez François,
Qui vous eſtes monſtrez ci-devant tant de fois
Hardiz & courageux, valeureuſe Nobleſſe,
Vous voyez aujourd'hui ſi je tiens ma promeſſe;
Vous voilà maintenant ſains, diſpos & gaillarts,
Près de ce grand Paris, jadis lieu des bons arts,
Et vrai ſéjour des Rois; mais ores la franchiſe

De tous meurtriers ſuivans la faction de Guiſe.
He ! n'avez-vous pas veu ce ſuperbe Lorrain,
Qui nagueres alloit, par ſon langage hautain,
Se vantant me contraindre, en quittant cette terre,
M'embarquant ſur la mer, paſſer en Angleterre,
Que lui-meſme eſt contrainct de me quitter le lieu,
Comme eſtant eſtonné de la verge de Dieu ?
S'enfuyant tant qu'il peut devers la Picardie,
Craignant de vous guerriers animez la furie :
Je vous rends dès demain, avant que le flambeau
Du clair Phœbus nous ait ramené le jour beau,
Dedans ces grands fauxbourgs, ſans trouver réſiſtance ;
Car contre eux eſt de Dieu la divine ordonnance,
Nonobſtant les canons qu'ilz ont de toutes parts,
Arrangez ſur le bord de leurs forts & remparts :
Et pour exécuter ceſte belle entrepriſe,
Prenez chacun de vous une blanche chemiſe,
Afin que vous ſoyez, deſſoubz voz eſtendards,
Entre nos ennemis recongneuz mes ſoldars.
Ce qu'ayant entendu cette brave Nobleſſe,
Qui, là préſente, eſtoit d'une grande allégreſſe
De ſuivre ſe réſout du tout la volonté
De noſtre Roi rempli de magnanimité.
Le ſoldart, qui eſtoit jà tout bouillonnant d'ire,
Part armé dès le ſoir, & ſans bruict ſe retire,
Couché deſſus le ventre, au pied de leurs remparts,
Sans qu'il fuſt apperceu des ennemis ſoldars,
Les yeux toujours ouverts juſqu'à la matinée,
Que paſſée la nuict on la vit retournée.

La nuict donques venuë, & Chaſtillon laſſé,
Se trouvant de ſommeil tellement oppreſſé,
Qu'il ne ſe pouvoit plus tenir en lieu & place,
Se couche tout veſtu deſſus une paillaſſe,
Ses armes près de lui, attendant que le jour,
Délaiſſé l'Océan, vers nous euſt faict retour.
Or comme il repoſoit d'un doux & profond ſomme,
Vint au-devant de lui la ſemblance d'un homme,
Sans piedz, ſans mains, ſans nez, ſans oreilles, ſans yeux,
Meurtri de toutes parts; la barbe & les cheveux
Poudreux, enſanglantez, choſe preſque incrédible,
Tant ceſte viſion eſtoit triſte & horrible,
La choſe plus piteuſe à voir que l'on vit onq,
Ne reſtant preſque plus de l'homme que le tronc.
Ha! c'eſtoit celui-là qui les troupes guerrieres
Lui vivant, conduiſoit ſur les eaux marinieres,
Son pere l'Admiral, qui ſe préſente à lui
Tout ainſi qu'il eſtoit lors que ſon ennemi,
Sans reſpecter ſon rang, ſa barbe & ſa vieilleſſe,
Lui fiſt ſentir le coup de ſa main vengereſſe,
En les précipitant des feneſtres à bas,
Lui annonçant, bleſſé, l'heure de ſon treſpas,
Cinq ou ſix jours après que d'un faux hymenée,
On eut dedans Paris célébré la journée.
Chaſtillon, mon enfant, ha! que j'ai aimé mieux,
Pendant que j'ai veſcu, que mon cœur, que mes yeux,
Pour ta grande vertu: je ſuis Gaſpard ton pere,
Ne veux-tu pas venger l'injure & vitupere

Qui fut après ma vie exercée en mon corps
Par ces Parisiens ! trouvé entre les morts.
Le grand Dieu de là-haut, qui hait le sanguinaire,
T'a commis pour venger la mort de ton cher pere
Que tu vois à présent : demain au poinct du jour
Tu seras pour certain dedans le grand fauxbourg
De sainct Germain-des-Prez : telle est la destinée
De l'Eternel regnant, de long-temps ordonnée,
Telle est de ce bon Dieu la saincte volonté ;
Il l'a ainsi là-haut en son Ciel arresté.
A-dieu, mon cher enfant, secret de ma pensée,
Je prends congé de toi, ceste terre laissée,
En te disant à-dieu : & abaissant sa voix,
A-dieu, mon fils, dist-il, pour la derniere fois.
Après qu'il eut ce dict avecques sa parole,
De lui s'esvanouit comme un songe frivole,
Et Chastillon, cuidant son pere embrasser lors,
Ha Dieu ! il n'embrassa que l'ombre pour le corps.
Qui tout incontinent en sursault se resveille,
Se jette sur ses piedz, s'estonne, s'esmerveille,
De telle vision : n'estant poinct en repos,
Discourant en son ame à part lui ces propos
Qu'il avoit entenduz ; commandant que les armes
Dont il soulloit s'aider aux assauts & allarmes,
On eust à tenir prests, pour si-tost que le jour
Commenceroit à poindre, attaquer le fauxbourg
De sainct Germain-des-Prez, ainsi comme son pere,
Par le vouloir de Dieu, lui avoit enjoinct faire,
Qui monstra bien ce jour vouloir favoriser

Noſtre Roi qui faiſoit ſes troupes avancer.
Car tout ainſi qu'on vit aux jours du grand Moïſe
Quand Dieu voulut par lui mettre en libre franchiſe
Les enfans d'Iſrael de la captivité
Du peuple Egyptien, où ilz avoient eſté
Détenuz huict vingts ans; qui envoya la nue
Qui tellemment charma & esblouit la vue
Du cruel Pharaon & de tous ſes ſoldats,
Qu'ils ne peurent jamais recongnoiſtre leurs pas.
De même il en avint à la bande ſéduicte
De ces Pariſiens, comme aux ſoldats d'Egypte;
Car jaçoi que noz gents feuſſent de toutes parts
Deſſus leurs ravelins, & leurs forts boulevards,
Ilz n'ont peu, aveuglez, noſtre troupe guerriere
Remarquer juſqu'à tant qu'ilz ſentirent derriere
Chaſtillon les ſuivant: & jà du vieil Thyton
L'Aurore avoit laiſſé la couche à l'abandon
Il y avoit long-temps, pour ramener aux hommes
Qui demourent çà-bas en la terre où nous ſommes
La clairté du beau jour, qu'on entendit un ſon
De la bouche ſorti d'un furieux canon
Tiré de Sainct Germain, dont au bruict ſe reſveille
Le Royal fatigué, qui quelque peu ſommeille,
Prend ſes armes au poing, entre ſur les remparts,
Enſanglantant ſa main du ſang de toutes parts
Des Ligueurs, qui vouloient faire à ſa grand vaillance
Obſtinez en leurs cœurs combattant réſiſtance.
Qui ſe voyans ainſi à l'improviſte pris,
Taſchent, pour ſe ſauver, recourir dans Paris,

Abandónnans du tout leurs canons & leurs armes
A la diſcrétion de nos ſoldars gendarmes.
Mais de malheur pour eux trouverent Chaſtillon
Qui les va pourſuivant, tout ainſi qu'un lion,
Qui, eſtant affamé, retournant de ſa queſte,
Rencontre à ſon retour bruyant la proie en teſte,
Leurs tenans tels propos, grandement irrité:
Chaſtillon n'eſt plus mort; il eſt reſſuſcité,
Que vous diſiez fuyans à la journée d'Arque
Avoir eſté meurtri par l'implacable parque.
Vous ſçaurez aujourd'hui avant que le beau jour
Ait faict là-haut au Ciel ſon couſtumier retour,
Telle qu'eſt ma valeur, ennemis de concorde,
Qui n'aimez que le ſang, le meurtre & la diſcorde,
Ce que vous avez faict ci-devant à autrui,
Il vous en adviendra de meſmes ce jourd'hui,
Je vous ferai ſentir à ceſte heure préſente
Du grand Dieu de là-haut la fureur violente.
Ne vous ſouvient-il plus, cruelz & inhumains,
Du jour où tant de gens paſſerent par vos mains?
Avez-vous oblié l'incroyable carnage
Que vous fiſtes ce jour, pleins de fureur & rage;
Maſſacrant, tranſportez d'extrême paſſion,
Sans avoir ni de ſang, ni d'âge acception,
Les uns dedans leurs lictz d'eſpieux & hallebardes,
Autres ſur le pavé à coups d'arquebuzades,
Sans qu'ils peuſſent ſçavoir de telle occiſion,
A l'improviſte pris pour quelle occaſion.
Qui pourroit de ce jour me raconter & dire

Les grandes cruautez, que je les puiſſe eſcrire?
O! combien ce jour-là furent trouvez de corps
De Comtes & Barons giſans entre les morts,
Qui te ſerviroient bien à préſent, pauvre France,
Pour venger tes enfans de la fiere arrogance
De ces traiſtres Ligueurs, parjures ennemis,
Qui t'ont, chetive France, entre les mains promis
De ceſte nation, la plus impérieuſe
Qui ſoit deſſoubz le Ciel! tant elle eſt orgueilleuſe.
Hé! endurerons-nous, ſortis de ces François,
D'un cruel Heſpagnol les rigoureuſes loix?
Hé! pourrons-nous ſouffrir, & nous & noſtre vie,
A ſon ambition bruſlante eſtre aſſervie?
Ce ne ſera jamais: Sus voici la ſaiſon
Que nous devons avoir de ces traiſtres raiſon:
Chaſtillon, d'un courage hardi & magnanime,
Vous qui avez tué ſon pere légitime,
Vous fera reſſentir l'injuſtice & le tort
Que vous lui avez faict d'avoir mis à la mort
Si malheureuſement, pleins d'une extrême envie,
Celui qu'il aimoit plus au monde que ſa vie.
Je te ſacrifirai, mon pere Coligny,
(Diſt-il de ceſte main) cent meurtriers aujourd'hui,
Que j'enverrai, faſchez, dedans le manoir ſombre
De l'infernal Pluton, pour appaiſer ton ombre.
Or ſus, mes compagnons, ne vous eſpargnez pas,
Tenez nuds en vos mains vos tranchans couſtelas;
Armez-vous de rigueur, & d'une main légere
Avancez le treſpas de la troupe meurtriere

De ces Parisiens, qui, sans foi, ne sans loi,
Ont si cruellement faict massacrer leur Roi :
Voudriez-vous vous déjetter, mes soldats en arriere,
De vostre Chastillon la si juste priere ?
Ayant ainsi parlé, il voit devant ses yeux,
S'enfuyant au grand pas, pâle, tremblant, peureux,
Le principal des Chefs de la troupe mutine,
Tenant dedans sa main une grand' javeline,
Suivi de quatre cents braves arquebuziers,
Deux cents hallebardiers, & autant de piquiers,
Qui cuidoient en fuyant entrer dedans la ville ;
Mais il fut plus qu'eux tous diligent & habile ;
Les ayant apperceuz, leur dist : Sus çà, soldats,
Accourez-tous à moi, quictez leurs estendars,
Voyez ce beau butin, chacun de vous arrache
Des Chefs de ces fuyars le superbe panache :
C'est vous qui méritez porter ces beaux plumars,
Non pas ces cazaniers apoltronnez couars.
Ce disant, furieux, il print son cimeterre,
Du premier coup duquel il renversa par terre
Ce brave capitaine : & estendant ses bras,
Voilà comme il faut faire, ô mes hardis soldats ;
De ce coup lui osta le sang aussi la vie,
De son corps estendu l'ame s'estant fuie.
Après qu'il eut ce faict, ses gens tout d'un accort
Poursuivent ces fuyars, les mettans à la mort,
Ne restant un seul d'eux au fort de la furie
Qu'il ne feust sur le champ payé de sa folie.
Là ne servoit de rien la piteuse oraison,

Tout estoit au tranchant, nul receu à rançon,
En leur inproperant infinitez d'injures,
Les appellant Lorrains, Hespagnols & parjures,
Meurtrier de leur Seigneur, remplis d'impiété,
De barbare fureur, d'estrange cruauté,
Abusans de leur Roi, qui avoit leurs bravades
Patiemment porté le jour des barriquades,
Et n'eurent onc pouvoir seulement tant soit peu
Se deffendre sentans la forte main de Dieu.

D'autre part Lorge estoit, qui, comme plein de rage,
Tuoit & massacroit, voulant venger l'outrage
Faicte au sang paternel du preux Montgommery;
Car d'un brave despit, de valeur aguerri,
Il poursuit ces Ligueurs, de si terrible sorte,
Qu'à chaque coup donné, quelqu'un à terre porte.

Vous voyez Chastillon & Lorge tout sanglans
Du sang de ces fuyars, deux sangliers ressemblans,
Qui bien fort eschauffez, poursuivent de vistesse
Par dedans la foreſt la bande plus espesse
De chiens leurs ennemis, tant dogues que limiers,
N'en espairgnant un seul de ceux qui les premiers
Furent là rencontrez. De ce conflict de guerre
Plus de sept cens fuyars furent versez par terre,
Les uns estant demi, les autres du tout morts,
N'ayans peu soustenir leurs furieux efforts.

Mars se monstra ce jour avec sa face austere
A ces traistres Ligueurs estre si fort contraire,
Qu'ils ne pouvoient fuir soit d'une ou d'autre part
Qu'ils ne feussent tuez sortis de leur rempart,

En trouvant Chaſtillon qui eſtoit à coſtiere,
La Nouë près de lui, les pourſuivant derriere,
De quoi preſque il ſurvint entre ces deux guerriers
Grande noiſe & débat ſortans de leurs quartiers
Chaſtillon ignorant du tout de la pourſuicte
Que la Nouë faiſoit de ceſte gent maudicte.
Lequel le regardant d'un regard furieux,
Le piqua de ces mots hautains, audacieux:
Tu ſçais comme entre nous de long-temps Capitaine
Hardi & valeureux la guerre ſe demeine,
Un des plus anciens de la France guerrier,
Pourquoi entreprends-tu, dis-moi, ſur mon quartier?
Hé me veux-tu priver, la Nouë, de la gloire
Que je veux délaiſſer de moi à la mémoire
Par mes faicts généreux? Veux-tu m'oſter ce loz
Que je veux mériter d'eſtre entre les Hérоz?
Et veux-tu empeſcher le cours de mon eſpée,
Que tu vois de leur ſang juſqu'aux gardes trempée;
La Nouë, c'eſt à moi, qui me reſſent du tort
Que ces meſchans m'ont faict d'avoir mis à la mort
Celui qui m'a donné, après le grand Dieu, eſtre,
M'ayant faict malheureux deſſus la terre naiſtre,
Finir ceſte entrepriſe; auquel lors reſpondit
Ce vieillard valeureux, & ainſi lui a dict.
Je ne veux, Chaſtillon, l'avantageuſe gloire
T'oſter comme tu dis, remportant la victoire
De ces Pariſiens deſconfictz & défaictz;
Mais je te veux aider à ſupporter le faix,
Que j'aime autant que moi, remarquant la proueſſe

De ton cœur généreux, se voyant en destresse,
Et de ton pere aussi imiter la vertu,
Qui, pour cas qui lui vint, onq ne fut abattu.
Ha! la Noüe, j'ai tort, j'ai tort, je le confesse,
D'avoir usé vers toi d'une si grand hautesse;
Si j'ai dit en fureur, la Noüe, contre toi
Chose qui ne te soit agré, pardonne-moi;
» La colere souvent l'homme sage maistrise:
La Noüe, quant à moi, je t'estime & te prise
Comme mon pere propre: en disant, les genoux
Lui voulut embrasser; mais la Noüe en courroux
Ne le voulut souffrir, disant telle parole:
O! Dieu, mon Chastillon, quelle pensée fole
A saisi maintenant ton magnanime cœur,
De vouloir embrasser de moi, ton serviteur,
Humblement les genoux! quelle extrême folie,
Généreux Chastillon, tient ton ame saisie;
Tu te moques de moi: cessons nostre débat,
Poursuivons nostre queste, & entrons au combat:
C'est par trop deviser, tu prendras la main dextre,
Et moi de l'autre part, je tiendrai la fenestre.
Faisons, mon Chastillon, sentir à ces Ligueux
La force & la vertu de noz bras vigoureux,
Tu sçauras aujourd'hui, ô race serpentine!
L'ire que de long-temps je garde en ma poitrine,
Avant que le soleil, en parfaisant son tour,
Ait ramené çà-bas la moitié du beau jour,
Espandant tant de sang de ceste gent timide,
Que la terre en sera toute teinte & humide.

Alors je sentirai alléger la douleur
Que je sens dedans moi martyriser mon cœur,
Mon courroux, mon desdain, & mon ame assouvie,
Quand je verrai les corps sans haleine & sans vie
De ceux qui ont encor les mains teintes du sang
De ce funeste coup, dont fut frappé au flanc
Le dernier des Vallois : ce bras prendra vengeance
Aujourd'hui, je suis seur, de leur cruelle offense ;
Je leur ferai sentir, de ma sanglante main,
Que c'est de s'attaquer à leur Roi souverain.
Ce disant, Chastillon se met vers la riviere,
La Noüe d'autre part, quelque peu à costiere,
C'estoit à qui feroit de ces guerriers le mieux ;
Nul n'osoit se monstrer au-devant de leurs yeux.
Car tout ainsi qu'on voit le torrent en campagne,
Descendre impétueux du haut de la montagne,
Faisant merveilleux bruict, qui gaste en un instant
Le champ auquel il va superbement flottant,
Sans nulle acception durant ceste furie,
Des blez ou bien des fleurs de la verte prairie.
Ainsi font Chastillon & la Noüe, leur cœur
Emeu, avec raison, d'une juste douleur,
L'un se ressouvenant de la mort de son pere,
L'autre de Theligny, qui estoit son beau-frere,
Crians tant qu'ils pouvoient d'une éclatante voix ;
C'est maintenant, soldats, or c'est à ceste fois
Qu'il faut que nous vengions la grande ignominie
Faicte à tous les François, par la troupe ennemie,
En s'estans départiz meschamment de la foi

Que naturellement ilz devoient à leur Roi,
Ayans encore leurs mains toutes teintes & pleines
Du sang qui découla de l'humeur de ses veines,
Tache qui demoura, à leur occasion,
A jamais, mes amis, à nostre nation.
Ce disant, l'un & l'autre entrent sans recongnoistre,
Tout ainsi que les loups, sur la plaine champestre,
Qui voyant les troupeaux à la blanche toison
Revenir sur le soir replets à la maison,
Se ruent dessus eux, leur arrachant la vie,
Jusqu'à ce que leur faim ait esté assouvie:
L'un abbat une espaule, & l'autre abbat un braz,
Une cuisse, une main, d'un tranchant coustelas,
Et l'autre furieux a sa luisante espée
De toutes parts du sang de ces mutins trempée.
Ha Dieu! quelle pitié de voir le sang des corps
De ceux qui sur la terre estoient estenduz morts,
D'entendre des blessez miserables les plaintes
De leurs bouches sortans en leurs tristes complaintes,
Maudissans en mourant les Chefs & principaux
Qui estoient les autheurs de tant & tant de maux.
Or durant ce conflict & cruel exploict d'armes,
La Noue vit venir un des plus fiers Gendarmes
De ces Ligueurs vers lui, superbement monté,
De teste en pied armé, d'un courage indomté,
Criant à haute voix: C'est maintenant, la Noue,
Qu'il faut que ton bras fort, sans te feindre, desnoue;
Ce disant, lui tira un coup de coustelas,
Qui porta rudement dessus l'un de ses braz:

Duquel

Duquel coup toutefois la Nouë ne s'eſtonne ;
Car la Nouë jamais n'eut crainte de perſonne,
Ayant dix mille fois, de Bellone & de Mars,
Eſprouvé de long-temps les périls & hazars,
Et auſſi que ce fut deſſus ſa main ferrée
Que de ce Ligueur fut l'eſpée deſſerrée.
Quoi la Nouë voyant enflammé en ſon cœur,
Entre ſur l'ennemi d'une grande fureur,
Tourne à l'entour de lui, & d'un hardi courage,
Taſche d'avoir ſur lui le plus fort avantage.
Et l'autre de ſa part ne ſe feint nullement ;
Car ſi la Nouë aſſault, l'autre auſſi vaillamment
Se couvre & ſe deffend, & ſi grand eſt la rage
De ces deux champions : & ſi fier leur courage,
Qu'il ne peut que l'un d'eux ne meure combattant ;
Tant grande eſt la fureur qui les va tourmentant.
O quel plaiſir de voir ces deux routiers de guerre
C'eſtoit à qui premier mettroit ſon homme à terre.
Car tout ainſi qu'on voit ſur les paſtiz herbus
Deux Thoreaux chatouillez des plaiſirs de Vénus,
Qui ne ſe cédans point en leurs furies mornes,
Se tirer, eſchauffez, infiniz coups de cornes,
Et tellement qu'on voit le champ naguere vert
Deſtiné au combat de toutes parts couvert
De leur ſang eſpandu : ainſi les rues pleines
Eſtoient du ſang vermeil découlant de leurs veines.
Mais la Nouë ignorant le nom du Chevalier
Qui l'avoit au combat provoqué le premier,
Lui tint telle parole : Et qui es-tu, rebelle,

Qui me congnois ſi bien, & par mon nom m'appelle?
Je ſuis de nation vrai Neapolitain,
Venu de la Maiſon du grand ſainct Severin,
Qui tient ce beau parti des Romains Catholiques
A l'encontre de vous, qui eſtes hérétiques.
Leſquels propos ouïs par ce vieil Chevalier,
S'enflamme encore plus contre l'autre guerrier.
C'eſt donc Sainct Severin qui l'année paſſée
Fut tellement eſpris par ſa folle penſée
De vaine ambition, qu'il avoit entrepris
Quoi qu'il deuſt advenir, mettre tous ſes eſprits
D'avoir par trahiſon, ſans faire aucune noiſe,
Le ſuperbe Chaſteau de la ville d'Amboiſe!
Je penſois de long-temps que tu fuſſes pendu;
Et quoi, te voilà donc, miſérable perdu.
Je proteſte au grand Dieu, devant lequel je jure,
Que tu répareras aujourd'hui ceſte injure,
Qui ſoubz le feint manteau de la Religion
De ceux de ton parti couvres l'ambition,
Eſpandant ſur le champ ton humide cervelle,
A l'encontre du Roi qui ſouſtiens le rebelle.
Ce diſant, ces deux Chefs, de colere enflammez
Plus que par ci-devant en leurs cœurs animez,
Se donnent pluſieurs coups, leurs eſpées tranchantes
De leurs coups furieux de loin eſtincellantes,
Du feu qui jailliſſoit ſortant de leurs harnois,
Ce n'eſtoit que fureur; mais enfin ce François
Coupe à Sainct Severin l'Italien la dextre,
Dès le commencement bleſſé en la feneſtre,

Qui penſant s'enfuir, eſtant fort bien monté,
Fut de ſon bon cheval promptement deſmonté,
Chaſtillon lui donnant ſi grand coup en la face,
Qu'il le renverſa mort le laiſſant ſur la place.
Ainſi Sainct Severin, deſnué de ſecours,
Au fauxbourg Sainct Germain finit ſes triſtes jours,
Pour ne s'eſtre à la Noue obſtiné voulu rendre,
Qui lui avoit offert à la merci le prendre.
Pendant que ces deux Chefs en armes furieux,
Chaſſoient de Sainct Germain, comme victorieux,
Ces rebelles Ligueurs: quel plaiſir par les plaines
Voir leurs ſoldars dreſſez, marchans leurs Capitaines
Les premiers devant eux; de voir ce vieil Biron,
Secondé de ſon fils Guillaume le Baron,
Tenant la targue au poing, nonobſtant ſon vieil âge,
Et l'eſpée en la main enflammer le courage
Par ſa belle oraiſon, de ſes hardiz ſoldars.
Courage, compagnons, aſſaillons ces rempars,
Ce jourd'hui mettra fin aux pénibles fatigues
Que nous avons ſouffert, pour ces fauteurs de Ligues
Exterminer du tout, à la pluie & au vent,
Haraſſez par pays, n'ayant du pain ſouvent;
Vous aurez aujourd'hui de voſtre patience,
Mes ſoldars bien-aimez, la digne récompenſe.
Or ſus donq à l'aſſaut montez de toutes parts,
Le canon a joué, mes habiles ſoldars;
Qu'il n'y ait entre vous, je vous prie, diſcorde,
Qu'un chacun ſeulement à bien faire s'accorde,
Devers la droicte main marcheront les François,

A gauche les Anglois avec les Ecoſſois:
Tous ceux que trouverez qui feront réſiſtance,
N'en eſpargnez un ſeul ſe mettant en défenſe;
Que tous ſoient mis au fil, nul receu à rançon,
Sans avoir d'un ſeul d'eux commiſération,
En leur remémorant leur folle outre-cuidance,
D'avoir vilainement chaſſé le Roi de France.
Le Mareſchal d'Aumont eſtoit ſemblablement
Exhortant ſes ſoldars à courageuſement
Sainct Jacques aſſaillir, en monſtrant leur vaillance,
Si l'habitant vouloit leur faire réſiſtance,
Ainſi comme il s'enſuit: donnons dans leurs rempars,
Rendons-nous les Seigneurs de leurs forts boulevars;
Marchons d'un pied léger, allons à l'eſcalade,
De vos eſpieux pointuz forcez la barriquade:
Rien ne ſert le tarder, ſoyez aſſeurez tous
Que le grand Dieu vivant ſera avecques nous,
Qui voulons juſtement pourſuivre la vengeance
De la cruelle mort de ce bon Roi de France.
Ayant ainſi parlé, on vit ſoudainement,
Tant Anglois que François, grimper légérement
Sur leurs forts boulevars, hazardans à l'envie,
Du poinct d'honneur eſmeuz, à qui pluſtoſt la vie,
Et vont tant qu'ilz ſe font maiſtres de leurs rempars,
Deſſus leſquels eſtoient plantez quinze eſtendars,
Qui furent enlevez: les ennemis en fuite
Avec treize canons qui eſtoient de leur ſuite.
Et furent les fuyars pourſuiviz tellement
Par noſtre Ajax François, dès le commencement

Fuyans devers Paris : que le ſoldart ſe meſle
Avecques le Ligueur entrans tous peſle meſle.
Et dès ceſte heure-là ceſte grande Cité
Par ces braves guerriers ſaccagée euſt eſté,
Tant eſtoient animez, tant ſoldars que gendarmes ;
Comme la cauſe eſtant de la priſe des armes,
Sans la bonté du Roi, qui, trop benin & doux,
Au lieu d'exécuter l'ire de ſon couroux,
Sachant que Chaſtillon eſtoit à la pourſuite
De ces Pariſiens qui avoient pris la fuite,
Et meſmes que ſes gens eſtoient déja entrez
En l'Univerſité ſans eſtre rencontrez
D'un ſeul homme vivant qui ſe miſt en deffenſe
Pour faire à leurs efforts généreux réſiſtance ;
Lui envoya exprès faire commandement
De plus avant n'entrer ; mais venir promptement
La part où il eſtoit, en chargeant ſa trompette,
Pour rallier ſes gens, de ſonner la retraicte,
Dont lui plein de fureur, d'une juſte douleur,
Diſt ces mots, couroucé, prévoyant le malheur
Que devoit apporter à toute noſtre France
De noſtre Prince HENRI la trop grande clémence.
O Roi mal-adviſé, qui ne ſçais pas uſer
De l'heur quand il eſt preſt de te favoriſer,
Qui ne ſçais pas jouir, aveuglé, de la gloire
Que Dieu te veux donner, te donnant d'eux victoire.
Un jour, un jour viendra que tu regretteras
De m'avoir empeſché, & que tu maudiras.
Ceux qui t'ont conſeillé, indigné en ton ame,

Que je n'aurai deſtruict & du tout mis en flamme
Ceſte Univerſité, recongnoiſſant l'erreur
Où nous aura plongé la douceur de ton cœur,
Et que par-deſſus tous la plus fidelle bande,
Tu louras hautement ma fidélité grande.
Or le Roi, redoutant le ſoldart animé,
Qu'il ne peuſt une fois en ſon ire enflammé,
L'empeſcher de tuer, tenant l'eſpée nue,
Crioit tant qu'il pouvoit, galopant par la rue :
Prenez compaſſion, ceſſez l'inimitié
Que vous avez contr'eux, les prenans à pitié.
Regardez, mes amis, je vous prie, qu'ils ſont hommes,
François de nation auſſi-bien que nous ſommes ;
Nous devons contenter, mes compagnons, de l'heur,
Que Dieu m'a faict ce jour d'avoir eſté vainqueur
De ce peuple mutin, ſans que de ma partie
Un homme ſeulement y ait perdu la vie.
Or ſus donc, qu'un chacun, obéiſſans ſoldars,
Se tienne preſt ſerré deſſous ſes eſtendars,
Nul ne ſoit ſi hardi, avare en ſon courage,
De s'eſcarter du Chef pour aller au pillage.
Vous ſerez tous contens, je vous promets la foi,
Avant que de partir, de HENRI voſtre Roi ;
Vous aurez aujourd'hui ſalaire & récompenſe
De vos labeurs paſſez ; mais ayez patience
Juſqu'à tant ſeulement que les départemens
Par les Marchaux de camp ſoient faicts aux régimens ;
Je veux que chacun vive en mon camp tenant ordre,

Hé! y a-t-il rien pis en un camp que désordre?
Ce qui fut aussi faict; car là fut establi
Un ordre ci-devant non encores oui;
Car il n'y eut soldart qui pour piller, sa place
Laissast, tant redoutoit de nostre Roi la face,
Et ne qui s'ingésast de se vouloir loger
Jusqu'à tant qu'il eust sçeu où se failloit ranger.

ARGUMENT.

Les fauxbourgs pris, le Roi prend ſon chemin vers Eſtampes, qu'il remit en ſon obéiſſance, où lui fut préſenté une requeſte de la part de la Royne Douairiere, tendant à fin de lui faire rendre juſtice de l'aſſaſſin commis en la perſonne du Roi défunct; avec la reſponſe de Sa Majeſté, & voyant le Duc du Mayne ne ſe préſenter au combat, départ ſon armée en trois, l'une qu'il laiſſe au ſieur de Longueville, l'autre à Givry, & le reſte qu'il retient pour faire la guerre aux Ligueurs qui détenoient ſes villes.

LA HENRIADE.

LIVRE SECOND.

Le Lorrain adverti que le Roi d'asseurance
Tenoit le droit chemin de Saint Denis en France
Pour aller à Paris, fit tant en peu de jours
Qu'il arriva la nuit mesme que les fauxbourgs
Avoient esté surpris : avecques sa puissance,
Tant fut du Chef Lorrain pour lors la diligence,
Pour venir secourir ces pauvres malheureux,
Qui se pouvoient vanter & dire bienheureux
S'ils eussent voulu lors, bien advisez, entendre
(Qui estoit leur devoir) à la merci se rendre
De leur Roi naturel, Prince doux & humain,
Ne desirant rien plus que leur tendre la main.
Mais Dieu qui de tes faicts a vraie cognoissance,
Pour certain te réserve à plus griefve vengeance,
Qui ne veux recongnoistre en ton affliction,
Tant tu es aveuglé, ta visitation.
Tu seras, ô Paris, ville & cité maudite,
En telle extrémité par ta faute réduite,
Que contrainte seras dedans bien peu de jours
De famine oppressée, avoir au Roi recours
Que tu as tant maudict : cité pleine d'injures,
Retraicte de voleurs, de traistres & parjures,

Tu recongnoiſtras lors en ceſte extrêmité,
Que c'eſt, mourant de faim, que la néceſſité,
Tu congnoiſtras auſſi combien la main puiſſante
Du grand Dieu de là-haut eſt forte & violente.
Heureux celui heureux, qui, pour ſaouler ſa faim,
Tant ſoit-il grand Seigneur, pourra trouver du paim,
Pauvres femmes, hélas, ci-devant tant heureuſes,
O combien vous ſerez en ce temps malheureuſes.
Vous principalement qui avez dans vos bers,
Vos petits enfançons qui jettent cris divers.
O combien je vous plains, ô meres miſérables,
Quand je prévois les maux de ces jours lamentables
Qu'il vous faudra ſouffrir, de voir devant vos yeux
Ces pauvres innocens jettans cris merveilleux
De la faim qu'ils auront; & ſi n'aurez puiſſance
D'appaiſer de leur faim l'extrême violence.
Alors vous maudirez vos inſolens preſcheurs
Qui vous ont acharnez & endurcis vos cœurs
A l'encontre du Roi; ſentant voſtre poictrine
Qui ne pourra porter le faix de la famine;
Tu recongnoiſtras lors, avec ta cruauté,
Que c'eſt, mourant de faim, que la néceſſité.
Ha! bien pis t'adviendra; car Dieu qui ſçait l'offenſe
Que tu as meſchamment commiſe en ſa préſence,
Après avoir tué traitreuſement ton Roi;
D'avoir idolaſtré le meurtrier: quelle loi!
A peine permettra que tu revienne en grace,
Abuzant de ſon nom précieux en ſa face.
La vengeance de Dieu ſoudain n'apparoiſt pas,

» Mais vient d'un pas tardif, nous ſuivant pas à pas,
» Attendant, patient, que l'âme pechereſſe
» Retournée vers lui, ſa faute recongnoiſſe,
» Nous tendant ſes deux bras, Pere clément & doux,
» Mais qui à la parfin deſlache ſon couroux
» Sur les pécheurs qui n'ont de leur commiſe offenſe
» (Obſtinez comme vous) en leurs maux repentance.

HENRI donc ayant ſceu de ſes plus favoriz
Que le Mayne & ſes gens eſtoient dedans Paris,
Qui me pourroit compter de ſa parole & dire
L'aiſe qu'il en reçeut que je le puiſſe eſcrire
Sur mon papier limé? eſpérant le débat
D'entre le Mayne & lui, par un brave combat,
Vuider deſſus le champ: en oſtant de miſere,
Par la mort de l'un d'eux le ſimple populaire,
Qui par faulx argumens ayant eſté inducts
Par leurs Prédicateurs avoit été ſéduicts;
Ne voulant exercer, comme il pouvoit bien faire
A l'encontre d'eux tous, ſa juſtice ſévere,
Roi de ſon naturel courtois & gracieux,
Sur tous Princes vivant miſéricordieux,
Ne deſirant rien plus que par une bataille
Deffaire ſur le champ toute ceſte canaille,
Afin de mettre fin aux longs & grands travaux
Que Dieu nous fait ſouffrir juſtement pour nos maux.

Il attend tout le jour s'ils auroient le courage
Se reſſentans piquez de la perte & dommage
Qu'ils eurent l'autre jour de leurs braves ſoldars,
Après avoir quitté leurs canons & rempars,

Penſant qu'ils deuſſent faire, enflammez de furie,
Pour faire parler d'eux quelque belle faillie.
Mais tout ainſi qu'on voit le vif eſmérillon
Qui pourſuit vivement le petit oiſillon,
Tourner deçà, de-là, taſchant à le ſurprendre,
Et l'autre d'autre part en volant ſe deffendre;
Et voyant qu'il ne peut éviter, tant eſt las
De ce vif pourſuivant, quoi qu'il faſſe les lacs,
Se va jetter laſſé dedans le vert bocage,
Pour cuider éviter de ceſt oiſeau la rage.
Ainſi font ces mutins mémoratifs du jour
Que Chaſtillon ſurprit ce merveilleux fauxbourg
De ſainct Germain-des-Prez, qui tous penſifs & mornes
Comme le limaçon qui retire ſes cornes
Lorſqu'il ſent approcher l'hivernale ſaiſon,
N'oſe, craignant le froid, ſortir de la maiſon.
Mais lui recongnoiſſant qu'ils ne ſentoient la perte
Qu'ils avoient de naguere à leurs fauxbourgs ſoufferte,
Réſoult en ſon eſprit, ſans plus faire ſéjour,
De partir auſſi-toſt que l'on verroit le jour.
Toi qui as eu ceſt heur en deſpit de l'envie,
Pendant le ſiecle d'or de ton heureuſe vie,
D'avoir eu ce beau tiltre en ton vivant Loys,
Qu'avoir eſté nommé le Pere du pays;
Que dis-tu maintenant, entendant ceſte terre
Que tu as tant aimée, eſtre en ſi forte guerre?
Et principalement voir ta ville de Blois,
Que ſur toutes tu as eſtimée autrefois,
En ſi piteux eſtat: ton Chaſteau de plaiſance

Eſtre faict aujourd'hui, ah Dieu! la demeurance
D'un Gendarme impiteux; les hauts murs renverſez
De tes plaiſans jardins pour ſervir de foſſez,
Et les arbres fruictiers qu'avecques tant de peine
Tu avois affiez, ſéchez deſſus la plaine.
O Prince tant chéri qui es là-haut aux Cieux,
Loyer de tes bien-faicts, avec les demi-dieux,
Que tes petitz neveux, pleins d'ire & de vengeance,
Dégénérans de toi, font la guerre à ta France,
Et qui pis eſt encor, veulent tes bons François
Mettre deſſous le joug des rigoureuſes loix
De l'Eſpagnol cruel: ô Dieu! ô quelle rage,
Le Mayne, tient ſaiſi ton furieux courage;
Tu ne viendras jamais à ton intention,
Abuzant fauſſement de la Religion;
Mais adviendra de toi & de ceux de ta ſuite
Comme il advint jadis à la troupe maudicte
De ces entrepreneurs, qui le grand Dieu des dieux
Voulurent attaquer juſques dedans les Cieux!
Faiſant violemment tomber deſſus leur teſte
Les bouletz eſclatans de ſa juſte tempeſte;
» Car quoi qu'il tarde enfin, celui qui levera
» La main deſſus ſon Roi, il s'en repentira.
Le lendemain Phœbus commençoit par le monde
Eſpandre les rayons de ſa perruque blonde,
Qu'on vit ce grand HENRI près de ſes eſtendars
De teſte en pied armé, lui-meſmes ſes ſoldars
Arrangeant ſur le champ, animant ſa Nobleſſe,
De ſes braves ayeux d'imiter la proueſſe.

O quel plaiſir de voir en armes furieux
Marcher d'un pas hardi noſtre Roi glorieux :
Tantoſt vous le voyez à ſon infanterie,
Et tantoſt de retour à ſa cavalerie.
Il ſembloit en façon de faire au preux Hector
Quand ayant réſolu de ſurprendre le fort
Des ſuperbes Grégeois : il dreſſoit ſes phalanges
Tant de ſa nation que des aides eſtranges,
Pour l'aller attaquer : Achile, deſpité,
Ayant Agamemnon & ſes troupes quitté.
Eſtant accompagné du Duc de Longueville,
Du ſage Colonel des Suiſſes d'Amville,
De la Rochefoucault, de la Noüe, & Guitry,
Du Grand-Prieur de France, & du brave Givry,
Et d'autres infiniz, & furent ſur la plaine
Attendans au combat ſe préſenter le Mayne
Quatre heures pour le moins ; arrangez de piez coi,
Toujours premier marchant devant tous noſtre Roi,
Et n'oſa onc ſortir l'ennemi la muraille,
Voyant ſi bien noz gens arrangez en bataille,
Tant du grand Mars Gaulois du ſainct nom la terreur,
D'un eſpouvantement lui affoiblit le cœur.
Quoi voyant noſtre HENRI, ſuivi de ſa Nobleſſe
Et des Chefs principaux de toute la jeuneſſe,
Des fantaſſins François, d'un viſage joyeux,
Ayant toujours ſur eux le regard de ſes yeux,
Leur teint un tel langage : Et bien, mes Capitaines,
Qui avez avec moi, tant par monts que par plaines,
Souffert & enduré infinitez d'ennuis,

A la pluie & au vent ſuivant noz ennemis.
Y a-t-il un de vous, marchant ſous mon enſeigne,
Si cé n'eſt à grand tort, dictes-moi, qui ſe plaigne?
N'eſtes-vous pas contens, mes bien-aimez François,
Et vous Suiſſes auſſi, & vous autres Anglois,
Du butin qu'avez faict ſur ces Ligueurs rebelles,
Ennemis conjurez de mes Royaux fidelles?
Cé n'eſt rien, mes ſoldars; c'eſt le commencement,
Je vous recongnoiſtrai particuliérement.
Et où eſt maintenant ceſte fiere arrogance,
Où ceſt orgueil hautain! & où ceſte aſſeurance
Qu'ils ſe vantoient avoir, menſongers impoſteurs,
Preſchée ſi ſouvent par leurs Prédicateurs!
Diſans publiquement, que délaiſſant ma terre,
Ils m'auroient faict fuir juſques en Angleterre.
Vous avez veu, ſoldars, qui eſt à tous ouvert,
De leurs compagnons morts le champ d'Arque couvert,
Où je leur fis quitter, & à leur Duc du Mayne,
Fuyans eſpouvantez, en deſpit d'eux la plaine,
Contraincts d'abandonner leurs eſtendars croiſſez,
Combien que vous fuſſiez de long travail laſſez,
N'oſans tant ſeulement regarder en arriere,
Tant eſtoient eſtonnez qui les ſuivoit derriere;
Ils congneurent alors que HENRI de Bourbon
Méritoit commander ſur cette nation,
Ne dégénérant point de ſes vaillans anceſtres,
Qui s'eſtoient tant de fois renduz Seigneurs & maiſtres,
Des autres régions: vous avez un François
Qui vous maintiendra tous en vos antiques loix.

Je ne ſuis point iſſu d'un Heſpagnol marrane,
Ni par mere ſorti de quelque Italianne,
Et ni de ceux auſſi qui ſont de leurs ſuppoſts,
Je ne ſuis inventeur de daces ni d'impoſts,
Mon pere a pris ſa ſource & ſa vraie origine
De Robert de Clermont, race ſaincte & divine,
Fils du Roi Sainct Loys; que ſans craindre dangers,
Plein de dévotion paſſa les longues mers,
Et qui de faict mourut valeureux de courage
Après avoir vaincu les Maures, pris Carthage,
Tenant de toutes parts aſſiégée Thunis,
Principale Cité des villes du pays,
Laiſſant à l'advenir de ſa vie tant ſaincte
La mémoire à jamais dedans noz cœurs emprainćte;
Son corps laiſſé en terre, & ſa ſaincte âme aux Cieux,
Jouiſſant du repos des eſprits bienheureux.
Vous avez entendu, ô ma troupe guerriere,
De voſtre Prince aimé l'origine premiere.
Après qu'il eut ce dict, faict le département;
Un chacun renvoyant trouver ſon régiment,
Et lui va de ce pas, tout triſte en ſon viſage,
Deſcendu de cheval, dedans un long village
Où logent les paſſans, qui lui avoit eſté,
Au bas de Monthery, pour coucher appreſté.
Mais eſtant averti pour certain que le Mayne
Ne s'oſoit préſenter pour combattre en la plaine,
Et qu'il perdoit ſon temps, met aux champs ſes ſoldars,
Faiſant bouffer au vent ſes guerriers eſtendars,
Commande à Chaſtillon mener l'infanterie

Pour

Pour Eſtampe attaquer, & entrer de furie,
Qui fut priſe auſſi-toſt : les ennemis contraincts
Se jetter au Chaſteau pour ſe garder des mains
Des Royaux animez ; leur ame eſtant atteinte,
Tant de court furent pris, de frayeur & de crainte,
Qui quelque temps après, comme gens eſperduz,
Ne voyans le ſecours où s'eſtoient attenduz
Paroiſtre ſur le champ, quitterent cette place
Après avoir été du Roi receus en grace.
Qui ſage & adviſé, & prévoyant de loin
A tout ce qui eſtoit néceſſaire & beſoin,
A maintenir Eſtampe en ſon obéiſſance,
Qu'elle ne retombaſt encor en la puiſſance
De l'ennemi Ligueur, faict abbatre les tours
Ou avoit eu preſſe, de noz gens, ſon recours.
Et jà preſt à partir, le Bourguignon Migene
Lui préſente un paquet de la part de la Reyne,
Dont la teneur enſuict : » DIEU qui a par ſa voix
» Le premier ordonné ſur le peuple les Rois,
» Ne leur enjoinct rien plus, accompli ſon ſervice,
» Que rendre à leurs ſubjects eſgalement juſtice ;
» Fondement aſſeuré, & pivot principal,
» Duquel du tout deſpend le noble eſtat Royal,
» Et dedans lequel giſt la marque principale
» Qui procede d'en-haut de la grandeur Royale.
» Or, SIRE, c'eſt à vous qui eſtes au meſme lieu
» Que tenoit mon Seigneur, par la grace de Dieu,
» Lâs que moi ſon eſpouſe, à bon droict déplorable,
» Veufve de ce bon Roi, de mémoire louable,

» Comme à l'anchre ſacrée à préſent ai recours,
» Implorant au beſoin voſtre dernier ſecours.
» C'eſt à vous, ô mon Roi, à qui je fay ma plaincte,
» Vous priant eſcouter les criz de ma complaincte,
» Qui eſt, bon Roi, qui eſt qu'avec toute rigueur
» Vous faſſiez procéder contre le Chef ligueur,
» S'il ſe trouve qu'il ait à la mort exécrable
» Preſté conſentement de ce Prince honorable,
» Et contre tous auſſi les chefs conſpirateurs
» Qui de ſa triſte mort ſe trouveront autheurs,
» Faiſant des convaincuz ſi cruelle vengeance,
» Qu'à jamais il en ſoit mémoire faicte en France.
» Il ne ſe trouvera exemple du paſſé,
» Qui ceſte trahiſon ait jamais ſurpaſſé,
» Soit que nous regardions l'eſtat de la perſonne
» Ou du cruel meurtrier; ce fait ſi fort m'eſtonne,
» Que je pers mon eſprit: & de par qui inſtruict;
» Moyens d'y parvenir, & par qui introduict,
» Qu'un chetif Jacobin ait eu ceſte aſſeurance
» De frapper du couſteau, ô Dieu! un Roi de France
» Dedans ſon cabinet, ſans reſpecter le lieu,
» Ni la perſonne auſſi qui eſtoit oingt de Dieu,
» Lequel acte meſchant a rendu violable
» Tout ce que nous tenions au monde inviolable,
» Que les grands Rois qui ſont de Dieu oingts & ſacrez
» Soient en ce maudict temps ſans reſpect maſſacrez;
» Et moi en ce faiſant, ſans eſtre conſolée,
» Veufve d'un ſi bon Roi à jamais déſolée
» Avec ſes Officiers, qui, rempliz de douleurs,

» Me feront compagnie au fort de mes malheurs,
» Saiſiz dedans leurs cœurs d'une triſteſſe amere,
» Se voyans orphelins d'un ſi bon Roi & pere.
» Je vous appelle tous Monarques & grands Rois,
» Vous principalement qui du ſang des François
» Princes eſtes ſortis : & toutes ſortes d'hommes
» Détenans les eſtatz de la France où nous ſommes.
» S'il reſte du deffunct en vous quelque amitié,
» De ceſte veufve ayez, je vous prie, pitié,
» Donnez-lui tout confort, preſtez-lui aſſiſtance,
» Pour de ceſt aſſaſſin pourſuivre la vengeance,
» Ne laiſſant ſur le front de leur poſtérité
» Demeurer à punir ceſte deſloyauté,
» Faiſant punition de ceſte gent mauditte,
» Comme l'énormité du crime le mérite.
» Et d'autant, ô bon Roi, que tous les Potentatz,
» Les Princes, les Seigneurs, voire tous les eſtats,
» Ont tous grand intéreſt la cauſe eſtant commune
» D'un déſaſtre ſi grand ſurvenu de fortune
» Au Roi mon cher eſpoux; je vous prie humblement,
» Si prieres ont lieu, faire commandement
» A voſtre Procureur, d'en faire diligence,
» Promettant l'aſſiſter à faire la vengeance,
» D'un ſi énorme faict, de telle trahiſon
» Employant tous mes biens pour en avoir raiſon.
La requeſte entendue, on ne voyoit que larmes
Des Princes & Seigneurs, des Nobles & Gendarmes,
A laquelle reſpond ſoudain Sa Majeſté.
Je loue grandement la bonne volonté,

La réſolution, le généreux courage
Et l'entiere amitié de ceſte Royne ſage,
De pourſuivre à bon droict la vengeance du tort
Que ces traiſtres ont faict d'avoir faict mettre à mort
Leur Prince Souverain : renvoyant ceſte affaire
A noſtre Procureur pour le procès parfaire
A ceux qu'on trouvera avoir donné ſupport
A mettre mon Seigneur meſchantement à mort,
Jurant d'y employer ma force & ma puiſſance
A ce que d'un tel crime en ſoit faicte vengeance.
Et quoi, que diroit-on ſi je manquois de foi,
Je ne mériterois ce beau tiltre de Roi.
» La foi eſt fondement de la ſaincte juſtice,
» Sans laquelle des Rois vaine ſeroit l'office ;
» Juſtice eſt le pilier qui maintient les grands Rois,
» Sans elle ce n'eſt rien que de leurs belles loix.
Je ne mettrai jamais hors de ma ſouvenance
Ceux qui ont conſpiré & preſté aſſiſtance
A la piteuſe mort de HENRI de Vallois,
Le dernier de ce nom regnant ſur les François.
Car bien plus griefvement ceſte mort là me bleſſe,
Qu'il ne ſemble à me voir ſe préſentant ſans ceſſe
Pâle & enſanglanté au-devant de mes yeux,
Me pourſuivant venger acte ſi malheureux,
Et d'eſtre ſi long-temps privé de ſépulture
Qu'on ne doibt refuſer à quelque créature,
Tant ſoit-elle ennemie, & qu'il n'eſt mis ès lieux
Ordonnez pour les Rois, où ſont tous ſes ayeux ;
Car cependant ſon ombre endurant ſe lamente

Alentour de ſon corps : inceſſamment errante,
Attendant le devoir qu'on doit aux treſpaſſez
Qui de ce ſiecle ſont en un autre paſſez ;
Car tant que le corps ſoit mis en la ſépulture,
(S'il eſt vrai ce qu'on dict) l'eſprit à l'avanture
Erre à l'entour du corps. Or ce Roi gratieux
Ayant dict ces propos, on vit de ſes deux yeux
Les larmes découler ſur ſon triſte viſage,
Donnant de ſon ennui aſſeuré teſmoignage,
Et auſſi-toſt auſſi les Princes, les Seigneurs
Qui là préſens eſtoient eſmeuz dedans leurs cœurs,
En firent le pareil, tant eut lors de puiſſance
De l'Hercule Gaulois envers eux l'éloquence,
Eſmerveillant ce Prince en ſon parler facond,
Tous entre eux confeſſans qu'il n'avoit ſon ſecond.
Et ſi les grands Seigneurs voire juſqu'aux gendarmes
Avoient eſté contraincts laiſſer tomber les larmes
De pitié, de leurs yeux, de la grande douleur
Dont ils furent ſaiſiz de triſteſſe en leur cœur
Entendant le diſcours ſi triſte & pitoyable
De ceſte pauvre Royne & veufve miſérable.
La reſponſe que fiſt ce Prince généreux,
Les larmes aſſécha de ces Chefs valeureux.
Et furent convertiz les cœurs de leurs gendarmes
En colere, en fureur, au lieu de pleurs & larmes,
Leſquels tous derechef & d'un conſentement
Renouvellerent lors la foi de leur ferment.
Qui pourroit racompter aſſeurément & dire
De ces hardiz ſoldars enflammez de grand ire,

La colere, entendans de leur Chef l'oraiſon,
Qui faicte avoit eſté, pourquoi? & la raiſon
De ceſte triſte Royne & veufve infortunée,
Entre tous les vivans Princeſſe fortunée,
Déteſtant hautement la Ligue & les autheurs,
Maudiſſant les Lorrains & tous leurs ſectateurs,
S'offrans à tous périls ſans crainte de la vie
Pour venger un tel tort faict à noſtre Patrie,
Ne craignans les travaux, les hazars, les dangers,
Que diront, diſoient-ils, ores les eſtrangers?
Que ceſte nation, tenue tant fidelle,
Soit maintenant au rang de la plus infidelle
Qui ſoit ſous le Ciel: ô Dieu! quel changement,
D'avoir meurtri leur Roi ſi malheureuſement.
Or voilà le propos, le devis, la parole,
Qu'ils vont tenans entr'eux qui bruit, qui court, qui vole,
Qu'une telle entrepriſe & conſpiration
Feuſt d'un de nos François; non, ceſte invention
Eſt faicte de long-temps par la ſecte Jéſuiſte,
Qui pour nous ruiner a eſté introduicte,
Ayant tiré à elle infiniz partizans
Par argent corrompuz, & par autres préſens,
Par ceſt ambitieux qui aux Indes commande,
Tant ſon auctorité a eſté & eſt grande.
Ha Dieu! combien de fois nous a-t-il eſté dict
Par nos Prédicateurs le malheur qui nous ſuit,
Vrais Prophetes de Dieu, & que ceſte ſemence
Ruyneroit un jour & nous & noſtre France,

Nous le voyons (mais tard) maintenant de noz yeux
Quels ſont & ont eſté leurs deſſeins vicieux.
Qui a donné conſeil à ce cruel Barriere
De vouloir, furieux, jetter ſa main meurtriere
Sur ſon Roi naturel? La conſpiration
D'un ſi horrible faict en fut faicte à Lyon,
En leur maudit College, & depuis confirmée
Par Varade à Paris, comme eſt la renommée.
Jéſuiſte que dis-tu? Quel pilier de la Foi!
Sus reſpons à mes dicts; & où eſt ceſte loi
Qui permet de tremper d'une main violente
Dans le ſang de ſon Roi l'eſpée flamboyante,
Voire fuſt-ce un Néron; & encore qui eſt pis,
De promettre aux meurtriers de leur Roi Paradis?
Non, non, tu ſentiras en brief ſur ta poitrine
De tes maudicts conſeils tomber l'ire divine.
Tu nous as juſqu'ici, Jéſuiſte, aſſez brouillez;
Sus, ſus, Pariſiens, je vous prie, deſſilez
Les yeux de voſtre eſprit; chaſſez ceſte vermine
Qui vous a enivré de ſa fauſſe doctrine
Juſques à maintenant, cauſe de voz malheurs,
Envoyez-les chercher bien loin de vous ailleurs
Autre habitation: leurs trahiſons ſecrettes
Vous ſont ores aſſez claires & manifeſtes;
C'eſt aſſez connivé: or c'eſt à ceſte fois
Qu'il faut, divin Sénat, qui tiens de noz grands Rois
La juſtice en la main, en monſtrant ta puiſſance
Que de leurs trahiſons tu faſſes la vengeance.
Et de qui as-tu peur? L'homme juſte & de bien,

En faiſant ſon devoir, onques ne craignit rien.
On trouvera encore pour le moins cent mill'hommes
Qui font leur réſidence en la terre où nous ſommes,
Magnanimes de cœur, qui, naturels François,
Ne ſont point entachez des diaboliques loix
De la Ligue infidelle, & ni de ſa praticque,
Forgée de long-temps en l'horrible bouticque
De l'infernal Pluton, ſur l'enclume d'enfer
Où préſidoit alors leur pere Lucifer,
Rougie dans le feu de ſa fournaiſe ardente,
Trempée dedans l'eau qui toujours eſt bruſlante
De ce fleuve infernal, le bruſlant phlegethon,
Meſlée avec autre eau priſe par Alecton
Du Stix & du Cocyt, qui engendrent ſans ceſſe
Douleur, ennui & dueil, ſuivi de la triſteſſe.
Et où ſont maintenant ces Ligueurs généreux
Qui ſe vantent par-tout eſtre ſi valeureux ?
Et que ne viennent-ils ſe mettre en la campagne
Avecques leurs Wallons & leurs troupes d'Heſpagne ?
Reiſtres, Savoiſiens, & leurs promps Albanois,
Qu'ils diſent ſi expers à porter le harnois.
Et où eſt maintenant ce vaillant Duc du Mayne,
D'Aumale, & de Nemours, ou le Duc de Lorraine,
Que ne s'avancent-ils pour entrer au combat,
Vuidant d'entre eux & nous ſur le champ le débat ?
Et que ne viennent-ils, hardis en leurs courages,
Contre nous délaſcher leurs furieuſes rages ?
Ha ! ils ſont trop couars, ils congnoiſſent le cœur
Du François naturel en ſa juſte douleur ;

Ils ſçavent quel il eſt tranſporté en ſon ame,
Quand l'ire & le couroux eſt juſte qui l'enflamme,
De vouloir uſurper, après avoir oſté
La vie à leur Seigneur, meſmes la Royauté
Au Roi ſon ſucceſſeur, s'il n'avoit du courage
Par le droict des François à lui propre héritage.
Vous n'avez pas affaire à HENRI de Vallois,
Qui s'eſt laiſſé tromper cent & cent mille fois
A voz diſcours fardez; mais vous avez affaire
A un Prince, combien qu'il ſoit fort debonnaire,
Qui n'endurera pas qu'un Heſpagnol ſans foi
Lui vienne en ſon pays faire & donner la loi.
Et toi que nous tenions pour le Chef de l'Egliſe,
Qui metz tout ton pouvoir d'abattre la franchiſe
De celle des François, & qui as rallumé
Le flambeau preſque eſteint ci-devant allumé,
En faiſant révolter les ſujects de la France
De leur juſte devoir & deue obéiſſance
Qu'ils devoient à leur Roi, abuzant du pouvoir
Que tu as de là-haut contre ton ſainct devoir.
Remets devant tes yeux le Pape Boniface,
Qui voulut en ſon temps brouiller par ſon audace
Ce Royaume puiſſant; & la punition
Qu'il reçut, à la fin, de ſon ambition;
Car nous avons un Roi, ſoit en force ou prudence,
Qui n'eſt moins que celui qui briſa l'arrogance
De ce Pape, qui fut ſi fort ambitieux,
Qu'il vouloit commander en la terre & aux Cieux;
Car nous avons encor des Nogaretz en France

Tout preſts à te monſtrer telle qu'eſt leur puiſſance.
Que dirai-je de toi, Prince Savoiſien,
Qui as au Roi deffunct finement pris le bien,
En lui ayant ſoubſtraict à la mode Heſpagnole,
Qui eſt ne tenir foi, Salluce & Carmagnolle.
Lorſque tu lui devois preſter aide & ſecours
S'il euſt eſté à toi oppreſſé à recours;
Tu ne ſeras long-temps que tu ne voie en proie
Par noz Royaux François ton pays de Savoye;
Tu maudiras alors tous les conſpirateurs
De noſtre pauvre eſtat, de la Ligue inventeurs;
Tu ſentiras, mais tard, combien eſt violente
L'ire de ce grand Dieu en ſa fureur puiſſante;
Tu ne trouveras pas malheureux en ces jours
Qui te veuille preſter, abandonné, ſecours,
Rien ne te ſervira ton fin Roi des Heſpagnes;
Car tu ſeras contrainct t'en fuir aux montagnes,
Et lui ne pourra pas, empeſché d'autre part,
Venir à ton ſecours eſtant loin à l'eſcart,
Taſchant à ſon pouvoir diligemment entendre
A conſerver, s'il peut, ſon beau pays de Flandre,
Et autres pays bas, dont ne ſera jamais,
Faſſe ce qu'il voudra, lui ni les ſiens en paix.
Or le Roi congnoiſſant ſon eſpérance vaine
D'attendre plus long-temps le Lorrain Duc de Mayne
Pour entrer au combat, il délibere en lui
Renvoyer Longueville, & la Nouë, & Givry.
Longueville & la Nouë au fond de Picardie,
Givry avec ſa troupe au pays de la Brie,

Pour là ſe rafreſchir : attendant l'eſtranger
Qui jà s'acheminoit pour ſe venir ranger
Avecques ſon armée, en faiſant forte guerre
Cependant aux Ligueurs en paſſant ſur leur terre,
Et délibere auſſi renvoyer les Gaſcons
Harraſſez devant Dieppe, un peu en leurs maiſons.
Et lui fort prévoyant, en ſes affaires ſage,
Se réſout de chercher le gratieux rivage
De Loire à la clere eau, où les occaſions
L'appelloient à bon droict, pour beaucoup de raiſons,
Le tout en attendant les levées premieres
Qui le venoient trouver des aides eſtrangeres.

A TRES-VALEUREUX PRINCE

HENRI DE BOURBON,

DUC DE MONTPENSIER,

GOUVERNEUR DE NORMANDIE.

HYMNE.

O toi qui es iſſu de ce grand Roi de France,
Qui pour la foi accroiſtre & dompter l'arrogance
Des ſuperbes Payens par le vouloir des Cieux
Entreprit traverſer les deſtroicts furieux
Qui ſont dedans la mer : & tout ce que Médine
De péril & danger alentour avoiſine,
Te mettrai-je en oubli ? que je vois en valeur
Eſgaler les haults faicts de ce grand Empereur,
De ce divin Loys, & qui dès la mammelle
As gouſté le nectar de la troupe immortelle
Du conſacré coupeau : des neuf pucelles ſœurs,
T'ayans faict de leurs fruicts ſavourer les douceurs,
Inſtruict dès le berceau, inſtruict dès ton enfance,
Quell' eſt de leurs beaux arts la parfaicte ſcience.
Voilà pourquoi auſſi, s'il eſt vrai ce qu'on dict,
Ta mere t'enfanta (comme eſt le commun bruict)
A ſon enfantement deux Fées aſſiſterent
Qui deux riches préſens de bon cœur te donnerent,
Ne voulans qu'il y euſt ſoit Roi, Prince ou Seigneur,
Qui remportaſt ſur toi tant de gloire & honneur
Qu'il te peuſt ſurmonter ; ou ſoit en éloquence,
Ou ſoit en combattant, à donner coups de lance.
Puiſſe pluſtoſt ma langue à mon palais tenir,
Avant que tes haults faicts ſoient hors mon ſouvenir ;

Privé de ſentiment, languiſſante ma vie,
Et qu'en chantant mes vers, grand Prince, je t'oublie.
Sont ceux-là, ſont ceux-là, bon Duc, qui comme toi,
En la néceſſité ont ſecouru leur Roi,
Qui doivent eſtre mis au Temple de Mémoire
Engravée en mes vers leur immortelle gloire,
Qui en mille périls, mill'hazars, mill' dangers,
N'ont poinct crainct s'expoſer contre ces eſtrangers
Barbares Heſpagnols, qui, pleins d'outrecuidance,
Avoient tous conjuré la ruine de France.
Ha Dieu! combien de fois, comme un furieux Mars,
T'a-t-on veu devancer tes plus hardiz ſoldars?
Marchant devant en teſte, en main tenant la lance,
Pour monſtrer les effects de ta grande vaillance;
Monſtrant par-deſſus tous quell' eſtoit ta vertu,
Ne te ſentant pour rien qui ſurvienne abattu.
Teſmoing en ſera Craon, ou tu fis apparoiſtre
Par-deſſus tous les tiens pour ta louange accroiſtre,
Que tu eſtois iſſu de ce Prince tant bon,
Du tige duquel ſont les Princes de Bourbon,
Rompant les eſcadrons de la troupe ennemie,
Marchant comme un lion rugiſſant de furie
Qui pourſuict le veneur qui lui a ſes petits
En ſa caverne entré frauduleuzement pris,
Cependant qu'il cherchoit ſur le champ ſa paſture
Pour à ſes lionneaux donner la nourriture,
Qui va çà & puis là, bruyant parmi le bois
Jettant infiniz criz de ſa hurlante voix,
Juſqu'à ce qu'il ait veu le veneur qu'il prochaſſe,
Qu'il laiſſe en cent morceaux deſchiré ſur la place.
Car voyant que tes gens s'en alloient deſconfits,
Qui s'eſtoient eſtonnez d'eux-meſmes en route mis,
Tu rentres en la meſlée, où cinq fois à la charge,
D'un courage invaincu, ſans t'eſtonner tu charge
Le Ligueur ennemi; que tu vas renverſant
Le champ de toutes parts de ſon ſang rougiſſant;

Tu monſtras combattant en ſi tendre jeuneſſe,
Quelle eſtoit de ton cœur, eſchauffé, la proüeſſe,
Et qu'un jour tu ſerois plus que tous tes Ayeux
(Combien que par ſur tous Princes victorieux
Leur renom ſoit eſpars) s'eſtans pour la deffenſe
Toujours les premiers mis de leur mere la France.
Voilà pourquoi, mon Roi, congnoiſſant la vertu
De laquelle entre tous tu eſtois reveſtu,
Te fiſt ſon Lieutenant-général en Bretagne,
Pour hardi, t'oppoſer à la force d'Heſpagne.
Et depuis ton cher pere ayant fini ſes jours,
Après avoir de Dieu imploré le ſecours,
Te choiſit pour ſur tous hardi & ſage Prince,
Digne pour commander ſur toute la Province
De la gran' Normandie, où ſi heureuſement
Tu fis pour ſon ſervice à ton advénement,
Que pluſieurs Tours, Chaſteaux, par ta ſage prudence,
(Qui avoient ſecoué le joug d'obéiſſance),
Redoutans ta valeur, rentrerent en la main
De noſtre grand HENRI, noſtre Roi Souverain.
Et lequel remarquant, Prince adviſé, l'adreſſe
Que tu as toujours eue, ſuivi de la ſageſſe,
Sur tous Princes François, voulut tant t'honorer,
Qu du plus beau thréſor qu'il euſt te guerdonner,
Thréſor ſur tous thréſors de pris ineſtimable,
N'eſtant à pris aucun du monde accomparable,
Qui voulant aſſiéger la groſſe Tour de Dreux,
Tu fuz tout le premier de l'honneur deſireux
Qui vint à ſon ſecours en diligence grande
Avec tous les meilleurs de la troupe Normande,
Où le Thracien Mars monſtra lors de ſon cœur
Quelle eſtoit envers toi la bouillante fureur,
Jaloux de ta valeur, la rancune, & l'envie
Qu'il avoit de t'oſter de tes membres la vie;
Car voyant qu'il n'eſtoit du tout en ſon pouvoir
En la bataille entrant ſur toi l'honneur avoir,

Prit réſolution, poſtpoſant ſa vaillance
Et ſon antique honneur du tout à la vengeance
De te faire mourir : de faict va vers Vulcan,
Qu'il trouve retrouſſé ſur le mont Æthnean
Avecques les Cyclops qui forgeoient la tempeſte
Du grand Dieu Jupiter, pour fracaſſer la teſte
De noz mutins François qui délaiſſans la Foi
De leurs divins Ayeux, s'eſtoient contre leur Roi
Meſchamment eſlevez, deſguiſant leur faintiſe
Du prétexte ſacré de noſtre ſaincte Egliſe.
Et lui fit de ſon cœur la déclaration,
Priant le ſecourir en ſon affliction,
Et de faict lui bailla une balle enſouffrée
Que naguere il avoit de ſa main propre ouvrée,
Lui diſant : Prends ce don, entre en la tour de Dreux,
Et puis tu la mettras dans le canon poudreux
Que tu deſlacheras, & ſois ſeur que la gloire,
Mars, tu remporteras de l'heureuſe victoire
Du Duc de Montpenſier : le jettant contre bas,
Rien ne lui ſervira d'implorer de Pallas
Au beſoin le ſecours. Mars ayant ententifve
Son oreille à la voix haute & perſuaſive
De ce tortu Vulcan, s'en va au fort de Dreux,
Afin d'exécuter ſon deſſein malheureux ;
Ce qu'il fit auſſi-toſt, te donnant en la face,
Et fut le coup ſi fort que tu cheus en la place,
Demourant comme mort ſur la terre eſtendu,
Ton ſang de toutes parts de ta plaie eſpandu,
Le Thracien par-tout ſe vantant par ſon foudre
Avoir ton noble corps mis & réduit en poudre.
Ce que ſçachant Pallas, courroucée en ſon cœur,
Dit telz mots deſpitée : Ha traiſtre belliqueur,
Tu ſçauras aujourd'hui que ta fainte vaillance
N'a poinct contre les miens ni force, ni puiſſance ;
Et de l'Athénienne au beſoin que les arts

Ont plus ſur les mortels de pouvoir que tes dards.
Achevé ces propos, Euphroſine elle appelle
Sur toutes qu'elle aimoit, pour lui eſtre fidelle,
Lui baillant un onguent de ſi ſuave liqueur,
Que tout eſtoit rempli de ſa divine odeur,
Lui diſant le ſecret caché de ſa poictrine.
Va-t-en, va viſtement, prens ceſte médecine,
Cours tant que tu pourras vers le Chaſteau de Dreux,
Et là tu trouveras un Prince valeureux,
Un de mes nourriſſons, que d'une amour extrême,
Par ſur tous les Bourbons, dès ſon enfance j'aime:
Mortellement bleſſé, & de ta tendre main
Tu lui en frotteras ſon viſage benin
Au lieu de ſa bleſſure; en ce faiſant, ſa vie
De la cruelle mort ſe verra garantie.
Elle n'eut pas pluſtoſt achevé ces propos,
Que la Nymphe s'en va ſans prendre aucun repos
Sur le lieu déſigné, qui fit rentrer ton ame
Par la grande vertu de ceſt excellent baſme.
Et afin qu'il feuſt faict, après ta guériſon,
Mémoire à l'advenir de la grand trahiſon
De ce traiſtre guerrier: la marque en ton viſage
Emprainte demoura, pour rendre teſmoignage
De ta haute valeur, qui as du Thracien
Vaincu par ta vertu l'effort Vulcanien.
Mais Dieu, juſte vengeur, ne voulant en arriere
Délaiſſer à punir l'aſſiſtance meurtriere,
Qu'il avoit conſenti au deſſein vicieux
De ce cruel meurtrier, ſanglant & furieux,
Envoya de ſon Ciel ſa bruyante tempeſte
Qu'il fiſt violemment tomber deſſus le feſte
Du fort Druydien, où furent foudroyez,
Pour leurs iniques faicts, ces maudicts obſtinez;
Mis en mille morceaux, leurs ames gémiſſantes,
Fuyans vers les enfers poureuſes & tremblantes,

Où

Où elles demouront perpétuellement,
Juſtement condamnez, en peine & en tourment,
Comme furent jadis les Tytans & Lapythes,
Qui oſerent vomir leurs coleres deſpites,
Bruſlans d'ambition, contre le Dieu des dieux,
Qui créa l'eau, le feu, l'air, la terre, & les cieux.
Recevez cependant, bon Prince, ceſt Ouvrage
Faict en voſtre faveur, qui rendra teſmoignage
Quel eſt, & a eſté envers vous, Monſeigneur,
Et ſera ci-après de voſtre ſerviteur
La bonne volonté; vous priant ſouvenance
Avoir de ſes labeurs & de ſa patience
Qu'il a eu eſcrivant de celui dont le nom,
Bon Prince, vous portez, & le meſme ſurnom,
En lui faiſant entrer en ſes douces oreilles,
Le trouvant à propos, tant de faſcheuſes veilles
Qu'il a patiemment ſupporté pour le nom
Souſtenir contre tous, des Princes de Bourbon.
Bon Prince, ne ſouffrez qu'un impudent Bathille
Remporte le loyer mérité d'un Virgile.
Il y a jà cinq ans accompliz & parfaitz
Que je ſuis jour & nuict à deſcrire les faicts
De noſtre grand HENRI, & de ſon ſainct Anceſtre,
Dont, bon Duc, comme lui vous avez pris voſtre eſtre,
Pour monſtrer qu'il n'eſt point venu d'un Béarnois,
Comme faiſoient courir d'une commune voix
Ces bazanez marrans, qui monſtrant ma vaillance,
Me ſuis le premier mis à prendre ſa deffenſe
D'un invincible cœur, ne craignant les abbois,
M'eſtant toujours monſtré entier Royal François.
Ha, & ſi toutesfois pour toute récompenſe,
Je n'en ai remporté qu'une pauvre indigence
Juſques à ce jourd'hui; & de tant de guerriers
Que j'ai faict mériter, par mes vers, les lauriers,
Vous eſtes ſeul, bon Duc le Phœnix de la France,

Qui m'avez consolé, me donnant espérance,
Par vostre digne main, qu'après tant de malheurs
Vous auriez soin de moi, & de mes longs labeurs.
Continuez, grand Duc, envers moi ce sainct zelle,
Et vous en recevrez une gloire immortelle.

Vostre tres-humble & affectionné
serviteur, SEBASTIAN GARNIER.

LES
HUIT DERNIERS LIVRES
DE
LA HENRIADE.

AU ROI,

MON SOUVERAIN SEIGNEUR.

SIRE,

LA VERTU a tant de puiſſance, que ceux qui en ſont douez, ſemblent tellement char-

mer les eſprits des hommes, qu'ils les contraignent à entreprendre choſes qui autrement ſeroient quaſi impoſſibles ; ce que j'ai cogneu en moi eſtre véritable : car depuis le jour que je vis la courtoiſie dont il pleu à VOSTRE MAJESTÉ *uſer en mon endroit à voſtre retour de Tours, repaſſant en ceſte ville pour aller retrouver voſtre armée, (le Roi dernier encores vivant), je fuz tellement eſpris de la grandeur de vos conceptions, que deſlors je propoſé me deſdier du tout à coucher par eſcrit vos faicts généreux, & des Princes & grands Seigneurs qui vous ont ſuivi à la deffenſe de ce déſolé Royaume, contre la fureur Eſpagnole & autres adhérans & complices, perturbateurs & ennemis conjurez de voſtre Eſtat, à ce que vos noms, demourans immortels, la ſouvenance en ſoit perpétuellement engravée au Temple de Mémoire ; car quelle plus belle récompenſe,* SIRE, *pourriez-vous eſpérer de tant de travaux que vous prenez jour & nuict, expoſant voſtre vie libéralement aux plus grands dangers, ſinon la mémoire éternelle de vos bien-faicts ; & par quel moyen, ſi*

ce n'eſt par les eſcrits de ceux qui vous ſont affectionnez, ſans leſquels en peu de temps la mémoire en ſeroit perdue. Qui ſçauroit maintenant la proüeſſe d'un Hector, la hardieſſe d'un Achile, l'aſſeurance d'un Dyomede, les ruſes de guerre d'un Ulyſſe, la force des Ajax, le conſeil d'un Neſtor, & d'autres infinis grands Seigneurs, tant Grégeois, que Troyens, ſans Homere? Voilà pourquoi, SIRE, le filz d'Olimpie, Alexandre le Grand, eſtant arrivé au lieu où Troye avoit eſté autresfois, & ayant trouvé le monument ſoubz lequel les cendres du filz de Thetys, & de ſon ami Patrocle, avoient eſté miſes, & voyant leurs effigies repréſentatives de leurs perſonnes, commença à s'eſcrier devant tous les aſſiſtans: O! toi, heureux Achille, d'avoir trouvé en ton vivant un ſi fidelle compagnon d'armes, & un ſi bon Eſcrivain qu'Homere, ſans les carmes duquel la mémoire de tes faicts euſt eſté ſubmergée de long-temps au fleuve d'obliance. C'eſt cela, SIRE, qui m'a faict (comme eſtant enſepveli en un profond ſommeil) reſveiller en ſurſaut, pour entreprendre ſi haute entre-

priſe, laquelle il m'eſtoit impoſſible d'exécuter, ſans l'affection extrême que j'ai toujours eu vers VOSTRE MAJESTÉ, *comme les effects en ont ci-devant donné teſmoignage; & que mes eſcrits en rendront à la poſtérité; une partie deſquels j'apprends à vos pieds; & ſi j'entends qu'ils vous ſoient agréables, ce me ſera une occaſion de mettre les huict premiers livres en lumiere, faiſant mention principalement de vos conqueſtes, depuis voſtre advénement à la couronne juſques à la bataille d'Ivry, pour après rédiger par eſcrit les faicts de ce divin Seigneur, qui eſt maintenant aux Cieux; duquel vous,* SIRE, *& tous les Princes du Sang avez pris voſtre origine; & d'autant que je ſçay avoir infinis ennemis & envieux, pour m'oppoſer ordinairement à ceux qui détractent de vous, & deffendre en tous lieux voſtre juſte querelle, meſme des principaux, qui me devroient ſupporter, eſtans mes ſupérieurs; je me couvrirai toujours de voſtre bouclier, que j'eſtime plus que les forts boucliers d'un Dyomede, ou d'un Ajax, tant reſchantez par l'Eſcrivain de la guerre Troyenne, afin que*

je puiſſe, ſans deſtourbier & en patience, continuer les eſcrits que j'ai entrepris faire des voyages faicts par voſtre dit Ayeul contre les Sarrazins infideles, & de tous les Rois de France qui ſont ſortis de lui juſques à vous, SIRE, ne cherchant autre récompenſe de tous mes labeurs, que la continuation de voſtre bonne grace, & bonne affection en mon endroit, priant Dieu.

SIRE, qu'il vous veuille donner en brief la victoire de tous vos ennemis, & vous inſpirer à en faire faire punition ſi rigoureuſe, que ceux qui la verront, y prenans exemple, ſoient tellement détournez de ce maudict parti, qu'ils vous rendent l'obéiſſance que tous bons ſubjects doivent à leur Roi légitime, & qu'il vous faſſe la grace de regner autant que ce Roi duquel vous eſtes deſcendu, pour après ayant parachevé le cours de voſtre vie, eſtre faict participant avecques lui de la gloire éternelle.

De Bloys ce 26 de Mars 1593.

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur de Voſtre Majeſté, Sebaſtian Garnier, voſtre Procureur à Bloys.

PAUL GARNIER,
LIEUTENANT DE LA PRÉVOSTÉ,

A l'Autheur son frere.

SIXAIN SUR L'ANAGRAME DE SON NOM.

Sus, mon frere, courage,
Ne crains des ennemis
La furieuse rage.
Contre toi au champ mis,
Quelque part que feras,
BIEN GARANTIS SERAS.

SONNET

Sur la Henriade de Sébastien Garnier.

AUTRE que toi ne devoit entreprendre,
Docte GARNIER, un œuvre si hautain,
Il estoit deu à ton esprit divin
De l'entreprendre, & parfaict nous le rendre.
Un chacun peut chanter une Cassandre,
Une Cipris, un amour fier, & fin.
Il est aisé de dresser un dizain,
Ou un rondeau de quelque rime tendre.
Mais de bastir un œuvre plein d'honneur,
Plein de travail, de peine, & de labeur;
C'est à toi seul, qui seul est né Poëte.
Aussi Phœbus qui te donne le pris,
Seul t'a choisi pour faire ces escris,
Dignes enfans de ta Muse parfaicte.

AU MESME.

UN seul Homere a faict une seule Iliade;
Un seul Virgile a faict la seule Æneiade;
Un seul GARNIER a faict une seule Henriade.
En Grece, en Rome, en France: un Grec, Romain,
François,

Ont immortalizé par leurs vers, trois grands Rois,
Et trois grandes citez, Athenes, Rome, Bloys.
Mais le Grec, le Romain, n'eſtoient François, GARNIER
Eſt Grec, Romain, François, & des François premier:
GARNIER donc plus parfaict eſt digne du laurier.

JACQUES PEAN, *Advocat à Bloys.*

SONNET.

GARNIER, esjouis-toi, je veux voler ta gloire
Sur le mons Pimplean, & des plus grands eſprits
Tu as ravi le cœur par tes doctes eſcrits:
Ton nom eſt engravé au Temple de Mémoire.
Tu fais enfler les flots du rivage de Loyre,
Ta veine ſurpaſſant de l'Homere le pris,
Apollon meſme s'eſt de ton honneur eſpris,
Sur tous Chantres divins te donnant la victoire.
Tu n'as, comme envieux, rien deſrobé d'autrui,
Tu es ſeul l'inventeur qui nous as ce jourd'hui
Préſenté les combats, & la vertu Gauloiſe
De Henri de Bourbon, noſtre Roi ſouverain,
Tes ruiſſeaux ſont puiſez du ruiſſeau Caſtallain,
Tu es le commandeur de la Muſe Françoiſe.

LEONA. PASTOU.

SONNET.

QUE je ſuis ennemi des Autheurs qui s'areſtent
Par curieux eſcrits à vouloir rédiger
Une Hiſtoire eſtrangere, afin de négliger
Ce que les leur chez eux ſans peine leur appreſtent.
Comme eux de leur Pays, bien ſouvent ce qu'ils traitent
Eſt eſloingné du vrai; & ſouvent l'eſtranger,
Ainſi qu'en une tour retiré du danger,
Chante un embrazement que mille autres regrettent.
GARNIER n'en eſt ainſi, qui des pieds de ſon vers
Pourſuivant des François les geſtes ſi divers,

Visite sa Patrie en extrême souffrance.
Escrivant, avec l'encre il verse mille pleurs;
Et ne sçait-on au vrai, tant il sent de douleurs;
Lequel est plus troublé son esprit, ou la France.

FILLIEUL *l'aisné.*

SONNET.

MARS, contraire aux neuf Sœurs, cognoissant nostre France
Fertile en beaux esprits que la paix esleveit,
Jaloux de sa grandeur, estima qu'il pouvoit,
Y semant la discorde, y semer l'ignorance.
Il s'arme à cet effect, & poursuit à outrance
Par chascune Cité les plus doctes qu'il voit.
Quand Pallas sçeut qu'à Bloys un seul homme elle avoit,
Bastant, pour le frustrer de sa vaine espérance.
C'estoit ce grand GARNIER, son ferme ravelin,
Armé de sa Gorgon, de sa doctrine plein,
Muni, pour tout fossé de profonde science.
Cesse donc ta furie: he, Mars, que pense-tu?
Ce bastion garni ne peut estre abbatu,
Qui pour marre, a Maron: pour terrasse, Terence.

AUTRE SONNET.

L'un despeint en ses vers un rustique payſage,
L'un espoint en son cœur d'un plus noble desir,
Pour son œuvre enrichir, aimera mieux choisir
Les discours sérieux du Philosophe sage.
L'autre, navré des traits de quelque beau visage,
Nous figure l'amour, comme il le veint saisir,
Et d'un air triste, doux, souspire le plaisir
Qu'il reçoit languissant en son libre servage.
Mais de tous les escrits qui jamais furent faicts,
Tes Guerriers (mon GARNIER) me semblent plus parfaicts,

Qui chantent de BAYART la race généreuſe.
En ſa faveur auſſi, Pegaſe le cheval
Te prodigua les eaux de ſon ſacré canal
Pour rendre en ce diſcours ta veine plus heureuſe.

MICHEL FILLIEUL.

SIZAIN.

S'ESTIME arrogamment quelque brave Poëte,
Baſtiſſant ſur ſon œuvre un immortel renom,
Tyranniſe ſon ame à publier ſon nom:
Animé d'un vain los qu'en ſoi-même il appete.
GARNIER aura l'honneur; qui nira ſes eſcris
N'obtenir pas ſur tous à bien dire le pris?

QUATRAIN.

MON GARNIER, en tous lieux,
Il ſera de ta gloire,
Maugré les envieux,
A jamais faict mémoire.

CLAU. BIL. *ſc. de l'Au.*

EPIGRAMMA.

Ad Sebaſtian. Garnerium, Procurator. Regi. Bleſ.

CUM tua GARNERI langueſcens pondere rerum
Et ſtudiis legum mens agitata jacet,
Erigitur latos Muſarum nacta receſſus,
Otia ſic quærens, otia inepta fugit.

JOAN. PEPINI.

QUATRAIN DE L'AUTEUR.

Toi qui te meſle de reprendre
Mes eſcrits, fais-moi tant de bien
Que je puiſſe de toi apprendre.
Je n'ay garde, tu ne ſçais rien.

ARGUMENT.

L'AUTEUR expoſe ſon ſujet, & après avoir invoqué le ſecours de Dieu, il dédie ſon Poème au Roi. Henri IV prend ſes armes. Diſette de vivres dans le camp du Roi ; ſa ſobriété, ſa patience, ainſi que celle de ſon armée. L'ennemi a des vivres en abondance dans ſon camp, que le Roi va lui-même reconnoître ; après quoi il change d'armes. Eloge & de quelle race deſcend le cheval qu'il monte. Son armée rangée en bataille à la vue de l'ennemi, qu'il va reconnoître une ſeconde fois. Impatience de l'armée pour le combat. Harangue & priere à Dieu de Henri, qui apperçoit au Ciel un ſigne, préſage de ſa victoire. Bravades & diſcours des différens Chefs de la Ligue.

LA HENRIADE.

LIVRE NEUVIEME.

AURAI-JE assez chanté les reprises des villes,
Des Forts & des Chasteaux, que les fureurs civiles
Avoient faict révolter, remises en la main
De HENRI de Bourbon, nostre Roi souverain.
C'est maintenant qu'il faut que volant d'une autre aîle,
Mon courage enflammé d'un incroyable zele,
D'un style plus enflé, levant en lui mon cœur,
Je rédige en mes vers par escrit la valeur
Qu'il monstra combattant au milieu de la plaine
Du champ de Sainct André contre le Duc du Mayne
Et ses fiers Espagnols : les champs teincts & mouillez
Du noir sang espandu de ces escrouellez,
Les corbeaux leurs servans de tombe & sépulture,
Après de leurs vils corps avoir pris la pasture.
» Vrai jugement de Dieu puissant & infini,
» Qui ne laisse jamais le meschant impuni ;
» Car d'autant que son ire à la vengeance est lente,
» D'autant la peine aussi en est plus violente.

Voulant donc raconter dès le commencement.
Le milieu, & la fin, & puis l'événement
De ce ſanglant combat: Muſes Pyerienes
Qui ſéjournez aux bords des menteuſes fontaines,
Je ne veux, abuzé, vers vous avoir retours,
Implorant pour m'aider voſtre foible ſecours,
Vous eſtes propres ſœurs à ceux qui de menſonges.
Barbouillent leurs papiers de fantoſmes & ſonges,
Trouvans en leurs eſprits dix mille inventions,
Tranſportez & conduicts par leurs affections,
En comptant les défis, les aſſaux, les allarmes
Du petit Cupidon, les impudiques armes,
Les brandons flamboyans de l'infame Cypris
(Ordinaire ſubject de leurs ſi beaux eſprits).
Mais à toi qui jadis un bergerot champeſtre
En ce bel art ſacré le rendis parfaict maiſtre,
Après qu'il eut d'un coup de la fronde jetté
Du géant Philiſtin abattu la fierté.
Te priant inſpirer enflammant ma poictrine
Mon eſprit, comme à lui d'une fureur divine,
Que je puiſſe hautement raconter les bienfaits
Que tu as ce ſainct jour à noſtre Prince faicts.
Car de vouloir compter les faicts des Capitaines
Qui l'accompagnoient lors, ſeroit perdre mes peines,
Impoſſible de tout; non meſme ſi j'avois
Un eſtomach de fer, cent bouches & cent voix.
Ha que puis-je ſans toi, qui es de la doctrine
Et de la vérité la céleſte origine?
Fais-moi donc aujourd'hui, mon Dieu, tant de faveur
Que

Que d'emmieller ma voix de la douce liqueur
De tes ruiſſeaux ſacrez, pour faire qu'en ta gloire
Je chante le diſcours au vrai de ceſte Hiſtoire.
Et toi, divin HENRI, qui, par ton haut renom,
Fais voler juſqu'au bout de la terre ton nom,
Aſſiſte-moi auſſi, & d'un ſecond zéphire
Favoriſe les airs de ma foiblette lyre,
Afin qu'en ſurhauſſant de ſes fredons le cours,
Je puiſſe éterniſer ton los en ce diſcours
Que je t'ai conſacré, ſans que la paſle envie
Eſcume ſur mes vers l'infernale furie
De ſes hayneuſes dents; & ſoubs l'authorité
De ton royal adveu, mes vers en liberté
Puiſſent d'un cours enflé publier tes louanges
Juſques aux nations qui ſont les plus eſtranges,
Tes triomphans lauriers, tes furieux combatz,
Où le grand Dieu des dieux a faict voir par ton bras
Les merveilleux effects de ſa force infinie,
Ramenant du cercueil noſtre France à la vie.
Ha ne t'eſloingne pas, grand Monarque, de loin
De moi, ton ſerviteur, me laiſſant au beſoin,
Pendant que j'eſcrirai au milieu des allarmes
En ta ville de Bloys tes céleſtes faicts d'armes.
L'aurore gratieuſe en ſon beau teinct vermeil
Ne s'eſtoit eſveillée encor de ſon ſommeil,
Afin de dénoncer, meſſagere ſavante,
Du jour proche advenir la lumiere eſclatante,
Qu'on voit le Roi debout, ſans que le ſomme heureux
Lui euſt tant ſoit peu clos les paupieres des yeux,

N'ayant en ſon eſprit que ſoldars, que gendarmes,
Que combats, & aſſaux, qu'embuſches & allarmes,
Commandant d'un langage en courage animé
A un chacun des ſiens de ſe tenir armé
Si-toſt qu'il ſeroit jour, tant ſoldars que gendarmes,
Gendarmes à cheval, ſoldars avec les armes.
Qu'on teint auſſi-toſt preſts à monter ſes chevaux,
Qui du furieux Mars ſçavoient mieux les travaux
De long-temps endurer: ſes cuiſſots, ſa cuiraſſe,
Ses braſſarts, ſon armet, avecq ſa coutelace.
Cela faict, enflammé du ſainct deſir des Cieux,
Se met à deux genoux, levant en-haut les yeux,
Et faict au Roi des Rois ſa dévote priere.
Son fidele Achatés quelque peu à coſtiere,
Ce grand Pleſſis-Mornay, qui, en tous ſes hazars,
Avoit accompagné ce favori de Mars;
Lequel docte en tous arts, oultre l'expérience
Des armes qu'il avoit, reluiſoit en prudence.
Le poinct du jour venu, Princes & Mareſchaulx,
Capitaines & chefs & autres principaux
De l'armée du Roi, commencent à ſe rendre
Près de Sa Majeſté, pour ſon vouloir entendre,
Leſquels ayans congneu la juſte volonté
De ce Prince rempli de magnanimité,
S'arment depuis les pieds juſqu'au haut de la teſte,
Pour ſe contregarder des coups de la tempeſte
De ce grand Thracien qui vuide les débatz
Par le ſang eſpandu des hommes aux combats.
Desjeunent, cela fait; mais quoi à la légere,

Les vivandiers du camp demourez en arriere,
Et bien heureux celui qui peut trouver du pain
(Tant ſoit-il grand Seigneur) pour appaiſer la faim;
Car ceux du plat pays, ſoit qu'ils euſſent de crainte
De ces maudicts Ligueurs juſtement l'ame atteinte,
Ou bien favoriſans leurs perfides deſſeins,
Avoient tout enlevé des lieux circonvoiſins,
Le pain, la chair, le vin, & portez en la plaine
Où eſtoient lors campez Aiguemond & le Mayne.
Ha cependant, bon Roi, que monſtrant la vertu,
De laquelle tu es de long-temps reveſtu,
Tu mange du pain noir en prenant patience
Avec les principaux Seigneurs de noſtre France;
Pour ton boire, content d'avoir tant ſoit peu d'eau
Pour eſtancher ta ſoif, ſoit de puis ou ruiſſeau,
Et que ton preux ſoldat, patient, ſe contente
D'un morceau de pain bis que le lieu lui préſente.
Le Lorrain au contraire eſtoit friandement
A ſa table ſervi de tous mets amplement,
Tant de chair que poiſſon, ayant pour ſa viande
Le phaiſant d'ordinaire, & la ſolle friande.
Le boire de ſa bouche eſtoit un plaiſant vin,
Qui paſſoit en bonté le nectar tant divin,
Breuvage appartenant à la troupe ſacrée,
Qui ſa demeure faict en la voulte azurée,
Qu'il avoit faict venir des couſteaux de Couſſy
Il n'y avoit long-temps, d'Arboys, de Beaune auſſi,
Tant pour lui que pour ceux qui eſtoient de ſa ſuite,
Qui de ſes gens avoient la charge & la conduicte.

Ayant donques repeu les ſoldars de noſtre oſt
Du peu qu'ils avoient lors : on les vit auſſi-toſt
Tous bien délibérez en armes ſur les plaines,
Se rangeans à l'abri des Royales enſeignes,
S'en allans rendre droict au rendez-vous donné
Comme il avoit eſté dès le ſoir ordonné.
Noſtre Roi cependant convoiteux de congnoiſtre
L'eſtat de l'ennemi, va pour le recongnoiſtre
Sur un cheval de pas, ſuivi de peu de gens,
Qui eſtoient toutesfois des plus forts & vaillans
De toute ſon armée, armé à la légere,
Son eſpée au coſté, qu'il porte d'ordinaire,
Et s'approcha ſi près, qu'il pouvoit à loiſir
Recongnoiſtre l'eſtat, ſans avoir deſplaiſir,
Du Ligueur ennemi; eſtant ſur une croupe,
Ralliant peu-à-peu ſon orgueilleuſe troupe,
Les chevaux d'un coſté, d'autre part les ſoldarts,
Se venans droict ranger deſſoubs leurs eſtendards.
Ce faict, droict s'en revient retrouver ſon armée,
Qui de combattre eſtoit tellement enflammée,
Qu'on n'euſt pu dire plus, tant elle avoit au cœur
Enracinée, ayant la hayne du Ligueur.
Car quoique les ſoldars courageux de nos bandes
Euſſent receu du temps incommoditez grandes,
Couchez toute la nuict pour l'extrême froideur,
Qui pouvoit à bon droict refroidir leur chaleur,
Toutesfois ayans eu la nouvelle certaine
Que le Roi eſtoit jà à cheval ſur la plaine,
Furent tous tellement ravis d'un tel plaiſir,

Et de combattre eſpris d'un ſi ardent deſir,
Que la peine & le mal de la nuict précédente
S'en va d'eux tout ainſi qu'on voit l'ombre paſſante.
Le Roi commanda lors à tous ſes Eſcuyers
Se tenir près de lui avecques ſes courſiers,
Et qu'on lui apportaſt les couſtumieres armes
Dont il ſoulloit s'aider aux aſſaux & allarmes.
Ce qui fut ſoudain faict; car ſes chevaux guerriers
On vit auſſi-toſt preſts, conduicts des Eſcuyers
Pluvinel, Rive, & Roche, attendans ſur la plaine
Les troupes s'avancer pour combattre du Mayne.
Au meſme temps le Roi dévest l'armet liger
Qu'il avoit pris ſur lui, pour aller voltiger,
Et recongnoiſtre tout l'eſtat, la contenance
De l'oſt de l'ennemi, l'aſſiette, l'ordonnance
De ſes gros bataillons, & print ſur ſon chamois
Pourfilé de fin or, un plus puiſſant harnois
Pour ſouſtenir les coups; entre autres ſa cuiraſſe
Qu'il miſt incontinent ſans bouger de ſa place,
Forgée de nouveau dans le pays de Foix
Par un qui ſe vantoit eſtre iſſu autresfois
Du forgeron Vulcan, qui, pour gaingner la grace
Du Roi, lui avoit faict cette bonne cuiraſſe;
Et auſſi eſtoit-il, entre les Armuriers,
Retenu le premier, ſoit de Foix, ou Paſmiers.
Ceſte cuiraſſe eſtoit à la veue admirable,
Et d'un art nompareil, preſque du tout ſemblable
A celle que Vulcan le boiteux feiſt jadis
Pour aller contre Hector au preux fils de Thetys,

Achille Pellean ; & eſtoit un chef-d'œuvre
Faict tout expreſſément de naguere à l'eſpreuve,
Surpaſſant en valeur, par ſa trempe & bonté,
Tout autre qui jamais en France auroit eſté.
Il ceingnit par-deſſus une forte ceinture
Façonnée à l'entour d'une belle bordure,
Conſtruicte par l'ouvrier d'un riche paſſement,
Les boucles d'un fin or agencez proprement.
Puis pend à ſon coſté une puiſſante eſpée,
Qui, dans le fleuve Stix, avoit eſté trempée,
Faicte d'un fin acier du pays de Damas,
A la forme & façon d'un tranchant couſtelas.
En beaucoup de pays le bruit & renommée
Entre les Villageois de Gaſcongne eſt ſemée,
Que c'eſtoit Durandal : (l'eſpée de Rolland)
Recongneu en ſon temps le plus fort & vaillant
De tous les Paladins du Royaume de France,
Ne trouvant ſon eſgal en proueſſe ou vaillance.
Mais qui fut à la fin, n'y ayant rien ci-bas
Qui ſe peuſt affranchir du naturel treſpas,
Surpris par trahiſon au deſtroict des montagnes,
Ne ſe doubtant de rien, retournant des Eſpagnes,
Lui & les ſiens deffaict au bas de Roncevaux,
Après avoir ſouffert incroyables travaux,
Qui fiſt près de ſa fin ces piteuſes complaintes,
Ses yeux levez aux Cieux, ſes mains enſemble jointes,
Regretant en ſon cœur, lui ſeulet en ce val,
Las principalement Charles, & Durandal.
Faudra-t-il ci-après qu'un Payen infidele

Te poſſede après moi, ha gentille allumelle ?
Charlemagne, mon oncle, ô Dieu quelle douleur
Tu auras entendant mon déſaſtre & malheur !
Je te plainct plus que moi, ſçachant la mort cruelle
De ton nepveu Rolland : quelle triſte nouvelle !
Et toi, fort Durandal, faudra-t-il que la main
Te manie après moi d'un payen inhumain ?
Faudra-t-il déſormais que le Chreſtien fidelle
Sente ta peſanteur par la main infidelle ?
O Dieu, qui es là-haut, ſi tu as quelquefois
De ton pauvre Rolland ouy la triſte voix,
Entends, Seigneur, entends la dévote priere
Qu'à préſent je te fais, qui ſera la derniere,
Qui eſt que Durandal ne tombe par les ans
Ci-après dans les mains de ſes maudicts payans,
Ennemis de ton nom. Parfaictes ces complainctes,
La voix lui deffaillant, il met fin à ſes plainctes,
Lui eſtant deffaillie, il ouit auſſi-toſt
Une voix près de lui uſant de tels propos :
O gentil Chevalier, le Tout-Puiſſant te mande
Qu'il a ouy la voix de ta juſte demande,
Et qu'après ſept cens ans un Monarque ſera
Entre les mains duquel Durandal tombera ;
Monarque aimé de Dieu, iſſu du ſang de France,
Qui prendra de ta mort ſur l'Eſpagnol vengeance ;
Car paſſant ces deſtroicts, il mettra ſoubs les loix
Ce peuple bazané du ſceptre des François,
Et ne ſe trouvera Chevalier en ce monde
Qui en ſes haux exploicts le vaille, ou le ſeconde,

Sur-tout tenant ſa foi, craignant Dieu, du tout bon,
Auſſi portera-t-il le ſurnom de BOURBON;
Alors, & non pluſtoſt, Durandal, ton eſpée
On verra derechef dedans le ſang trempée
Du ſuperbe Heſpagnol, & ſera mention
Plus que jamais ne fut de toi & de ton nom.
Ayant l'Ange achevé ſa divine parole,
Vers la voulte du Ciel auſſi-toſt s'en revole,
Laiſſant deſſus le champ les membres & les os
Du Paladin Rolland décédé en repos,
Enlevant avec lui de ce Comte fidelle
L'ame là-haut aux Cieux, en la joie éternelle.
Or ce bon couſtelas, depuis trois ou quatre ans
Seulement, fut trouvé par quelques anciens
Caché en un rocher, en fouillant quelques mines
(Au bas de Roncevaux), qui d'eulx eſtoient voiſines,
Et tous d'un meſme accord en firent un préſent
Au Seigneur du pays appellé Myoſant,
Qui en fut fort joyeux, S'eſtonnant en ſon ame
D'où pouvoit procéder une ſi vieille lame,
Qui, quelque temps après, la donna de bon cœur
A HENRI de Bourbon, congnoiſſant ſa valeur.
On peut par-là congnoiſtre à la fin accomplie,
Après un ſi long-temps, ſi belle prophétie,
Ne ſe trouvant un Roi ſous la voulte des Cieux
Qui ſoit en faicts & dicts moins que lui vicieux,
Et qui ait plus au cœur parfaitement emprainte
Du grand Dieu Souverain l'amour parfaicte & crainte.
Or cela eſtant faict, ce grand Roi demanda

L'Eſcuyer Foulebon, auquel il commanda
Qu'il lui feiſt tenir preſt ce bon cheval de guerre
Que lui avoit donné la Royne d'Angleterre
Par préſent ſignalé ; cheval doux, gracieux
A panſer, à monter, mais le plus furieux
Au combat qu'on vit oncq, d'une telle allégreſſe
Qu'il euſt paſſé les vents à courir de vîteſſe.
Et auſſi eſtoit-il de la race venu
De ce Bayard qui fut ſi chérement tenu,
Charlemaigne vivant ; qu'encores la mémoire
En eſt toute récente en noſtre vieille Hiſtoire ;
Qui tant & tant de fois ſur tous chevaux de pris
Avoit eu en ſon temps à la courſe le pris,
Qui n'a eu ſon pareil, ſoit que ſoit en viſteſſe,
Ou bien en combattant au milieu d'une preſſe,
Ayant plus de cent fois, au plus fort des dangers,
Sauvé le fils d'Aimon avec ſes pieds ligers,
Sur l'heur meſme duquel Charlemagne eut envie
En ſe reſſouvenant de ſa paſſée vie,
Congnoiſſant la valeur, & les faicts merveilleux
Que s'eſtant pluſieurs fois trouvé en divers lieux
Il avoit exploité, ſoit aux charges de guerre,
Ou en tournois publics qui ſe faiſoient en terre ;
Car ne pouvant céler la hayne & le deſdain
Qu'il avoit de long-temps contre ce Prince humain,
Regnault de Montauban, qui, domptant ſon courage,
Eſtoit allé (dévot) au ſainct pélérinage
Du Sépulchre ſacré ; donne commandement
Aux ſiens d'exécuter ſon vouloir promptement,

Qui eſtoit qu'il vouloit à jamais de la gloire
De Regnault, & Bayard, obſcurcir la mémoire,
Et qu'ils euſſent à prendre un chable & fort licol
Pour lier une meulle au fort & puiſſant col
De Bayard, le jettant dedans la mer profonde
A l'abandon des vents, des vagues, & de l'onde.
Ce qui fut auſſi-toſt accompli par ſes gents,
Se monſtrans ſerviteurs pour l'heure diligents.
Mais Dieu qui a le ſoin de la terre où nous ſommes
Des pauvres animaux auſſi-bien que des hommes,
Ayant compaſſion de ce brave cheval,
Qui, pour avoir eſté ſi fidele & loyal
Vers ſon maiſtre & ſeigneur, eſtoit en telle peine,
Le voulut préſerver d'une mort ſi ſoudaine,
Et fiſt tant, courageux, réſiſtant à la mort,
Qu'il parvint à la fin à nage ſur le bord
D'un havre, qui eſtoit en l'iſle d'Angleterre,
N'en pouvant preſque plus, où il prit ferme terre;
Où eſtant abordé, les hommes du pays,
Voyans ce beau cheval, furent tous esbahis,
Et principalement de voir au col pendante
De ce puiſſant Bayard ceſte meule peſante,
Et le vont rapporter à leur Roi bien-heureux,
Qui lors paiſiblement regnoit en paix ſur eulx,
Qui voyant ce cheval, grandement s'émerveille,
Pour n'avoir jamais veu une telle merveille.
Et ayant contemplé à l'aize, & à repos,
De ce puiſſant Bayard les membres & les os,
Il lui fiſt délivrer ceſte meule peſante

Qu'il avoit à ſon col, jà demi-mort pendante,
Commandant qu'on le miſt aux haras des chevaux
De toute l'Angleterre eſtimez les plus beaux,
Et qu'on n'épargnaſt rien pour le faire refaire
De ce que l'on verroit lui eſtre néceſſaire;
De ce brave Bayard le cheval deſcendit
Celui deſſus lequel noſtre Roi combattit.

Si-toſt que nos ſoldats, qui n'attendoient que l'heure
Que la canon tiraſt, pour ſans plus de demeure
Partir de leurs quartiers, entendirent le ſon
Qui avoit eſté dit, (mot du guet du canon)
Chacun a l'œil au guet, tout branſle & tout remue,
Voyant que du combat l'heure eſtoit jà venue.

Non autrement qu'on voit les ondes de la mer
Pouſſées par les vents, flotter & reflotter;
Ou bien comme l'on voit les petites avettes
Qui vont pour recueillir la douceur des fleurettes,
Aller & revenir bourdonnans par les champs,
Sentans le renouveau du gracieux Printemps,
Pour après l'emporter au creux de leurs ruchettes,
Se retirans le ſoir en leurs douces chambrettes.

Et tout ainſi qu'on voit en bel ordre voler
Les eſcadrons carrez des grues parmi l'air,
De leurs aiſles fendans les plus eſpeſſes nues,
Voulans s'en retourner en leurs terres congnues.

Tout ainſi voyoit-on, armez de toutes parts,
En bel ordre dreſſez, gendarmes & ſoldarts,
A la teſte marchans les Chefs & Capitaines,
D'un pas grave aſſeuré deſſus les larges plaines,

Sur tous leſquels eſtoit noſtre Roi généreux
Paroiſſant entre tous admirable en leurs yeux,
La ſplendeur, la façon de ſa divine grace,
Rendant chacun eſpris de ſa Royale face,
Eſmouvant leurs eſprits tellement & leurs cœurs,
Qu'ils ſe réputoient jà les maiſtres & vainqueurs.
Dès dix heures matin fut toute preſte armée
Sur le champ ordonné de poinct en poinct l'armée,
Gendarmes & ſoldars bouillans d'ire & fureur
Qu'ils ne ſont jà aux mains avecques le Ligueur;
Attentifs à ouir les diſertes harangues
Qu'un chacun de leurs Chefs leurs faiſoient en leurs langues.
Le Ligueur ennemi, jà ſi fort s'avançoit,
Que le ſoldart Royal ſur le champ apperçoit;
Ses armes, ſon harnois, ſon eſpée tranchante;
Frappée du ſoleil de loin reſplendiſſante.
Non autrement qu'on voit le feu en quelque coin
De la foreſt de Bloys apparoiſſant de loin,
Qui faiſoit un tel bruit, & ſi grande cririe,
Que l'air en retentit de la proche prairie.
Et autant que l'on voit ornez de belles fleurs
Les prez au mois d'Avril de diverſes couleurs,
Autant pouvoit-on voir de Ligueurs en langages
Et en mœurs différens; mais d'accord en leurs rages,
Qui eſt de ruiner, quoi qu'il doive advenir,
Ce Royaume puiſſant, loin de le maintenir.
Là vous voyez meſler les troupes d'Allemagne,
Les bandes de Lorrains, de la Flandre & d'Eſpagne,

Avecques les Walons, Savoyards, Piedmontoys,
Tous ennemis jurez de l'eſtat des François.
Ayans jà faict entr'eux de long-temps le partage
Sans le vrai héritier d'un ſi bel héritage.
Las les pires eſtoient les François mutinez,
Qui, ſans diſcrétion, batailloient obſtinez
Contre leur propre Roi; mais qui de leur malice
En recevront enfin le mérité ſuplice.
Et toi, fin Eſpagnol, qui, par ton or, ſoubſtraicts
De HENRI, noſtre Roi, les naturels ſubjects,
Tu ne ſeras long-temps avec ton entrepriſe
Que tu as fauſſement ſoubs le prétexte priſe
De la Religion, ſans en eſtre puni;
Car penſe-tu que Dieu délaiſſaſt impuni
Telle meſchanceté? Je veux voir ſur ta teſte
Retomber juſtement cette meſme tempeſte
Qui ſur nous eſt tombée, & veux voir ton pays
Avant qu'il ſoit quatre ans, par les Turcs ennemis,
Et autres Sarrazins, mis à ſac & en proie,
Qui laiſſeront exprès les Pergames de Troye.
Et comme Tamburlan, après qu'il eut défaict
(Le fouldre des Chreſtiens) le Grand Turc Bayaret,
Te mettra ſoubs ſes pieds, lui ſervant d'eſcabelle,
Abatant la fierté de ton ame cruelle,
Si tu ne recongnois, levant en-haut les yeux,
Le grand Dieu qui congnois ton cœur ambitieux,
Qui te fera ſentir, juſticier magnanime,
De tes cruels deſſeins la peine légitime.
Après que noſtre Roi eut ſes gents amaſſez,

Et qu'ils eurent eſté en bel ordre dreſſez,
Il reva derechef l'ennemi recongnoiſtre,
Qui commençoit de près en la plaine paroiſtre,
Qui s'esbaahit de voir tant d'hommes & chevaux,
Et voleter au vent tant d'eſtendars nouveaux.
Tant s'en faut que nos gents pour ce perdent courage,
Qu'au contraire le cœur leur accreut davantage,
Ayans ceſte eſpérance en ce grand Dieu des Cieux,
Qu'ils ſeroient ce jour-là du champ victorieux;
Et quoi que plus petits, en nombre & en puiſſance,
S'aſſeuroient toutesfois dompter leur arrogance.
O quel plaiſir de voir marcher d'une autre part
Nos gents ſi bien dreſſez quelque peu à l'eſcart
Du ſuperbe ennemi, de voir noſtre Nobleſſe
Armée tout à blanc, pleine de hardieſſe,
Du haut juſques en-bas, qui, d'une grand' ardeur
Qu'elle avoit du combat, bouillonnoit en ſon cœur;
Offrant ſacrifier voire ſa propre vie
Pour la protection de ſa douce Patrie,
De voir deſſus le champ nos ſoldars de pied coi
Le retour attendans de HENRI noſtre Roi,
Réſolus de monſtrer, par leur hardie audace,
Ne dégénérer point de l'ancienne race
De ces braves François, qui tant de fois ont mis
Leur vie à l'abandon pour garder leur pays,
Marchans d'un pas hardi ſur la plaine guerriere,
D'un viſage aſſeuré, armez à la ligere.
Si-toſt que noſtre Roi eut eſté de retour,

Il ſe vint droict ranger au-dedans du contour
De ſon fort eſcadron ; le premier rang, des Princes,
Des Comtes, & Barons, Gouverneurs des Provinces,
Qui, tous unis, portoient, cavaliers excellens,
L'Ordre du Sainct Eſprit : adextres & vaillans,
Les Chefs & principaux, en nobleſſe & prudence,
Et qui le plus avoient d'authorité en France,
Auſquels il commença d'haranguer en ces mots,
En les enviſageant, leur tenant tels propos :
Vous ſçavez que l'heureux ſuccès d'une journée
Ne dépend pas de nous ; mais qu'elle eſt ordonnée
Du grand Dieu des combats, qui la met dans les mains
De celui qu'il lui plaiſt eſlire des humains.
Ils ſont bien plus que nous ; mais noſtre cauſe eſt juſte :
Au contraire, la leur eſt inique & injuſte ;
Ils prennent fauſſement, pleins de rébellion,
Le prétexte ſacré de la Religion.
Les Egliſes, qui ſont de tout temps ordonnées
A prier l'Eternel, & qui ſont prophanées
Juſques à les bruſler, n'eſt-ce pas teſmoing ſeur
Quelle eſt de ces Ligueurs enflammez la fureur
A l'encontre de Dieu, couvrans par leur feintiſe
Leur prétexte maudict, fauſſement de l'Egliſe :
Non, non, celui qui eſt regnant là-haut aux Cieux,
Qui congnoiſt les deſſeins de ces pernicieux,
Leur monſtra, les faiſant renverſer contre terre,
Qu'un ſubject ne doit faire à ſon Prince la guerre,
Lequel nous devons tous ſupplier de bon cœur
Qu'il nous faſſe aujourd'hui maiſtres du camp Ligueur.

Quoi dict, il feiſt à Dieu d'une affection telle
Sa dévote priere, & d'un ſi ardent zelle,
Qu'elle eſtoit ſuffiſante à eſmouvoir des Cieux,
Le vrai maiſtre & Seigneur des hommes & des dieux.
O, bon Dieu, qui entends la dévote priere
Que te font les humains, ne déjette en arriere
De ton Roi affligé la piteuſe oraiſon;
Car il en eſt Seigneur ſi jamais fut faiſon:
J'ai toujours eu en toi en toute mon affaire
Recours en mon ennui, (ô ſainct & divin Pere),
Qui m'as par tant de fois des mains des Eſtrangers
Ramené ſain & ſauf eſchappé des dangers
Du milieu des combats; tu as la congnoiſſance
Du profond de mon cœur par ta toute ſcience.
Si tu congnois, Seigneur, que la guerre je fais
Pour eſpandre le ſang, ennemi de la paix;
Je veux, mon Dieu, je veux, que toute leur armée
Vienne droict ſur moi ſe jetter animée,
Coulpable du malheur que ton peuple innocent
Par les effects divers de la guerre, reſſent.
Mais ſi l'amour auſſi que j'ai à la Patrie,
Et le ſalut commun me faict mettre ma vie
En un ſi grand hazard; fais par ta grande bonté,
Que mon ennemi ſoit vaincu & ſurmonté,
Me donnant à bon droict deſſus lui la victoire,
Dont à toi en ſera, & l'honneur, & la gloire.
Je te requiers auſſi de bon cœur que le cours
Tu n'allonges, Seigneur, plus long-temps de mes jours
Que tu recongnoiſtras que je ſerai utile

A ce pauvre pays, languiſſant & débile,
Et que le bien commun de toute Chreſtienté
Sentira par effect ma bonne volonté.
Envoye auſſi, Seigneur, de ta voulte céleſte
Quelque ſigne qui ſoit à mes gents manifeſte,
Que tu as ſoin de moi, me preſtant ton ſecours,
Comme Dieu ſeul auquel j'ai toujours eu recours.
Sa priere parfaicte, on vit deſſus la terre
Devers la gauche main un eſclair de tonnerre,
Signe très-évident que ſa ſaincte oraiſon
Avoit jà pénétré la divine maiſon
Du grand Dieu lance-fouldre, & que ceſte journée
Eſtoit en la faveur de HENRI deſtinée.
Auſſi deſlors courut entre tous les ſoldats
Qui eſtoient çà & là en divers lieux eſpars,
Et généralement par toute noſtre armée,
Tant à pied qu'à cheval, le bruit & renommée,
Pendant que noſtre Roi faiſoit ſon oraiſon
Les mains joinctes à Dieu en grand dévotion,
Qu'il eſtoit apparu au veu de tout le monde
Au-deſſus de ſon chef une couronne ronde
Des eſtoiles du Ciel, combien que le ſoleil
Fuſt levé de long-temps beau, luiſant, & vermeil,
Qui eſt directement du tout contre nature
Voir au milieu du jour une telle figure.
Or voyant Aiguemont, le Roi & tous ſes gents
Proſternez à genoux, vers Dieu s'humilians,
En blaſphemant ſon nom, monſtrant ſa teſte fole,
S'adreſſant au Lorrain, lui tint telle parole.

Voici l'heure qu'il faut, Mayne, nous approcher;
Car voilà l'ennemi qui commence à marcher:
Sus donc avançons-nous; ceſte armée Royale,
Soit en nombre ou valeur, n'eſt à la noſtre eſgale:
Nous ſommes trois contre un, & ſi tous nos ſoldars
Sont en bon poinct armez, frais, diſpos, & gaillars,
Les ſiens ſont haraſſez & fatiguez de peines
Qu'ils ont eu de l'hiver cheminans par les plaines:
Je devine, & eſt vrai, qu'une tremblante peur
De nous voir ſi près d'eux tient jà ſaiſis leur cœur.
Hé ne les vois-tu pas comme ils font leurs requeſtes,
Proſternez à genoux, deſcouvertes leurs teſtes?
D'eux-meſmes eſpouvantez, recourans à leur Dieu,
Qu'il les vueille eſtonnez retirer de ce lieu?
Prient tant qu'ils voudront; car leur belle priere
Ne m'empeſchera pas qu'aujourd'hui en arriere
Ne les renverſe tous: ils ne ſont gents pour nous:
Prient tant qu'ils voudront, enclinez à genoux,
Nous verrons ſi leur Dieu, leur preſtant ſon oreille
Les deffendant de nous, fera ce jour merveille;
Ils ſçauront à leur dam ſi leur Pere Eternel
Leur envoira ſecours des Anges de ſon Ciel.
Je leur ferai ſentir combien la main puiſſante
Du Comte d'Aiguemont, en ſon ire eſt peſante;
Tu verra aujourd'hui mes deux bras rougiſſans
Du ſang que j'eſpandrai des Royaux languiſſans;
S'ils oſent s'oppoſer à la force d'Eſpagne,
Laiſſans de leurs corps morts couverte la campagne.
Auquel le Duc de Mayne auſſi-toſt lui reſpond:

Tu ne ſçais pas encor, ô Comte d'Aiguemont,
Que c'eſt de la vertu des Chefs & Capitaines
Que tu vois conduiſans ces troupes par les plaines,
Combien que nous ſoyons en nombre bien plus fort:,
Ils ne redouteront ni nous, ni nos efforts.
Ce ſont gents réſolus, qui ſont nourris aux armes,
Soldars bien aguerris, & aſſeurez gendarmes,
Qui tous, depuis dix ans, n'ont eu autre repos
Que porter jour & nuict le harnois ſur le dos,
Couchans ſans dévestir, deſſus la terre dure,
A la pluie & au vent, ayans pour couverture
Le beau Ciel eſtoilé, attendans le retour
Du ſoleil ramenant la lumiere du jour,
Endurcis à tous maux en prenans patience,
Sçachans rendre à leurs Chefs la deue obéiſſance,
Ce ne ſont (Aiguemont) de ſes ſoldats nouveaux,
Qui ne ſçavent que c'eſt encor que des travaux
De l'effroyable Mars; ſont vieux routiers de guerre,
A peine en pourroit-on trouver de tels en terre.
Regarde & voi leurs Chefs (ô Comte d'Aiguemont)
Tu as premiérement, Montpenſier & d'Aumont,
Biron, qui tant de fois a faict expérience
De ſa grande valeur au Royaume de France,
Eſt un des principaux, & ſon fils le Baron,
Grand Mareſchal de camp, avec ſon eſcadron,
Sans un nombre infini de Chefs & Capitaines
Que je ne puis nombrer qu'avec grandes peines,
Qui tiennent le parti des politiqs Royaux,
Eſtans de la Couronne officiers principaux.

Mais tout ainſi qu'on voit l'aurore journaliere
Paroiſtre le matin ſur toute autre lumiere ;
Ainſi paroiſt ſur tous, le Roi, qui les conduict
Accort & vigilant, ne dormant jour ne nuict,
Toujours en action, ſans repos & ſans ceſſe,
Un ſecond Charlemagne en valeur & proueſſe,
Un Neſtor en conſeil, hardi comme un Céſar,
Un Regulus en foi, ne craignant nul hazart ;
Et brief il n'y a Roi ſus cette maſſe ronde,
Tant ſoit-il valeureux, qui l'eſgale ou ſeconde,
Ne s'eſtonnant de rien, ayant par pluſieurs fois
Eſprouvé du Dieu Mars les rigoreuſes loix.
Voilà, ſans déguiſer aucunement l'affaire,
Ceux auxquels nous aurons en la bataille à faire ;
Adviſe ſeulement à bien dreſſer tes gents
Se monſtrans au combat hardiz & diligents.
Non autrement qu'on voit la fureur violente
De la mer courroucée en ſon ire eſcumante,
D'Aiguemont eſt faſché, entendant les vertus
Dont le Mayne comptoit noz Royaux reveſtuz,
Et qui encores plus l'enflammoit davantage,
C'eſtoit l'ouir parler du généreux courage
De HENRI noſtre Roi, s'eſtimant le premier
De tous hommes vivans, magnanime, guerrier,
Qui, comme tranſporté de fureur & de rage
Envers le Duc du Mayne, uſa de ce langage.
Mayne, ne ſens-tu pas une troublante peur,
Qui te va juſqu'au fond affroidiſſant le cœur ?
Si tu as ſi grand peur, va-t-en tout à ceſte heure,

Va-t-en de leur coſté, reſchauffer ta froidure,
Je ſerai ſuffiſant avecques mes Wallons
De deffaire du tout tes braves bataillons,
Et de ce Navarrois dont tu fais tant de feſte,
Leur paſſant ſur le ventre en leur rompant la teſte.
Mayne, tu penſes donc le Comte d'Aiguemont
Eſtre moins en valeur que jadis Rhodomont,
Qui oſa s'attaquer à celui qui commande
Aux lieux les plus profonds de l'infernale bande,
Et m'eſtimes-tu moins qu'un Hercule Gaulois
Qui autrefois ſoubmit deſſoubs ſes dures loix
Le Cerbere infernal? Combien que ſa naiſſance
Il euſt pris de ce Dieu, qu'on dit avoir puiſſance
En la terre & aux cieux; je ne m'eſtime moins
Que ce tant valeureux Prince entre les Romains,
Qui vainquit à la fin, par ſon hautain courage,
L'Aphricain Hannibal, & ruina Carthage.
Le Comte d'Aiguemont en proueſſe & valeur,
Ne cede à nul vivant tant eſt noble ſon cœur.
Il fera devant tous preuve de ſa vaillance,
Monſtrant comme il ſçait bien tirer un coup de lance.
Auquel le Mayne lors lui diſt ſans ſe hauſſer:
Ce n'eſt pas à préſent qu'il ſe faut courroucer,
Mais c'eſt ici qu'il faut monſtrer noſtre proueſſe
Contre noſtre ennemi, qui ne manque d'adreſſe.
Délaiſſons ces propos, tenons nos gents tous preſts;
Car voilà l'ennemi qui de nous eſt bien près,
Tenons-nous bien ſerrez, un chacun en ſon ordre,
Que ne ſoyons rompus rencontrez en déſordre.

ARGUMENT.

Le Cardinal Cajetan envoyé en France par le Pape. Exhortation d'un Cordelier, à la tête de l'armée de la Ligue, au moment de la bataille, dont le ſuccès & la victoire ſont aſſurés à Henri par Michel, envoyé de Dieu. Il prend ſon cheval de bataille, & ſon bouclier, (qui repréſente l'hiſtoire des Croiſades ſous Saint Louis: on y voit le combat des François en Egypte, la priſe de Damiette; la peſte & la famine déſolants le camp du Roi, qui eſt fait priſonnier, ainſi que ſes freres. Retour de Louis en France, d'où il repart pour retourner en Afrique, où il prend Carthage & aſſiege Thunis.) Priere de l'Auteur à Dieu pour Henri IV, qui ayant harangué ſes ſoldats, finit par mettre ſa confiance en Dieu.

LA HENRIADE.

LIVRE DIXIEME.

CEPENDANT que le Roi faiſoit à Dieu priere,
Environné autour de ſa troupe guerriere,
Le Légat Cayetan, qui avoit le flambeau
En la France apporté, & le tranchant couſteau
Pour mettre à ſang & feu ceſte belle Province,
En faiſant révolter les ſubjects de leur Prince,
De meſme nation & légitime Roi,
Contre tout droict humain, meſme contre la Loi
De ce grand Dieu qui fait là-haut ſa réſidence,
Qui commande aux ſubjects de rendre obéiſſance
A leurs Princes & Rois, ſoient bons ou ſoient mauvais,
Juge ſeul compétent de leurs bien ou malfaicts;
Et afin d'animer encores davantage
De ces traiſtres Ligueurs le perfide courage,
Encontre leur Seigneur, preſts d'entrer au combat,
Il leur envoie exprès de Paris ſon Légat,
Que l'on voyoit courir comme un fol par la plaine
Où eſtoient les ſoldars d'Aiguemont & du Mayne,
En habit de Preſcheur, tenant en main la croix,
Tantoſt haut, tantoſt bas, maudiſſant par ſa voix
(Déteſtable à ouir) le Catholiq fidelle,
Qui libéralement, pour la juſte querelle,

S'expoſoit de ſon Roi, par ſes braves diſcours
Promettant aux Ligueurs, s'ils demeuroient toujours
En leur opinion fermes, que d'aſſeurance
Les Royaux ne pourroient leur faire réſiſtance,
Et qui de plus en plus envenimoit les cœurs
A l'encontre du Roi, de ſes conjurateurs,
Leur tenant tels propos, par ſon fardé langage.
Enfans, ſus hardiment, allez, prenez courage
Contre ces Huguenots, Royaux, & Politicqs,
Qui par le Pere ſainct ont tous eſté maudicts,
Comme hérétiqs meſchans, c'eſt bien choſe aſſeurée
Qu'ils n'auront contre nous combattans de durée;
Faictes-en ſacrifice à ce grand Lucifer,
Envoyez-les, privez de vie, en ſon enfer;
Qu'ils aillent viſiter les demourances ſombres
Où des condamnez ſont les miſérables ombres.
Et de l'authorité que le Pape a des Cieux,
(Pourveu que vous monſtriez aujourd'hui valeureux)
Je vous pardonne à tous les plus griefves offenſes
Que faictes vous avez, du temps de vos enfances
Juſques à maintenant; à ce que ne doubtiez
De ce que je vous dis, & que vous combattiez
Ces ennemis de Dieu de plus grande aſſeurance,
Je prends tous les péchez deſſus ma conſcience,
De ceux qui combattans mourront deſſus ce lieu,
Je m'en fay principal débiteur envers Dieu,
M'aſſeurant qu'ils ſeront effacez par la grace
De ce bon Pere ſainct, eſpandans ſur la place
Le ſang huguenoticq dans lequel vos péchez

Seront lavez, après qu'ils ſeront deſpeſchez ;
Sus donc, tenez-vous preſts, vous tous qui d'ardent zele
Combattez, ſouſtenant la ſi juſte querelle
De ce Pere très-ſainct, ſans peine & ſans tourment
Vous en irez tout droict là-haut au firmament,
Sans que vous enduriez la peine d'ordinaire
Qu'endurent ceux qui ſont là-bas en purgatoire,
Qui n'ont pas accompli, pendant qu'ils ont veſcu,
Ainſi comme ils devoient la volonté de Dieu ;
Car vous n'ignorez pas, très-catholique bande,
Combien la puiſſance eſt de ce ſainct Pere grande,
Qui ouvre quand il veut les portes & les huys
A ceux qui ont fiance en lui, de Paradis :
Et qui croit autrement, il n'eſt bon Catholique,
Mais digne qu'il ſoit mis au feu, comme Hérétique.
Ces pauvres abuſez, aux paroles & dicts
De ce grand affronteur, eſtoient ſi attentifs
Et furent tellement charmez par la harangue
Des propos affettez qui ſortoient de ſa langue ;
Qu'ils croyoient fermement que le grand Dieu des dieux
Devoit expreſſément deſcendre en ces bas lieux,
Pour venir, irrité, avecque ſon tonnerre
A ces pauvres Royaux faire cruelle guerre,
Qui eſtoient attendans ſon aide & ſon ſecours,
Comme celui auquel on doibt avoir recours ;
Qui monſtra bien ce jour, abattant l'arrogance
De ces ambitieux, que l'humaine puiſſance

Ne lui peut commander, & que c'eſt lui des Cieux
Qui eſt le vrai portier commandant en tous lieux:
Néantmoins des Ligueurs tellement animée,
La troupe fut alors ſur la Royale armée,
Qu'elle ſe réſolut, ſe confiant aux dicts
De ce grand ſéducteur, d'avoir ſans contredicts
Des Politicqs Royaux la victoire aſſeurée,
Qui leur avoit eſté de la bouche ſacrée
Promiſe du Romain. Mais le grand Dieu des dieux
Qui voit tout de ſon œil, jettant çà bas ſes yeux,
Ne pouvant ſupporter de ce Preſcheur l'injure,
Ni du Comte d'Aiguemont, par ſon nom meſme il jure
Qu'il fera reſſentir à ce blaſphémateur
De ſon nom prétieux, qu'il eſt ſeul Créateur
De ce monde univers, & de toutes les choſes
Qui ſont, ſoit aux enfers, au Ciel, ou terre encloſes,
Le rendant ſur le champ, par la force & vertu
De ce grand Roi HENRI, confus & abattu,
Giſant eſtendu mort ſur la molle campagne,
Sans qu'il ſoit ſecouru de ſes troupes d'Eſpagne,
La pluſpart de ſes gents reſſentans ſes effets,
Sur la terre couchez, déconfits & deffaits.
Je veux exterminer cette Eſpagnole race
(Diſt-il en ſa fureur), indigne de ma grace,
Qui a, par ſon orgueil & fière impiété,
La perte preſque eſté de toute Chreſtienté.
Vous donc, grands Potentats, & Princes d'Allemagne,
Bandez-vous, il me plaiſt, contre ce Roi d'Eſpagne,
Qui détient vos cités; vous aultres Allemans,

Secourez vos voisins Hannuyers, & Flamans,
Que l'on voie du tout ceste race maudicte,
Qui blaspheme mon nom, accablée & détruicte.
Toi aussi, mon HENRI, ne desnie secours
A ceux qui devers toi droict iront à recours,
Pour à ces orgueilleux faire mortelle guerre.
Et toi, Elisabeth, qui gouverne Angleterre,
C'est maintenant qu'il fault que de la trahison
De l'Espagnol cruel tu ayes la raison,
Quand il voulut entrer, superbe & plein de rage,
Pour du tout envahir, sans la force & courage
Que je te donnai lors, s'il eust peu ton pays.
Royne, souviens-toi de ce que je te dis,
Il te faut maintenant, démonstrant ta prouesse,
Contre ceste Espagnol desployer ta richesse;
Je lui ferai sentir que vaut l'ambition,
Et que c'est d'abuser, & prendre en vain mon nom;
Il se mocque & se rid, tant grande est sa folie,
Des prieres des miens comme un prophane impie;
Il sçaura à son dam, combien pese la main
Justement irrité, de son Dieu Souverain,
Couronnant aujourd'hui du laurier de victoire
Mon HENRI bien-aimé, qui m'en donnera gloire;
Les uns morts sur le champ, les autres escartez,
S'enfuiront çà là, de moi espouvantez.
Et toi, qui es le Chef de mes benis Archanges,
Mes bien-heureux esprits, mes celestes phalanges,
Mes aisles postillons, & qui jadis desfis
Ce fier Sennacherich, ce bailleur de desfis:

C'eſt maintenant qu'il faut que deſploies tes aiſles
Pour aller ſecourir mes ſerviteurs fideles,
Qui en adverſité remplis de vive foi,
Implorant mon appui, ont eu recours à moi;
Car j'ai ouï leurs voix, j'ai veu leur indigence,
J'ai congneu en leurs maux leur grande patience.
Et s'il n'y a un ſeul, imitant ce bon Roi,
Qui ait de cœur deſpit murmuré contre moi,
Ils ne ſeront long-temps ſans avoir récompenſe,
Comme ils ont mérité, de leur grande ſouffrance;
Car je veux aujourd'hui, ſubvenant à leur faim,
Leur mettre entre les mains les vivres du Lorrain;
Ils recongnoiſtront lors, abbatant les rebelles,
Comme j'aide au beſoin à ceux qui ſont fidelles.
Sus donc habilement, Michel, va de ce pas
D'un vol prompt & léger, viſte deſcends en-bas,
Armé de meſme harnois, & de la meſme eſpée
Que tu as autrefois dedans le ſang trempée,
Selon mon mandement, de ce fier Lucifer,
Lors que tu le jettas au plus profond d'enfer,
Renverſant ſur le champ de ta forte allumelle,
Teſtes, jambes, pieds, bras de la troupe infidelle:
Atterrez, enterrez tous ces traiſtres Ligueurs
Dans le creux de la terre & des enfers obſcurs,
Leurs lieux, & de tous ceux qui leur douce Patrie
Auront, ſans mon reſpect, iniquement trahie.
Cela dit: auſſi-toſt on vit d'un vol léger
Du Ciel deſcendre en-bas ce brave meſſager,
Armé de pied en cap & d'un bon cimeterre

Qu'il avoit dès qu'il fit à Lucifer la guerre,
Et s'en va droictement mettre devant les yeux
De HENRI de Bourbon, qui avoit droict aux Cieux
Sa veue & ſon eſprit, faiſant à Dieu requeſte
Qu'il pleuſt le préſerver de la fouldre & tempeſte,
Et d'un nombre ſi grand qu'il voyoit d'ennemis
Qui s'eſtoient contre lui en la campagne mis.
Sa priere finie, entrevoyant les armes
De ce divin guerrier entre tous ſes gendarmes,
En ſon ame il ſentit je ne ſçay quelle peur
Qui vint l'eſpouventant ſaiſir ſon triſte cœur,
Comme il en prit jadis à l'Hébrieu Moyſe,
Quand Dieu voulut qu'il meiſt ſon Jacob en franchiſe,
Et qu'il vint appeller l'effroyant Gedeon
Pour heurter Madian à l'aveu de ſon nom;
Mais tout incontinent ceſte crainte divine
Raſſeurant ſes eſprits, reſchauffant ſa poictrine,
Lui fiſt reſſouvenir que c'eſtoit des hauts lieux
Que l'Ange eſtoit venu exprès en ces bas lieux,
Qui lui tint tels propos dignes de grand merveille,
Auquel preſta ſoudain bien ententifve oreille:
Ne crains point, ô bon Roi, je ſuis un des Héraulx
Envoyé du fort Dieu deſcendu des Cieux haulx,
Afin de t'aſſeurer que tu as trouvé grace
Devant le front piteux de ſa divine face,
Ayant au long ouy, en l'urgente ſaiſon,
De toi & de tes gents, la dévote oraiſon,
Et qu'il veut ſans délai te donner la victoire
De ces fiers Eſpagnols, pleins de vent & de gloire.

Ne retarde donc plus, marche droict de ce pas
Pour animer tes gents de ne s'eſpargner pas :
Je ſerai devant toi au milieu des allarmes,
Où tu feras par moi incroyables faicts d'armes.
Mais donne-toi bien garde, ô bon Prince & grand Roi,
Parler à tes ſoldars aucunement de moi;
L'Eternel ne veut pas qu'à d'autres ſoit congnue
Qu'à toi ſeul en ce lieu mon expreſſe venue.
Au meſme inſtant il ſent une force & vigueur
Qui plus que ci-devant lui enflamma le cœur,
Et s'en va de ce pas retrouver ſur la place
Ses gens qui l'attendoient, qui, d'une brave audace,
Sont bien délibérez d'exécuter bien-toſt
La ſaincte volonté du grand Dieu de là-hault,
Couvrans de ſes Lorrains, & baſanez d'Eſpagne,
Et de leurs alliez la ſanglante campagne,
Leur faiſant reſſentir la force de leurs bras
Par les coups redoublez de leurs bons couſtelas,
Les laiſſans eſtendus roides morts ſur la terre,
Eſprouvans à leur dam les hazars de la guerre.
Si-toſt que de retour fut HENRI de Bourbon
De revoir l'ennemi, l'Eſcuyer Foulebon
Lui baille le courſier de forte & bonne taille,
Ordonné pour ſervir le jour de la bataille,
Que lui avoit donné la Royne des Anglois,
Accompagné d'un autre, il y avoit cinq mois,
Qui bondiſt, qui hanniſt, qui piaphe & faict rage,
De ſa bouche eſcumant, bruſlant en ſon courage,

Qu'il n'eſt jà au combat, pour monſtrer la valeur
Qu'il a de pére en fils & ſon généreux cœur ;
Deſſus lequel il monte, & qui d'une allégreſſe
Qu'il ſentit en ſon cœur, ſon parler lui adreſſe :
C'eſt aujourd'hui qu'il faut, tout ainſi que Bayard,
Combattant vaillamment, ne craignant nul hazard,
A cent fois expoſé, pour ſon Regnault, ſa vie,
Se monſtrant courageux ſur la troupe ennemie,
Que toi, qui es iſſu de ſes petits enfans,
Ramenes aujourd'hui (ſur tous Chefs triomphans)
Du combat ton bon Roi ; fay de ta hardieſſe
Aujourd'hui, combattant, preuve de ta proueſſe ;
Alors ſe parlera, ſorti victorieux,
Plus qu'on a jamais faict de Bayard en tous lieux,
Eſtant aux quatre coins de ce monde ſemée,
Du neveu de Bayard la bonne renommée.
Et puis tu te veras tout fuant de retour,
Revenant du combat que nous aurons ce jour,
Carreſſé d'un chacun, & qui pour cette peine
Te donneront ton ſoul, tant de foin que d'avoine.
Après qu'il eut ce dit, Foulebon, ſon premier
Lui préſente un armet faict d'un fort fin acier
A l'eſpreuve des coups, qui lui miſt ſur la teſte,
Sans aucune façon, ſauf d'une double creſte,
Environné autour d'un beau panache blanc
Que l'on voyoit de loin, & ſon courſier autant,
Qui ſe monſtroit à voir, ſe hauſſant, ſi terrible
Qu'en trouver un pareil il ſeroit impoſſible.
Il demande en après à ſes gents le bouclier

Qu'il eſtoit de porter aux combats couſtumier,
Ouvrage plus qu'humain, & dans lequel encloſes
On voyoit engravé infinitez de choſes;
Entre autres vous voyez gravé fort proprement
De ce divin Loys le ſainct embarquement,
Quand il paſſa la mer, bouillant en ſa poictrine,
Inſpiré de là-haut d'une chaleur divine,
Pour aller attaquer Sarrazins & Payens,
Qui pour lors détenoient la terre des Chreſtiens.
Vous aviez-là auſſi ſa premiere arrivée
Depuis qu'il fut parti, au naïf engravée,
Dedans ceſte belle Iſle où la dame Cypris
Fut par les habitans en tel eſtime & pris
Par les ſiecles paſſez, n'ayans la congnoiſſance
Du grand Dieu de là-haut, & ſi pleins d'ignorance,
Qu'ils lui ſacrifioient & préſentoient leurs vœus,
Tant eſtoient abuſez ces pauvres malheureux.
Là commandoit un Roi entre tous les ſiens ſage,
Aimé & redouté, invincible en courage,
De race deſcendu de ces Princes François
Qui s'eſtoient par le fer faict voie tant de fois
Au milieu des combats contre les infidelles,
Sur leſquels ſes Ayeux avoient ces Iſles belles
Conquiſes par leur ſang, venus de la maiſon
De ceux de Luzignan, de laquelle le nom
En bruict encor par tout les nations eſtranges,
Retentiſſans des faicts de ſes haultes louanges.
Vous voyez-là auſſi le déſembarquement,
Les plaiſirs, l'allégreſſe, & le contentement

Qu'il

Qu'il leur de voir descendre en ceste Isle opulente
Un si grand Prince & Roi avecques main puissante,
Pour faire teste aux Turcs, qui, contraires de foi,
Tenoient de l'Alcoran Mahométicq la loi,
Les doux embrassemens la joie & la caresse,
Des Princes & Seigneurs, qui de grande liesse
Jettoient larmes des yeux, où les plus apparens
Sortis de leurs vaisseaux, se trouverent parens;
Les festins, les banquets, & la superbe entrée,
Qu'on fist à ce sainct Roi par toute la contrée.
Vous avez là aussi comme après que ses gents
Se furent rafreschis, venu le beau Printemps,
Il s'embarque sur mer avec toute sa suite,
Prenant le droict chemin de la route d'Egypte;
Et comme les vaisseaux cuidans venir à bord,
En furent empeschez par le cruel effort
De ces Egyptiens, où les soldars de France
Abordent nonobstant leur forte résistance.
Et fut ce mesme jour la noise & le débat
Vuidé dessus le champ par un brave combat;
Les ennemis contraincts quicter la belle plaine
Du port de Damyette à la troupe Chrestienne:
Le Havre ensanglanté, & tout couvert de corps
Des Sarrazins gisans à terre demi-morts,
Qui furent tous deffaicts par nos soldars de guerre
Avant mesme qu'avoir tous mis le pied à terre,
Sauf quelques principaux combatteurs excellens
Qui se monstrerent lors courageux & vaillans.
Là principalement fut veu dessus l'arene

Combattre d'un grand cœur un brave Capitaine,
Remarqué entre tous Payens & Sarrazins,
Qui fut mis à la mort par les puiſſantes mains
De ce grand Roi Loys, lui ayant ſon eſpée,
Après un long combat, dans l'eſtomach trempée.
Vous voyez-là auſſi après ce grand méchef
Qui eſtoit advenu & tombé ſur le Chef
De ces triſtes Payens, les cris, les pleurs, les plaintes,
Dedans ce beau bouclier au naturel dépeintes,
Qui craignans du François animé la fureur,
Tous généralement eſtonnez perdent cœur,
Et n'ont pas ſeulement le courage d'entendre,
Tant ils ſont eſperdus, à leur ville deffendre;
Mais mettant mal ſur mal, pleins de meſchanceté,
Mirent aux quatre coins le feu de leur cité,
En prenant leur chemin, pour ſauver leur perſonne,
Vers la forte cité d'Egypte Babylone,
Où le Roi les pourſuit avecques tous ſes gens,
Qui ſe monſtrerent lors contre ces fiers Payens
Tellement animez, que la plus grand' partie
De ces Egyptiens y délaiſſa la vie,
Où quelque peu après, de deſpit & deſdain,
Mourut le grand Soldan d'Egypte Meledin.
Vous aviez-là joignant, au vif peinte & deſcrite
Du fils de Meledin l'inſtance & la pourſuite,
Nommé Melekala, qu'il fait vers les Soldans
Monarques, Potentats & Rois Mahométans,
Gouverneurs des pays d'Ynaſtes de Syrie,
Philarches principaux de l'heureuſe Arabie,

Remonſtrant par raiſons les inconvéniens
Qui pourroient advenir ſi les Princes Chreſtiens
Avoient pris Babylon, & les troupes & bandes
Qu'on recongnut de loin par les plaines & landes,
Envoyez au ſecours de ces Egyptiens,
De tous les Potentats des Royaumes Payens,
Et le nombre deſquels eſtoit tel que les plaines
De vingt lieues autour en eſtoient toutes pleines,
Qui ſe vindrent camper près de l'oſt des François,
Penſans eſpouvanter, par leurs brillantes voix
Qu'ils faiſoient arrivans, l'invincible courage
Des Chreſtiens valeureux; mais quoi c'eſt davantage
Leur eſlever le cœur, qui leurs cœurs indomptez
N'ont peu eſtre jamais par crainte ſurmontez.
Mais tant s'en faut, s'en vont d'une aſſeurée audace
Attaquer l'ennemi juſques dedans la place
Où il s'eſtoit campé, avec un tel effort
Qu'ils propoſoient mourir, ou bien tout mettre à mort.
Et voyant le Soldan la rage & la furie
De ces braves François, qui d'une face hardie,
Marchoient contre les ſiens, ſentans jà une peur
De les voir en tel poinct qui lui geloit le cœur,
Et que par un combat, il eſtoit impoſſible
De pouvoir ſurmonter ceſte gent invincible,
Ayant par tant de fois eſprouvé les forts bras
Des François courageux, en infinis combats;
Il differe le choc, & ce que ſa puiſſance
N'avoit peu ſurmonter, penſe, par patience,
Pouvoir l'exécuter, & de ce Sarrazin

Le conſeil ſuccéda ſi bien pour lui enfin,
Que quelque peu après la peſte & la famine
Vint tellement ſaiſir des François la poictrine,
Que les champs eſtoient pleins des miſérables corps
De ceux qui de famine ou de peſte eſtoient morts.
Les autres qui eſtoient reſtez des compagnies,
Combien qu'atténuez de griefves maladies,
Réſouldent tous entr'eux, par leurs glaives tranchans,
Mettre fin à leurs maux, & faire battre aux champs
Si-toſt qu'il ſeroit jour, & entrer de furie,
Quoi qu'il doive advenir, ſur leur infanterie,
Choiſiſſant de pluſtoſt en combattant mourir,
Qu'en vivant tant de maux & de peines ſouffrir.
Le lendemain d'après les enſeignes chreſtiennes
On vit miſes au vent, comme auſſi les payennes,
Et ſoudain les François, d'un magnanime cœur,
Attaquer les Payens d'une grande fureur,
Là où furent tant faits d'exploicts & haux faicts d'armes
Par ces braves Chreſtiens, ès plus chaudes allarmes,
Que vingt mille Payens furent morts renverſez,
Sans ceux qui s'enfuyans ſe trouverent bleſſez.
Mais le Ciel qui d'ennuis à la parfin guerdonne
Les plaiſirs qu'aux mortels avarement il donne,
Te ravit, ô Robert, pendant que tu pourſuis
Les bataillons rompus du peuple circoncis,
Ni tes peuples d'Artois, ni ta race Royale,
N'eſloingnerent le poinct de ton heure fatale:
Noſtre heur finit en toi; car le vollage Mars
Abandonna dès-lors les François eſtendars.

Car Dieu qui eſt là-haut, qui veut la patience
De Loys éprouver, tourna ſur lui la chance,
Et vit-on auſſi-toſt des Sarraſins ſoldars
Les François inveſtis, chargez de toutes parts,
Qui combattent ſi bien, & d'une telle audace,
Que tous en combattans moururent ſur la place,
Ou bien faicts priſonniers nonobſtant la valeur
Qu'ils monſtrerent pour lors, tant fut grand leur malheur;
Là meſme ce ſainct Roi fut pris des adverſaires,
Nonobſtant ſon effort, ſuivi de ſes deux freres,
Qui quelque temps après ſortirent de priſon,
Ayant entiérement ſatisfaict leur rançon,
Ses freres renvoyant en France pour leur mere
Conſoler de la mort de Robert ſon ſainct frere,
Lequel avoit eſté trouvé entre les corps
De ceux qui combattant, furent recongnus morts,
Où il s'eſtoit acquis la couronne de gloire,
Obtenant par ſa mort de ſatan la victoire;
Son ame maintenant citoyenne des Cieux,
Contemplant noſtre Dieu avec les bien-heureux,
Récompenſe & loyer du ſerviteur fidelle
Qui mourra conſtamment pour la juſte querelle
Du nom de Jeſus-Chriſt: puis vous voyez ſur mer,
Peintes au naturel, les navires voguer,
Si-toſt que ce bon Roi entre les mains avares
De ces cruels Payens, infideles, barbares,
La ſuperbe cité de Damiette eut mis,
Suivant la foi jurée, & ſon accord promis,

Tirant vers la Syrie, avec toute ſa ſuite,
Délaiſſant le Pays de la fertile Egypte.
Cependant ce ſainct Roi n'eſtoit point en repos;
Mais faiſoit rechercher ſoigneuſement les os
Des Chreſtiens qui avoient eſté tuez en guerre,
Que lui-meſme amaſſoit çà & là ſur la terre,
Commandant à ſes gens de les faire ſerrer
Pour les faire en après dignement enterrer.
Faict rebaſtir Japhet proche de la marée,
Et la belle cité du fort de Céſarée,
Et fortifie auſſi l'opulente Sidon,
Patrimoine ancien de la chaſte Dydon.
Vous aviez là auſſi dedans ce bouclier peintes
La triſteſſe, l'ennui, & les grandes complaintes
Que faiſoit ce ſainct Roi, lors qu'il eut entendu
Que ſa mere honorable avoit à Dieu rendu
Le tribut ordinaire à toute créature
Qui en ce monde a pris vivante nourriture.
Son ſoudain partement, le péril, le danger
Où il ſe vit depuis voguant deſſus la mer,
Attend qu'il eut pris port à Yere en Provence,
Pour faire ſon retour au Royaume de France.
L'allégreſſe de cœur & le contentement
Que le peuple receut à ſon advenement,
Extrêmement faſché de ſa ſi longue abſence
De ſe voir ſi long-temps privé de ſa préſence;
Chacun de ſes ſubjects vient pour l'environner,
On n'eut pas oui lors Dieu de ſon Ciel tonner;
Le nom de ce bon Roi parmi le peuple vole,

Le ſeul nom de Loys eſt toute leur parole.
Là eſtoit peinct auſſi comme après ſon retour
D'Egypte, & Sirie, & qu'il euſt faict ſéjour
Quelque eſpace de temps au Royaume de France,
Contenant ſes ſubjects en ſon obéiſſance,
La rigueur qu'il tenoit aux voleurs & meſchans,
Qui, pendant ſon abſence, avoient tenu les champs,
Et à ceux qui prenoient de façon exécrable
Du grand Dieu Souverain le nom tant vénérable,
Maintenant un chacun deſſous ſes bonnes loix,
Aimé, & redouté par ſur tous autres Rois,
Embraſſant la vertu, craignant Dieu, fuyant vice,
Rendant tant au petit qu'au plus grand la juſtice.
Et comme il propoſa quelques vaiſſeaux armer,
Ne ſe ſouvenant plus des périls de la mer,
Et aller attaquer juſques dedans ſa terre
Le barbare Aphricain, lui faiſant forte guerre,
Pour l'augmentation de noſtre ſaincte Foi,
Et l'abolition de la maudite loi
De l'impoſteur Mahom; & de faict il s'embarque
Sans craindre la fureur de l'implacable parque
A la merci des flots, des vagues & des vents,
Avec trois de ſes fils; mais il ne fut long-temps
A voguer ſur la mer, qu'il ne ſentiſt la rage
De Neptun irrité, ſurvenant tel orage,
Ha Dieu! que les Patrons commandans aux vaiſſeaux
Furent contraincts laiſſer à l'abandon des eaux
Leurs navires flotter, antennes, & cordages,
A la merci d'Eole, en leurs triſtes courages

Du tout déſeſpérez ; mais Dieu qui eut le ſoin
De ce divin Héroz à l'extrême beſoin,
Le garda de périr par la fureur des ondes
Tantoſt çà, tantoſt là, courantes vagabondes ;
Et fiſt que ſes vaiſſeaux, après avoir eſté
Eſcartez quelque temps, viennent en ſeureté
En l'Iſle de Sardaigne ; & la mer appaiſée,
Part auſſi-toſt ſuivant la route encommencée.
Quel contentement voir ces matelots joyeux,
De nouvel eſchapez par la faveur des Cieux
D'un ſi proche danger, prenans ès mains les armes,
Battre le dieu marin à grands coups de leurs rames,
Le contraignant ployer ſon long & large dos
Soubs leurs vaiſſeaux de mer, le frappant ſans repos,
Qui font tant par leurs jours qu'ils viennent au rivage
Ou jadis fut baſti l'ancienne Carthage.
Eſtans-là arrivez, ils trouvent ſur le bord
Infinis grands vaiſſeaux qui eſtoient près du port,
Deſquels fut mis à fond la plus grande partie,
L'autre entre les ſoldars (ſauvée) départie.
Et puis de-là s'en va aſſiéger promptement
Ceſte forte cité, qui fut fort bruſquement
Deffendue des ſiens, qui laiſſent la muraille
Pour ſe venir ranger en ordre de bataille,
Qui attaquent ſes gents d'une telle fureur,
Qu'ils reſſembloient à voir, tant eſtoit haut leur cœur,
A ces vieux Aphricains, dont encor eſt ſemée
Par leurs braves exploicts par-tout la renommée.
Il fut tant eſpandu de ſang des deux côſtez,

Que les champs en eſtoient par-tout enſanglantez,
Et bien que fort long-temps l'iſſue fut douteuſe
De ſi triſte bataille, & guerre ſi piteuſe,
Tant ils eſtoient eſgaulx en proueſſe & valeur,
Néantmoins à la fin tomba tout le malheur
Deſſus les Sarrazins, qui tous prindrent la fuite,
Craignans de nos François la preſſente pourſuite,
Excepté ceux leſquels furent eſtendus morts,
Ne pouvans ſouſtenir leurs furieux efforts,
Ou bien faicts priſonniers, & la riche Carthage
Surpriſe par nos gents délaiſſée au pillage.
Et de ce non contens, gaignent toujours pays,
Propoſans d'aſſiéger la ville de Thunis,
Du Royaume Aphricain eſtant la principale,
Où le Roi Sarrazin tenoit ſa Cour Royale;
Et lequel, adverti, met ſes ſoldars aux champs
En point & bien armez, en bel ordre marchans,
Qui viennent bravement, d'incroyable furie,
Rencontrer ce ſainct Roi, & ſa troupe aguerrie,
Qui ſi bien les receut, que dix mille Payens
Furent recongnus morts, par les mains des Chreſtiens,
Et les autres reſtez d'une telle deffaicte,
Contrainctz dedans Thunys de faire leur retraicte.
Mais comme il n'y a homme au monde, tant ſoit fort,
Qui ſe peuſt aſſeurer de ne ſentir l'effort
De la fiere Atropos, ſaiſi de maladie,
Rend ſon eſprit à Dieu, délaiſſant ceſte vie,
Avec un de ſes fils, qui de l'heur à préſent

Eſt des divins eſprits en repos jouiſſant,
Laiſſé dedans les cœurs de ſa vie toute ſaincte
La mémoire engravée, & tellement empreinte
Des Princes & Seigneurs, & de ſon bon renom,
Qu'à jamais il ſera mémoire de ſon nom.
Ha! bon Roi, qui du Ciel cognois le grand outrage
Qu'on faict à ceux qui ſont venus de ton lignage,
Les troublant en leurs biens, ſi les dieux immortels
Ont quelque ſoin de nous, miſérables mortels,
Pendant qu'ils ſont là-haut, fais, bon Roi, ta requeſte
A ce grand Dieu des dieux que ſon fouldre & tempeſte
Il eſlance çà-bas ſur ces perturbateurs,
Qui de ces troubles grands ſont les chefs & autheurs,
Qui ſoubs le ſainct manteau de noſtre Egliſe ſaincte
Couvrent l'ambition dont leur ame eſt atteinte
Pour voler ceſt Eſtat: ha! fais que ton enfant,
Par ta ſaincte oraiſon, demeure triomphant
De tous ſes ennemis; & pour tel bénéfice
Chacun an te feront de bon cœur ſacrifice,
Qui ſera teſmoignage à la poſtérité
Du ſoin qu'as eu de nous en noſtre adverſité,
Que d'avoir préſervé long-temps après ta vie
Ce Royaume François de l'Eſpagnole envie.
Le Roi donc ayant mis la targue dans ſon bras,
De laquelle il s'aidoit volontiers aux combats,
Prend ſa piſtolle en main toute preſte eſmorchée,
Un fort boulet dedans, la pouldre bien ſéchée,
Et ainſi droict s'en va au milieu de ſes gents,
Qu'il trouve tous dreſſez en bel ordre en leurs rangs,

Jà tous preſts à choquer l'Eſpagnole arrogance,
Et auſquels derechef fiſt ceſte remonſtrance :
Il nous faut aujourd'hui, ſoldars, eſtre recors,
De faire reſſentir noſtre force de corps
A ces fiers Eſpagnols, nous rendans tous d'eux maiſtres
Imitant la vertu de nos braves anceſtres,
Qui tant de fois leurs corps à l'abandon ont mis
Pour de captivité délivrer leur Pays.
Courage, compagnons, à nous eſt la victoire ;
Faiſons qu'il ſoit de nous à l'advenir mémoire :
Remettez devant vous le jour de Coteras,
Où, par noſtre valeur & force de nos bras,
Nous deffiſmes du tout l'armée de Joyeuſe
Qui marchoit contre nous ſi fiere & orgueilleuſe.
C'eſt aujourd'hui qu'il faut que nous ſoyons vainqueurs,
Mes bien-aimez ſoldars, de ces maiſtres Ligueurs ;
Le grand Dieu de là-haut, pour le ſeur, favoriſe
Qui congnoiſt noſtre cœur, noſtre belle entrepriſe.
Et ne voyez-vous pas ſon Ange devant vous
Qui eſt preſt, attendant pour combattre pour nous ?
Ceſte harangue faicte, il retourne en ſa place,
Faiſant commandement qu'homme ne ſe deſplace
Qu'il ne l'euſt ordonné, & appelle Chombert,
La viſiere hauſſée & le viſage ouvert :
Vous ſçavez les propos que j'eus l'autre ſepmaine
Avec vous (dit-il) deſſus la plaine
De la ville de Dreux, & ce qui s'eſt paſſé,
Je ſçay bien que je t'ai en mes dicts offenſé ;

Mais tu excuſeras ma promptitude grande,
Je n'ai jamais de toi, ni de ceux de ta bande,
Douté aucunement. Chombert levant les yeux,
Eſtonné des propos de ce Roi gratieux,
Lui contre-reſpondit, honteux en ſon viſage :
Il n'appartient pas, SIRE, à un ſerviteur ſage
De ſon Roi ou Seigneur ſe ſentir offenſé,
Lors principalement qu'il le voit courroucé ;
Un ſerviteur jamais ne doibt mettre en mémoire
Ce que lui aura dict ſon Seigneur en colere :
Tu verras aujourd'hui, Prince plein de valeur,
Quel eſt de ton Chombert envers toi le bon cœur,
Combattant à tes pieds, juſqu'à ce que ravie
Par la paſle Atropos, lui ait oſté la vie,
Qui verra un ſignal de la fidélité
De noſtre nation à la poſtérité,
Et à moi, le nepveu de Chombert, une gloire
Dont à jamais ſera mémoire en noſtre Hiſtoire.
Or pendant ce diſcours on voit venir d'en-haut
En armes, bien monté, l'aiſné de Marivault,
Qui droict s'adreſſe au Roi, remonſtrant que Humiere
N'eſtoit qu'à deux mil pas de la troupe guerriere,
(Qui avoit avec lui du moins deux cens chevaux,
Qui les meilleurs eſtoient, & tenus les plus beaux
Du Pays Picardin) : attendant ſur la plaine
Mandement de charger les troupes de Lorraine,
Et eſtoit jà tout preſt, ſçachant la volonté,
De marcher au combat de par Sa Majeſté,
Le priant qu'il lui pleuſt, tant qu'il euſt ſa deſcharge

D'Humiere, & de Mouy, différer ceſte charge.
Mais lui, comme guidé de ce divin eſprit,
Qui l'heure du combat jà lui avoit preſcrit,
Réſolut en ſon cœur, quoi que ce ſoit & vaille,
Sans plus long-temps tarder, de donner la bataille,
Remonſtrant les efforts des plus puiſſans mondains,
Sans la grace de Dieu, eſtre inutils & vains,
Et qu'il avoit en Dieu du tout ſa confiance
(Non comme l'ennemi) en ſa grande puiſſance,
Tenant pour tout certain au profond de ſon cœur
Que de ceſte bataille il en aura l'honneur,
Et qu'il le contraindroit par ſa vive pourſuite,
Eſpouvanté de Dieu, enfin prendre la fuite.
Et voyant Marivault la réſolution
De noſtre Prince & Roi pleine d'affection,
Suit d'Aumont Mareſchal, délaiſſant en arriere
Les troupes qu'amenoient tant Mouy que Humiere.

ARGUMENT.

Les deux armées s'approchent ; l'artillerie Royale commence le combat : on ſe charge avec vigueur de part & d'autre. Eloges des Chefs de l'armée du Roi, du Maréchal d'Aumont, Montigny. Proueſſe du Comte de Choiſy qui fut bleſſé, du Grand Prieur de Givry. Valeur du Marquis de Neſle, iſſu de la Maiſon de Laval, qui étant bleſſé, eſt tranſporté au Château d'Eclimont, appartenant à Chiverny ſon beau-pere. Complaintes de la Marquiſe de Neſle ; mort de ſon mari. Combat entre Givry & de Hartman, qui reſte ſur la place.

LA HENRIADE.

LIVRE ONZIEME.

Or ont les vrais Royaux & Ligueurs tant marché,
Qu'ils se sont à la fin l'un de l'autre approché,
Les tabourins sonnans, trompettes esclatantes,
Faisans retentir l'air de leurs voix effroyantes:
On voyoit les chevaux qui estoient de haut pris
De joie & de fureur, lors tellement espris,
Entendans ces clairons, que c'estoit à grand peine
Qu'on les pouvoit tenir à force par la plaine,
Qu'ils ne sont au combat, pour monstrer de leur cœur
Quelle est de pere en fils l'incroyable valeur,
Et principalement ce bon cheval de guerre
Qu'on avoit amené naguere en Angleterre,
(Dessus lequel estoit monté en bel arroy
De toutes parts armé Henri nostre grand Roi)
Que l'on voyoit aller à volte, & à passade,
Tantost rongeant son frein, à courbette & ruade,
Le Roi doncques voyant les ennemis si près,
Envoie le courrier Hembrelin tout exprès,
Où estoit l'attiral de son artillerie,
Commandant de tirer dans l'armée ennemie,
Et donner au travers; & jà estoient tous prests,
Ne restant seulement qu'à mettre les boulets.

Et de faict auſſi-toſt on vit une fumée
Sortir de nos canons, traverſant leur armée
Avecques les boulets qui alloient renverſans
Autant qu'ils rencontroient d'ennemis par les champs,
Faiſans auſſi grand bruit que l'eſclatant tonnerre
Qui tombe droict d'en-haut ſur cette baſſe terre,
Lors que le Dieu des dieux, juſtement irrité,
Deſlache deſſus nous ſa fouldre deſpité.
Là ne ſervit de rien l'enchantée parole,
Dont uſa (comme on dict) le grand Panigarole,
Les conjurations, les chapelets, la croix,
Les murmures ſacrez qui ſortoient de ſa voix,
Courant parmi le champ comme un que la manie,
Troublé en ſon cerveau, violente manie.
Ses diſcours fantaſtics, promettant aux Ligueux
Qui mourroient au conflict, le Royaume des Cieux,
Sur lequel le Saint Pere avoit toute puiſſance,
Ainſi qu'il diſcouroit par ſa belle éloquence.
Car ſi-toſt qu'il ouit le pouvantable bruit
Du furieux canon, du champ s'eſvanouit,
Délaiſſant les Ligueurs, s'enfuyant à grand erre,
Jettant tant chapelets que la croix contre terre
Qu'il tenoit en ſes mains, & bien lui ſervit lors
D'avoir un bon cheval; car c'eſtoit faict deſlors
De ce brave Preſcheur, & s'en va droict à Mante
D'une fiebvre ſaiſi (de frayeur) violente,
Lui ſemblant toujours voir au-devant de ſes yeux
Le Royal qui le ſuit d'un bras victorieux.
Si-toſt que des deux parts eut faict l'artillerie

Son

Son devoir de tirer, une eſcopeterie
Se faict des deux coſtez, les balles près après
Tombantes ſur le champ, auſſi dru & eſpais
Que les eſtourneaux noirs deſcendans ſur les vignes
(Pour manger les raiſins) des bois circonvoiſines,
Lors que le Percheron, ou Normant eſtranger,
Vient au Pays Bloiſoys, vers Cours, pour vendanger.
O Dieu, ô quel horreur de voir ceſte tempeſte,
Vous voyez-là un bras, d'autre part une teſte,
Une cuiſſe, une main, & un peu à l'eſcart
Une jambe emportée, un pied de l'autre part.
Il me ſembloit voir lors les géants de la terre
Qui ſe meſcongnoiſſans, voulurent faire guerre
Au grand Dieu Jupiter, quand il leur fiſt ſentir
Sa force & ſa vertu, d'un tardif repentir,
En les foudroyans tous, de ſon fouldre ordinaire
Deſlachant deſſus eux l'ire de ſa colere,
Briſez & fracaſſez en dix mille morceaux
Pour ſervir de paſture aux beſtes & oiſeaux.
De ce premier conflict y perdirent la vie
Grand nombre de Ligueurs de leur infanterie.
Quoi voyant l'ennemi, mande aux chevaux ligers
Compoſez d'Albanois, & d'autres eſtrangers
De leurs pas avancer, donnant en la bataille
Du premier eſcadron de l'armée Royale,
Avecques leurs longs bois, en deſcendant d'amont,
Où commandoit pour lors le Mareſchal d'Aumont.
Noſtre Hector fort joyeux que noſtre artillerie
Avoit ſi bien donné dans leur infanterie,

Envoya vers d'Aumont de regarder à lui,
Et d'aller au-devant du Ligueur ennemi.
Et pour encore plus enflammer davantage
Des Princes, des Seigneurs, & soldars le courage,
Commande redoubler trompettes & clairons,
En faisant retentir les airs des environs,
Sortant un si grand bruit du cliquetis des armes,
Que les chevaux ployoient soubs le faix des gendarmes.
Le Mareschal d'Aumont se sentant bien-heureux
D'avoir commandement d'attaquer les Ligueux,
Mettant devant ses yeux son antique Noblesse,
Et de ses bis-ayeuls leurs faicts & leur prouesse,
Avec son bataillon s'en va joyeusement,
Pour trouver l'ennemi marchant asseurément,
Qui entre le premier devant tous en bataille,
Criant tant qu'il pouvoit : Sus à ceste canaille,
Monstrons-leur (mes amis) la vertu de nos bras,
Et combien sont tranchans nos larges coustelas.
Sus qu'un chacun de nous vaillantement s'efforce
A monstrer aujourd'hui quelle sera sa force ;
Ils ne sont gents pour nous, démonstrons-nous François
Sur ces Italiens frappez, & Albanois.
Ce disant, il s'avance entre tous ses gendarmes,
Faisant sur ces Ligueurs infinis haults faicts d'armes,
Tantost çà, tantost là, frappant de toutes parts,
Sans espargner un seul des ennemis soldarts,
S'adresse au premier rang, & un grand coup délache
Sur un des principaux lui coupant le panache
Du casque qu'il avoit ; & le coup fut si fort,
Qu'il le versa par bas sur le champ presque mort,

Lui donnant derechef un coup dedans la bouche,
Duquel coup roide mort sur la place le couche.
Et puis de-là s'en va d'un courage indompté,
Un entre autres choisit qui s'estoit escarté,
Lui tirant si grand coup dessus sa double creste
De l'armet, qu'il lui fend la moitié de la teste,
Tombant de la hauteur de son cheval à bas,
Sur le champ renversé l'envoyant au trespas.
Quoi voyant Caponi, qui avoit foi jurée
Au Seigneur Jovio, d'une main asseurée
Tire contre d'Aumont, sentant faisir son cœur
De voir son ami mort d'une extrême douleur:
Ce qu'apperceut d'Aumont, qui, de sa bonne espée,
Sans de rien s'estonner, coste lance a coupée,
Et de ce mesme coup, lequel ne fut pas vain,
Lui coupa tout à net le poignet de la main;
Et ne se contentant, le frappe en la poitrine
D'un estoc qui passa jusques dedans l'eschine.
Duquel coup tout le sang qu'il avoit en son corps
Il perdit demeurant entre les autres morts.
Joignant de lui estoit Montigny qui fait rage
De frapper, & tuer bruslant en son courage
D'une si grande ardeur, qu'il n'y a ennemi
Qui ose le trouver combattant devant lui,
Encourageant ses gens d'avoir de la victoire
(Deffaisant l'ennemi) presentement memoire,
Qui comme il pourtuivoit, demi-victorieux,
L'ennemis enfuyant, il vit devant ses yeux
Le Comte de Choisy, qui perdoit patience

D'avoir eſté bleſſé d'un puiſſant coup de lance.
Quoi voyant Montigny, plein d'ire & de fureur,
Extrêmement faſché du déſaſtre & malheur
Du Comte de Choiſy, d'une grand hardieſſe
Pourſuivit celui-là qui l'avoit en la feſſe
En combattant bleſſé, & fit tant à la fin
Qu'il l'attrappa, mettant à ſes briefs jours la fin,
Lui paſſant dans le corps ſon eſpée tranchante,
Sa vie tant ſoit peu encore reſpirante.
Or ceſtui eſtoit filz d'un Cardinal Romain,
Et lui avoit aprins à manier la main,
Au lieu qu'il lui debvoit graver en ſa poitrine
La crainte du grand Dieu par ſa bonne doctrine.
Il n'y a pas long-temps qu'il eſtoit revenu
De Naples, où il avoit eſté long-temps tenu,
Pour apprendre à piquer les chevaux de bonne heure,
Pour chercher ci-après ailleurs ſon avanture.
Nonobſtant que Choiſy ſe ſentiſt fort bleſſé,
Pour cela toutesfois ſon rang n'a point laiſſé;
Mais tout ainſi qu'on voit le ſanglier d'Arymanthe
Qui ſe ſentant bleſſé, de ſa hure effroyante
Se jette à coup perdu, rompant toiles & rets,
Pourſuivant le veneur qui l'attent aux aguets,
Ainſi eſtoit Choiſy, qui entre de courage
Deſſus ces ennemis, en faiſant grand carnage;
Entre autres il rencontre un de ces Albanois,
Qui vantoit ſes Ayeulx deſcendus autrefois
Des Ducs Savoiſiens, natif de Pignerolle,
Quelques lieues diſtant du fort de Carmagnolle,

Qui ſentit ſur ſon corps la force & la vertu
Du bras fort de Choiſy, ſur la terre abbatu;
Et comme bien tranchoit ſa puiſſante allumelle,
La lui faiſant entrer juſques en la cervelle,
Et fut auſſi-toſt veu ſur la plaine eſtendu,
Le champ rouge & vermeil de ſon ſang eſpandu.
Choiſy n'en pouvant plus pour la douleur extrême
Qu'il ſentit en ſon cœur, devenu paſle & bleſme;
Il tombe eſvanoui tout au milieu des corps
Des ennemis (giſant) en la campagne morts,
Attent que l'Avernot, la furie paſſée,
Vint pour le ſecourir, qui ſa plaie a panſée.
Lors ces Italiens voyans ainſi le fils
De ce Cardinal mort, comme tous déconfis,
Taſchent ſe retirer prenans preſque la fuite,
Meſme les principaux qui avoient la conduicte
De ces braves Romains, en redoubtant le ſort
Retomber deſſus eux de la fatale mort.
Quoi voyant un des Chefs principaux d'Italie,
Faſché, au mieux qu'il peut ſes troupes il rallie,
Leurs tenant tels propos: Or ſus, Italiens,
Voulez-vous démentir de ces preux anciens,
Jadis tant eſtimez, ſi vaillans & ſi ſages,
Et où ſont à préſent (dites-moi) vos courages;
Reprenez vos eſprits: penſez-vous les François
Autres que non pas nous, qui ſommes Albanois?
Or ſus ne craignons point, donnons leur en la face,
Abbatons la fierté de leur trop grande audace;
Les penſez-vous d'acier, qu'on ne les peut bleſſer,

Et que ne les puissiez de vos lances percer.
A ce cri derechef fut la dure meslée
Par ces Italiens encor renouvellée,
Qui ne dura long-temps; car des nostres l'effort
Se monstra beaucoup plus, que non pas le leur fort.
Un des principaux Chefs de ceste bande fiere
Vint furieusement droict dessus la Saniere
Se mettre à corps perdus, le cuidant à l'envers
De ce coup renverser, de sa lance au travers
Lui donnant de son cors; mais lui, plein de vaillance,
Destourna bravement le coup de ceste lance,
Poursuivant tellement ce cruel ennemi
Le coustelas en main, qu'il lui coupe à demi
Le bras dextre duquel il tenoit son espée,
Qui lui tomba des mains, encor toute trempée
Du sang noir des occis, tendrement gémissant
Sur la plaine estendu, demi-mort languissant.
Albanois, estonnez de la vive poursuite
Du Mareschal d'Aumont, & de ceux de sa suite,
On les voyoit fuir, par montagnes, par vaux,
Par campagnes, par bois, par taillis, par coustaux,
Non autrement qu'on voit souffler le vent de bise
Quand d'un cours violent les autres il mestrise,
Qui les mena battant jusques dedans un bois,
Non loin distant de là d'espines fort espois,
Où il fut quelque temps les suivans à la trace
Comme on voit l'abbayeur qui le Chevreuil porchasse,
Pour revenir trouver tous ses gents amassez,
Le Roi en son quartier, quelque peu reposez.

Et tout ainsi qu'on voit l'odorant chien de chasse,
Qui, tout récentement lassé, vient de la chasse,
Tirer la langue hors, jusqu'à ce qu'il ait pris,
De chaleur altéré haletant, ses espris.
Ainsi estoit d'Aumont, reprenant son haleine,
Retourné du combat de l'incroyable peine
Qu'il endura ce jour, qui estoit tout suant,
Mourant presque de soif, altéré haletant.
Qui pouroit raconter & dire le carnage
Qui fut fait sur le champ? la fureur & la rage
De nos braves guerriers? frappans à toutes mains
A tors & à travers sur leurs piétons Germains,
En leur remémorant ce beau jour de remarque,
Et de leur trahison, à la journée d'Arque,
Nul n'estoit espargné, le champ naguere vert
Devint rouge de sang des assommez couvert;
Vous n'oyez-là que cris, que pleurs, sanglots & plainctes
Que faisoient ces Ligueurs en leurs tristes complainctes,
En maudissant la Ligue, & tous les sectateurs,
Qui de ceste bataille avoient esté autheurs,
Desquels on entendoit de loin espouvantantes
A demi-morts blesser les voix retentissantes,
Non autrement qu'on voit descendre avec grand bruit
Une ravine d'eaux, qui vient sur la minuict
Impétueusement du haut de la montagne
Sur le valon moiteux de la proche campagne.
Pendant que l'escadron du superbe Albanois

S'enfuyoit, desconfict, dedans l'espais du bois,
Les Reistres charbonnez sur nos gents se ruerent,
Mais qui à leurs desseings bravement résistèrent,
Où sur tous fit paroir Charles le Grand Prieur,
Secondé de Givry quelle estoit sa valeur:
Tous deux accompagnez d'une brave Noblesse
De la France la fleur de toute la jeunesse.
O quel contentement, & quel plaisir de voir
Tous ces jeunes François si bien en leur debvoir,
Entre lesquels estoit ce Marquis magnanime,
Qui regrettant la mort de son Roi légitime,
Sans craindre le péril, sans craindre le hazart
De Mars l'avantureux, d'entre les autres part,
Entrant sur l'ennemi, courant à toute bride,
La fureur lui servant de conduicte & de guide,
Se proposant en lui, mettant devant ses yeux
La guerrière vertu de ses braves Ayeulx,
Taschant à les ensuivre au plus près à la trace,
Venu de pere en fils de la divine race
Du grand Guy de Laval, qui a esté jadis
Au pays de Bretagne, en si grand los & pris,
Et choisit au milieu de ceste troupe Almande,
Un qui sur tous avoit apparence plus grande,
Qui tellement le suit, que sur terre il l'abbat,
Ne durant d'entr'eux deux longuement le combat,
Lui mettant dans son corps sa bien tranchante espée,
Qui fut dedans son sang jusqu'aux gardes trempée,
Dont se trouverent fort les Reistres ennemis
De voir cestuy à bas, en leurs cœurs esbahis.

Ayant faict ce beau coup, ſe monſtrant invincible,
Un autre il attrappa (en ſes armes terribles),
Auquel le Comte Ausfrich avoit tant faict d'honneur
Que de le recevoir lui ſervant de veneur,
Dieu lui ayant donné la force & le courage
Que d'oſer aſſaillir toute beſte ſauvage;
Mais cela toutesfois ne le garantit pas
Qu'il ne paſſaſt enfin l'inévitable pas:
Car cuidant s'évader, il le bleſſe derriere,
Le laiſſant eſtendu giſant ſur la pouſſiere.
Ces Alemans voyant mourir devant leurs yeux
Ce veneur, qu'ils tenoient pour le plus furieux
De leur fort eſcadron, pleins de fureur & rage,
Comme loups acharnez ſur la beſte ſauvage,
Se jetterent ſur Neſle, après avoir eſté
De deſſus ſon cheval, contre terre jetté,
Le laiſſant eſtendu comme ſi jà ſa vie
Eut eſté de ſon corps là-haut au Ciel ravie,
Soubs les pieds des chevaux giſant entre les corps
Cruellement bleſſé, de ceux qui eſtoient morts.
Te voilà maintenant, pauvre Seigneur, par terre,
Las par trop oublieux des vieux traicts de la guerre,
En infinis endroicts de ton gent corps bleſſé,
Pour t'eſtre (trop vaillant) devant tous avancé.
Et toi, brave Givry, plein d'heur & de vaillance,
Hé te pourrai-je mettre (oublieux) ſoubs ſilence?
Qui tant de fois tombant les larmes de tes yeux
Pour paſſer la douleur de ton dueil ennuyeux,
(Te ſouvenant du Roi deffunct) as mis en fuite

Ces badaulx de Paris par ta vive poursuite,
Arrousant les sillons du sang des renversez
Que tu avois, Givry, sur la terre versez,
Sans avoir pitié d'un non plus que la lyonne
Qui court çà, & puis là, enragée & felonne,
De ses petits perdus, & autant de troupeaux
Qu'elle trouve paissans, soient par monts, ou par vaux,
Ne pouvant retenir l'ire de sa furie,
Ne cesse jusqu'à tant que de leurs corps la vie
Elle leur ait ostée : & vit-on sa valeur
(Lors principalement) sur un qui de malheur
Se trouva devant lui en la plaine campagne,
Qui avoit pris naissance en la Basse-Bretagne,
Qui vint afrontément s'attaquer à Givry,
Mais qui à la parfin s'en trouva fort marri;
Car après s'estre fait long-temps mortelle guerre,
Givry, bien advisé, si grand coup lui desserre
Sur le chinon du col, d'un si puissant revers,
Qu'il le fit culbuter de cheval à l'envers,
Qui gratieusement, se lamentant, lui prie,
Qu'il le veuille sauver lui remettant la vie.
Mais Givry, enflammé de long-temps en son cœur
Contre ceux qui tenoient le parti du Ligueur,
Lui donna si grand coup de son fort cymeterre,
Que roide il le rendit estendu sur la terre,
Lui tenant tels propos, grandement irrité :
Tu as ce que tu as à bon droict mérité.
Ce Breton estoit plein d'une si grande audace,
Qu'il se vantoit issu de la divine race

Des Seigneurs d'Asserac ; race qui est en pris
En la Basse-Bretagne, & qui sa source a pris
De ce grand Dieu marin, qui souvent fait la guerre,
En sa fureur terrible, aux hommes de la terre
Voisins de l'Océan, alors que despité
Il se monstre contr'eux grandement irrité.
Qui s'allant pourmener, sa colere apaisée,
Ne se souvenant plus de son ire passée,
De fortune il rencontre assise sur le bord
De l'Océan moiteux, une fille à son port
Qui estoit de bon lieu, & par son beau langage
Fit tant qu'il lui ravit son prisé pucelage,
Duquel elle eut, au bout de neuf mois, un enfant,
Qui en sa vie fut par sur tous triomphant,
Appellé Asserac ; de cette sainte race
Ce Breton se vantoit, issu en toute place,
Race certainement qui encor est en pris
Entre tous les Bretons qui sont du bas pays.
Puis de-là va Givry, joyeux en sa pensée,
Après qu'il eut en un sa cornette amassée,
Retourner derechef changer le bataillon
Du Reistre qui s'estoit ferré en un valon,
En pensant secourir le preux Marquis de Nesle,
Qui courageusement s'estoit mis pesle mesle
Avec les ennemis ; mais il le trouve, hélas !
Soubs les pieds des chevaux, la face contre bas,
Lui aide à se lever, le manie & le touche,
Ne pouvant presque avoir l'haleine de sa bouche,
Par tout ensanglanté, sur le champ estendu,

Son beau harnois couvert de ſon ſang reſpandu.
Et tant fit lors Givry, par ſa haute proueſſe,
Maugré les ennemis, qu'il l'oſte de la preſſe,
Le faiſant tranſporter deſſoubs un grand poirier
Pour le faire habiller, eſloigné du danger
De la troupe ennemie, & de bonne avanture
L'excellent l'Avernot ſe trouve deſſus l'heure
Comme envoyé de Dieu, qui commande à ſes gents
De ſe monſtrer vers lui ſerviteurs diligents,
Et de lui apporter les onguens ordinaires
Qu'on appliquoit aux coups qui eſtoient néceſſaires,
De tenir auſſi preſts des linges & drapeaux,
Pour faire au patient des tentes & bandeaux.
Et ayant viſité, & ſondé par l'eſpreuve,
Les plaies du Marquis, entre autres une entreuve
Qu'il jugea par ſon art, nonobſtant le ſecours
Qu'on lui pourroit donner, qu'on verroit de ſes jours
En peu de temps la fin, n'y ayant Chirurgie
Qui lui peuſt prolonger d'un mois entier la vie.
Après que l'Avernot, qui eſt le nompareil
De tous Chirurgiens, eut mis ſon appareil,
Il s'en reva ſoudain, délaiſſant ſur la lande
Le Marquis habillé, pour retrouver la bande
Du Mareſchal d'Aumont, où il trouva Choiſy
Extrêmement bleſſé, qu'il habilla auſſi
Deſſus le meſme champ; mais par l'expérience
Qu'il avoit de long-temps par ſon art & ſcience,
Il juge en ſon eſprit, ſans danger de mourir,
Et que dans un mois il eſpéroit guérir.

Puis de-là va trouver Chiquot, qui à grand peine
Se remuoit, bleſſé, non loin de ceſte plaine,
Qui eſtoit attendant ſon aide & ſon ſecours,
Et lequel il guérit auſſi en peu de jours,
Avecques infinis Seigneurs & gentilshommes,
Capitaines & Chefs, & autres ſortes d'hommes.
Ayant donques eſté Lavernot quelque temps
A panſer infinis mutilez patiens,
Il s'en reva trouver tout au bas d'une croupe
Le Mareſchal d'Aumont, qui rallioit ſa troupe
Qui eſtoit çà & là eſparſe par le champ,
L'ennemi fugitif derriere pourſuivant.
Pendant les ſerviteurs du Marquis arriverent,
Qui leur Seigneur penſé, en litiere poſerent,
Qui s'en vont de ce pas, tirant droict contremont
Triſtes, & déſolez, au Chaſteau d'Eclimont,
Chaſteau qui appartient à ce grand perſonnage,
L'honneur des champs Bloiſois, le ſouſtien de noſtre aage,
A ce grand Chiverni, qui n'a pas ſon pareil,
Soit en ſubtilité d'eſprit, ou de conſeil.
C'eſt lui deſſus lequel le repos de la France
Univerſellement a mis ſa confiance;
Ceſt Argus à cent yeux, & ce puiſſant Athlas,
Qui ſuporte lui ſeul le Ciel de ſes forts bras,
Sans la vertu duquel (avec l'aide divine)
Ce miſérable Eſtat alloit eſtre en ruine.
Qui adverti des ſiens du ſuccez malheureux,
En voyant les effects auſſi devant ſes yeux,

Qui me pourroit conter, ſans déguiſer, & dire
La triſteſſe, l'ennui, & le cruel martyre
Dont fut alors ſaiſi le magnanime cœur
(Muſes dites-le moi) de ce ſage Seigneur?
Et de ſa fille, hélas! qu'il avoit eſpouſée
A ce brave Marquis, de ſe voir délaiſſée
Et privée ſi-toſt: ô Dieu! quel creve-cœur!
Devant elle mourir la moitié de ſon cœur,
Qui près de lui faiſoit infinies complainctes,
Qui de cris & de pleurs divers eſtoient conjoinctes;
Faiſans retentir l'air de ſa piteuſe voix,
En faiſant réſonner l'écho du prochain bois.
Nous n'irons plus nous deux dedans le vert bocage,
Mon ami (diſoit-elle) ouir le doux ramage
Du roſſignol chantant, en ces accens divers,
Nous ne nous voaurons plus deſſoubs les ſaules verds,
En prenant nos esbats deſſus la verte prée,
Venu le renouveau de mil fleurs diaprée;
Nous n'irons plus ouir le murmure des eaux
Découlant peu à peu des fonteniers ruiſſeaux
Du parc de Chiverny: ô, Monſeigneur & pere,
Secourez voſtre fille en ſa triſte miſere;
Servantes tenez-moi, le glaive de douleur
M'a frappé vivement au plus profond du cœur.
Hélas! je n'en puis plus, une grande foibleſſe
Me va faire tomber, voyez voſtre maiſtreſſe.
Hé pourrai-je après toi, accablée d'ennui
Que je ſons dedans moi, vivre, mon cher ami!
De ſurvivre après toi, le plus cher de mon ame;

En disant ces propos, ceste pieuse dame
On vit incontinent, perdant toute raison,
Tomber esvanouie en grande espamaison.
Mais quelque peu après qu'elle fut revenue
De ceste espamaison, & s'étant recongnue,
Plus que par ci-devant, elle fondoit en pleurs,
Tesmoignage asseuré de ses justes douleurs.
Et la voyant ainsi triste & déconfortée,
Ses femmes l'ont soudain dessus son lit portée,
Afin qu'elle donnast à ses membres lassez
Quelque peu de repos, ses ennuis déchassez.
Cependant Chiverny ne laissoit rien arriere
De tout ce que l'on peut s'adviser d'un bon pere,
Se monstrant vers son gendre au besoin diligent,
N'espargnant (libéral) soit or, ou soit argent;
Mais que sert tout cela? prescrite est la demeure
Qu'on ne peut prolonger d'une minute d'heure.
Et nonobstant aussi le prompt aide & secours
Qui fut lors par ceux faict, ausquels il eut recours,
Maistres bien congnoissans en l'art de Chirurgie,
Ils ne peurent jamais empescher que sa vie
Ne se partist du corps, l'esprit volant en-haut,
Délaissant ceste masse à ce divin Hurault,
Afin d'avoir de lui une pareille cure
Qu'il eut en son vivant après sa sépulture;
Faisant tous les devoirs communs aux trespassez
Qui de ce siecle sont en un autre passez.
Ce Marquis décédé, serviteurs & servantes
Ne pouvans détenir les larmes découlantes

Qui fortoient de leurs yeux, pour l'extrême douleur
Qu'ils ſentoient contriſtez au-dedans de leur cœur,
Faiſoient auſſi haux cris, que quand la grande Troye
Fut par le ſoldart grec miſe à ſac & en proye,
Tellement que du bruit, le lamentable ſon
Fut auſſi-toſt oui du haut de la maiſon,
Dont plus que ci-devant fut lors renouvellée
De ceſte Dame (hélas!) la plaincte déſolée,
Juſqu'à tant que le corps qu'on avoit là porté,
Afin de l'embaumer, eut eſté tranſporté,
Et mis en un cercueil, le tenant bien enſerre,
Pour, ces troubles finis, le mener en ſa Terre,
Ou bien à Chiverny, où de ces grands Huraulx
Sont dreſſez dignement les ſuperbes tombeaux.
Vous aviez d'autre part Charles, baſtard de France,
Qui ſur ces Bavarois fit paroir ſa vaillance,
Pluſtoſt en jetta un d'un merveilleux revers,
Eſtourdi de ce coup ſur la terre à l'envers,
A un autre pluſtoſt donne un tel coup de pointe,
Où l'armure n'eſtoit bien acrochée & jointe,
Qu'il le rend ſur le champ roide mort eſtendu,
Son ſang vermeil coulant, ſur la plaine eſpandu;
Il monſtra bien alors, par les haulx exploicts d'armes
Qu'il miſt à fin ce jour aux plus fortes alarmes,
Qu'il eſtoit deſcendu de ce Roi des François
Qui fut en ſon vivant la perle des Vallois,
De Charles, ce grand Roi, duquel Prince la gloire
A jamais demoura gravée à la mémoire.
Entre autres en marque un, ſur tous ces eſtrangers,
Qui

Qui frapoit vivement ſur nos Chevaux ligers,
Armé ſuperbement, & qui à ſon viſage
Se monſtroit eſtre iſſu de quelque haut lignage,
Bien proportionné, jeune, fort, & diſpos,
Auquel le Grand Prieur lui tint lors tels propos.
Sus Hartmant, c'eſt à moi, il faut que tu t'éforce
A monſtrer aujourd'hui de tes membres la force,
Sus voyons de nous deux, à coups de couſtelas,
Qui ſçaura mieux s'aider & manier les bras;
Que le grand Jupiter donne le los & gloire
A celui de nous deux qui aura la victoire.
Quoi ayant entendu ce magnifique Almand,
Lui reſpond, courroucé, audacieuſement:
Et quoi tu penſes donc, par ta ſuperbe audace,
Et par tes propos pleins, à te voir, de menace,
Me troubler en l'eſprit comme un enfant peureux;
Je ne ſuis moins que toi hardi & valeureux;
Car je ſçais comme il faut en bataille combattre,
Et de mon ennemi l'outrecuidance abbatre.
Or c'eſt trop deviſé, combattons maintenant.
Après qu'il eut ce dit, ce Bavarois Hartmant
Print la piſtolle en main, & ſans aucun mot dire,
Contre le Grand Prieur la desbande & la tire,
Mais de bonheur ſur lui ce coup ne porta pas;
Car le voyant tirer, il le fiſt tomber bas,
Ramenant un grand coup ſur le feuſt de piſtolle,
Que le coup deſſacha de ſus la terre molle.
Voyant le Grand Pieur le péril & danger
Où l'avoit mis alors ceſt Almand eſtranger,

Plus que par ci-devant s'enflamme en ſon courage ;
Et eſpérant venger du Bavarrois l'outrage,
Se jette à coup perdu : mais ce fier Bavarrois
Réſiſta vivement à ce Prince François,
Et fut par un long temps la victoire incertaine
(Tant le combat fut grand) qu'ils eurent ſur la plaine;
Ils ſe monſtroient tous deux combateurs excellens,
Et auſſi eſtoient-ils pour vrai des plus vaillans
Et des plus courageux qui feuſſent en l'armée,
Comme par les deux camps eſtoit la renommée ;
L'un tire un coup de poincte, & l'autre un grand revers,
C'eſtoit à qui d'eux deux ſe mettroit à l'envers :
Enfin le Grand Prieur lui donne en la viſiere,
Duquel coup il tomba du cheval en arriere
Deſſus le champ moiteux, dont de la grand douleur
Qu'il en ſentit en l'ame, il en perdit le cœur ;
Et lequel redoublant, plein de fureur & rage,
Lui avalla par bas la moitié du viſage,
Duquel coup il fut veu roide mort eſtendu,
Le champ demeurant teint de ſon ſang noir perdu :
L'un prend ſon corcelet, l'autre ſa bonne eſpée,
Que lui avoit donné le fort Aſteropée,
Qui vantoit ſes ayeulx deſcendus autresfois
De Francus, fils d'Hector, Gouverneur des François,
Un autre ſon armet qu'il avoit ſur ſa teſte
Empanaché de blanc, dont il faiſoit grand feſte,
Son ame s'en allant, déplorant ſon malheur,
Délaiſſé de ſon corps la force & la vigueur,
Vers les manoirs obſcurs, auſſi-toſt que ſa vie

De ſes membres diſpos ſe fut eſvanouie.
Lequel le Grand Prieur (le voyant à l'envers
Sur la terre couché) regardant de travers,
Lui tint un tel langage : Arpente ceſte terre,
Tu ne reviendras plus faire en France la guerre ;
Je ferai aujourd'hui ſentir à ces Germains
De Charles de Vallois la force de ſes mains ;
Je ſuis ſeur qu'ils n'auront une autre fois envie,
Délaiſſans leurs enfans, leurs femmes, leur patrie,
De venir ſecourir, contre tout droict humain,
L'infidele Ligueur contre ſon Souverain :
Je veux que vous teniez à Harmant compagnie,
Et que voſtre mort ſoit de la ſienne ſuivie.
Harmant eſtoit tenu, ſans aucuns contredicts,
Un des plus valeureux Chevaliers, & hardis
De tous les eſtrangers, auquel plus d'aſſeurance
Il ſe pouvoit trouver, à tirer coup de lance,
Qui depuis peu de temps en France avoit conduit
Les Reiſtres Bavarois, avecques Brunſvich,
Un des plus grands Seigneurs de la troupe guerriere
Qui fuſt dans le Pays du Duché de Baviere,
Qui par ſur tous avoit, par ſa grande valeur
Envers les Alemans, de crédit & faveur.

ARGUMENT.

HARANGUE que fait à ſa troupe le Duc de Montpenſier, qui après avoir d'abord été démonté, engage un combat particulier avec le Comte de Brunſvich, qui y ſuccombe. Les gens du Comte, pour venger la mort de leur Chef, font tous leurs efforts pour faire Montpenſier priſonnier; mais il eſt ſecouru dans le fort de la mêlée, & délivré par de Lancaunay, Sourdeval & Crenay, Guidon de ſa troupe, qui eſt tué à ſes côtés.

LA HENRIADE.

LIVRE DOUZIEME.

PENDANT que le Reistre à toute sa puissance,
Attaquoit l'escadron du Grand Prieur de France,
Le Comte d'Aiguemond envoya ses Flamans,
Pour de plus renforcer leurs Reistres Alemans,
Lesquels apperçevant démarcher sur la plaine
(Avec quelques chevaux des troupes de Lorraine)
Le Baron de Biron, s'avançant devant eux,
Se vint asseurément présenter en leurs yeux,
Taschant à destourner l'impétueux orage
De ces nouveaux Walons qui tomboient pleins de rage
Sur les Chefs commandans à nos Chevaux ligers,
Et les eussent mis lors, ces Walons estrangers
En de fort grands accez, leur force & leur vaillance
N'estant pas suffisante à faire résistance
A leurs bouillans efforts, qui à ce grand guerrier
Oserent s'attaquer, le Duc de Montpensier,
Qu'ils trouvent animant de ses gents le courage,
En bel ordre dressez, leur tenant tel langage :
C'est aujourd'hui qu'il faut, qu'enfuivant nos ayeulx,
Nous monstrons combattans, hardis & valeureux ;
Sus compagnons, marchons, démonstrons-nous estre
hommes,

En vous resouvenans du péril où nous sommes,
Sus monstrons aujourd'hui la prouesse & vertu
Dont un chacun de nous doibt estre revestu,
Je serai le premier qui fera le voyage;
Donques avançons-nous, tournons vers eux visage.
Si tost qu'il eut ce dit, il fut un des premiers
Qui partit pour charger ces Flamans Hannuyers
Entrant au milieu d'eux, frappant à toute reste
Sur les bras, sur les mains, par les yeux, sur la teste,
Autant qu'il en rencontre, autant en met à bas,
Tout est mis au tranchant de son fort coustelas.
Et tout ainsi qu'on voit la riviere de Loire,
L'honneur des champs Bloisois, la richesse & la gloire,
Revenu le printemps, d'un cours impétueux
S'espandre par les prez & beaux champs fructueux,
Rompant & renverſant, par sa grande furie,
Les bleds & belles fleurs de la verte prairie.
Telle estoit de ce jour l'incroyable valeur
Du Duc de Montpensier, en sa grande fureur,
Qui rompt les escadrons, se faisant faire place
Entrant sur l'ennemi d'hardiesse & d'audace.
Or voyant Brunsvich la grande occision
Que ce grand Duc faisoit, cherche l'occasion
De tuer son cheval, invitant ses gendarmes
D'employer dessus lui leurs furieuses armes,
Le moyen le plus seur pour empescher l'effort
Que ce Prince faisoit, mettant ses gents à mort.
A ses dicts attentifs, ces Reistres mercenaires
D'une grande fureur se jettent volontaires

Deſſus ce bon cheval, qui tombe ſur ſes pieds,
Donnant de la roideur contre terre du nez,
Qui ſe leve auſſi-toſt, ſortant de la meſlée,
Courant parmi les champs à renes avalées,
Qui hannift, qui petille, & qui tellement faict,
Qu'autant qu'il en rencontre, autant à mort en met,
Et par ſa grand valeur donna bien à congnoiſtre
Qu'il ne dégénéroit de ſon farouche anceſtre,
Qui tant de fois garda Alexandre le Grand
De ſes fiers ennemis, deſſus lui combatant;
Car on dit qu'il eſtoit venu d'une cavale
Deſcendue autresfois du puiſſant Bucéphale;
Et le Duc Montpenſier faiſoit ſoigneuſement
Au haras Saint-Fregien garder ceſte jument,
Tant pour ſa grand valeur, que pour la ſouvenance
De ſon Ayeul Loys, ce divin Roi de France,
Qui avoit fait venir l'engence en ce pays,
L'ayant eue au combat deſſus ſes ennemis,
Quand Damiette il prit, les Sarrazins en fuite,
Après qu'il eut tué le Satrape d'Egypte.
Et voyant ce bon Duc, les périls les dangers,
Sur terre renverſez de ſes fiers eſtrangers,
Getant ſa veue au Ciel, levant en-haut la teſte,
D'un cœur net fit à Dieu une telle requeſte:
Ha Dieu! ſi quelquefois aux belliqueux efforts
Contre les ennemis, en nombre les plus forts,
Tu t'es, à Montpenſier, mon pere charitable,
Et à moi, ſon cher fils, démonſtré favorable.
Entends, Seigneur, entends, de ta ſaincte maiſon,

Je te prie aujourd'hui, ma dévote oraiſon,
Me préſervant des mains de tous mes adverſaires
Que tu vois, ô mon Dieu, m'eſtre ſi fort contraires;
Me délaiſſeras-tu, ô Seigneur, au beſoin!
Que j'entende, mon Dieu, que tu as de moi ſoin,
Me faiſant tant de bien, de faveur, & de grace,
Que je puiſſe verſer ſur ceſte meſme place
L'ennemi qui me ſuit, faiſant ſon ſang vermeil
Couler deſſus le champ, délaiſſé le ſoleil.
Ceſte ſaincte oraiſon fut de Dieu exaucée,
Si-toſt que ce grand Duc l'euſt de cœur prononcée;
Car auſſi-toſt il vit tout contre lui ſes gents,
Qui de le relever furent bien diligents,
Fideles ſerviteurs, & le levent de terre
Sur un autre courſier, le remontant de guerre.
La Geolle ſe trouve entre autres le premier,
Lymoſin de Pays, qui eſtoit Eſcuyer
De ce Duc valeureux, qui d'une telle audace
Pourſuivit l'ennemi, qu'il ſe fit faire place,
Frappant tantoſt à droict, & pluſtoſt à travers,
Renverſant devant lui ceux qu'il trouve à l'envers,
Et fit tant, combatant par ſa grand hardieſſe,
Qu'il oſte ce bon Duc du milieu de la preſſe,
Lui baillant ſon cheval, s'en eſtant deſmonté,
Sur lequel auſſi-toſt Montpenſier a monté,
Et lui un autre prend qui avoit du courage
Par ſur tous merveilleux, que tenoit un grand pag..
Ce bon Duc remonté, retourne courageux,
Comme un furieux Mars, ſe rejeter ſur eux,

Sa force lui eſtant derechef redoublée,
Depuis qu'il eut remis ſa penſée troublée,
Eſpérant en ſon cœur de bientoſt ſe vanger.
Et comme le lion qui de quelque berger
Aura eſté bleſſé d'un trait ou d'une darde,
On voit roulller ſes yeux, & furieux regarde
S'il pourra rencontrer, pour ſe venger du tort
Qui lui a eſté faict, le mettant à la mort.
De meſme Montpenſier dans l'ennemi ſe lance,
Ne redoubtant le fer de ſon aigüe lance,
Frapant ſur ces Walons à tors & à travers,
Les laiſſans ſur le champ tous ſanglans à l'envers.
Appelle Brunſvich, le cherche en la campagne,
Un des principaux Chefs des troupes d'Alemagne,
Et qui ſe vantoit eſtre (orgueilleux en ſon cœur)
Un des proches parens du regnant Empereur;
Et ainſi cheminant, de fortune il rencontre
Deux Reiſtres haux & grands qui venoient à l'encontre
De ce Duc valeureux, les piſtolles ès mains
Pour tirer contre lui, mais les coups furent vains,
Les faiſant deſtourner de ſa bonne allumelle,
D'un deſquels coups paſſa au travers la mammelle
D'un de ces Alemans, & retirant ſon bras,
Il tire un autre coup de ce fort couſtelas
Sur l'autre compagnon, lui donnant en la jointe,
Où l'on voyoit l'eſpaule avec le col conjointe,
Qui fut ſi rude & lourd (nonobſtant que hardi)
Qu'il le rend ſur le champ demi-mort eſtourdi.

Et puis de-là s'en va avec ſa bonne eſpée
Qu'il avoit dans le ſang de ces deux là trempée,
Pour voir s'il trouveroit le jeune Brunſvich,
Le plus intime ami du blond Comte d'Ausfrich,
Conducteur des Almans, & rencontre en ſa voie
Un, lequel le frappant ſi rudement, l'envoie,
Qu'il ne pouvoit du coup bleſſé ſe ſouſtenir,
Qui peut toutesfois lors, pour heureux ſe tenir,
D'autant qu'il s'eſchapa, prenant ſoudain la fuite,
Sans qu'il fiſt contre lui, en s'enfuyant pourſuite.
Et va tant çà & là, ce Prince généreux,
Qu'il trouve Brunsvich, un des plus valeureux
De tous les Alemans, lui tenant tel langage.
Il te faut aujourd'hui, ô gentil perſonnage,
Me monſtrer la valeur (qu'on dict qui eſt en toi
Par ſus tous Alemans) combattant contre moi;
Il faut que nous tirions chacun un coup de lance,
Que je ſçache quell' eſt de ton bras la puiſſance.
Or ſus reculons-nous quelque peu à l'eſcart,
Vous mettrez d'un coſté, & moi de l'autre part,
Afin que nous ayons à courir quelque eſpace,
Sus donques compagnons, qu'un chacun faſſe place.
Il ne ſe trouva lors ſur la plaine ſoldart,
Tant fuſt-il valeureux, regardant ce hazart,
Qui ne fuſt effroyé, voyant la contenance
De ces deux grands Seigneurs, avec leur aſſeurance,
Contemplant le maintien, & le grave marcher
De leurs braves chevaux, ligers à l'aprocher,

Qui piaffoient, joyeux en leurs cœurs d'allégresse,
Paſſant les vents ligers à courir de viſteſſe,
Qui tous deux enflammez, laiſſans leurs eſcadrons,
Leurs chevaux courageux, brochent des eſperons,
Faiſans un ſi grand bruit que la terre prochaine
En retentit du ſon qu'ils firent par la plaine.
Or donques Montpenſier courut de telle ardeur
Qu'il atteint de ſon bois Brunſvich près du cœur;
Mais la pointe fut lors à fauſſer empeſchée,
S'eſtant par la dureté du harnois rebouchée:
Brunſvich d'autre part ſa lance vint branler
Encontre Montpenſier, & le fit esbranler
Un peu de ſon cheval; toutesfois le coup paſſé
Sans qu'il feuſt offenſé, forte eſtant ſa cuiraſſe.
Ce magnanime Duc, ſans craindre aucunement,
S'eſt devers Brunſvich retourné promptement,
Ferme ſur ſon cheval, & ayant la main miſe
A ſon bon couſtelas, ſe rue ſans feintiſe
Deſſus ſon ennemi, qui ſon coup aſſena,
Si bien & à propos, que bien fort l'eſtonna;
Car voulant retirer du corps ſa bonne eſpée
De ce Prince Alemant, il la trouva trempée
Et teincte de ſon ſang, combien qu'aucun ſemblant
Il n'en fiſt, toutesfois le coup ſi fut-il grand,
Car s'entre-chamaillant ſe donnoient coups horribles
Comme lions qui ſont eſchauffez invincibles.
Après avoir eſté long-temps en ce combat,
Montpenſier s'ennuyant, met fin à ce débat,

Lui paſſant dans le corps ſa flamboyante eſpée ;
De laquelle deſlors ſa teſte il a coupée,
Tombant de ſon cheval tout roide mort à bas,
Le laiſſant ſur la terre eſtendus ſes deux bras,
Et firent ſi grand bruit à ſa cheute ſes armes,
Qu'il n'y eut un des ſiens, de ſes plus forts gendarmes
Qui ne s'en esbahit; voyans donc ce meſchef
Qui eſtoit advenu ſur leur principal Chef,
Se tourmentent, jettans abondance de larmes,
Coulantes de leurs yeux deſſus leurs noires armes,
Leurs triſtes cœurs ſaiſis d'une extrême douleur
De voir (deſconfortez) ce ſurvenu malheur.
Et repris leurs eſprits, convertiſſans leurs larmes
En ire & en fureur, ruent ſur nos gendarmes,
Mettans tous leurs effors, leur cœur & leur pouvoir,
Pour taſcher s'ils pouvoient à Montpenſier avoir.
O qu'il eut bien beſoin de courage & d'adreſſe
Se voyant détenu en ſi grande deſtreſſe,
Ses gendarmes alors monſtrerent la valeur
Qu'ils avoient de long-temps logée dans leur cœur.
Entre autres Lançaunay acourut à grand erre
Pour trouver ce bon Duc, qui le premier par terre
Qu'il rencontre verſa, faiſant de grands regrets
De ſe voir de la fin de ſa vie ſi près.
De ce merveilleux coup & bleſſure terrible,
Il fit un cri ſi haut, ſi hideux, & horrible,
Que tous ſes compagnons, qui eſtoient attentifs,
En devindrent ſoudain tous peureux & craintifs,

Un autre il rencontra armé à la ſuperbe,
Lui donnant ſi grand coup qu'il le jette ſur l'herbe;
Son harnois ne le peut ſi bien contregarder,
Qu'il le peuſt de ce coup, tant fut puiſſant, garder,
Combien qu'il ſe couvrit; car ſi avant il entre,
Qu'il ſe trouve au milieu des boyaux de ſon ventre.
De nation Almand, qu'on appeloit Hans Bourg,
D'un village prochain de la ville d'Ausbourg,
Et qui eſtoit Seigneur direct de ce village,
Et avoit de ſon pere un ſi bel héritage,
Nouvellement venu, & depuis quelques jours
Avecques Brunſvich à l'aide & au ſecours
De ces traiſtres Ligueurs, qui pleins d'outrecuidance
Vouloient faire tomber le Royaume de France,
(François deſnaturez) entre les fortes mains
De ces eſcrouellez l'Aſtrigons inhumains.
L'Ancaunay le voyant renverſé contre terre,
Et cuidant lui oſter ſon riche cimeterre,
Il ſe vit auſſi-toſt chargé de toutes parts,
Environné autour des ennemis ſoldarts,
Ne pouvant preſque plus de fatigue & peine
Qu'il avoit enduré reprendre ſon haleine.
Et c'eſtoit faict deſlors du vieillard l'Ancaunay,
Sans l'aide qui lui fut de Sourdeval donné,
Qui brochant ſon cheval, ſe jette par la preſſe,
Et fit ſi vaillamment que par ſa grand' proueſſe
Il le déſengagea du périlleux danger
Où il avoit eſté réduict par l'eſtranger,

Normans de nation, tous deux de haut courage,
Preſque égaux en moyens, preſque pareils en aage,
Se comportans ſi bien ſes deux braves vieillars,
Qu'ils ſembloient eſtre enfans de ce grand guerrier Mars.
O vous, vieillars heureux, qui en telle vieilleſſe
Surmontez en valeur la plus forte jeuneſſe,
Puiſſiez-vous à la fin de vos jours bien-heureux
Eſtre participans du beau ſéjour des Cieux.
Près d'eux eſtoit Creſnay aux plus chaudes alarmes,
Qui faiſoit entre tous incroyables faicts d'armes,
Qui va, qui court, qui bruit, comme l'eau de la mer
Qu'on voit en ſa fureur courroucée eſcumer.
Mais de malheur pour lui, il rencontre en la plaine
Un des principaux Chefs des partiſans du Mayne,
Tenant l'eſpieu en main, qui de telle roideur
Lui en tira un coup qu'il atteignit le cœur,
Dont Creſnay ſe paſma de la douleur extrême
Qu'en ſon ame il ſentit, & plus que la mort bleſme
Tomba de ſon cheval; mais après avoir pris
De ſon eſpamaiſon ſes débiles eſpris,
Se remet ſur les pieds, & tournant ſon viſage
Où eſtoit l'ennemi, le ſuit d'un tel courage
Qu'il l'atrape à la fin; & s'eſtant retourné,
S'eſtonna grandement de revoir là Creſnay,
Qu'il avoit délaiſſé giſant deſſus la place,
Des coups par lui donnez, tant au corps qu'en la face,
Qui ſe tenoit tout coi, avecques ſon eſpieu,

Ne voulant deſmarcher, aſſeuré, de ſon lieu,
Qu'il préſente à Creſnay, d'une affrontée audace,
Le regardant toujours entre deux yeux en face,
Lui donnant ſi grand coup de l'eſpieu en ſon flanc,
Que la terre auſſi-toſt en fut teinte du ſang.
Creſnay ſentant ce coup deſſus ceſt Almant entre,
Lui tirant un eſtoc, qui lui perça le ventre,
Et deſquels deux grands coups ils moururent tous deux,
Tombans de la roideur deſſus le champ moiteux,
Qui perdirent tous deux s'eſtans tuez la vie
Juſqu'au dernier ſouſpir, ſe tenans compagnie.
Ce magnanime Duc grandement irrité
De ſon porte-guidon, rentre au champ deſpité,
Lequel fiſt tant d'exploicts & généreux faits d'armes,
Deſſus ſes ennemis, avecques ſes gendarmes,
Que nul ne ſe trouvoit au-devant de ſes yeux
Qu'il ne ſentiſt l'effort de ſon bras valeureux.
Heureux celui heureux de la troupe ennemie
Qui ſe peut garantir de ne perdre la vie,
Suivi de ce vieillart, qui à donner conſeil,
Voire à jouer des mains n'avoit preſque pareil,
Le hardi Lançaunay, qui d'un cœur magnanime
Les plus eſpouvantez à bien combatre anime.
Mais comme ce vieillard alloit de rang en rang,
Gendarmes & ſoldars au combat animant,
Il ſe trouve inveſti, qui ſe met en défenſe,
Mais vaine eſt contre tant ſa débile puiſſance;

Auſſi fut-il mis bas, nonobſtant ſon effort,
Souſpirant en ſon cœur, ſur le champ preſque mort,
Qui tombant fiſt à Dieu une telle priere :
Je te prie, ô mon Dieu, ne jettes en arriere
De Lancaunay ton ſerf la piteuſe oraiſon ;
Car il en eſt Seigneur, ſi jamais fut faiſon :
Reçois, mon Dieu, reçois aujourd'hui, je te prie,
Mon ame languiſſante en l'éternelle vie.
Après qu'il eut ce dit, levant en-haut les yeux,
Il rendit ſon eſprit, s'envolant droit aux Cieux,
Où il eſt jouiſſant de la gloire éternelle,
Du bien qu'a mérité l'homme juſte & fidelle.
Lançaunay eſtant mort renforça le desbat,
Dont plus que ci-devant fut mortel le combat ;
Car ſoudain arriva le Baron ſur la place,
Fils de ce grand Biron, qui d'une brave audace,
Hardi & courageux, à deſgorgeante voix
Ses troupes animoit : Sus monſtrez-vous François,
Et frapez hardiment, vous invincibles bandes,
Compagnons bien aimez, ſur ces troupes flamandes,
Faiſons-leur reſſentir, gendarmes généreux,
La force & pezanteur de nos bras valeureux.
A ce cri du Baron, des deux parts la meſlée,
Tant eſtoient acharnez, on vit renouvelée,
Marchant tout le premier, ſans craindre aucuns dangers,
Se meſlant par les rangs de ces fiers eſtrangers,
Qui autant qu'il en trouve autant en met à terre ;

On

On l'euſt pris pour le Dieu, inventeur de la guerre,
Tant eſtoit furieux, les allant renverſant
Comme le meſtivier, qui à bas va verſant
Le fourment qui eſt meur, & ſur le champ le range
Pour après le lier & mener en la grange.
Et ſe met ſi avant qu'au viſage & au bras
Il ſe ſentit bleſſé, ſon ſang coulant en-bas,
Dont plus que ci-devant, voyant de ſon viſage
Le ſang qui découloit, s'augmenta ſon courage;
Et en ceſte fureur, ſans aucune pitié,
Il en attrapa un qu'il miſt par la moitié,
Lui tenant tels propos: Tu congnoiſtras, volage,
Du Baron de Biron la force & le courage,
Que tu raporteras par les enfers obſcurs
A ceux qui ont ſuivi comme toi les Ligueurs;
Là tu pourras, Ligueur, à ton dommage apprendre
Que c'eſt qu'à ton Seigneur légitime te prendre.
Marolle qui marchoit avecques l'eſcadron
Du Baron, fils aiſné du Marchal de Biron,
Adverti qu'il eſtoit bleſſé dedans la face,
Plein d'ire & de fureur compagne de l'audace,
Ne pouvant ſe tenir, ſon rang a délaiſſé
Pour ſuivre l'ennemi, lequel l'avoit bleſſé
Selon ſon jugement, & fait tant qu'il devance
De ſon fort coutelas, lui donnant en la pance,
Lui faiſant reſſentir l'effet de ſon bras fort,
Le laiſſant ſur la terre eſtendu demi-mort.
Et puis de-là s'en va tout au milieu des bandes,

Sans craindre aucun danger de ces troupes Flamandes,
Entre autres en trouve un, qui, à voir ſon courſier,
Démonſtroit qu'il eſtoit quelque brave guerrier,
Qui Marrolle attaqua de toute ſa puiſſance,
En tirant contre lui un grand coup de ſa lance.
Sans doute c'eſtoit fait de Marrolle deſlors
Si le coup euſt porté, l'atteignant droit au corps;
Mais de bonheur le coup, ſans lui mal faire paſſe,
Gliſſant tant ſeulement un peu ſur la cuiraſſe,
Qui lui fut cher vendu; Marrolle ayant repris,
Quelque peu eſtonné de ce coup, ſes eſpris,
Suivant ſon ennemi, lui dit telle parole:
Je te ferai ſentir aujourd'hui de Marrolle
Le magnanime cœur, t'envoyant en enfer,
Où t'attend de long-temps ton pere Lucifer.
Après qu'il eut ce dit, ſe jette de furie
Sur ce brave Walon, & lui oſte la vie,
Le renverſant par bas, laiſſant ſon vilain corps
Sur la terre eſtendu giſant entre les morts.
Et maugré ces Walons, & ces troupes d'Eſpagne,
Il s'en reva trouver, traverſant la campagne,
Paſſant au milieu d'eux, le Baron de Biron,
Qu'il trouva ralliant (bleſſé) ſon eſcadron,
Pour après derechef retourner à la charge
Retrouver l'ennemi par la campagne large.
Ce bon Duc, adverti que le jeune Baron,
Fils de ce vieil Neſtor le Marchal de Biron,
Avoit eſté bleſſé au bras, & au viſage,

Se monſtrant valeureux, de fait & de courage,
Va droict pour le trouver, le délivrant des mains
Où il eſtoit pour lors détenu des Germains,
Marchant ſi hardiment, que le voyant en face,
L'ennemi fut contraint de lui quitter la place.

ARGUMENT.

HENRI IV va au-devant du bataillon que commande le Prince Charles de Lorraine, qu'il défie au combat. Un Ligueur s'avance pour combattre le Roi, dont le piſtolet rate; il évite heureuſement celui de ſon ennemi, qu'il perce de ſon coutelas. Enumération de ceux qui moururent de la main du Roi. Clermont eſt tué. Bravoure du Prince de Conty. Mort du Prince de Condé. Eloges & hauts faits de Dupleſſis-Mornay, de Thorigny, fils du Maréchal Matignon, de Malligny, qui bleſſé, & ayant un cheval tué ſous lui, rengage le combat. Rhode, Cornette de Henri, eſt bleſſé avec ſon cheval, qui l'emporte hors du camp, & meurt après avoir ſauvé ſon maître.

LA HENRIADE.

LIVRE TREIZIEME.

PENDANT que ce grand Duc, d'un courage indompté,
Pourſuivoit l'ennemi, tremblant, eſpouvanté,
Lui ayant fait quiter, abatu ſon audace,
Comme à demi-défaict par ſa valeur, la place,
Le Chef des vrais François eſtoit d'une autre part,
Qui ne s'eſtimant plus que le moindre ſoldart,
Faiſoit par ſes hauts faits, pour ſa louange accroiſtre,
Entre tous combatans ſa proueſſe paroiſtre
Deſſus ces Eſpagnols & autres eſtrangers,
Sans aprehenſion des périls ou dangers
Qui pouvoient advenir; car voyant ſur la plaine
Le puiſſant bataillon de Charles de Lorraine
Superbement marcher, environné autour
de deux gros eſcadrons qui eſtoient alentour
D'Eſpagnols & Walons, que Philippes d'Eſpagne
Lui avoit envoyé tous preſts à la campagne,
Conduits par Aiguemont, nonobſtant leur fierté,
Se préſente hardiment comme un Mars redouté
Au-devant de leurs yeux avec grand'aſſeurance,
Criant: Où eſt le Mayne avecques ſa vaillance?
Ha que ne ſe vient-il préſenter au combat,
Afin qu'entre nous deux vuidions noſtre débat.

Tout en un meſme inſtant ce gros eſcadron large
Débuſque pour venir ſur nos gents à la charge,
Qui s'approche ſi près de l'eſcadron du Roi,
Avec telle clameur, & ſi terrible effroi,
Que pluſieurs des Royaux de la cavalerie,
Avecques leurs chevaux, ſentirent la furie
De leurs boulets de plomb, en leur ame eſtonnez,
En ce conflit premier d'eſtre ſi mal menez,
Ayant veu devant eux tomber deſſus la face
Leurs compagnons guerriers languiſſans ſur la place.
Quoi voyant devant lui ce Roi plein de valeur,
Prince bien adviſé, magnanime de cœur,
Ne s'eſtonnant de rien, s'en va droit à la charge,
Qui courageuſement ſa colere deſcharge
Deſſus les ennemis; & comme quelquefois
Le lion furieux on voit dedans le bois,
Qui, ſe ſentant bleſſé, deſcend de la montagne
Pour trouver les veneurs s'il peut en la campagne,
Et les ayans trouvez, ſe reſſentant du tort
Qui lui a eſté fait, les tue & met à mort.
Ainſi eſt notre Roi qui ſe met en la preſſe,
Leur faiſant reſſentir des Bourbons la proueſſe.
Tantoſt vous le voyez entre les ſiens paſſer,
Et tout incontinent retourné s'adreſſer
Dedans les premiers rangs, & ſoudain apparoiſtre
Au-dedans des derniers pour tout voir & congnoiſtre.
O qu'il faiſoit bon voir ſur ce brave cheval
Monté à l'avantage, avecques Durandal,
De voir ſon beau panache au milieu de la creſte

De ſon armet doré, couvrant toute ſa téſte ;
De voir ce bon cheval venu du grand Bayart
De meſme empanachée, ſur ſa teſte gaillard,
Qui bondiſt, qui hanniſt, deſſus la belle plaine,
Qu'il n'eſt jà au combat frapant du pied l'areine.
Ayant donc veu le Roi, le temps propre à marcher,
Le premier d'entre tous commence à deſmarcher,
En diſant ces propos : Sus compagnons, courage,
Abbatons aujourd'hui la fureur & la rage
De ces traiſtres Ligueurs ; démonſtrons-nous François,
Combatans aujourd'hui pour défendre les Loix
De noſtre cher Pays : faiſons que la campagne
Soit couverte de corps de ces troupes d'Eſpagne,
Faiſons-leur reſſentir, ô mes François, l'effort
De nos bras vigoureux les mettans tous à mort ;
Qu'on n'en eſpargne un ſeul : ce diſant il s'avance,
Marchant ſur l'ennemi de toute ſa puiſſance,
Qui entre valeureux au milieu du combat,
Qui pluſtoſt en frappe un, pluſtoſt un autre abbat,
Mettant en noſtre Dieu, qui a la congnoiſſance
De ſon juſte & bon droit, ſa totale eſpérance.
Là les uns ſe vantans de leurs belles vertus,
Les autres ſe plaignans, terraſſez, abbatus ;
Vous voyez-là choquer, aſſaillir & défendre,
Les uns victorieux, les autres à mort tendre,
Et le beau ſang couler rougiſſant & vermeil
Du meurtre des occis, qui eſtoit nompareil,
Avec infinitez de ſanglots & de plaintes,
Des mourans terraſſez qui faiſoient leurs complaintes.

Et tout ainſi qu'on voit venue la ſaiſon
De recueillir les blez jà meure la moiſſon,
Que le bon laboureur pluſieurs ſayeurs aſſemble,
Les envoyans ſayer en ſon champ tous enſemble,
Qui emploient ſi bien leur journée à ſayer,
Qu'on voit ſoudain les blez à grands monceaux verſer.
De meſme vous voyez hommes tomber par terre,
De lances, de boulets, de pique ou cimeterre,
Qui eſtoient acharnez, comme loups raviſſans,
Qui vont pour ſe tuer, en s'entrechoiſiſſans.
Le premier qui ſentit combien eſtoit peſante
Du Monarque Gaulois l'eſpée bien tranchante,
Ce fut un Hannuyer de la ville de Mont,
Autres diſent qu'il eſt Brabançon de Fromont,
Qui oſa s'adreſſer à ce grand Roi de France,
Cuidant le renverſer du fer de ſa grand lance,
Monté à l'avantage, armé & bien en point,
Mais qui pour tout cela ne s'en eſtonna point;
Car le coup ne porta, outre la lance paſſe
Atteignant quelque peu gliſſant ſur ſa cuiraſſe;
Quoi voyant noſtre Roi, plein d'ire & de fureur,
Lui tint lors tels propos, faſché dedans ſon cœur:
Tu ſçauras aujourd'hui, avec ton arrogance,
Que c'eſt de t'adreſſer à ce grand Roi de France;
Tu ſentiras, Ligueur, la force de mes bras,
Te jetant renverſé de ton cheval à bas.
Ce diſant il le ſuit avec la piſtolle,
L'émorche fait bien feu, mais le coup ne s'envole,
Dont le Roi fut alors grandement irrité

Contre ſon piſtolet, le jetant deſpité,
Diſant ſemblables mots : A vrai dire, ces armes
Sont indignes de moi, c'eſt aux couars gendarmes ;
Les armes des François vaillans & courageux,
Le coutelas ſur tous eſt retenu entr'eux.
L'ennemi derechef, ſon coup failli retourne,
Qui alentour de lui courageuſement tourne,
Tenant ſon piſtolet émorché en ſa main,
Jà tout preſt à tirer ; mais quoi, le coup fut vain.
Ayant failli ſon coup, HENRI vers lui s'adreſſe,
Le cherchant au-deſſoubs de ſa cuiraſſe eſpeſſe,
Et ayant remarqué des armes le défaut,
Prince bien adviſé, en repouſſant l'aſſaut,
Qui ne lui faillit pas, lui donnant par le ventre
De ſon bon coutelas, lequel ſi avant entre,
Qu'il rendit preſque mort, tombé deſſus le champ,
Perdant, eſvanoui, la vie avec le ſang,
Le laiſſant eſtendu couché deſſus la place,
En lui diſant ces mots : Et où eſt ton audace ?
Tu auras toutesfois cela pour réconfort,
Que par le grand BOURBON tu es mis à la mort.
Qui t'eſt le plus grand heur & la plus belle gloire
Qui t'eſt peu advenir, digne de ta mémoire,
D'avoir eſté vaincu, combatant vaillamment,
Par ce Prince Gaulois, ô quel contentement !
Après qu'il eut ce fait, deux autres il rencontre
Qui venoient contre lui, hardiment à l'encontre,
Cuidans le renverſer, ſur leſquels ſe jeta,

Et qui par ſon regard ſi bien les effroya,
Qu'ils ſe rendent à lui, prians qu'il leur accorde,
Se remetans à lui, vie & miſéricorde,
Et que s'il les vouloit mettre à juſte rançon
Que leur pere, adverti, lui en feroit raiſon,
(Riche d'or & d'argent) entendant que leur vie
Ne leur auroit eſté (par ſon moyen) ravie.
Et déja commençoit de ce Prince le cœur
S'adoucir envers eux, quand pour eux de malheur
Jetans ſes yeux ſur un, il recongnut les armes
Veſtues ſur ſon dos de quelques ſiens gendarmes;
Ce qu'ayant apperceu, de colere enflammé,
Se rua deſſus un contre lui animé.
Et comment tu veux donc que je te faſſe grace,
Qui porte deſſus toi, pour braver, la cuiraſſe
D'un de mes ſerviteurs; tu t'en repentiras:
Ce diſant, lui donna de ſon fort coutelas
Au-deſſoubs la cuiraſſe, & qui ſi avant entre,
Que tripes & boyaux il lui perça du ventre.
Et l'autre quand il vit ſon couſin preſque mort,
Il met tout ſon pouvoir, ſa vertu, ſon effort,
De s'oſter de ſes mains, & gaigner la guérite;
Mais de bien peu pour lors lui profita la fuite.
Lui donnant ſi grand coup ſur la teſte, irrité,
Qu'il le verſe par bas, contre lui deſpité;
Et lequel redoublant de ſa forte allumelle,
D'un autre le frappa en la gauche mammelle.
Ainſi furent tuez & occis par les mains

De HENRI de Bourbon ces deux cousins germains.
Ils estoient Espagnols, & qui, pour voir la guerre,
Depuis un peu de temps avoient laissé leur terre,
Pere, mere, parens, & leurs plus chers amis,
Desireux de sçavoir que c'estoit du Pays,
Qui estoient détenus pour de toutes les villes
Du Pays d'Arragon, estre des plus habilles.
Voyans ces Espagnols naguere si hautains,
Ces trois estendus morts par les puissantes mains
De ce grand Roi guerrier, ils quitterent la place,
Craignans, espouvantez, sa furieuse face,
Fuyant tant qu'ils pouvoient sans faire aucun arrest,
Non plus que le chevreuil qui voit en la foreſt
Le veneur qui le suit: pendant ces beaux-faits d'armes
Vous aviez d'autre part ces courageux gendarmes,
Qui soustindrent si bien la charge, & les efforts
Du Ligueur ennemi, qu'infinitez de morts
Tomberent sur le champ d'une & d'autre partie
Qui se monstrans hardis, y perdirent la vie.
Là fond un escadron du Comte d'Aiguemont,
(De malheur) où estoit le Seigneur de Clermont,
Qui frappé d'un boulet, tomba dessus la plaine,
Après s'estre monstré estre grand Capitaine;
Car deux ou trois, avant qu'il se sentist blessé,
Il avoit de sa main sur la plaine versé.
Sa mort ne fut long-temps qu'elle ne fûst vengée;
Car là vint arriver sa troupe bien rangée,
Laquelle ne voulant perdre l'occasion,

Fit de leurs carabins terrible occiſion.
Clermont eſtoit cadet de la maiſon d'Antragues ;
Bon ſerviteur de Roi, tant en faits qu'en dits ſage,
N'ayant jamais manqué vers ſon Prince de foi,
Comme pluſieurs s'eſtans ſequeſtrez de leur Roi,
Et auſſi avoit-il alors de ceſte charge
Du Monarque Gaulois, la conduite & la charge
Des archers de ſon corps, pour la fidélité.
Dont par ſur tous les ſiens il eſtoit réputé,
Et jouiſt maintenant, pour ſa perſévérence,
De l'heur des bien-heureux (ſans trouble) en patience.
Vous aviez-là Chombert, qui avoit pris ſon rang
Dans l'eſcadron du Roi, qui ſe monſtra vaillant,
Allant çà, & puis là, tuant par la campagne
Autant qu'il rencontroit de ces maraus d'Eſpagne,
Monté ſur un cheval hagard & furieux,
Ses yeux eſtincelans, eſcumant, courageux.
Et combien qu'il fuſt Chef conduiſant par la plaine
Ceux de ſa nation comme leur Capitaine,
Il aima néantmoins mieux deſſoubs l'eſtendart
De ce grand Roi marcher, comme ſimple ſoldart,
Que non pas le premier devant ces troupes grandes,
Dont il eſtoit le Chef, Saxonnoiſes, Flamandes,
Et furent par ſes mains quatre des plus hardis
De ces fiers Eſpagnols à la mort par lui mis,
Qui en euſt bien tué encore davantage,
S'il ne feuſt ſi-toſt mort, qui fut un grand dommage,
Car il fut ſur le champ d'un boulet renverſé,

Qui dit ces derniers mots (de la mort oppreſſé)
Regardant noſtre Roi : Si je te ſuis fidelle,
Tu le vois devant toi, mourant pour ta querelle,
Combien me ſuis monſtré aujourd'hui valeureux ;
Tu le ſçais, grand Monarque, & Prince généreux,
Et rendras à mes gents, m'ayant veu en beſongne,
Du devoir que j'ai fait mourant près ta perſonne.
Après qu'il eut ce dit, jetant ſa veue aux Cieux,
Il rendit ſon eſprit, la clairté de ſes yeux
Se ſéparant du corps, avecques ſon haleine,
Demourant eſtendu deſſus la molle plaine.
Pluſieurs autres François furent atterraſſez,
Qui furent griefvement en ce conflit bleſſez,
Toutesfois préſervez de la fureur & rage
Du ſuperbe Eſpagnol, par leur hautain courage ;
Car quelque temps après qu'ils eurent leurs eſpris
De leur cheute eſtonnez, aſſeurément repris,
Levez deſſus les pieds, ſe monſtrans invincibles,
Faiſoient à coup de mains faits du tout incrédibles.
Entre autres de Conty, du Roi couſin germain,
Leur fit bien reſſentir combien peſoit ſa main,
Et qu'il ne forlignoit de la race divine,
De laquelle jadis prindrent leur origine
Ses Ayeux valeureux, de fureur rougiſſant,
Le premier aux dangers hazardeux s'oppoſant,
Frapant à toutes mains, de zele, & de courage,
Tantoſt deſſus la teſte, & pluſtoſt au viſage,
De ces traiſtres Ligueurs, ſans nulle acception,

Du pays d'où ils ſont, ni de leur nation,
Il ſe monſtra bien lors eſtre fils légitime
De ce Prince qui fut, vivant, ſi magnanime,
Qu'il ſouſtint tout l'effort, cinq cens ſoixante-neuf,
De l'armée du Roi Charles, près Chaſteauneuf,
Où fut traiſtreuſement ſa journée avancée
Après s'eſtre rendu la furie paſſée,
Et pour n'avoir eſté au milieu des hazars
Secouru au beſoin laiſſé de ſes ſoldars.
Ha Dieu, de ceſte mort qui fut tant violente,
En eut compaſſion le fleuve de Charante,
Qui en ſentit en lui une ſi grand douleur,
Qu'il en changea de dueil, d'habit, & de couleur,
Voire meſme les Sœurs les moiteuſes Nayades,
Qui paravant eſtoient ſi fraiſches & gaillardes,
Entendant ceſte mort, & porterent le dueil
Ayans toujours depuis la triſte larme à l'œil;
Et afin que jamais ne feuſt enſevelie
Aux ſiecles advenir, de ce Prince la vie,
Ils firent ériger un ſuperbe tombeau
Qu'on miſt en ſon honneur deſſus le bord de l'eau,
Et furent engravez deſſus la pierre dure
De ce beau monument, ces mots en eſcriture:
Pélerin qui te ſens de long travail laſſé,
Du chemin que tu as en voyageant paſſé,
Arreſte-toi ici, & d'un plaint lamentable,
Déplore avecques moi le deſtin pitoyable
D'un de nos grands Héros, priant Dieu que ſes os

Soient éternellement en bon & doux repos,
Et que ſon ame ſoit à jamais immortelle
Avec les bien-heureux en la gloire éternelle.
Ha c'eſt ce demi-dieu, ce Prince de Condé,
Qui pour n'avoir eſté par les ſiens ſecondé,
Fut tué en ce lieu, qui paſſoit en vaillance
Tous Princes & Seigneurs qui lors eſtoient en France,
De pere en fils venu de ce bon Roi jadis,
Qui eſt pour ſes biens faits là-haut en Paradis.
O que tous les matins la douce manne tombe
Et le miel ſavoureux deſſus ta dure tombe,
Environnée autour de roſiers empourprez,
De beaux lys blanchiſſans, & d'oillets diaprez.
Ha! Prince généreux, il ſera de ta gloire,
Maugré tes ennemis, ci-après fait mémoire,
Ou ſoit que tes os ſoient en la foſſe enterrez,
Ou dedans le cercueil dignement enſerrez,
Si Dieu me fait tant d'heur que mes vers trouvent grace
Vers François, ton cher fils, qui par ſa valeur paſſe
Tous Princes de ce temps, tes arriere-nepveus
Viendront ſur ton tombeau faire priere & vœus,
Eſpandant par-deſſus la gaye paquerette,
L'odorant ſerpolet, le thim, la violette,
Le beau paſſevelours, & dix mille autres fleurs
Qui ſont par les jardins rendans bonnes odeurs.
Et tout ainſi qu'on voit près de quelque rivage
Le tygre qui voyant ſortir du fort bocage

Les cerfs venans au rut à bandes & monceaux,
Les ayant rencontrez, les met en cent morceaux.
Telle eſtoit de ce Prince au combat la furie,
De ces fiers Eſpagnols faiſant grande turie,
Leur faiſant reſſentir combien peſoient les bras
De François de Bourbon, les renverſant par bas,
Entre autres en trouve un, monté à l'avantage,
Armé de teſte en pied, qui (comme plein de rage)
Ce bon Prince atteignit quelque peu ſur le bras;
Mais ce coup toutesfois bien fort ne porta pas:
Car s'il euſt auſſibien porté ſur la cuiraſſe
(Veu la grande roideur) il l'euſt faict ſur la place
Tomber de ſon cheval; mais ſentant juſqu'au cœur
Le Prince de Conty de ce coup la douleur,
Pourſuit ſon ennemi, lui donne en la viſiere,
Le faiſant culbuter du cheval en arriere,
Qui déteſte Mahom & tous les autres dieux,
Que diſent ces Payens ſeigneuriſer aux Cieux,
Et ne ſe contentant, lui donne de l'eſpée
Tout au travers du corps, qui fut teinte & trempée
De ſon ſang découlant ſur la terre à ruiſſeaux,
A l'abandon des chiens, des loups & des oiſeaux,
Qui eſtoit eſtimé un des plus vaillans hommes
De tous les Heſpagnols cavaliers Gentils-hommes.
Il n'eſtoit Heſpagnol naturel toutesfois
Ains comme ils diſoient, ains avoit quelquefois,
Par ſa meſchante vie, eſté banni d'Argere,
Pour avoir pris de force, & commis adultere,

En

En la femme d'un Duc le plus grand du Pays,
Qui, comme le plus grand de tous ſes favoris,
Le tenoit en ſa court; & craignant ſa colere,
Délaiſſant ſon Pays, vint la guerre nous faire
Avecques l'Heſpagnol, & eſtoit fils baſtard
D'un Prince du Pays qu'on appelloit Traxart.
Non loin de lui eſtoit en belle ordre en la plaine,
Marchant d'un pas hardi, ce ſage Capitaine,
Ce grand Pleſſis-Mornay, qui depuis quinze mois
Commendoit en la ville, & Pays Saumurois,
Le Roi ayant congneu ſa fidélité grande,
Eſprouvée cent fois, & de ceux de ſa bande;
Qui tant avoit receu de grace & de faveurs
Du divin Apollon, & des Muſes ſes ſœurs,
Qu'ils lui avoient donné, remplis de bienveillance,
De tous les ars ſacrez, la parfaicte ſcience,
Qui monſtra bien alors qu'avecques ſes beaux ars
Qu'il ſçauroit bien s'aider de la force de Mars,
Et ſe met ſi avant au plus fort de la preſſe,
Combattant d'un tel cœur, & de telle allégreſſe,
Qu'il fut de ſon cheval ſur la terre verſé,
Qui mourut auſſi-toſt, extrêmement bleſſé.
Mais lui, ne perdant point l'eſprit & le courage,
Et auſſi avoit-il pour ſa guide la ſage
Minerve aux beaux yeux pers, qui lui preſta ſecours,
A laquelle en ſon ame il avoit eu recours;
Ce qui eſt bien aiſé à juger & congnoiſtre:
Car on le vit ſoudain agile, & bien adextre,

Tenant l'eſpée en main, deſſus les pieds dreſſé
Hardi comme un lion, furieux, courroucé,
Deſirant rencontrer deſſus ceſte campagne
Quelqu'un des principaux de ſes bandes d'Eſpagne,
Pour lui faire ſentir qu'avecques les beaux ars,
Il ſçavoit bien s'aider de la faveur de Mars.
Minerve qui jamais ne déjete en arriere
De ces chers favoris l'équitable priere,
Ayant ſoin par ſur tous de ſon cher nourriſſon,
Elle exauce auſſi-toſt auſſi ſon oraiſon,
Faiſant congnoiſtre à tous comme elle aime & embraſſe
Ceux qui ſont amateurs du troüpeau de Parnaſſe,
D'ordinaire hantans le fontenier valon,
Sur tout lequel préſide & commande Apollon.
Car là vint auſſi-toſt un Eſpagnol qui penſe
Lui donner dans le corps de ſa freſnïere lance,
Où eſtoit le nombril; mais voyant ceſt effort,
Il ſe tire à coſté, & fait le meſme ſort
Deſſus lui retomber, lui donnant de l'eſpée,
L'ayant dedans ſon corps juſqu'au garde trempée,
Duquel coup il mourut, entre les morts giſant
La terre d'alentour vermeille de ſon ſang,
Son ame s'enfuyant (comme prédeſtinée
A jamais en tourmens) de ſon corps indignée.
Quoi voyant le Pleſſis diſpos, prompt, & liger,
Monté ſur le cheval de ce brave eſtranger,
Et s'en reva joyeux de ſa conqueſte faite
Retrouver près du Roi bravement ſa cornette

Avecques celle-là du Prince de Conty,
De Beauvais Malligny, joint avec Thorigny,
L'un de ces deux eſtant près du Roi à main dextre,
L'autre de l'autre part devers la main ſeneſtre,
C'eſtoit à qui feroit de ces deux-là le mieux,
Imitant la vertu des faits de leurs Ayeulx,
Monſtrans par leurs efforts remplis de hardieſſe,
Quelle eſtoit de leurs cœurs généreux la proueſſe,
Thorigny monſtra bien, faiſant valoir ſon nom,
Qu'il eſtoit le vrai fils de ce grand Matignon,
Qui receut tant d'honneur par ſa grande vaillance,
Qu'il fut fait Mareſchal du Royaume de France,
Et depuis Gouverneur du Pays Bourdelois,
Qu'il réduit, esbranlé, à la fin ſoubs les loix
De noſtre Souverain, par ſa grande prudence,
Se voulant révolter de ſon obéiſſance.
Mais Malligny ſur tous eſtoit avantureux,
Se monſtrant ce jour-là tellement valeureux,
Qu'il ſembloit à le voir que d'Olivier la vie
Euſt eſté de ſon corps nouvellement ſortie,
Pour entrer en celui de ce Seigneur hardi,
Tant de force & vertu il y avoit en lui,
Il n'y avoit un ſeul de ces troupes d'Eſpagne
Qui attendre l'oſaſt pour combatre en campagne,
S'enfuyant devant lui comme le paſſereau
Qui ſe voit pourſuivi de quelque faux oiſeau.
Quoi voyant ce fort Dieu, qu'on dit avoir de Trace
Son origine pris, & ſource de ſa race,

Animé grandement, envieux du bonheur
De Beauvais Malligny congnoiſſant ſa valeur,
Commença tels propos, (enflammé de telle ire,
Qu'il ne la pouvoit plus céler) hautement dire,
Je t'empeſcherai bien, ſuperbe Malligny,
De remporter l'honneur, que tu penſe aujourd'hui,
Deſſus tes compagnons, & ton cheval l'hermite
Ne te garantira de ma vive pourſuite,
Ce diſant contre lui tira ſon piſtolet,
Dont il fut quelque peu offenſé du boulet,
Tout au plus bas du ventre, où l'on voit la partie
Où conſiſte du tout l'eſtre de noſtre vie.
C'eſtoit de Malligny pour certain fait deſlors,
Si le coup euſt donné auſſi-bien en ſon corps
Comme il avoit frayé; mais Minerve pour l'heure
Contre Mars irrité, de ſi triſte avanture
Amodéra le coup, & le Dieu Tracien,
Voyant que ſa valeur ne lui profitoit rien,
De deſpit & desdain, donne un coup de piſtolle
Droit au Theſſalien l'Hermite, vers l'eſpaulle;
Quoi ſentant fut eſpris de la grande douleur
Qu'il receut en ſes os d'une telle fureur,
Qu'il couroit par le champ, ſans que la bride ou reſne
Le peuſt aucunement retenir en la plaine,
Ruant des quatre pieds, en renverſant par bas,
Autant qu'il rencontroit devant lui de ſoldats.
Mais qui à la parfin ne pouvant la furie
De la mort éviter, tomba, perdant la vie,

Roide mort ſur le champ, à coſté eſtendu,
Du ſang chaut qu'il avoit de ſa plaie perdu.
Malligny deſmonté, reconquit deſſus l'heure,
Par ſa grande valeur, auſſi bonne monture,
Qu'il prit d'entre les mains d'un ſuperbe Albanois,
Lequel avoit eſté courtiſan autrefois
En la Cour Eſpagnole, où ſon apprentiſſage
Il avoit fait, ſorti nouvellement de Page;
Cela ne l'empeſcha qu'il ne ſentiſt l'effort
Du vaillant Malligny, le laiſſant roide mort
Couché deſſus le champ, ſon ame ſéparée
De ſon corps deſcendant en l'onde ſulphurée.
Vous voyez nos ſoldats au combat animez,
Et d'autre part contr'eux les Ligueurs enflammez,
Que la contention, ſœur de Mars & compagne,
Avoit là fait venir braver en la campagne,
Qui prenoit ſes déduits, & ſes plaiſans esbats,
De ſemer entr'eux tous, noiſes, cris & débats,
Eſpandant par les camps diſſentions mortelles,
Metant entre leurs gents infinies querelles,
Dont après on en vit pleurs & larmes ſortir,
Acompagnez enfin de tardif repentir,
Là maint coup fut donné d'eſpée & cimeterre,
Maints hommes & chevaux renverſez contre terre.
O combien fut alors à fraper coup de main
Eſpandu ſur la plaine, hélas de ſang humain,
Rhodes, tu en pourrois rendre bon teſmoignage,
Qui feus un des premiers ſur qui tomba l'orage

De ce cruel effort, qui portois le guidon
De l'eſcadron Royal, contraint à l'abandon
Le laiſſer (nonobſtant ton généreux courage,
Bleſſé tant en la main, qu'en ton tendre viſage)
Traîner parmi le champs, aveuglé du beau ſang
Qu'on voyoit de ton corps découler jaliſſant,
Ne te pouvant aider ayant la main coupée
Qui tenoit le guidon d'un orbe coup d'eſpée,
Et ton cheval bleſſé, lequel ſentant l'effort
Qui l'alloit tourmentant de la cruelle mort,
Monſtrant juſqu'à la fin quel eſtoit ſon courage,
Furieux, eſcumant, & comme plein de rage,
Il te mit hors du camp extrêmement bleſſé.
Ce qu'ayant acompli, il tombe renverſé,
T'ayant voulu tenir juſqu'au bout de ſa vie,
A l'extrême beſoin fidele compagnie,
T'oſtant hors de la preſſe avant que de mourir,
Afin qu'on euſt moyen lors de te ſecourir,
Qui quelque peu après rendit deſſus la plaine,
Avecques grands ſouſpirs de ſa bouche l'haleine,
Après qu'il t'eut ſauvé des impudiques mains
De ces eſcrouellez, barbares, inhumains.
Ainſi ſauva jadis Bucéphale la vie
A ce brave guerrier, le cher fils d'Olimpie,
Qui afin qu'à jamais de la fidélité
La mémoire en feuſt faite à la poſtérité,
Et pour donner auſſi aux ſucceſſeurs entendre,
Le magnanime cœur de ce grand Alexandre,

Fit baſtir en l'honneur de ce brave cheval
La ville qui le nom porte de Bucéphal.
Ce fut lors que pluſieurs délaiſſerent la place
Qu'ils te virent bleſſé, tant au bras qu'en la face,
Au milieu du combat, laiſſans leur Souverain,
Redoutans du Ligueur (eſpouvantez) la main.

ARGUMENT.

PETREMOL, Intendant des Finances de Henri rallie une troupe de fuyars qui avoient ſuivi la Cornette de Rhodes. Humieres & Mouy viennent avec des troupes fraîches rejoindre le Roi, qui exhorte ſes gens, voyant la victoire incertaine. Il reconnoît Mayenne, & l'appelle au combat. Mayenne prend la fuite, fait rompre le pont qu'il avoit ſur la riviere d'Eure, & occaſionne par-là la perte de beaucoup de ceux qui le ſuivoient. Roſny démonté & bleſſé, eſt ſecouru par Dandelot. Les Ligueurs prennent la fuite. Cependant quelques-uns des leurs, le Comte d'Aiguemont à leur tête, entourent le Roi, qu'un Ange vient défendre, tandis que le pere du Comte d'Aiguemont lui apparoît, veut inutilement le détourner du combat qu'il engage avec le Roi, qui le bleſſe, & lui reproche ſa trahiſon. D'Aiguemont meurt.

LA HENRIADE.

LIVRE QUATORZIEME.

Le Roi ne voyant plus près de lui ſa cornete,
Eſtant fort eſtonné, adverti d'un trompete
Que Rhode eſtoit bleſſé, il envoya exprès
Le petit Petre-mol, pour la ravoir après,
Qui s'en va, courageux, marchant en la campagne,
Sans craindre les dangers de ces troupes d'Eſpagne,
Qui avoit plus en lui de force & de valeur,
Que ſon corps n'eſtoit grand tant il avoit de cœur,
Qui monſtra bien alors, outre l'expérience,
Qu'il avoit de long-temps de manier finance,
Qu'il ſçavoit bien auſſi, s'expoſant aux hazars,
S'aider quand il falloit des armes du grand Mars,
Et fait tant aſſeuré, que nonobſtant l'audace
De ces fiers ennemis, qu'il vient deſſus la place
Où le porte guidon, extrêmement bleſſé,
Avoit, n'en pouvant plus, ſa cornette laiſſé,
Qui l'a levé de terre, en ralliant les bandes
Qui eſtoient çà & là eſparſes par les landes,
Leur tenant tels propos : Or ſus mes compagnons,
Reprenons nos eſprits, je vous prie, retournons.
O Dieu, quel deshonneur, quelle vergogne & honte

Seroit à l'advenir de nous tenir en compte,
Que nous euſſions laiſſé, comme ſubjets ſans foi,
Au milieu du combat engagé noſtre Roi,
O Dieu qui eſt là-haut, deſtourne ceſte tache,
Qu'un François à ſon Roi euſt fait acte ſi laſche.
Or comme Petre-mol, gendarmes & ſoldars,
Rallioit, qui s'eſtoient en divers lieux eſpars,
Il adviſa de loin les troupes de Humiere,
Qu'il recongneut ſoudain à ſa grande baniere,
Marchans aſſeurément en bel ordre en leurs rangs,
Sans qu'un ſeul de tous feuſt eſcarté par les champs,
Ramenant avec lui la plus forte partie
Des fuyars qui avoient la cornete ſuivie,
Que Rhodes emportoit : & en ce bel arroi,
Va trouver l'eſcadron de HENRI noſtre Roi,
Encourageant ſes gents par ſon orné langage,
(Frapant ſur l'ennemi) de ne perdre courage.
Donnons donq (diſoit-il) monſtrons-nous valeureux
Nous aurons pour certain la victoire ſur eux;
Ce beau panache blanc, qui eſt deſſus ma teſte,
Sera voſtre guidon : ne craignez la tempeſte
De ces fiers Eſpagnols, marchons aſſeurément,
Portons-nous au combat aujourd'hui vaillamment,
Ne nous eſtonnons point, le grand Dieu favoriſe,
Soyez tous aſſeurez, ceſte belle entrepriſe.
Ha, ce que je vous dis, mes amis, n'eſt en vain,
Regardez à coſté, devers la droite main,
Ce gros Hurt des chevaux, qui devant nous s'avance,
Que vous voyez marcher de ſi grande aſſeurance,

Ne ſoyez eſtonnez, ce ne ſont ennemis,
Le ſecours eſt de Dieu, de nos plus chers amis.
C'eſt Humiere, Mouy, la Nouë, & Longueville,
Et autres grands Seigneurs, conduits par d'Inteville.
Le bruit auſſi-toſt fut entre tous nos ſoldars,
Qui eſtoient arrangez deſſoubs nos eſtendars,
Que ce gros eſcadron qu'on voyoit par la plaine,
C'eſtoit ce grand guerrier & vaillant Capitaine,
Longueville, & la Nouë, & prenoient leur chemin,
Pour venir droict tomber deſſus la droite main
De l'eſcadron du Roi: à ſi bonne nouvelle,
Un chacun des ſoldars s'esbahit, s'émerveille;
Car ces graves diſcours eurent tant de pouvoir,
Que les plus couars meſme euſſent peu eſmouvoir.
Et tout ainſi qu'on voit le veneur qui prochaſſe
Le ſanglier eſchaufé, ou quelque beſte laſſe,
Ses dogues & matins, on les voit eſmouvoir
Par mots incitatifs à faire leur devoir,
Combien qu'ils ſont aſſez eſmeus en leur courage
D'eux-meſmes à prochaſſer le cerf, ou porq ſauvage.
Ainſi fait noſtre Roi, combien qu'il ſçait ſes gents
Eſtre à ce faire aſſez d'eux-meſmes diligens,
Les enflamme, & leur met le cœur dedans le ventre,
Et qui tout le premier courageuſement entre,
Leur monſtrant le chemin dedans le bataillon.
Tout ainſi que l'on voit le liger tourbillon,
Ou comme la tempeſte horrible & violente,
Qui bien ſouvent en mer améne la tourmente,
Paſſant tout au milieu de tous leurs eſtrangers,

Sans craindre les périls, les hazars, les dangers,
S'enquerant où eſtoit ce brave Duc du Mayne,
Qu'il ne ſe préſentoit au combat ſur la plaine.
Le combat au premier fut ſi fort hazardeux,
Qu'on ne pouvoit juger lequel ſeroit d'eux deux,
Des Royaux & Ligueurs, qui raportroient la gloire
Et l'honneur ce jour-là de ſi belle victoire,
Chacun d'eux ſe monſtrant courageux & hardi,
A tant que le ſoleil fut droict ſur le midi,
Lors que le laboureur revenant de charrue,
Ramené renverſé le coultre par la rue;
Car en ce meſme inſtant les vrais François Royaux
Firent prendre la fuite aux Ligueurs deſloyaux.
Et lors de Jupiter le fort de la balance,
Sans diſputé, tomba ſur ce grand Roi de France;
Depuis ceſte heure-là eurent toujours du pis
A l'encontre du Roi ces Ligueurs ennemis,
Fuyans tant qu'ils pouvoient à brides avalées
Par les champs, par les bois, par monts & par vallées.
Or noſtre Roi faict tant qu'il deſcouvre à la fin
Le quanton où eſtoit ce ſuperbe Lorrain,
Et lequel auſſi toſt, lui ſeulet de ſa bande,
Pour le ſuivre au grand pas, ſe détraque & desbande,
Paſſant tout au travers d'infinitez de corps,
Qui ſur la plaine eſtoient eſtendus demi-mors;
Et l'ayant apperçu, lui tint un tel langage:
Le Mayne, me voici, tourne vers moi viſage,
Il faut que nous vuidions le débat aujourd'hui
Qui eſt entre nous deux, ſi tu es ſi hardi,

Et faut que toi ou moi renverſé contre terre
Nous mettions aujourd'hui la fin à ceſte guerre.
Quoi oyant le Lorrain, une tremblante peur
Lui vint incontinent ſaiſir ſon triſte cœur,
Et craignant la fureur & la vive pourſuite
De ce Roi magnanime, efroyé, prit la fuite,
Et s'en va tant qu'il peut, extrêmement marri,
Pour le fleuve paſſer qui coule par Ivry,
Où eſtant arrivé, en ceſte affaire ſage,
Craignant d'eſtre ſuivi, obſtacle le paſſage,
Faiſant rompre le pont, en mettant au travers
Charettes, & chevaux, demi-morts à l'envers;
Dont pluſieurs de ſes gens demourerent ſur l'heure
Contraints de ſe geter en la riviere d'Heure,
A la miſéricorde, avecques leurs chevaux,
Des Tritons furieux, & de leurs vertes eaux;
Et lui tout eſperdu, s'enfuit de grand viſteſſe
Vers la ville de Manthe, où eſtoit ſon adreſſe.
Vous voyez là floter roides morts eſtendus
Ceux qui avoient eſté noyez en l'eau perdus,
Et principalement des troupes d'Alemagne
Qui avoient (mais trop tard) délaiſſé la campagne,
Ayant pour ſépulture & ſuperbes tombeaux,
Submergez du torrent, les grands poiſſons des eaux:
Là vindrent à ce bruit les moiteuſes Nayades
Qui ſur le bord faiſoient infinies gambades
Avecques leurs Tritons, qui ſont fort eſtonnez
De voir tant de corps morts dedans l'Heure noyez.
Et le vont rapporter à la Fée Hydromonde,

Qui pour l'heure peignoit ſa chevelure blonde,
Laquelle avoit pouvoir deſſus toutes les eaux
De la riviere d'Heure, & de ſes clairs ruiſſeaux,
Fille du grand Neptun, & qui pour ſon partage
Lui avoit fait préſent d'un ſi bel héritage,
Et laiſſa ſon Palais (esbahie en ſon cœur,
D'où pouvoit procéder ce déſaſtre & malheur)
S'en va deſſus le bord de l'Heure déſolée,
Sans coiffe, ou attiffet, plorante, eſchevelée,
Qui de pitié faiſoit d'eſpouventables cris,
Getant de grands ſanglots, troublée en ſes eſpris.
Ha, d'où vient tout ceci, mon cher pere Neptune?
Hé quel peuple de fer mon Royaume importune?
C'eſt ce tortu Vulcan qui a ſi dextrement
Donné au fort acier, & au fer maniment,
Lequel s'il faiſoit bien ſeroit cas d'avanture;
Car jamais on ne vit un boiteux de nature
S'apliquer à bien faire, amateur de diſcors,
Ennemi conjuré de bons & ſaints accors.
Ligueurs, ſortez d'ici, retournez à grand erre
Renſanglanter (maudits) voſtre mere la terre;
Laiſſez-moi vivre en paix, ſans noiſes & desbats,
En mon petit Royaume, en prenant mes esbats
Avecques mes Tritons ſur ce plaiſant rivage,
Où nous ſommes ſouvent des ſaules à l'ombrage,
Nous entre careſſans: après qu'ell' eut ce dit,
Se gete dedans l'eau faiſant merveilleux bruit,
Marrie, extrêmement faſchée & deſpitée,
De voir ainſi ſon eau trouble & enſanglantée,

S'en allant retrouver aux lieux les plus profonds
De ſa chriſtalline eau ſes bien-aimez Tritons.
Pendant que noſtre Roi pourſuivoit par la plaine
S'enfuyant au grand pas leur grand guerrier du Mayne,
L'aiſné de la maiſon de Roſny, plein de cœur,
Voulant faire paroiſtre entre tous ſa valeur,
Va Sigongne attaquer, qui portoit la cornette
De ce Prince Lorrain, deſſus lequel ſe jete;
Et voyant qu'il n'eſtoit ſecondé, aſſez fort
De pouvoir réſiſter au furieux effort
Du courageux Roſny, redoutant que ſa vie
Ne feuſt par la fureur de Bellonne ravie,
Se rend ſon priſonnier, lui tendant ſes deux bras,
Lui ayant préſenté ſon riche couſtelas.
Or durant ce diſcours, Roſny voit en la plaine
Marcher un eſcadron de troupes de Lorraine
Et de leurs Eſpagnols, venans de toutes pars
Se rallier en un, de divers lieux eſpars
Que naguere ils eſtoient, le bleſſent en la face,
Son cheval renverſé, & tué ſur la place.
Mais Dieu qui eſt là-haut, & qui des ſiens a ſoin,
Ne voulant délaiſſer Roſny à ſon beſoin,
Qui n'attendoit rien moins que la Parque cruelle
Lui vint darder le coup de ſa darde mortelle,
Le préſerva pour lors, en prolongeant ſes jours,
D'Andelot arrivant, qui lui donna ſecours,
Faiſant à ces marans, Eſcrouellez d'Eſpagne,
Gaigner, eſpouvantez, derechef la campagne;
Et Roſny auſſi-toſt à cheval s'eſt monté,

Comme il avoit eſté nagueres démonté,
Qui foible ſe ſentant, du combat ſe retire,
Pour ſes plaies panſer cherchant quelque bon myrhe.
Le Roi ayant perdu de veue le Lorrain,
Retourne vers les ſiens devers la droite main,
Qui tenoit Durandal eſpée bien tranchante,
Qui du ſang ennemi eſtoit toute ſanglante,
Qui avec ſon cheval ſuperbe & orgueilleux,
Sur tous les ſiens faiſoit faicts d'armes merveilleux.
Les ſoldars advertis de la fuite ſoudaine
De leur Chef principal, & de ceux de Lorraine,
On les voyoit fuir, d'eux-meſmes eſpouvantez,
Comme les perdriaux, çà & là eſcartez,
Et principalement l'Eſpagnol ſe desbande,
Fuyant tant qu'il pouvoit, eſpeuré, par le lande,
Que nos gents meurtriſſoient; vous n'entendiez en l'air,
Que complainctes & cris, & la boue voler,
Que les chevaux marchans enlevoient de la plaine.
Cependant noſtre Roi, comme grand Capitaine,
Crioit après ſes gens de ne point ſe laſſer,
Mais tous deſſus le champ les faire renverſer.
Quelle pitié de voir par ces plaines champeſtres
Tant de chevaux courir, abandonnez leurs maiſtres,
Sans eſtre de parens ou d'amis enterrez
Sur la terre couchez, preſts d'eſtre dévorez
Par les loups & maſtins, & les corbeaux infames,
Sans eſpoir de revoir jamais leurs pauvres femmes.
Et tout ainſi qu'on voit advenir bien ſouvent

Le

Le fouldre & feu du Ciel, qui ſont pouſſez du vent,
Se prendre au bois plus ſec de la foreſt ramée,
Laquelle auſſi-toſt eſt par-tout preſque allumée,
Dont ſont les arbres haux de la terre arrachez,
Et tout incontinent, bruſlez & deſpechez :
De meſme ces Ligueurs eſtans par la conduite
Du Monarque François mis en route & en fuite,
On les voyoit tomber à monceaux à l'envers ;
Leurs ſuperbes habits de leur noir ſang couvers,
Qui leur eſtoit autant à voir eſpouventable
Que le grand Thracien eſt ſur tous redoutable,
Tantoſt çà, tantoſt là, tournant pour adviſer
Comment il les pourroit les défaire & brizer.
HENRI donc ayant mis en deſroute & en fuite
Le rebelle Lorrain & tous ceux de ſa ſuite,
Cuidant s'en revenir pour rallier ſes gents
Qui eſtoient eſcartez, combatans par les champs,
Ayant tant ſeulement quinze hommes de ſa troupe,
Il apperceut au bas d'une petite croupe
Trois braves eſtendars de Flamans & Walons,
Qui venoient droit à lui, entre les bataillons
Du Suiſſe ennemi, qui de grande furie
Vindrent pour attaquer noſtre cavalerie.
Quoi voyant, adviſé, advertit tous ſes gents
De ſe tenir ſerrez (ſans partir de leurs rangs)
Derriere des pommiers, que leurs flamandes lances
Ne leur puiſſent, paſſant, faire quelques nuiſances.
Après qu'il eut ce fait, il vit venir d'amont

Superbement monté le Comte d'Aiguemont,
Armé de teſte en pied, d'une grand' aſſeurance,
A voir ſur ſon cheval ſa fiere contenance,
Qui monſtroit à ſon port, & maintien orgueilleux,
Eſtre quelque mortel de nos terreſtres dieux,
Qui entre de fureur dans la cavalerie
Du bataillon du Roi, comme en la bergerie
Le vieil loup qui deſcend de la foreſt de Blois,
Ne craignant des maſtins les furieux abois;
Mais le Paſteur venu, qui entend la cririe
De ces chiens & maſtins, non loin de la prairie,
Vient avec ſes amis, qui de grands coups frapans,
Font gaigner à la fin à ce vieil loup les champs.
Tel eſtoit Aiguemont, qui de toute ſa force
A les noſtres verſer de ſa lance s'efforce;
Mais venu noſtre Roi, on vit ſoudain ſon ſang
(Demi-mort ſur la terre eſtendu) jaliſſant,
Qui couroit, çà & là, aux bandes plus eſpeſſes,
Faiſant ſur l'ennemi incroyables proueſſes,
Frapant à toute reſte, à tors & à travers,
Tant de grands coups d'eſtoc que de tranchans revers,
Tant eſtoit enflammé, avec ſa compagnie,
HENRI, noſtre grand Roi, ſur la troupe ennemie.
O quel plaiſir de voir ce bon cheval Bayard
Marcher deſſus les morts, furieux & gaillard,
Qui rue, qui hanniſt, & qui de ſes pieds verſe
Autant d'ennemi morts qu'il trouve, à la renverſe,
Et de voir noſtre Roi par la plaine marchant,

Tenant dedans ſa main Durandal bien tranchant,
Pourſuivant l'ennemi au bas de la vallée,
Se mettant au plus fort de toute la meſlée,
Où il fut attaqué d'eſtrangers infinis,
Qui ne furent long-temps ſans en eſtre punis,
Qui de tout leur pouvoir, leurs forces & puiſſances,
Taſchoient à le verſer avec leurs longues lances,
L'inveſtiſſant autour, comme troupes de loups,
Eſcartez dans le bois, cachez dedans les houx,
Qui fins & cauteleux, ſurprennent au paſſage
Le Paſteur ramenant ſes moutons de l'herbage,
Cherchant les beaux chemins, de peur que les buiſſons
Ne gaſtent, retournans, leurs eſpeſſes toiſons;
Ha qui treſſailliſſant entrevoit ceſte bande
De ces loups éfroyans, entrer dedans la lande
Pour ravir ſes moutons; mais lui, fort diligent,
Tant qu'il peut ſes brebis & ſes aigneaux défend,
Et tache à deſtourner, ne manquant de courage,
De ces loups affamez la furieuſe rage,
Frapant de ſa houlette, & à coups de baſtons,
Qu'ils n'enlevent, ſubtils, ſes brebis & moutons.
Tel eſtoit en ce jour ce noble Roi de France
Contre ces Eſpagnols, ſe mettant en défenſe,
Qui ſe trouve à la fin de long travail laſſé,
Entre tant, lui ſeulet, tellement oppreſſé,
Ha qu'il ne pouvoit plus preſque avoir ſon haleine,
D'extrême ſoif preſſé, qu'avecques grande peine.
Toi, Muſe, qui ſçais tout, je te prie dis-moi

Qui de tant d'ennemis délivra noſtre Roi.
Ce fut ce Prince & chef de l'ordre des Archanges
Qui le contregarda des nations eſtranges,
Ce grand guerrier Michel, qui conduiſoit ſa main,
Envoyé tout exprès du grand Dieu Souverain,
Qui lui avoit baillé ce jour la ſainte garde
Du Monarque Gaulois : (ô ſacré ſauvegarde)
Qui accomplit ſi bien le ſaint commandement
De Dieu, qu'il n'y faillit d'un ſeul point ſeulement.
Il avoit un habit de fin lin à ouvrage,
Surpaſſant en blancheur la montagniere naige,
En perfection beau, un œil eſtincelant,
Le maintien gratieux, le viſage riant,
Qui d'autant qu'il eſtoit à HENRI favorable,
D'autant à l'Eſpagnol eſtoit eſpouventable,
Qui eſtoit richement ſous ſa cazaque armé
D'un harnois bon & fort de toutes parts ſemé
D'eſtoiles de fin or, qui eſtoient reluiſantes
Comme celles qui ſont au firmament brillantes.
C'eſt lui qui repouſſoit de ſon glaive tranchant,
Duquel il déchaſſa autrefois ce meſchant
Lucifer aux enfers, la furie barbare
De l'Eſpagnol cruel, orgueilleux & avare ;
Car d'autant qu'il penſoit, enflammé de courroux,
Pour tuer noſtre Roi, geter ſur lui de coups,
Ceſt Ange autant de fois regetoit en arriere
Les coups qu'il prévoyoit de la troupe guerriere,
Leur faiſant reſſentir de ſa main & bras fort,

Sans qu'il feuſt recongneu, ſon merveilleux effort,
Contraint à la parfin, par la vive pourſuite
De l'Hercule Gaulois, ſe mettre eux-meſmes en fuite.
Ce ne fut toutesfois onques en leur pouvoir,
De ce beau jouvenceau envoyé du Ciel voir;
Et auſſi que de voir d'un Ange la préſence,
C'eſt un des plus grands biens, & digne récompenſe
Que l'on pourroit avoir: à celui ſeul eſt deu
Que le grand Dieu d'en-haut a choiſi & eſleu,
Qui parfaict & entier, & net de conſcience,
Remet du tout en lui ſa dévote eſpérance.
O trois & quatre fois, ô Prince valeureux
Par ſus tous Rois vivans, & Monarques heureux,
Roi bien-aimé de Dieu, le Ciel, la Terre & l'onde,
Combattent pour ton nom, brief tout l'univers monde!
Or en ce meſme inſtant qu'eſtoit de toutes parts
Inveſti noſtre Roi, de gendarmes ſoldarts,
De Walons & Flamans, ſe préſente l'image
Du pere d'Aiguemont; mais non tel le viſage,
Que quand il attaqua près la Fere nos gents,
(Surpris au deſpourveu) le jour de ſainct Laurens,
Ou entre autres François y délaiſſa la vie,
(Sa perſonne n'eſtant de ſes troupes ſuivie)
Le Prince d'Anguien, ce Prince valeureux,
Enſuivant la vertu de ſes braves Ayeux,
Mais tel que quand il fut mené droict au ſupplice,
Condamné à la mort par la haute juſtice
De l'Eſpagnol cruel, qu'il fut décapité,

De toutes parts de ſon ſang ſon corps enſanglanté,
Eſpouvantable à voir, qui lui tint tel langage:
Quel erreur t'a conduit! Quelle fureur & rage?
Quoi donques tu ſouſtiens ceux qui ont mis à tort
Ton pere injuſtement (ô meſchant) à la mort;
Si tant peu tu avois de cœur & de prudence,
Elle t'eſmouveroit à chercher la vengeance
De ton pere meurtri; qu'avoit-il mérité
Pour à la mort avoir eſté exécuté
Par les mains des bourreaux, ſinon que d'avanture
D'avoir au monde mis ſi fauſſe créature.
Ha! telle cruauté les lions furieux,
D'ordinaire hantans les plus horribles lieux,
Ne voudroient perpétrer: ô ſur tous miſérables,
Je ne te requerrai que la mort lamentable
De moi, ton géniteur, ſoit vengée par toi,
Que je vois ſe bander contre un ſi brave Roi,
Mais bien pour t'annoncer certainement & dire
Que je t'ai dédié juſtement, en mon ire,
Aux eſprits ſtigieux, & jà t'attent au port
Le rechigné Charon pour te paſſer au bord
Du bruſlant Phlegeton, auſſi-toſt que ta vie
Par la fiere Atropos aura eſté ravie.
Après qu'il eut ce dit avecques un grand bruit,
Gémiſſant par les airs de lui s'eſvanouit,
Et lui déſeſpéré d'une grande furie,
Avant que de mourir propoſe oſter la vie
A ce grand Roi guerrier, & de faict de ce pas

S'adreſſe contre lui, qui ne s'en doutoit pas,
A d'autres attentif, qui de ſa forte lance
S'aheurta contre lui de toute ſa puiſſance,
Lequel coup toutesfois en rien ne l'offenſa;
Car eſtant deſtourné, à coſtiere paſſa.
Quoi ne pouvant ſouffrir ce Prince debonnaire
Tels ou ſemblables mots, lui diſt en grand colere:
Tu dégénere bien te diſant eſtre enfant
Du Comte d'Aiguemont, jadis ſi triomphant.
Hé n'as tu pas de honte, ô race de vipere,
Te diſant eſtre iſſu d'un ſi excellent pere?
Que maintenant tu ſois le chef & conducteur
De l'Eſpagnol, qui eſt le principal autheur
De la mort de ton pere? & de faire la guerre
A ſon plus grand ami juſques dedans ſa terre?
Qui eſt directement contre droict & raiſon;
Mais tu ſeras puni de telle trahiſon!
Les cendres, les manes de ton valeureux pere,
Vont contre toi crians, & de ta bonne mere,
Se repentans en eux d'avoir ſur terre mis,
Pendant qu'ils ont veſcu, un ſi mal-heureux filz,
Et voudroient, quand tu fuz mis ſur la terrre au monde,
Que tu euſſes eſté noyé au fond de l'onde.
Mais tiens toi aſſeuré que de ton pere mort
Je vengerai ſur toi l'ombre, de mon bras fort,
Ou bien ayant de moi obtenu la victoire,
Tu t'en retourneras plein d'honneur & de gloire,

(Après que m'auras mis de mon cheval à bas)
Triompher vers les tiens de l'heur de mon treſpas.
Achevez ces propos, d'un grand revers d'eſpée
Sa cuiſſe juſqu'aux os de ce coup a coupée,
Qui de la grand douleur qu'il ſentit, tombe à bas,
Comme tout eſperdu, ſe rompant un des bras,
Et redoublant ſon coup, l'attrapa au viſage;
Ce faiſant, fut vengé ſur le champ de l'outrage
Que faict il lui avoit: Et où eſt ta valeur,
Aiguemont maintenant (diſoit-il) où ton cœur?
Et où eſt maintenant ta fiere contenance,
Où tes propos hautains pleins du vent de jactance,
Et où tes beaux diſcours, ô Comte d'Aiguemont!
Qui Hercule paſſois, & le fier Rodomont,
Te voila maintenant eſtendu ſur la place;
Que veux-tu, Aiguemont, dis-moi, que je te faſſe?
J'ai tort, je le confeſſe, ô magnanime Roi,
Si témérairement de m'eſtre pris à toi;
Je ne te requerrai, me faiſant courtoiſie,
Que le peu de mes jours qui reſtent de ma vie
Tu veuilles prolonger, mais bien, SIRE, ſi-toſt
Que mon eſprit ſera ſéparé de mes os,
Que tu me faſſe tant de faveur & de grace,
Pardonnant ma folie, & ma ſuperbe audace,
Que tu renvoye aux miens (deſconfortez) mon corps
Pour l'enſepulturer, choiſi entre les morts,
Et que le vil corbeau, en ayant pris paſture,
Ne lui ſerve ſon ventre enfin de ſépulture.

Auquel ce Roi benin reſpondit ces propos :
Je ne veux, Aiguemont, toi mort troubler tes os ;
Tout ce que m'as requis plein de miſéricorde,
Devoir d'un bon Chreſtien, de bon cœur te l'accorde.
Après qu'il eut ce dit, un doux ſommeil ſurpris
Le Comte d'Aiguemont, qui ravit ſes eſprits,
Lequel fut auſſi-toſt deſpouillé de ſes armes
Qu'il eut rendu l'eſprit, par noz François gendarmes.

ARGUMENT.

Le Comte de Saint Pol combat à côté de Henri, le Prince de Parme. Eloges, combats, vaillance de Danjeau, la Frette, du Lude, Chiquot, Chemerault, le Vicomte d'Aubeterre, Lyencourt, Sourdis, Foullebon, Pluvinel, Rive, Roche, Roquelore, Myosant, Fargis, la Tremouille, Montlouet, Beaulieu, d'O, qui se signalent dans l'armée du Roi. Dans celle de la Ligue, le Chevalier d'Aumale, Nemours, Rosne, & Bassompiere, prennent la fuite vers Chartres, & abandonnent les leurs à la merci de l'armée Royale.

LA HENRIADE.

LIVRE QUINZIEME.

APRES donc qu'Aiguemont, par la force & vertu
De l'Hercule Gaulois, eut eſté abbatu,
Beaucoup plus que devant redoubla la meſlée,
Qui fut par ces Walons Flamans renouvellée,
De voir leur conducteur ſur le champ eſtendu,
Jà tout nud déſarmé, ſon ſang vermeil perdu,
Faiſant de ſi haux cris & piteuſes complaintes,
De larmes & de cris diverſement conjoinctes,
D'extrême ire enflammez, qu'ils n'avoient rien au cœur
Que venger (ſur HENRI) la mort de leur Seigneur,
De faict vindrent charger d'infinis coups de lances
Ce magnanime Roi de toutes leurs puiſſances.
Mais tout ainſi qu'on voit le veneur prompt & fort
Qui veut envelopper le ſanglier en ſon fort
De toiles & maſtins, ce vieil ſanglier s'efforce,
Se voyant pris aux rets, tant qu'il peut de ſa force
A rompre les filets de ſes puiſſantès dents,
Se ſentant détenu eſtre captif dedans,
Qui fait tant qu'il ſort hors, & que de ſa dent blanche
Autant qu'il en rencontre, autant il en deſtranche.
Ainſi faict noſtre Roi, mettant devant ſes yeux
Le péril, le danger, où ces Flamans ligueux

L'avoient combattant mis, qui ſe fait faire place,
Tuant & renverſant de ſa grand coutelace,
Autant qu'il rencontroit d'Eſpagnols & Walons,
Entrant au milieu d'eux rompant leurs bataillons.
Le Comte de Sainct-Paul, cadet de Longueville,
Ne s'eſloingnoit du Roi, mais adextre & agille,
Vous le voyez marcher furieux à grands pas,
Au plus fort du combat, renverſant contre bas
Autant qu'il rencontroit d'ennemis ſur la plaine
Souſtenant le parti conjuré de Lorraine,
Je vous ferai ſentir, cruelz & inhumains,
Hé! combien de Sainct Paul peſent les fortes mains,
Diſoit-il courroucé, & puis de-là s'avance
Contre un qui veut tirer contre lui coup de lance.
Mais prévoyant ce coup, de ſon bon couſtelas
Il coupa ceſte lance & met ſon homme bas,
Le faiſant culbuter de ſon cheval arriere,
Tombant eſvanoui ſur l'arene ligere,
Dont l'on vit auſſi-toſt le champ naguere vert
De toutes parts du ſang des ennemis couvert,
Ayant dedans le corps ſa forte & bonne eſpée
Du ſuperbe ennemi juſqu'aux gardes trempée,
Dont tout incontinent un doux ſommeil le pris
Qui lui ravit du corps tous ſes vitaux eſpris.
Il eſtoit retenu par le Prince de Parme,
De tous les Eſpagnols le plus brave gendarme,
Et qui ſçavoit le mieux la maſſe manier,
Et auſſi eſtoit-il toujours aux coups premier,
Sur ces membres diſpos, terrible à voir en face,

Qui eſtoit deſcendu de la Royale race
Du Prince Chiquito, ſur lequel le pays
Du Royaume Moreſque à la parfin fut pris
Par ce grand Roi Fermund (les Seigneurs & les Princes
Se faiſans guerre entr'eux de toutes leurs Provinces);
Car voyant le diſcord & la diviſion
D'entre ceux du pays ne pert l'occaſion!
Mais ainſi qu'un lion qui deſcend de furie
Du ſommet du haut mont, en la baſſe prairie,
Pour ſa vie chercher; il trouve quelques loups
Au fort de la foreſt cachez dedans les houx,
Qui ſe battent l'un l'autre à qui aura la proie;
Quoi voyant le lion, ſon cœur ſailliſt de joie,
Qui vient deſſus les loups querelleux ſe jetter,
Auſquelz il fait le faon ou la biche quiter.
Ainſi fiſt lors Fernand, qui voyant les querelles
Des Mores Grenadois acharnez, immortelles,
Entre dans leurs pays mettant deſſous ſes loix
Le Royaume & le Roi du pays Grenadois,
Envoyant Chiquito (attendant que ſa vie
Lui euſt, par le deſtin, du corps eſté ravie
Pour ſon dernier lógis), en un plaiſant Chaſteau
Alpuxaire appellé, qui eſtoit le plus beau
Du pays Grenadin, diſtant d'une journée
De ſon riche Alhambra: ô heure infortunée
Pour toi, Roi Chiquito! ô Dieu! quelle douleur
De voir un ſi grand Roi réduit en tel malheur.
Il eut pluſieurs enfans, & entre autres le pere
D'Albumazar Hally, pendant ceſte miſere,

Qui fut en ſon vivant le plus grand cavalier
Du Royaume Moreſque, homme juſte & entier,
Qui délaiſſant la loi de Mahom l'infidele
Après ſon pere mort, s'eſtoit rendu fidele,
Et le grand Roi Fernand l'avoit en amour pris,
Entre tous Grenadois du Royaume conquis.
Or voilà d'où eſtoit ce brave Capitaine
Que le Comte Sainct Paul renverſa ſur la plaine
Du champ de Sainct André, par ſur tout eſtimé
Pour les grandes vertus dont il eſtoit doué.
Voyans ces Eſpagnols giſans ſur la campagne
Albummazard, un Chef des principaux d'Eſpagne,
Se ruent ſur Sainct Paul, qui fort bien ſe deffend;
Mais il n'euſt peu enfin réſiſter contre tant,
Et de bon-heur d'Anjeau, qui eſtoit d'Angleterre
Nouvellement venu, ayant laiſſé ſa terre
Pour la Religion, là vint à coups perduz
Qui ſe rue ſur eux, les jettans eſtendus
Roides morts ſur le champ: là vint auſſi la Frette,
Qui faiſoit bravement à ces Eſpagnols teſte,
Du Lude ſecondé, qui fut en ce conflict,
Pendant que l'ennemi par la plaine il pourſuit,
Bleſſé au bas du pied, d'un grand coup de piſtolle,
Après lequel donné, ſon ennemi s'envolle
Auſſi ligérement qu'on voit l'eſmérillon,
Qui tient dedans ſon bec le petit oiſillon;
Contre lequel il fiſt une telle pourſuite,
Que rien ne lui ſervit ſa diligente fuite,
En lui faiſant payer deſſus le champ le tort

Qu'il avoit faict au Lude, en le mettant à mort,
Lui paſſant au travers du corps ſa claire eſpée,
Qui de ſon ſang eſtoit toute teincte & trempée,
Le laiſſant eſtendu ſur la terre à l'envers,
Qui faiſoit en mourant plaintes & cris divers.
Vous aviez-là Chiquot qui n'eſpargnoit perſonne;
Mais tout ainſi qu'on voit la cruelle lionne,
Pourſuivant le veneur, par tartres & couſtaux,
Lui ayant finement ſurpris ſes lionneaux,
Pendant que par le bois elle eſtoit à la queſte,
Taſchant à rencontrer quelque farouche beſte
Pour nourrir ſes petits; mais eſtant de retour,
Elle ne trouve plus ſes petits, ſon amour.
Tantoſt çà, tantoſt là, court dedans le bocage,
Pluſtoſt eſt au milieu, & pluſtoſt au rivage,
Et pleine de douleur, va hurlant par le bois,
Faiſant infiniz cris de ſa piteuſe voix:
Et n'ayant peu trouver, après ſi longue chaſſe,
Le veneur qui a pris ſes petits à la trace,
Plus que par ci-devant ſentant ſaiſi ſon cœur
De n'avoir peu trouver, jà parti le veneur,
Se remet dans le bois, & pour paſſer ſa rage,
Deſire rencontrer quelque beſte ſauvage,
Sur laquelle elle peut deſcharger ſon mal-heur,
Pour adoucir le mal de ſa grande douleur.
Ainſi eſtoit Chiquot, qui rien plus ne deſire
Pour paſſer ſon ennui, ſa colere, & ſon ire,
Que trouver devant lui quelque fort eſtranger,
Contre lequel il peuſt ſon ire deſcharger,

Et de faict va donner ſur ces troupes d'Eſpagne,
Comme un loup enragé, qui bleſſe en la campagne
Autant de bœufs qu'il trouve, eſtans ſur les beaux prez
Venu le renouveau de mill' fleurs diaprez.
Entre autres en trouve un qui par ſa fiere audace
Penſe au hardi Chiquot faire quiter la place,
Monté à l'avantage, à la ſuperbe armé,
S'adreſſant contre lui, qui d'un cœur animé
Faict courir ſon cheval de toute ſa puiſſance,
Lui tirant vivement un coup de ſa grand lance.
Mais Chiquot prévoyant ce coup, bien adviſé,
Le deſtourne ſoudain, & l'euſt bien offenſé,
S'il ne l'euſt deſtourné, qui de toute ſa force,
Tenant dedans ſa main ſon couſtelas, s'efforce
De tuer l'ennemi, à quoi ne faillit pas,
Le faiſant culbuter de ſon cheval à bas.
Et redoublant ſon coup ſa belle & claire eſpée
Il a dans le gozier de ce brave trempée,
Qui, raillant, dit ces mots : Va-t-en meſſere ſot,
Rapporter aux enfers la valeur de Chiquot;
Il n'y a cavalier en toute la Caſtille,
Sans en excepter un, tant ſoit preux & habile,
Qui l'oſaſt attaquer, qu'il ne s'en repentis,
En maudiſſant le jour de s'eſtre à Chiquot pris.
Ayant ainſi parlé, il entre de bravade
Sur un auquel il donne une telle eſtocade,
Qu'il le verſe par bas, ſon cheval s'enfuyant
Tant qu'il peut, effroyé, ſans maiſtre par le champ.
Quoi ayant apperceu du ſommet d'une croupe

Qui

Qui n'eſtoit loin de-là une orgueilleuſe troupe
De ces fiers Eſpagnols, renverſent ſon cheval,
Languiſſant, eſtendu, deſſus le moiteux val,
Chiquot au bras bleſſé, & lequel à grand peine,
Tant il ſe ſent bleſſé, peut prendre ſon haleine.
Là vint un Eſpagnol qui cuidoit déſarmer
Chiquot de ſon harnois, pour après s'en armer;
Mais lui bien aſſeuré, recongnoiſſant l'envie
Que l'ennemi avoit de lui oſter la vie,
Il deſgaigna ſa dague, & de tout ſon effort
L'en frappe droict au cœur, duquel coup tomba mort.
Chemerault ayant veu, combatant, la deſtreſſe,
Du courageux Chiquot, d'une grande viſteſſe,
Accorut devers lui, pour lui donner ſecours
Qui vint fort à propos; car c'eſtoit de ſes jours
Pour l'heure ſans lui faict, en cent endroicts ſes armes
Rompues par les pieds des chevaux & gendarmes,
Et faict tant à la fin ce hardi Chemerault,
Qu'il s'aproche de lui (Chiquot) criant tout haut:
Or ſus, Chiquot, or ſus, leve-toi, prends courage:
Ce diſant, Chemerault faict tant qu'il le deſgage
Des mains des ennemis, donnant en ſa fureur
Sur un des plus vaillans, le frapant droict au cœur,
Sa lance ne le peut, ni ſa forte cuiraſſe
Garder qu'il ne rendiſt l'ame deſſus la place,
Tombant deſſus le champ de Diego le corps,
Quelque peu reſpirant encore, entre les morts,
Son cheval s'enfuyant, ſans renes & ſans bride,
Hanniſſant eſgaré, ſans conduite & ſans guide.

Qui fut grandement plaint, le voyant abbatu
Au milieu des chevaux, pour la grande vertu
Dont il eſtoit doué, la ſource & origine
De ſes majeurs eſtoient des vieux Ducs de Médine,
Ainſi qu'il ſe vantoit. Or Chiquot deſmonté,
Court après ce cheval ſur lequel s'eſt monté,
L'ayant habilement, par ſa grande viſteſſe,
Arreſté, démonſtrant de ſon corps l'allégreſſe.
Et puis de-là s'en va joyeux, ſe piaffant,
Se retirer bleſſé, pour eſtancher ſon ſang,
Délaiſſant Chemerault combattant en la plaine,
En danger ſans Enoch du faul-bourg de Vienne
Qui le vint deſgager, ſon couſtelas en main
Enſanglanté du ſang d'un ſuperbe Lorrain
Qu'il choiſit entre tous, eſtans en la bataille,
Vivant porte-guidon du Chevalier d'Aumalle,
Qui firent tous ſi bien, par la grace de Dieu,
Que l'Eſpagnol, contraint, abandonna le lieu,
Courant tant qu'il pouvoit, ſans prendre ſon haleine,
Vers Ivry, où eſtoit paſſé le Duc du Mayne,
Et puis de-là s'en vont reſjouis en leurs cœurs
De leurs fiers ennemis d'avoir eſté vainqueurs
Vers l'eſcadron du Roi, le trouvant à la fuite,
Qui de ſes ennemis faiſoit grande pourſuite,
Le Capitaine Enoch de toutes parts cherchant
S'il trouveroit Beaulieu quelque part dans le champ,
Qu'il avoit délaiſſé en pourſuivant la route
Du Chevalier d'Aumale, eſtant lors en deſroute,
Et le trouve à la fin marchant en bel arroi,

Faisant merveilleux faicts combattant près du Roi.
Non loin de là estoit le Vicomte Aubererre,
Semblable au Tracien, renversant contre terre
Autant qu'il rencontroit dedans les bataillons,
Soient d'Espagnols, Lorrains, Hollandois ou Wallons,
Et monstra bien alors, par sa grande prouesse,
Qu'il ne dégénéroit de l'antique noblesse
De ses guerriers ayeux, & voyans ces Flamans
Le meurtre qu'il faisoit, tant d'eux que d'Allemans,
Se jettent dessus lui de toutes leurs puissances,
Tirans à son cheval infiniz coups de lances;
Et sentant son cheval extrêmement blessé,
Qui estoit dessus lui en tombant renversé,
Il se leve soudain, & d'un hardi courage,
De se voir desmonté, propose cest outrage
Venger sur l'ennemi; mais il s'en va fuyant,
Non autrement qu'on voit les brebis par le champ,
Qui voient sur le soir, jà refaites & pleines,
Les grands loups affamez dessus les vertes plaines.
Et sans craindre danger, ou périlleux hazart,
S'en va droict attaquer un superbe soldart,
Qui estoit plus puissant que les trois plus forts hommes
Qu'on eust peu trouver lors en la terre où nous sommes,
Lui sacquant bravement le superbe estendart
De ces fiers Espagnols, après que ce soldart
Auroit esté tué, lui ayant son espée,
Passant outre son corps, en son sang noir trempée,
Le laissant sur la plaine estendu languissant,
L'esprit avec le sang de son corps vomissant.

Il estoit Aphricain de la ville de Thune,
Qui avoit demouré long-temps à Pampelune,
Banni de pere & mere, & de ſes chers amis,
N'oſant s'en retourner en ſon natal pays,
Ayant aſſaſſiné de force & violence
Un Seigneur du pays, pour avoir jouiſſance
De la mere & la fille, & s'en eſtoit fui,
Voyant que des parens il eſtoit pourſuivi,
Ayant paſſé la mer, traverſant les montagnes,
Pour ſe venir cacher aux dernieres Eſpagnes,
Qui ne pouvoit durer en quelque place & lieu,
Qu'il ne fiſt toujours mal, contempteur du grand Dieu,
Auſſi ſe vantoit-il, en ſa folie extrême,
Qu'il eſtoit deſcendu du géant Polypheme,
Qui commandoit jadis par ſus tous les géants
Qui les haux mons eſtoient de Sicille habitans,
Mais qui eut à la fin, par la cautelle & ruze
Du filz du vieil Laerte une fin malheureuſe,
Ulyſſe le laiſſant avecques ſes troupeaux,
S'enfuyant tant qu'il peut retrouver ſes vaiſſeaux.
Vous aviez d'autre part devers la main ſeneſtre
L'Eſcuyer Lyencour, habile & bien adextre,
Sourdis, & Foullebon, qui ſoutindrent le faix
Preſque tous les premiers qui firent de beaux faicts
Sur ces fiers Eſpagnols, eſtans toujours d'eux proche
Ces gentils Eſcuyers, Pluvinel, Rive & Roche,
Qui alloient devant eux ces Eſpagnols chaſſans
Comme les lévriers font les lievres par les champs;
Heureux celui, heureux qui en telle furie,

Tant ſoit-il aſſeuré, pour garantir ſa vie.
Là l'Eſcuyer Sourdis eut ſon cheval tué;
Mais tout incontinent on le vit remonté,
Qui ne perdit point cœur, mais qui fut davantage
Enflammé de fureur & d'ire en ſon courage.
Près de Sourdis eſtoit Renty, qui vivement
Pourſuivoit l'ennemi, ſe portant vaillamment,
Qui vit un Hollandois qui des ſiens ſe desbande
Pour venir l'attaquer, eſtant ſeul de ſa bande,
Auquel du premier coup lui jette un tel revers,
Qu'il l'envoie couché, ſur la terre à l'envers.
Or ceſtui eſtoit filz aiſné, & légitime
D'un nommé Crambophag, tenu en grand eſtime
Entre ceux du pays d'Hollande, en Noſtradam,
Sa mere en acoucha près le grand Océan,
S'allant lors promener deſſus le beau rivage
Que la mer calme eſtoit, ſans vents, ni ſans orage,
Qui d'elle eſtoit aimé comme le plus gaillard
De tous ſes chers enfans, & de ce bon vieillard,
Qu'ils avoient envoyé pour bruit & loz acquerre
Avecques d'Aiguemont, de mal-heur en la guerre.
Tout contre lui eſtoit un autre ſien voiſin,
Qui l'alloit ſecondant de bien près ſon couſin,
Qui vient à ſon ſecours; mais Renty de l'eſpée
Lui baille un ſi grand coup, que ſa main a coupée,
Et tant fut ce coup lourd, qu'un fort ſommeil le pris
Tellement qu'auſſi-toſt il fut de mort ſurpris.
Or ces Walons voyans l'audace & hardieſſe
De ce brave Renty, ſaiſis d'une triſteſſe,

Viennent tous contre lui, qui tuent ſon cheval;
Deſquels coups toutesfois il ne ſentit le mal,
Mais ſe leve liger, ſon eſpée tranchante
Maniant à deux mains des ennemis ſanglante.
Roquelore voyant près de lui renverſé
Le courageux Renty, craignant qu'il feuſt bleſſé,
Vient pour le ſecourir de ſon fort cimeterre,
Donnant ſur ces Walons, les renverſant par terre,
Autant qu'il en rencontre, autant en met à mort,
Nul ne peut réſiſter, tant eſt grand ſon effort;
Entre autres de fortune il trouve ſur la plaine
Un des plus hazardeux de la troupe Lorraine,
Voulant ſur lui tirer un coup de piſtolet;
Mais de bon-heur pour lui ne laſcha le rouet;
Car s'il euſt desbandé, certainement ſa vie
Euſt eſté de la mort en peu de temps ſuivie,
Roquelore indigné grandement en ſon cœur,
Réſout venger ce coup ſur ce même Ligueur;
Ce qu'il fit auſſi-toſt ayant faict ouverture
Son couſtelas tranchant plus bas que la ceinture,
Tellement que l'on vit de ſa plaie couler
Le ſang rouge & vermeil ſur le champ découler.
Il fut filz de Traxart, Gentil-homme fort ſage;
Sa mere ſe vantoit venue du lignage
D'un Seigneur du pays appellé en ſon nom
Entre tous renommé, le preux Prermotrocton,
Qui eſtoit deſcendu de la Royale race,
(Ainſi qu'il aſſeuroit (hardi) en toute place)
Des vieux Rois de Grenade, & vouloient cest enfant

Par ſur tous s'ils pouvoient le rendre triomphant,
Et l'avoient envoyé en Caſtille & Tollette
Pour des beaux arts avoir la ſcience parfaicte,
Qui profita ſi bien que de tous lui vivant
En l'art de négromance il fut le plus ſavant,
Toutesfois n'empeſcha ceſte belle ſcience
Dont il diſoit avoir la vraie congnoiſſance,
Qu'il ne paſſaſt enfin, & ne ſentiſt l'effort
Du dart envenimé de la cruelle mort,
Son ame s'enfuyant, deſpitée & courroucée,
D'avoir ſi-toſt, hélas, ceſte terre laiſſée.
Tout ainſi que jadis le filz aiſné d'Aymon,
Et Maugis le ſubtil, deſquels deux le renom
Eſt encores par-tout de leur valeur ſemée,
Maugré le temps rongeard, par dame renommée,
Lors qu'eſtans pélerins ils virent la cité
Qui par les Sarraſins ſurpriſe avoit eſté,
Abbattans à leurs pieds les ſoldars & gendarmes
Du ſuperbe Admiral, combien que nudz ſans armes,
Sauf Regnault d'un livier, Maugis de ſon bourdon,
Sans avoir d'un de ceux qu'ils rencontroient pardon.
Ainſi ces deux guerriers frappoient d'eſtoc & taille
Sur hommes & chevaux, ſortans de la bataille,
Et principalement ſur ces eſcrouellez,
Leurs corps puans infects, de leur ſang noir ſouillez,
L'ame de leurs vils corps s'en eſtant loin fuie,
Délaiſſez ſur le champ ſans ſouſpir ni ſans vie.
Vous avez Myoſant, qui eſtoit d'autre part,
Qui autant qu'il trouvoit de ſoldars à l'eſcart

D'Eſpagnols, où Wallons, de Lorrains ou d'Al'magne
Autant il en verſoit ſur la pleine campagne,
Qui vint de grand roideur de furie charger,
Frappant à toutes mains l'ennemi eſtranger,
Pour deſgager Renty, qui de travail & peine
Qu'il avoit enduré, eſtoit jà hors d'haleine,
Et le fiſt remonter nonobſtant tout l'effort
De ces fiers Eſpagnols ſur un bon cheval fort,
Et dont fut derechef par ces trois la meſlée
Plus que par ci-devant entr'eux renouvellée,
Qui d'ire & de fureur en leurs cœurs enflammez
Contre ces Eſpagnols, ſe lançoient animez,
Sans crainte parmi eux, au plus fort de la preſſe,
Leur ſervant la fureur pour lors d'aide & adreſſe.
Or le Roi cependant, d'un magnanime cœur,
Se monſtroit entre tous excellent belliqueur,
Qui alloit çà & là, comme un bon Capitaine,
Pour rallier ſes gens, eſcartez par la plaine,
Et lui-meſme prenoit ceſte peine & ce ſoin
De regarder par-tout où il eſtoit beſoin,
En les admoneſtant en beau terme & langage
De ſe monſtrer vaillans, & hardiz de courage,
Et qu'un chacun donnaſt, unanime & d'accort,
Deſſus les ennemis, ſans crainte de la mort.
Ayant ce dict, il rentre (hardi) en la bataille,
Où plus que ci-devant il deſtranche & deſtaille.
Le premier rencontré ſi droit le vint frapper,
Que bien il empeſcha de ce coup eſchapper,
Le renverſant à bas de ſon cheval, tout bleſme,

L'ayant pris droictement en la partie extreſme
Du ventre délicat ; & ſoudain on le vit
Sur la terre couché preſt à rendre l'eſprit,
Son ame s'envolant délaiſſant ceſte terre
Où ne reviendra plus, déteſtant ceſte guerre.
Il eſtoit Hollandois, de la ville d'Harlem,
Couſin de Crambophag, non loing de Noſtradam,
Un des plus grands Seigneurs qui feuſt près le rivage
Du profond Océan, & du plus grand lignage,
Eſtimé d'Aiguemont entre tous ſes amis
Comme un des plus vaillans venus de ſon pays,
Qui avoit amené une fort belle bande
Au Comte d'Aiguemont, du pays de Hollande,
Et qui eſtoit auſſi (haſardeux) couſtumier
De ſe trouver toujours au combat le premier.
Tout en un meſme inſtant la Trimoille rencontre
Thirogliph, & Pillon, freres, qui faiſoient monſtre
D'eſtre preux & vaillans ; & l'un d'eux d'un plein ſault
Hardiment la Trimoille il attaque & aſſault,
Sans lui dire un ſeul mot, lui tirant la piſtolle ;
Mais le coup deſtourné, un autre part s'envolle,
Qui fut ſi lourd & grand, ſi peſant & ſi fort,
Qu'il renverſe un des gens de la Tremoille mort,
Lui ayant proprement donné dans la viſiere,
Dont depuis ne vit pas, aveuglé, la lumiere.
Quoi voyant la Trimoille, animé en ſon cœur,
De voir devant ſes yeux mourir ſon ſerviteur,
Le pourſuit tant qu'il peut, & ſi proteſte & jure
Lui faire réparer en brief temps ceſte injure ;

Et faict tant à la fin qu'il rencontre au combat
Ces deux freres germains, & Thirogliph abbat.
Quoi ayant apperceu Pillon, ceſt autre frere,
Saiſi d'une douleur extrêmement amere,
Vint furieuſement, mettant tout ſon effort
Pour mettre s'il pouvoit la Trimoille à la mort,
Taſchant à le frapper d'une peſante maſſe;
Mais le coup ne porta qu'un peu ſur la cuiraſſe:
Et lui ne faillit pas, lui baillant tel revers
De ſon bon couſtelas, qu'il le jette à l'envers,
Faiſant avec ſon frere infinies complaintes,
Remplies de ſouſpirs & de piteuſes plaintes,
Regrettans en leurs cœurs, loingtains de leur pays,
De ſe voir au beſoin laiſſez de tous amis,
Qui eſtoient eſtimez autant que perſonnages
Du camp des Eſpagnols, au moins ſelon leurs aages,
A la guerre entenduz, qui s'eſtoient mis par mer
Pour ſe faire encor plus entre tous eſtimer,
Et eſtoient abordez avec leur compagnie,
Qu'ils avoient fait venir de la Cathalonie,
Au port (heureux) d'Anvers tenans à grand honneur
D'avoir le Duc de Parme à Chef & Gouverneur,
Eſtimé entre tous ces bravaches d'Eſpagne
Pour dreſſer une armée en la raze campagne.
Tout ainſi que lon voit advenir quelquefois
Deux loups qui ſont nourris dedans le fort du bois,
Qui font infiniz maux à tout le voiſinage
De brebis & moutons, faiſant un grand carnage,
Mais qui ſont à la fin avecques grands dangers

De leur vie ſurpris par les gentils bergers,
Leſquels ſe reſſentans offenſez du dommage
Que ces loups leur ont faict, en leur fureur & rage,
Eſtans à la merci mémoratifs du tort,
Les aſſommans de coups, ils les mettent à mort.
La Trimoille en pareil mit à mort ces deux freres
Iſſus de meſme pere, & de diverſes meres,
Qui tombent devant lui, ainſi qu'on voit ſouvent
Deux cheſnes abattus par la force du vent,
Lorſque le Dieu des dieux eſlance ſur la terre,
Juſtement irrité, ſon fouldroyant tonnerre.
Ces Heſpagnols dolens de voir ainſi mourir
Ces deux Cathalonnois, vont pour les ſecourir,
Braves & bien armez, tenans en leur main dextre
Un chacun d'eux la lance, & en la main ſeneſtre
L'eſcu Barcellonnois, qui de grande roideur
Attaquent la Trimoille, qui au milieu du cœur
S'en alloient l'aſſener ſans la grand prévoyance
Du ſage Myoſant, qui deſtourna la lance
Qui le ſuivoit de près, voyant bien qu'il n'eſtoit
Pour réſiſter à tant ſi lui ſeul combattoit,
Et ſe tirent tous deux quelque peu en arriere
Pour rallier leurs gens, eſcartez au derriere.
Pendant ces Eſpagnols enleverent le corps,
Marriz extrêmement, de ces deux freres morts,
Et les mettent tous deux en un cercueil enſerre,
Pour les enſepvelir en quelque ſaincte terre.
Derechef la Trimouille, & le preux Myoſant
Revindrent au combat, jà ralliez leurs gents,

Qui entrent courageux, s'eſtans par leur proueſſe
Faict chemin au milieu de la plus grande preſſe,
Sur ces fiers Eſpagnols, & ſe trouve un ſoldart
De tous ces Eſpagnols, le plus prompt & gaillard,
Ainſi comme ils diſoient, & le meilleur gendarme,
Selon le jugement de ce grand Duc de Parme,
Qui du pays eſtoit du riche Portugal,
De la ville & cité qu'on appelloit Roſtal,
Et eſtoit deſcendu de la Royale race,
Comme il s'alloit vantant jadis de ceſte place,
Ses membres bien fourniz, grand de corps & puiſſant,
Qui ſa lance coucha courant ſur Myoſant;
Mais ſage & adviſé, prévoyant la carriere
Que prenoit ſon cheval, le retire à coſtiere,
Qui à ceſt Eſpagnol ſi vaillant coup donna,
Que de ſon fort cheval la bride abandonna;
Et redoublant ſon coup, lui donne dans la face,
Duquel coup il tomba preſque mort ſur la place,
Mais non pas ſi ſoudain; car quelque peu de temps
Son cheval furieux le traiſna par les champs,
Où il mourut après privé de ſépulture,
Son corps ſervant aux loups & maſtins de paſture.
Non loin d'eux combattoient ces deux freres germains,
Fargis & Montlouet, qui à grands coups de mains
Frappoient tant qu'ils pouvoient ſur ces troupes d'Eſpagne,
Les jettans renverſez ſur la molle campagne,
Pluſtoſt à un Walon ils abbatoient le bras,

Pluſtoſt un Eſpagnol ils renverſoient par bas
Demi-mort gémiſſant, eſtendu ſur la plaine
Sans eſtre ſecouruz de ce Lorrain du Mayne.
Or Fargis rencontra au milieu du combat
Un ſuperbe Eſpagnol, qu'il renverſe & abbat
De deſſus ſon cheval, luí tenant tel langage:
Et où eſt maintenant, Eſpagnol, ton courage?
Je te ferai ſentir de mes bras la vertu,
Et combien eſt tranchant mon eſtoc & poinctu;
Ce diſant, lui donna un ſi grand coup d'eſpée,
Que la terre du ſang en fut toute trempée,
Qui le faict de ce coup tomber tout à l'envers,
Laiſſant l'ame ſon corps pour aller aux enfers.
Montlouet d'autre part trouve en ceſte tempeſte
Un auquel il donna ſi grand coup ſur la teſte,
Qu'il le fend juſqu'aux dents, & qui tout eſperdu,
Le laiſſe roide mort ſur la terre eſtendu,
Son ame s'enfuyant devers les manoirs ſombres,
Où ſe vont des Ligueurs rendre les triſtes ombres.
Proche eſtoit de ceſtui un ſuperbe eſtranger,
Penſant ſur Montlouet ſon compagnon vanger,
Son triſte cœur ſaiſi de grande deſplaiſance
Le voir ſi pauvrement mourir en ſa préſence.
Mais de ce mal-heureux outrecuidé l'effort
N'empeſcha Montlouet qu'il ne le miſt à mort,
Lui baillant ſi grand coup de toute ſa puiſſance,
Qu'il fit tomber des mains ſa forte & longue lance;
Et redoublant ſon coup, lui donne un tel revers,
Qu'il lui coupe le col, le jettant à l'envers,

Son eſprit s'enfuyant vers les enfers grand erre.
Délaiſſant ſon corps mort eſtendu ſur la terre.
Après qu'il eut ce fait, une force & vigueur
Vient derechef ſaiſir de Montlouet le cœur,
Où il fut rencontré d'un des ſoldars du Mayne,
Qui couroit çà & là à cheval par la plaine,
Qui le bleſſe bien fort; & combien que le cœur
Lui faillit preſque lors de l'extrême douleur
Qu'il ſentit de ce coup, toutesfois ne délaiſſe
A ſuivre l'ennemi au plus fort de la preſſe,
Et fait tant à la fin qu'il le trouve fuyant
De crainte & de frayeur ſon rang abandonnant,
Qui le ſuit tellement, que ſur le champ le tue,
Lui coupant le gozier de ſa dague pointue,
L'envoyant, deſpité, vers les manoirs obſcurs,
Lieux qui ſont deſtinés pour traiſtres & Ligueurs.
Mais tout ainſi qu'on voit deux bœufs à la charrue,
Qui du coultre tranchant coupent la terre nue,
Qui ſont par le joug fort ſeulement ſéparez,
Qui les tiens au labeur tout le matin ſerrez,
Accordans, bien unis par le joug qui les ſerre,
A labourer, ſoigneux, la dure & forte terre,
Ainſi ces Rambouillets ſe portoient vaillamment
Sans l'un ſe ſéparer de l'autre aucunement.
Or là ſe rencontra ce brave Secrétaire,
Qui non-ſeulement ſçait le ſecret du Roi taire,
Mais qui s'eſtant trouvé en infinis hazars,
Se monſtroit entre tous vrai nourriſſon de Mars,
Accompagné de d'O, qui tous deux faiſoient rage

De frapper & tuer, enflammé leur courage,
Contre ces eſtrangers qui s'enfuyoient de peur,
Pour de ces grands guerriers éviter la fureur,
Vous voyez devant eux s'enfuir à grandes bandes,
Tant ces fiers Eſpagnols, que ces troupes Flamandes,
De crainte & de frayeur, d'ainſi voir abbatuz,
Leurs compagnons bleſſez par leurs hautes vertus,
Non autrement qu'on voit la brebiette tendre
Qui voit venir le loup de loin pour la ſurprendre.
Or pendant que Beaulieu, & d'O, ſont pourſuivans
Ces Walons, ces Flamans, ces Eſpagnols fuyans,
Un d'entre ces Walons Hollandois ſe desbande,
Qui tout coi attendoit, lui ſeulet de ſa bande,
Les noſtres au paſſer, du Chaſteau d'Aigremont,
Et de long-temps ſuivoit le Comte d'Aiguemont,
Tenu & réputé entre les Gentils-hommes
Du pays Hollandois un des plus vaillans hommes,
Qui de grande fureur vient courageuſement
Se ruer deſſus d'O, & l'atteint vivement
Sur le feneſtre bras de ſa puiſſante lance.
Quoi d'O apercevant, voulant prendre vengeance
De ce fier ennemi, vivement le pourſuit;
Mais eſtant bien monté, ayant fuict ce coup, fuit,
Taſchant à recouvrer (ſe contentant pour l'heure)
Ses compagnons Flamans de ſi bonne avanture.
De Beaulieu ce voyant, rudement vint charger
Ce puiſſant Hollandois, deſireux de venger
D'O qui eſtoit bleſſé, & de premier s'avance
Deſchargeant deſſus lui de toute ſa puiſſance

Son eſpée poinctue ; & le coup fut ſi fort,
Qu'il le rend ſur le champ eſtendu comme mort ;
Et derechef lui tire un coup ſi grand & roide,
Qu'il ſentit auſſi-toſt de la mort paſle & froide
Tous ſes eſprits ſaiſis, ainſi fut deſconfit
Son corps enſanglanté laiſſé de ſon eſprit.
Et puis de-là s'en va monté ſur ſa cavale
Retrouver bravement la cornette Royale,
Où il cuidoit trouver noſtre bon Prince & Roi,
Craignant qu'il ne tombaſt en quelque déſarroi,
Qu'il rencontre au milieu de ſes braves gendarmes,
Faiſans ſi haulx exploicts & terribles faicts d'armes
Deſſus ces Eſpagnols, qu'il n'y a Eſcrivain,
Tant ſoit-il diligent, qui les peuſt de ſa main
Rédiger par eſcrit : les guidons & cornettes,
Furent de ces Walons incontinent deffaictes,
Et ceux qui les portoient à demi-eſperdus,
Les uns morts & bleſſés ſur la terre eſtendus
Et les autres contraints par la divine grace,
De lui quitter, fuyans tant qu'ils pouvoient, la place.
Ce pendant que Renty chargeoit le bataillon
D'un magnanime cœur du Flament & Walon,
O quel plaiſir de voir fuir de la bataille
Ce hardi Chevalier & hazardeux d'Aumalle,
De ſes chevaux ligers implorant le ſecours,
Eſtant acompagné de ſon couſin Nemours.
C'eſtoit à qui mieux mieux deſlogez ſans trompette
Seroit pluſtoſt d'eux deux, au lieu de leur retraicte,
Si fort eſpouvantez, que pœureux & tremblans,

Ils

Ils ſont plus morts deffaicts, qu'hommes vifs reſſemblans,
Et prennent leur chemin s'enfuyans à grand erre
Vers Chartres, avec Roſne, & l'aiſné Baſſompierre,
Ayans à l'abandon de noz braves ſoldars,
Laiſſé leurs gents de pied, avec leurs eſtendars,
Qu'eux-meſmes avoient rompus, paſſans deſſus la plaine,
Où eſtoient arrangez les fantaſſins du Mayne.

ARGUMENT.

HENRI IV va retrouver ſon armée ; joie qu'occaſionne ſa préſence ; & là ſe trouvent le Maréchal d'Aumont, le Grand-Prieur, Biron, Givry. Le Roi fait grace à un corps de Suiſſes qui reſtoient ſeuls de l'armée de la Ligue ſur le champ de bataille. En pourſuivant ſa victoire, le Roi endure une ſoif ardente : Hambrelin court lui chercher de l'eau qu'il lui apporte avec beaucoup de peine. Les payſans achevent de défaire le parti de la Ligue, & tuent un grand nombre de fuyars, & en font priſonniers. Mayenne ſe retire à Mantes, D'où il ſort peu après pour ſe rendre à Troyes. Cependant le Roi fait ſonner la retraite, & enſevelir les morts.

LA HENRIADE.

LIVRE SEIZIEME.

NOSTRE Roi donc ayant du tout en route mis,
Par ſa haute valeur, ces Ligueurs ennemis,
Il s'en reva joyeux, tenant ſon cymeterre
Encore tout ſanglant de ceux que ſur la terre
Il avoit renverſez, & à nud le branſlant,
Je ne m'esbahis plus (dit-il) ſi de Rolland,
(Parlant à ſon eſpée), & de la renommée
Eſt encore par-tout ce Royaume ſemée
Du filz aiſné d'Aymon, l'un ayant Durandal,
Et l'autre eſtant monté ſur ce brave cheval,
J'ai bien faict aujourd'hui à un chacun congnoiſtre
Que vous avez trouvé un auſſi brave maiſtre
Qu'eſtoit le preux Rolland, ô tranchant couſtelas!
Lorſqu'il te manioit, te tenant en ſes bras;
Et toi, gentil cheval, qui n'as pas en ce monde
Qui en dextérité te vaille & te ſeconde,
Et qui de race en race eſt venu de Bayard,
Cheval tant renommé, ſi vif, & ſi hagard,
Si tu pouvois parler, tu rendrois teſmoignage
Combien grand eſt d'HENRI de Bourbon le courage,
Et combien aujourd'hui j'ai renverſé de corps
D'Eſpagnols & Walons, qui depuis ſeroient morts,

Plus de cent ennemis ont ſenti d'aſſeurance,
Quelle eſtoit de mon bras la force & la puiſſance,
Les ayant délaiſſez, deſſus le camp faſchez,
Preſts à rendre l'eſprit, n'en pouvans plus couchez.
HENRI donc arrivé preſque en la meſme place
Dont il eſtoit parti, avec riante face
Retourne vers les ſiens, qui de le voir joyeux,
Du conflict retourné, font un cri merveilleux
Par toute noſtre armée, en ſigne de lyeſſe,
De le voir ſain & ſauf de retour de la preſſe,
Qui fut ſi eſclatant, que meſme les haux-bois
Retentiſſoient du ſon qui ſortoit de leurs voix.
Les couſtaux, les taillis, les landes & les plaines,
Furent à l'environ d'un VIVE LE ROI pleines,
Signe déclaratif ſans nulle fiction
Du zelle lors ardent de leur affection,
Rendant graces à Dieu, louange, honneur & gloire,
De lui avoir donné ſi heureuſe victoire.
La joie que jadis receurent les ſoldars,
Arrangez ſur les murs & furieux rempars
Du ſuperbe Illion, qui regardoient combattre
Leur Hector contre Ajax, taſchant à s'entr'abattre,
Les voyans ſains & ſaufs du combat de retour,
Ne fut à comparer à l'aiſe que ce jour
Receurent noz ſoldars, de revoir retournée
La perſonne du Roi, ceſte belle journée,
Sans avoir aucun mal; & le voyant venir,
Pluſieurs ne ſe pouvoient de joie contenir
De plorer tendrement, eſpouvantez de crainte,

Qu'il n'euſt en combattant quelque faſcheuſe atteinte.
Or là vient rencontrer, marchant en bel arroi,
Le Mareſchal d'Aumont, HENRI, noſtre grand Roi,
Après qu'il eut repris quelque peu ſon haleine,
Tout ſuant du travail du labeur de la peine
Qu'il eut en combattant, jà ralliez ſes gents,
Qui s'eſtoient eſcartez çà & là par les champs,
Avec le grand Prieur de retour de la fuite
Du ſuperbe Eſpagnol, qui avoit pris la fuite,
Eſtant accompagné du courageux Baron,
Filz de ce vieil Neſtor, le Marchal de Biron,
Et du vaillant Givry, dont on vit ceſte bande
Groſſir en un inſtant, ſe rendant forte & grande,
En remercians Dieu d'aiſe ſe carreſſans,
De voir leurs ennemis morts, ou bien languiſſans
Sur la terre eſtendus, & les Chefs en deſroute,
Ayant pris vers Ivry, & vers Chartres leur route.
De-là vont tous trouver le Mareſchal Biron,
Qui eſtoit demouré avec ſon eſcadron
Ferme ſans ſe bouger, ſa troupe bien dreſſée,
Qu'il avoit tout en un, en bel ordre amaſſée,
L'Eſpagnol ennemi, ou Lorrain cependant
Sage & bien adviſé, de pied coi attendant.
Ainſi que le chaſſeur qui s'en va à la chaſſe,
Qui au paſſer attend la beſte qu'il pourchaſſe
A la rive du bois, avecques ſes lévriers
Qu'il congnoiſt plus diſpos, habiles & légers:
Au ſemblable Biron attendoit ſur la plaine
En grand dévotion ces troupes de Lorraine,

Réſolu s'ils venoient l'attaquer en ſon fort,
Leur faire reſſentir du vieil Biron l'effort,
Et qu'il avoit encor, nonobſtant ſon vieil âge,
Les membres vigoureux, & ſur-tout bon courage;
Et qui ne furent point ſi ſots & eſtourdis
De s'oſer attaquer, ſoit en faicts, ou en dicts,
A ce grand Capitaine & général d'armée,
De la valeur duquel on voit la renommée,
Eſparſe en pluſieurs lieux, de langages divers
Des Royaumes loingtains, qui ſont en l'univers,
Ayant diverſes fois d'une face hardie
Entamé les combats, bataillant en ſa vie,
Jugeans en leurs eſprits, s'il avoit tant de fois
Souſtenu, combattant, des armées le faix,
Qu'il pourroit aiſément une jà esbranlée
L'aſchever, ſouſtenant le fort d'une meſlée.
Or Dieu fut ce jour-là tant favorable & bon,
Juge de tous noz faicts, à HENRI de Bourbon,
Qu'il vit devant ſes yeux la campagne couverte
Des ennemis meurtris, depuis que la cornette
Fut priſe du Lorrain, les autres s'enfuyans,
Le champ lui demourant arrouzé de leur ſang,
Et reſtoit ſeulement de tant de braves bandes
Que naguère on voyoit par les plaines & landes,
Superbes ſe vanter, que le Helevétien,
Qui ſe voyant laiſſé lui ſeulet ſans ſouſtien
De ces guerriers vanteurs de Lorraine & d'Eſpagne,
Arrangez au milieu de la raze campagne,
Ne laiſſa toutesfois, ſe tenant prés ſerré,

Se monſtrer au combat d'un courage aſſeuré.
Le Roi avoit moyen de le rompre & deffaire,
Et fut en doute un temps ce qu'il en devoit faire;
Les deffaire pouvoit juſtement, ayant pris
Le parti du Ligueur contre l'accord promis;
Ou bien ſi en faveur des fideles ſervices
A lui ci-devant faicts par les Royaux Suiſſes,
Il les doit préſerver du furieux effort
De nos braves ſoldars, les mettant tous à mort.
Mais de ce grand Monarque à la fin la clémence
Vuida le différend douteux de ſa ſentence,
Monſtrant combien il eſt miſéricordieux,
Deffendant à ſes gens de ne tirer ſur eux;
Et pour ſignifier de ce Roi debonnaire
En tous ſes faicts & dicts la clémence ordinaire,
Le Maréchal Biron fut par Sa Majeſté
Commis pour annoncer ſa Royale bonté,
Qui le voyant venir ſuivi de ſes gens-d'armes,
Mirent auſſi-toſt bas leurs reluiſantes armes,
Faiſans retentir l'air, les plaines, & les bois,
Des lieux circonvoiſins de leurs tremblantes voix,
Leurs ames d'un tel bien, de tel aiſe ravies,
Qu'ils jugeoient noſtre Roi ſeul autheur de leurs viés,
Proteſtans de bon cœur de ne porter jamais
Les armes contre lui, ſoit en guerre ou en paix,
Et furent jouiſſans du meſme bénéfice
Tous les François trouvez dans l'eſcadron Suiſſe;
Et pour encore plus monſtrer de ſon grand cœur
Juſtement irrité, l'inouie douceur,

Au lieu de triompher & mettre les bannieres
Qu'il avoit obtenues sur ces troupes entieres,
Attachées au cœur des beaux Temples sacrez
Qui sont à nostre Dieu de long temps consacrez;
Afin qu'à l'advenir de si belle victoire
A noz petits nepveuz il en fust fait mémoire,
Que fait-il? le courroux de son cœur appaisant,
Faict de leurs estendars à leurs Cantons présent.
Vaincre son ennemi, c'est un grand advantage,
Mais bien encore plus de vaincre son courage;
Un tel faict retient plus de la divinité
Du grand Dieu de là-haut, que de l'humanité.
Tout en un mesme instant, tant Mouy, que Humiere,
Là vindrent arriver & leur troupe guerriere:
Et ainsi que le Roi avoit faict dignement
Le devoir au combat, tant au commencement
Que jusques à la fin, d'un vaillant Capitaine,
Ayant, par sa valeur, mis en fuite le Mayne,
Il voulut faire aussi, sans prendre aucun repos,
Celui de Général, marchant à tout son gros,
Poursuivant la victoire, estant jà ralliée
L'armée qui s'étoit combattant escartée,
Et jetta devant lui, ce Prince tant humain,
Du grand Charles bastard, & à sa droicte main
Le Baron de Biron, Givry à la seneſtre,
Retenu entre tous les siens le plus adextre;
Ainsi donc nostre Roi, d'un pas hardi marchant,
Pour suivre l'ennemi, se remet dans le champ

Qui avoit délaiſſé ſa brave infanterie
A la diſcrétion de la cavalerie
Des vrais Royaux François, ſuivi de Montpenſier,
Du Prince de Conty, & de ce Comte entier
Le courageux Sainct Paul, puiſné de Longueville,
Qui nagueres eſtoit ſe monſtrant bien habille
Sorti hors d'Amyens, d'une belle façon,
Eſtant ſubtilement délivré de priſon.
Du Mareſchal d'Aumont, qui, nonobſtant ſon âge,
Avoit ce jour monſtré ſon généreux courage,
Celui lequel auſſi à-peine le cotton
Avoit environné de barbe le menton,
Le jeune la Trimoille, & pluſieurs Capitaines,
Qui eſtoient attendans noſtre Roi par les plaines.
Ainſi comme l'on voit les brebis & moutons
Qui reviennent des champs ſur le ſoir, gras & bons,
Le maiſtre qui les voit revenir de la prée
Si pleins & ſi refaicts, les voyant ſe récrée:
Pareil aiſe ſentit au-dedans de ſon cœur
Ce grand guerrier Henri, des François le Paſteur,
Voyant autour de lui une ſi belle bande
Qui le ſuivoit par-tout où il veut & commande.
Le gros de noſtre armée après venoit ſuivant
Que Biron conduiſoit, chacun tenant ſon rang,
Marchant aſſeurément ſur les plaines guerrieres,
Pour ſuivre le Lorrain, & ſes troupes guerrieres,
Qui tiroit vers Ivry, ſon cœur plus tourmenté
Que n'eſt le gallion des vagues agité,
Où noſtre Roi le ſuit; mais pour lui de bon-heure

Il avoit jà passé la riviere de l'Heure.
Et tout ainsi qu'on voit venue la saison
Que domine sur nous le signe du poisson,
Le froid vent Boreas qui sur la terre siffle,
Et puis recommençant plus que devant resiffle,
Tant son cours est liger, que de son sifflement
On ne peut remarquer la course aucunement,
Telle estoit du cheval Lorrain la grand visteſſe
Lorsqu'il fut eschappé du milieu de la presse,
Et aussi disoit-on que c'estoit un des vents
Qui l'avoit engendré, depuis cinq ou six ans,
En une grand jument du pays de Lorraine,
Qu'il trouva de fortune en passant par la plaine,
Près de Sainct Nicolas. Or pendant que d'Aumont
Les forces rallioit, tant d'en-bas que d'amont,
Vous voyez nostre Roi, qui de la grande peine
Qu'il endura ce jour, jettoit hors son haleine
De sa bouche (eschauffé) comme on voit des fourneaux
La fumée sortir par les haux souspiraux,
Lors que le Dieu boiteux, à son mestier habille,
En faveur de Thetys forgeoit pour son Achille
Un magnifique harnois, pour se venger d'Hector,
Suivant le sage advis d'Ulysse & de Nestor,
Après qu'on lui eut dit de son ami fidelle,
Bouillonnant de fureur, la piteuse nouvelle,
Qui avoit été mis par le bras grand & fort
De l'aisné de Pryam cruellement à mort,
Et qu'il l'eut dépouillé de ses divines armes
Dont il soulloit s'aider aux plus fortes alarmes,

Comme le cerf liger extrêmement laſſé,
Qui tout le long du jour a eſté pourchaſſé,
Deſire de trouver au milieu de la plaine,
Pour ſe déſaltérer, quelque froide fontaine:
De meſme noſtre Roi deſiroit, oppreſſé,
Trouver quelque ruiſſeau d'extrême ſoif preſſé,
Mais quoi? vous ne pouviez; car les eaux des fontaines
Coulantes doucement, de noſtre camp prochaines,
Eſtoient teintes du ſang ſorti des ennemis,
Qui par noz gents avoient eſté à la mort mis,
Et n'euſt-on peu trouver eau plus prochaine à l'heure
Que celle qui eſtoit de la riviere d'Heure,
Laquelle eſtoit auſſi toute rouge des corps
De ceux qui s'enfuyans bleſſez demouroient morts.
HENRI ne pouvant plus porter la ſéchereſſe
Qu'il ſentoit en ſa bouche, incontinent s'adreſſe
A un de ſes courriers de la ville de Blois,
Qu'il recongnut de loin, l'entendant à ſa voix,
Et lui tient tels propos d'une grande allégreſſe:
Sus, gentil Hambrelin, il faut que de viſteſſe
Tu m'aille incontinent chercher quelque peu d'eau
Pour me déſaltérer, ſoit de puits, ou ruiſſeau;
Car je ne puis porter une ſoif ſi extrême
Que je ſens dedans moi, me rendant paſle & bleſme.
Hambrelin attentif, s'en va ligérement
Chercher de l'eau au Roi, ſelon ſon mandement,
Qui va, qui tourne, & court, pluſtoſt par la campagne,
Pluſtoſt par le vallon de la proche montagne,
Pour taſcher à trouver quelque ruiſſeau plaiſant;

Mais Hambrelin n'avoit ni pinte, ni chopine;
Et ne voyoit maiſon qui de-là feuſt voiſine
Pour avoir un vaiſſeau, tout vuide eſtoit le champ;
On ne voyoit que morts, que le meurtre & le ſang,
Dont Hambrelin en lui ſe courrouce & deſpite,
Maudiſſant le Ligueur; & tous ceux de ſa ſuite,
Tantoſt çà, tantoſt là, par la campagne las,
Faiſant infinitez de plaintes & d'hélas,
Et tout ainſi qu'on voit la Preſtreſſe excitée,
Qui eſt de la fureur de Bachus agitée,
Faiſant ſon ſacrifice au milieu de la nuict
Sur le mont Cytheron, qui va, qui court & bruit,
Eſpouventable à voir volage en ſa penſée,
Ses deux yeux eſgarez, comme femme inſenſée:
Non autrement eſtoit d'Hambrelin la fureur,
Courant, & recourant, faſché d'ire en ſon cœur,
Ne pouvant rencontrer aux champs une perſonne,
Tant il eſt mal-heureux, qui tant peu d'eau lui donne.
Or faict tant par ſes pas le courrier Hambrelin,
Qu'il s'approche d'Ivry, tirant à droicte main,
Trouvant en ſon chemin une femme fort d'âge,
Dont il fut fort joyeux, en ſon triſte courage,
Priant lui enſeigner quelque ruiſſeau plaiſant,
Pour appaiſer ſa ſoif (demi-mort languiſſant),
Ou lui donner de l'eau de puis, ou de fontaine,
Pour le Roi, ſon Seigneur, qui l'attent en la plaine
Avecques ſon armée, (altéré) ſon retour
De l'extrême chaleur de la peine du jour.
Ceſte vieille entendant d'Hambrelin la nouvelle,

S'eſtonne grandement d'ouir ceſte merveille,
Affectueuſement Hambrelin ſuppliant
De lui monſtrer le Roi qui ſur nous eſt regnant,
Promettant lui donner en l'oſtant de la peine
En laquelle il eſtoit alégeance certaine,
Lui monſtrant un ruiſſeau qui d'enhault découloit
Sur le plaiſant vallon qui lentement couloit,
Où Monſieur Hambrelin ſera fraiſchit à l'aiſe,
Appaiſant de ſa ſoif ce faiſant la malaiſe,
Et puis de-là s'en va portant un plein vaiſſeau
Pour retrouver le Roi qui attendoit de l'eau.
Hambrelin retourné, le Roi, plein de grand aiſe
De le voir de retour, de ſon cheval ſe baiſſe,
Qui oſte, impatient, de ſa puiſſante main,
La cruche pleine d'eau que tenoit Hambrelin,
Qui en beut tout ſon ſoul, faiſant l'eſſai lui-meſme,
Ne pouvant plus porter une ſoif ſi extrême,
Et le ſurplus il baille à ceux qui de ſes gents
Se trouverent alors eſtre plus diligents,
Confeſſans devant tous que de meilleur courage
Onques il n'avoit beu un plus plaiſant breuvage,
Et que le doux nectar, boire divin des dieux,
N'eſtoit à comparer à celui de ces lieux.

Le Roi ne pouvant plus paſſer, pour la rupture
Faicte nouvellement du pont du fleuve l'Heure,
Par dedans le grand bourg du village d'Ivry,
Au rapport d'Hambrelin, extrêmement marri,
Ne voulut toutesfois laiſſer ſon entrepriſe,
Devers le guay d'Anet droit ſa briſée a priſe,

Qui eſtoit bien meilleur que le guai dangereux
Du village d'Ivry, par-tout profond & creux,
Et fut contraint de faire une lieue & demie
Pour ſuivre vivement ceſte troupe ennemie;
Mais cela toutesfois lors ne l'empeſcha pas
Que les chemins bordez çà & là ne trouvaſt
De ces fuyars Ligueurs, qui, bleſſez & débiles,
N'avoiént peu attraper les autres plus habiles,
Et demouroient, laſſez, à la diſcrétion
Des courageux ſoldars de noſtre nation;
Et les autres penſans éviter les furies
Du ſoldart impiteux, pour garantir leurs vies,
S'enfuyoient eſgarez, s'eſcartans par les bois,
Comme faict le ſanglier, qui oyant les abbois
Des turquets & clabots, & autres chiens de chaſſe,
Impétueuſement le ſuivent à la trace,
Qui cuidant éviter le furieux effort
De limiers acharnez, dans le plus eſpais fort
Se jette des taillis; mais nonobſtant ſa fuite,
Qui eſt mis à la fin par la vive pourſuite
De ces chiens à la mort; ainſi tomboient Lorrains,
Suivis de nos ſoldars, entre les rudes mains
Des payſans du pays, qui à grands coups de fourches
Les alloient aſſommans, les animaux farouches
Leurs ſervans de tombeaux, tant grand l'indignité
Eſtoit du villageois à bon droict irrité
Contre ces mal-heureux, les promeſſes frivoles
Ne leur ſervoient de rien, ni leurs douces paroles
N'avoient point de vertu, ni leurs plaintes & cris,

Tant eſtoient ces payſans acharnez, endurciz,
En leur impropérans infinitez d'injures,
Les appellans Lorrains, Eſpagnols & parjures,
Qui de loin avoient faict venir tant d'ennemis
Comme traiſtres meſchans, pour piller leur pays,
Et qu'à juſte & bon droit, renverſez ſur la terre,
Ils ſçauroient que c'eſt faire à ſon Seigneur la guerre,
Et que le mal par eux deſiré ſur autrui
Tomberoit juſtement ſur leur chef aujourd'hui;
Hé! quel divin démon me pourroit au vrai dire
Le carnage & les morts, que je les puiſſe eſcrire,
Demourez ce jour-là eſtenduz à l'envers
Par HENRI de Bourbon en mes carmes & vers?
Et des Seigneurs François, & les complainctes triſtes
Des bleſſez lamentans, leurs troupes deſconfites,
Et les maiſtres de camp que noz braves ſoldars
Firent leurs priſonniers, ayant leurs eſtendars
Quitez vilainement, comme le Dieu de Thrace
Tous les plus valeureux en proueſſe ſurpaſſe,
De meſme vous voyez par ſur tous le premier,
Marcher en bel arroi noſtre grand Roi guerrier,
Faiſant faicts merveilleux, frappant d'eſtoc & taille
Sur ceux qu'il rencontroit ſortans de la bataille,
Qui fuyoient devant lui ainſi que les aigneaux
Appercevans le loup, paiſſant par les préaux,
Qui tellement les ſuit, & d'un ſi grand courage,
Qu'onques un ſeul d'eux tous n'oſa tourner viſage,
Craignans, eſpouvantez, les efforts furieux
De nos vaillans ſoldars, qui ſe jettoient ſur eux,

Et principalement sur ces marrans d'Espagne,
Les rendans estendus morts dessus la campagne,
Nos gens mortellement, tous contr'eux d'un accord
En leurs cœurs animez de leur grave & fier port,
Les premiers qui avoient fuyans pris l'espouvante,
Font tant que le faulx-bourg ils gagneront de Mante,
Qui d'aprehension, espouvantez, tremblans,
Estoient beaucoup plus morts qu'hommes vifs resemblans,
Ayant abandonnés charettes & bagage
A la discrétion du soldart au pillage.
Là furent prisonniers infiniz partisans
Indignes de leur race, indignes de leurs rangs,
Ennemis conjurez de la France leur mere,
François, non pas François, mais race de vipere,
Entre autres Boys-Dauphin, le Comte Auffrich, Allemand,
Sigongne le Bloisien, Mesdavid le Normand,
Teniſſay, Descuneux, Bouchant la Chastelliere,
Quatre Maistres de Camp de la troupe guerriere
Des Ligueurs ennemis; Huguesſan l'orgueilleux,
Fallandre qui tenoit pour la Ligue dans Dreux,
Et autres infiniz que je ne mets en compte
Tant de leurs lascherez, en mon ame j'ai honte,
Fontaine dict Martel, le Champenois Lodon,
Qui tous avoient laiſſé fuyans à l'abandon
Leurs fantaſſins soldars, en ceste grand desroute
Chastenerais mourut, qui avoit pris la route
Devers le bourg d'Ivry, mais qui fut remarqué

A ſon très grand mal-heur ; car il fut attaqué
Si furieuſement en ces chaudes alarmes,
Qu'il fut contraint quitter ſes excellentes armes,
Recepvant infiniz grands coups de couſtelas,
A tant qu'il euſt eſté renverſé contre bas,
Un lui diſant ces mots : Maintenant ta folie,
Chaſtenerais, ſera par mon fort bras finie,
Qui avois entrepris, ſans craincte de la Loi
Du grand Dieu ſouverain, de tuer noſtre Roi ;
Va-t-en, va aux enfers, perfide ſanguinaire,
Recevoir de tes faicts le condigne ſalaire ;
Ce diſant, lui bailla de ſon eſpée au corps,
Le laiſſant eſtendu entre les autres morts :
L'un ſon caſque lui prend, l'autre ſon cimeterre,
L'autre ſon corſelet qu'il portoit à la guerre ;
Moreau prent ſon cheval, l'en ayant deſmonté,
Sur lequel bravement pyaphant s'eſt monté,
Son corps abandonné tout nud à l'adventure,
Des chiens & des oiſeaux qui en prendront paſture ;
Digne punition du perfide Ligueur
Qui oſe s'attaquer à ſon Prince & Seigneur :
Ainſi en advint-il aux géants de la terre
Qui furent fouldroyez par l'eſclatant tonnerre
Du grand Dieu Jupiter, & adviendra à ceux
Qui contre leur Seigneur oſent lever les yeux ;
Là furent ſur le champ de ces troupes deffaictes
Priſes par les Royaux plus de trente cornettes
De leurs gents de cheval, entre autres l'eſtendart
De ces fiers Eſpagnols, que le géant Trompart

Ceſte journée avoit, que le Comte Aubeterre
Lui ſacqua de ſes mains, le terraſſant par terre,
Et la cornette blanche où eſtoit le Lorrain,
Que Sigongne portoit contre ſon Souverain,
Que Roſny lui oſta, & enſeignes des bandes,
Tant de piétons François, que des troupes Almandes,
Quatre-vingt, ſans nombrer vingt & quatre eſtendars,
Deſſouz leſquels marchoient les Suiſſes ſoldars,
Qui s'eſtoient venus rendre à la clémence grande
De ce Roi valeureux, qui aux Royaux commande.
Où eſtois-tu alors, ô vieillard bien-heureux,
Qui par ſix ans entiers as ſenti mal-heureux,
De l'Eſpagnol cruel, en danger de ta vie,
En ſes ordes priſons l'extrême barbarie,
Et qui à ton retour de la Flandre depuis
Fiz ſentir aux Ligueurs qui aſſiégeoient Senlis,
La force de ton corps, & de ta main habille,
Acompagnant pour lors le Duc de Longueville,
Chargez ſi à propos, qu'ils furent tous deffaicts,
Pris ſur eux dix canons, les pouldres & boulets;
D'Aumale & Ballagny, pour garantir leur vie,
Eſtans contraints fuir, l'un vers la Picardie,
Et l'autre pourſuivi juſques dans Sainct Denis,
N'oſant ſe retrouver dedans ce grand Paris,
Craignant de ces mutins obſtinez la furie,
Pluſieurs des principaux ayans perdu la vie
De leurs plus factieux; ſi tu euſſes eſté lors,
Combien euſſes-tu faict ſortir d'ames dehors
De ces fiers Eſpagnols de la priſon mortelle,

Leur faisant ressentir de ta clere alumelle
Le tranchant affilé, les mettant à la mort.
En te ressouvenant en ton esprit encor
Des grandes cruautez que ces peuples barbares
T'ont faict souffrir estans entre leurs mains avares,
Détenu prisonnier. Et toi, qui en conseil,
Et en exploicts de Mars, n'as eu ci-bas pareil,
Après le grand BOURBON, ayant de ta vaillance
Faict preuve tant de fois en ses troubles de France;
Ou soit que le parti du Roi des Navarrois
Tu tinsses, ou de HENRI, dernier Roi des Vallois.
Lors principalement que d'un cœur magnanime,
Te monstrant estre filz naturel légitime
De ce grand Admiral, d'un bras nerveux & fort,
Tu vengeas bravement de ton pere la mort
Sur ces Parisiens, à la prise subtille
Que tu fis au faulx-bourg de ceste grande ville
De Sainct Germain des Prez, où pour le moins sept cens
Furent par toi ce jour occis, où par tes gents,
Mettant devant tes yeux la honte & vitupere,
Que firent ces cruels au corps de ton cher pere
Après qu'il eut esté de son fier ennemi
Massacré le cler jour de Sainct Barthelemy.
Où estois-tu aussi, Vicomte de Thureine,
Qui pris de ces marrans, as enduré la peine
De leurs cruels desseins? Lors que plus qu'un Rolland,
Te monstrant au combat furieux & vaillant,
Tu passas au travers de leurs superbes bandes

Compoſez d'Eſpagnols & de troupes Flamandes,
Sans que jamais ton cœur, de nature indompté,
Euſt peu eſtre par eux esbranſlé ſurmonté;
C'eſtoit faict, c'eſtoit faict lors de ceſte canaille
Si tu euſſes eſté au fort de la bataille.
Où eſtois-tu auſſi, valeureux Eſpernon,
Qui depuis le ſoleil levant as faict ton nom
Juſqu'au couchant voler, pour la loyauté grande
Qu'on recongneut en toi, & en ceux de ta bande
Vers le Roi dernier mort, ayant à toi recours,
Te mettant le premier, pour lui donner ſecours,
Lors que le Duc Lorrain à toute ſa puiſſance
Vouloit attaquer Blois, bouillant d'ire & vengeance
A l'encontre de lui: ha! Dieu! combien de corps
Euſſent eſté par toi couchez à terre morts;
L'Eſpagnol maintenant (renverſé contre terre)
Ne nous feuſt de rechef venu faire la guerre;
Et toi, bon villageois (à préſent mal-heureux)
Tu ſerois ſoubs HENRI, toi & les tiens heureux,
Labourant de tes bœufs les terres inutiles,
En paix & en repos, loin des fureurs civiles;
Mais Dieu qui eſt là-haut, qui veut noſtre bon Roi
En ſon adverſité l'éprouver en ſa foi,
Ne voulut que de tout ceſte gent mutinée
Contre ſon Eſtat feuſt ce jour exterminée,
Afin que tu congnoiſſe auſſi, peuple cruel,
Que c'eſt de délaiſſer ton Prince naturel
Pour ſuivre l'eſtranger. Or fiſt le Duc du Mayne
Depuis qu'il eut quitté l'enſanglantée plaine

En peu ſi grand chemin, qu'il pouvoit voir les tours
De la ville de Manthe, eſtant jà aux faulx-bourgs,
Mais qui fut repouſſé proche de la muraille,
Les bourgeois advertis qu'il avoit la bataille
Perdue, & qu'il fuyoit; & voyant que le cœur
Du peuple il ne pouvoit émouvoir par rigueur,
Fut contrainct de venir aux indignes prieres,
Découlant des deux yeux de ſes moites paupieres
Larmes abondamment! ſi les morts ont pouvoir
(Diſoit-il, contriſté) de vos cœurs eſmouvoir,
Ayez pitié de moi, vous mettant la préſence
De mon pere deffunct, qui a pour la deffenſe
De l'Egliſe Romaine, eſté mis à la mort,
Par grande trahiſon, ſe pourmenant au bord
De Loiret, petit-filz du grand fleuve de Loire,
Fleuve tant renommé, que ſon loz & ſa gloire
S'eſpand depuis Auvergne, où la naiſſance il prend,
Juſques-à l'Océan où ſon nom va perdant;
De mes freres auſſi qui ont par la furie
Du couſtelas tranchant, fini leur triſte vie,
Et puis les corps bruſlez par le commandement
De Henri de Vallois, & leurs cendres au vent,
Afin d'enſepvelir, s'il euſt peu, la mémoire
De ſi braves Seigneurs, les privans de leur gloire;
Mettez devant voz yeux les merveilleux effects,
Qui ont eſté par moi Chef de la Ligue faicts,
Si onc à Huguenot j'ai faict par tromperie,
Ou par autre moyen, ſortir du corps la vie;
Si onques vous m'avez porté quelque amitié,

C'eſt aujourd'hui qu'il faut que vous ayez pitié
De mon affliction: & tant eut la harangue
De ce Prince Lorrain qui ſortoit de ſa langue,
En ſon adverſité, de force & de vertu,
Que ce peuple inconſtant ſe ſentit abattu,
Et entra dedans Manthe avec petite ſuite,
Où il ne fut long-temps, redoutant la pourſuite
De ce grand Mars François, & ſon chemin a pris
Vers la riche Cité qui du Troyan Paris
Porte à préſent le nom, où ſeulement il paſſe,
Redoutant la fureur de cette populace,
Qui ne ſçavoit encor le déſaſtre & mal-heur
Tombé deſſus le Chef du partizan Ligueur.
Or jà du beau Phœbus la lumiere æthérée
S'eſtoit un peu de nous arriere retirée,
Qu'on advertit le Roi, que le Guyſard Lorrain
S'eſtoit ſauvé à Manthe avec un petit train;
Quoi ſçachant, commanda qu'on ſonnaſt la trompette
Pour rallier ſes gents, & faire la retraicte,
Qui fut auſſi-toſt faict, & s'en va vers Roſny,
Bourg qui eſtoit du tout pour l'heure deſgarni
De ce qui eſt beſoin pour appaiſer la rage
Du ventre famélicq, & ſans aucun bagage,
Ces Officiers eſtans en divers lieux eſpars,
Eſgarez çà & là pourſuivans les fuyars.
Noſtre Roi ne voulant ſouz un ingrat ſilence,
Mettre en oubli de Dieu la divine aſſiſtance,
Paſſa toute la nuict méditant les haulx faicts,
Que noſtre Dieu avoit ce jour-là par lui faicts,

Lui rendant à genoux de ſi belle victoire,
D'un cœur pur & dévot, graces, honneur & gloire,
Attendant que l'aurore euſt ramené le jour,
Et que ſes domeſtiqz euſſent faict leur retour;
Et repaiſſant ſon ame, appaiſant la famine
Ce faiſant qu'il ſentoit au bas de ſa poictrine,
D'un ſainct Cantique à Dieu, qu'il fiſt paſſant la nuict
Inſpiré de là-haut en ſon divin eſprit.
Or avant que du jour l'aurore avant-couriere
Euſt ramené çà-bas, la clarté journaliere,
Les domeſtiqz Royaux qui s'eſtoient ſéparez,
Pourſuivans par les bois les fuyars eſgarez,
Se trouvent devant lui en grande révérence,
Lui rendant la raiſon de leur tardive abſence,
Auſquels il commanda de rechercher les corps
Des ſiens, qui ſur le champ ſeroient demourez morts,
Ayans, heureuſement pour leur chere Patrie,
En combattant fini le reſte de leur vie,
Pour les enſepvelir & monſtrer le debvoir
Qu'un chacun Chreſtien doit vers ſon ami avoir,
Les faiſans enterrer avec larmes & plainctes,
En les acompagnans de piteuſes complainctes,
Juſte & dernier devoir que tout homme eſt tenu
De faire à ſon ami de la mort prévenu.
Alors que l'on voyoit les champs & fortes villes
Du Royaume François bruſler d'armes civiles,
Et que pluſieurs vouloient, deſnaturez, ſans foi,
Déchaſſer meſchamment leur légitime Roi,
En ce temps, ô mon Roi, au milieu des allarmes

J'eſcrivois dedans Blois, mon pays, tes faicts d'armes,
Que je veux conſacrer à l'immortalité,
Afin qu'il ſoit toujours à la poſtérité
Mémoire de tes faicts & de ceux de la race
Qui tes rares vertus enſuivront à ta trace;
Mais pourveu toutesfois que tu ayes le ſon
Agréable, mon Roi, de ma vraie chanſon,
Las qui a eſté faicte au lieu de la muſette,
Au ſon eſpouventant de l'horrible trompette.

Fin de la Henriade.

VISION DE L'AUTEUR.

AU ROI.

La mere de Memnon du jour l'avant-couriere,
N'avoit encor çà-bas la clarté journaliere
Ramené aux mortels, que le ſomme oblieux
Me charma tellement les paupieres des yeux,
Arrouſée de l'eau du fleuve d'obliance
Que je perdis du tout de moi la ſouvenance;
Mes membres demourez ſans poulx, ſans mouvement,
Ainſi que ceux qui ont perdu tout ſentiment.
Là je vis en eſprit (combien qu'on dict que ſonges
D'ordinaire ne ſont que fables & menſonges)
Choſes en mon dormir ou tel contentement
J'en receu en mon cœur, que le ſeul penſement
Me contente y penſant; je voyois en la dextre
Mon Roi tenir ſon ſceptre, & en l'autre feneſtre
La main de ſa Juſtice, en un beau Troſne aſſis,
Reveſtu du manteau Royal de fleurs de lis
De toutes parts ſemé; ſa teſte couronnée
D'une couronne d'or de tout temps ordonnée
Du grand Dieu de là-hault aux Monarques & Rois
Qui doivent gouverner le ſceptre des Gaulois,
Après avoir eſté au chef, en la poictrine,
Aux eſpaules, aux bras oingt de l'huile divine,
Envoyée jadis exprès en ces bas lieux
Au premier Roi Chreſtien le grand Clovis, des cieux.
Or moi, comme ravi de la divine grace,
Que je contemplois eſtre en ſa Royale face,
Et voyant que ſans ceſſe il avoit de ſes yeux
Sur moi m'enviſageant le regard gracieux,
Je m'approche de lui en faiſant de ma langue,
Levant mon ame au Ciel, la ſuivante harangue.

O Dieu qui es là-hault, Pere de l'Univers,
Qui as premiérement donné cours à mes vers,
M'ayant choisi sur tous pour dire les louanges
Jusques aux nations qui sont les plus estranges
De ton Roi bien-aimé; quelles graces de cœur
Te pourrois-je assez rendre aujourd'hui de l'honneur
Que ta bonté lui faict! O combien admirable
Tu es en tous tes faicts, ô Seigneur redoutable,
Envoie-lui du Ciel ta justice & ta paix,
Et qu'il soit obéi comme Roi désormais,
Mettant fin par ta grace à ces guerres civiles,
Faisant mettre armes bas, en remettant les villes,
Les forts & les Chasteaux rebelles en sa main,
Comme donné de toi pour nostre Souverain.
France, que tu peux voir en grand magnificence
Oingt de l'huile céleste, ensuivant l'ordonnance
De ses divins Ayeux, ores resjouis-toi,
C'est aujourd'hui qu'il faut reconnoistre ton Roi,
Unissant tes enfans, enfanglantant leur lance
Du sang payen, monstrant leur prouesse & vaillance:
Faictes voz noms François depuis le Pol Artiq'
Par vos valeurs voler jusques à l'Antartic;
Faictes bouffer au vent sur les eaux marinieres,
Comme ont fait voz Ayeux, vos enseignes guerrieres;
Regaignez la Cité où pour nous tous souffrit,
Miserables pécheurs, le Sauveur Jesus-Christ,
Remplissant le terroir des plaines Ydumées,
Bien unis & d'accord, de vos grandes armées:
C'est-là où il vous faut, magnanimes de cœur,
De voz bras vigoreux démonstrer la valeur:
C'est-là, François, c'est-là où il faut faire guerre,
Non pas enfanglanter vostre mere la terre:
C'est-là où il vous fault aller chercher, guerriers,
Non pas en ces Pays les palmes & lauriers.
Hé ne voyez-vous pas comme la renommée
Est jusques aujourd'hui encor par tout semée

Des exploicts valeureux d'un Paladin Rolland !
Qui se monstrant sur tous hazardeux & vaillant,
Suivi des Pairs de France, & autres Capitaines,
Ont osé attaquer jusques dedans leurs plaines,
Armez d'un cœur Royal, Sarrazins & Payens
Voulans exterminer la Foi & les Chrestiens.
O Dieu, combien de fois les troupes Sarrazines
Ont rougi de leur sang les plaines Palestines.
O combien de milliers ont esté veu de corps
Qui seroient demourez estenduz roides mors
Par ces braves guerriers du Royaume de France,
Pasture des corbeaux, leur seule confiance
Mettant au Dieu vivant; mets-toi devant tes yeux
Celui qui est le Chef, mon Roi, de tes Ayeux,
Et comme il s'est acquis une gloire immortelle
Par ses faicts valeureux, & la joie éternelle.
Ainsi, mon Prince, ainsi j'en espere de toi,
Imitant la vertu de ce valeureux Roi,
Et que tu envoiras tes phalanges guerrieres
Planter dessus les tours de Sion tes bannieres.
Et afin que tu ayes, estant ton peuple en paix,
De celui qui premier a rédigé tes faicts,
Et de ton grand Loys, nouvellement l'Histoire,
(Estant en ta grandeur) à l'advenir mémoire,
Je te prie recevoir, Prince doux & humain,
Ce glaive que je tiens, fabriqué de la main
De ceste ouvrier divin, qui, sur toute la bande
Des esprits bien-heureux, là-haut au Ciel commande,
Dont tu auras besoin, mon Prince, ci-après
Pour maintenir ton peuple en bonne & seure paix.
Or après avoir faict (en toute révérence)
Présent de ce beau glaive à ce grand Roi de France,
Il le prist de sa dextre, & d'un regard joyeux,
Me dict ces propres mots : Ce glaive prétieux
Me vient bien à propos; car par celui j'espere
Dedans bien peu de jours le rebelle deffaire

Qui me contrarira; il n'eſt forgé de main
D'homme qui ſoit vivant, mais du Dieu Souverain,
Dont je t'en remercie, & aurai ſouvenance
Si je puis une fois eſtre paiſible en France,
Mes ſubjects bien unis, du don que tu m'en faicts,
Et de la peine auſſi qu'à deſcrire mes faicts
Tu as juſqu'ici pris, & de ce Roi de France
Dont mes Ayeux premiers ont eu jadis naiſſance.
Ce faict, il me ſembla que d'en-hault deſcendit,
Et s'addreſſant à moi, que ces mots il me dict
D'un viſage riant: Je ſouhaite & deſire
Le Livre que tu m'as donné avecq toi lire.
Qui fut bien eſtonné ſur l'heure, ce fut moi;
Car il me ſembloit voir en la main de mon Roi
Un Livre qui eſtoit de pierres prétieuſes
De toutes parts couvert, des Indes bien-heureuſes
Venues de nouveau, en quoi avoit eſté
Ce glaive que j'avois faict à Sa Majeſté
Nagueres transformé: ô quelle reſverie,
Diſois-je en mon eſprit, hé eſt-ce enchanterie?
Ou bien la vérité? veillé-je, ou ſi je dors?
Non je ne reſve pas; car je ſens de mon corps
Les membres ſe mouvoir: & voyant qu'audience
Il me ſembloit preſter par ſa grand' patience,
En deſſerrant mes dents (de ma langue l'encloz)
Je commence, aſſeuré, lui dire ces propos:
Je rends graces à Dieu, jour (SIRE) & nuict ſans ceſſe,
Soupirant en mon cœur d'aiſe de la lieſſe
Qu'en mon ame je ſens de t'avoir inſpiré
A ſuivre le chemin de tous tant deſiré,
Où, depuis Clovis, ont cheminé tes Anceſtres,
Par le moyen duquel cent fois ſe ſont faicts maiſtres
Des Royaumes Payens en leur impoſant loi,
Cuiraſſez & tarquez du bouclier de la Foi.
Car, SIRE, ſois certain, ſi tu n'euſſes embraſſée

Noſtre Religion, la tienne délaiſſée,
Que c'eſtoit faict de toi, tes fideles Royaux
Réſoluz te laiſſer, ne pouvans plus les maux
De la guerre endurer. Je vis en ma préſence
Les larmes de ſes yeux couler en abondance
Mes propos achevez, teſmoignant la douleur
Qui alloit tourmentant ſecrettement ſon cœur,
Qui après que la voix de ſa langue perdue,
Revenus ſes eſprits, lui eut eſté rendue,
Jettant du plus profond ſouſpirs & gros ſanglots,
Me diſt (me regardant en la face) ces mots:
Je vouldrois de bon cœur, pour aſſouvir l'envie
Que je ſçais que pluſieurs, mon Dieu, ont ſur ma vie,
Que tu m'euſſe tant faict de bien & de faveur,
D'avoir pluſtoſt eſté quelque ſimple paſteur,
Que le ſceptre tenir en ſigne de puiſſance
Pour manier l'eſtat des affaires de France.
Heureux, HENRI, heureux ci-devant plus cent fois
Que tu n'es à préſent, alors que tu eſtois
Vers les mons Pyrénés, pourſuivant à la trace
Quelque vieil cerf cornu avecq tes chiens de chaſſe,
Sortis des haux rochers de Paſmiers ou de Foix,
Pour chercher ſa paſture ordinaire au grand bois,
Ou de quelque ſanglier rencontré paiſſant l'herbe
Près du buiſſon eſpaix en la foreſt de Therbe;
» O ſceptre mille fois plus deſiré qu'heureux,
» Que celui qui te va cherchant eſt malheureux,
» Voyant devant mes yeux le mal qui environne
» Tant de jours que de nuicts le ſceptre & la couronne.
» O vous, bergers heureux, qui donnez à vos os,
» Quand il vous plaiſt, laſſez, ſur l'herbe le repos;
» Vous, villageois auſſi, qui cueillez en la terre
» Les beaux dons que Cerès venu le temps enſerre,
» La trompette animant le ſoldart à l'aſſault
» Ne vous eſveille point endormiz en ſurſault.
Or moi, triſte, voyant de pitié les complainctes

De la bouche ſortans de mon Prince non feinctes,
Je lui dis ces propos : Il me ſemble qu'à tort,
SIRE, vous tourmentez ; quel Prince n'a l'effort
De fortune eſprouvé, tant doué de ſageſſe
Ait-il onques eſté en ſa tendre jeuneſſe.
Celui qui eſt le Chef de tes divins Ayeux
N'a-t-il pas eſprouvé les efforts furieux
Des principaux Seigneurs du Royaume de France,
Le voulant deſceptrer par leur grande puiſſance ?
Tous vaillans & hardis de remarque & renom ;
Le Comte Provençal, le Tholozain Raymon,
Geoffroy de Luſignan, ſon oncle de Boulogne,
Le Druide Robert, & le Duc de Bourgogne,
Pierre le Duc Brethon, le Comte Nivernois,
Et autres infiniz Seigneurs Barons François,
Et meſme qui avoient appellé d'Angleterre
Le redouté Richard pour lui faire la guerre,
Qui depuis toutesfois, de mortels ennemis
Qu'ils eſtoient, furent faicts d'armes freres amis,
Après s'eſtre embarquez deſſus l'onde marine,
Deſlachant leurs courroux ſur la gent Sarrazine,
Ou ſur tous ſe monſtra aux coups toujours premier,
Ce ſaint Roi ton ayeul, magnanime guerrier.
O qu'il puiſſe eſtre ainſi de tes troupes guerrieres,
Qu'en brief nous les voyons ſur les eaux marinieres
Voguer à pleine voile, aux vents tes eſtendars,
Par-tout retentiſſant de tes braves ſoldars
Le nom & de leurs Chefs, qui auront à ta ſuicte
Paſſé les flots marins pour la ſecte maudicte,
Deffaire de Mahom ; car à toi, mon Seigneur,
Mon HENRI, t'appartient ſur tous Rois ceſt honneur.
Puis tu retourneras en grand reſjouiſſance
Les Sarrazins deffaicts au Royaume de France,
Où ayant achevé heureuſement le cours
En paix & en repos, jà vieil d'ans de tes jours,
L'ame eſtant de ton corps disjoincte & ſéparée,

S'en ira droit là-hault vers la voulte æthérée,
Où avecq tes Ayeux tu seras à jamais
Contemplant nostre Dieu, HENRI, mon Prince, en paix.
Le messager du jour, pendant que je sommeille,
De son chant esclatant en sursaut me resveille,
Me privant du plaisir que j'avois eu la nuict;
Car aussi-tost mon songe en l'air s'esvanouit;
Et moi frustré du tout de la joie incroyable
Que j'avois, estimant mon songe véritable.

LES

LES
TROIS PREMIERS LIVRES
DE
LA LOYSSÉE.

A TRES VERTUEUSE PRINCESSE,

CATHERINE DE BOURBON,

SŒUR UNIQUE DU ROI.

MADAME,

IL eſt certain qu'entre les vertuz, la vérité tient le premier lieu : combien qu'elle ſemble

quelque temps cachée au plus profond des abyſmes, comme vaincue par les impoſtures de la menſonge, ſa partie adverſe! on la voit à la fin toutesfois, (moyennant l'aide de ſon divin pere), retourner en grand' magnificence, ſe préſenter à la veue des hommes, triomphante des deſpouilles de la victoire qu'elle a obtenue contre ſon ennemie mortelle, ſoubz les enſeignes de laquelle j'ai combatu depuis l'aage de mon enfance juſques à préſent, & eſpere continuer juſques à la fin de mes jours, cauſe que j'ai entrepris un labeur ſi ardu & difficile, qu'il ſeroit ſuffiſant à charger le dos de ce fort géant, qu'on dict ſouſtenir le Ciel de ſes bras puiſſans, pour eſclairer, & donner à entendre la vérité aux ignorans, de l'origine de voſtre très-antique & Royale Maiſon (deſcendue de ce grand Roi, qui, en ſon vivant, a faict choſes ſi eſmerveillables, & enduré tant de travaux pour la deffenſe de la Religion Chreſtienne contre les Turcz & Sarrazins infideles, qu'elles ſont preſque incroyables) par les Livres que j'eſpere ci-après mettre en lumiere, moyennant l'aide du Roi, & de vous: les deux premiers deſquelz, MADAME, je vous envoye,

ſuivant la promeſſe que je vous en fiz, eſtant dernierement à Blois, qui vous rendra teſmoignage de ma bonne volonté, que je vous ſupplie très-humblement de recevoir d'auſſi bon cœur, que je les vous préſente, leſquelz ſi j'entends vous avoir eſté agréables, ce me ſera occaſion de continuer les autres ſubſéquens, qui ſont tant en voſtre honneur, que de tous les Princes qui ſont deſcenduz d'un Roi ſi vertueux & magnanime.

Priant Dieu cependant, MADAME, qu'il vous veuille maintenir en voſtre grandeur, & vous donner en ſanté longue & heureuſe vie, & en brief acompliſſement de voz ſaincts deſirs.

De Bloys ce dernier jour de Juin 1593.

Voſtre tres-humble & très-obéiſſant ſerviteur, SEBASTIAN GARNIER.

L'AUTEUR A SES LIVRES.

Mes chers amours, mes Livres bien-aimez,
D'un pied léger allez trouver MADAME.
Un plus grand heur ne desire mon ame,
Que de vous voir de sa faveur armez.

En sa faveur vous serez estimez,
Des beaus Esprits que mon Phœbus enflame.
En sa faveur, vostre gloire n'entame
La fiere dent des Momes animez.

Et puis MADAME estant seule lassée,
Soulagera sa Royale pensée,
En relisant les vers de son Garnier.

Qui lui promet, que bien-tost en lumiere,
Elle verra sa Loyssée entiere,
S'elle ne veut ses graces lui nier.

A MADAME CATHERINE,

SŒUR UNIQUE DU ROI.

A qui pourroit, mon Garnier, mieux
S'adresser, qu'à toi, CATHERINE?
Qui es venue, & tes Ayeux,
De la race saincte & divine
De ce grand Prince & Roi Loys,
Pour authoriser ses escris.

Claude Billard, femme de l'Autheur.

SONNET,

Jacques Hurault, Escuyer, sieur de la Pitardiere, sur les Œuvres de SEBASTIEN GARNIER.

NON, non, tout n'est tari par la mort de Ronsard,
Qui fut en son vivant l'ornement de la France,
Et des plus beaux esprits la fleur & l'excellence:
Les ruisseaux de la source en jettent autre part.

Muses, vous avez faict don de vostre bel art
A ce divin GARNIER, ravi dès son enfance
De vos saintes douceurs, qui donnent asseurance,
Qu'Apollon ses trésors volontiers lui départ.

Il a fondé dedans la plus claire fontaine
Du haut mont de Parnasse, & non sans grande peine
En a fait rejaillir un très-plaisant ruisseau,

Duquel il embellist ses œuvres admirables,
Qui feront à jamais aux Lecteurs agréables;
Car rien, rien, ne se voit au monde de plus beau.

A M. Garnier, Procureur du Roi à Blois.

QUI peut juger de Blois, & du Mans la querelle?
Blois donne l'avantage à son docte GARNIER.
Le Mans veut que le sien soit de tous le premier,
Qui chantent des neuf sœurs la science plus belle.

Mais las! lequel des deux, dis-moi, troupe immortelle,
En signe de conqueste, aura ton verd laurier?
Tous deux sont deux Phœbus, deux maistres du mestier,
Qui sainct, tes saincts honneurs, sainctement nous décele.

Tous deux font leurs beaux noms fameux par l'univers,
L'un d'un tragique plainct, l'autre d'un royal vers.
Tous deux, pour prix, ont pris une meſme couronne.

Honorez donc ces deux, qui ont un meſme nom,
Muſes de meſme gloire, & de meſme renom,
Et de meſme laurier qui leur front environne.

Jac. Pean. Advoc. à Blois.

In Henriada. Seb. Garnerii Procurator. Reg. Bleſis.

Subjectas oculis clades quas Gallia perfert,
Aſſiduis, Galli, proſequimur lachrimis,
Has tamen expreſſas, Garneri carminè, vultu
Excipimus lato, fauſtaque verba damus,
Artis opus rarum eſt: noſtros ita fallere ſenſus,
Ut non mœrentes, quæ ſibi mœſta, legant.

Joann. Pepin, Noviod.

EPIGRAMMA.

Ad do. Seb. Gar. Proc. Reg.

Sunt tua ſcripta viris, Garneri, cognita doctis,
Jamque tuum rutilat nobile mentis opus.
Magnus Alexander tumulum dum luſtrat Achillis,
Inventum: ſpirans, hos dedit ore ſonos,
Fœlix; quòd cecinit de te venerandus Homerus
Mirificas laudes, mirificumque decus:
Non magis arma viri laudat, quàm ſcripta Poëtæ,
Digna opere immenſo, conſilioque gravi.
Sic tu dum redigis Garneri, Gallica ſcriptis
Facta: opus immenſum laude virente beas.

A. Vaillant.

SONNET

Sur la Loyſſée de Sebaſt. GARNIER, Procureur du Roi au Comté & Bailliage de Blois.

Dis-moi, Phœbus, de quelle récompenſe,
De quel honneur rendras-tu guerdonné,
De quel laurier rendras-tu couronné
Ce Bastion, ce Grenier de ſcience;

Ceſt Océan, ce gouphre d'éloquence,
Qui par ſes vers rend le monde eſtonné,
Qui de tout temps eſtoit prédeſtiné
Pour ramener les Muſes en la France!

Bellay, Belleau, du Bartas, & Ronſard,
Muets, confuz, & baiſſants le regard,
Vont adorant l'unique Loyſſée.

L'aveugle Grec meſme s'en eſt piqué;
Car ſans un D. dont ceſt œuvre a manqué,
Il lui oſtoit l'honneur de l'Odyſſée.

N. C.

EPIGRAMMA.

In Loyſſeam Sebaſt. Garnerii, Regii Bleſis.

Gallia ſanguinei ſtudiis aſperrima Martis,
Dardanidas multos Æacidaſque tulit:
Quorum nominibus, jamjam invidioſa vetuſtas
Effusâ lethes officiebat aquâ.
Cum tua, Garneri, mens ſedibus edita celſis,
Virgilium Gallis Mæonidemque tulit.

Joann. Pepini Noviod.

ARGUMENT.

L'AUTHEUR, après avoir déclaré ſon intention, diſcourt l'heur & félicité du Royaume de France du regne de Sainct Loys, & de la viſion qu'il eut en une grande maladie, lui commendant de s'embarquer ſur mer, pour ſecourir les Chreſtiens, qui journellement eſtoient perſécutez des Sarraſins; & la réſolution qu'il prit avecq' tous les Princes & Seigneurs d'accomplir ce voyage, laiſſant le gouvernement du Royaume à ſa mere: & ſon partement de Paris pour aller à Lyon trouver le Pape Innocent, qui s'eſtoit abſenté de Rome pour éviter la furie de l'Empereur Fréderic. Et depuis ſon arrivée en la ville de Marſeille, où ayant ſéjourné quelques jours, & le vent favorable, s'embarqua avecq' ſes troupes en ſes vaiſſeaux, qui voguerent tant ſur mer, qu'ils aborderent au port de Famagouſte, ſans aucune fortune, un mois cinq jours après leur partement.

LA LOYSSÉE.

LIVRE PREMIER.

Je ne ſçai quel deſir enflamme ma poictrine,
Comme pouſſé d'en-haut d'une chaleur divine,
A coucher par eſcrit les actes valeureux
De ce grand Roi Loys, de ce Sainct bien-heureux!
Ses voyages ſacrez, les combats, les allarmes,
Les aſſaux furieux, les généreux faicts d'armes
Qui furent par lui faicts contre les Sarrazins
Ennemis conjurez des Chreſtiens leurs voiſins,
Les maux qu'il a ſoufferts, & l'extrême indigence
Où il s'eſt veu réduict en prenant patience,
Détenu priſonnier entre ces eſtrangers,
Les périls de la mer, les hazars, les dangers,
Où ſouvent s'eſt trouvé depuis ſa délivrance,
Cuidant s'en retourner au Royaume de France,
Dieu voulant approuver en ſon adverſité
Quell' eſtoit de ſon cœur la magnanimité.
Et depuis ſon retour d'Ægypte le voyage
Qu'il feit en Barbarie, où il ſurprit Charthage,
Les Aphricains deffaicts, & aſſiégea Thunis,

Principale Cité des villes du pays.
Et comme après qu'il eut longuement faict la guerre
Aux Turcz, & Sarrazins, esloingné de sa terre,
Rendit l'esprit à Dieu, où il est en repos,
Le cercueil demourant héritier de ses os.
O toi, vrai Apollon, qui de ta belle face
Esclere l'Univers, & m'as faict tant de grace
Que d'avoir ci-devant à mon œuvre entrepris
Maugré mes envieux la derniere main mis,
Esleve à toi mon cœur, mon esprit illumine
Du feu de tes rayons: enflammant ma poictrine,
Que je puisse haultement de ce divin Seigneur
Les gestes, & les faicts escrire en ton honneur.
Et vous, unique sœur de mon Roi, CATHERINE,
Qui de ce sainct Monarque avez vostre origine,
Gardez vostre Escrivain de la langue & des dents,
D'un tas de zoïleaux furieux, & mordants,
Qu'ils puissent tous crever (par le milieu) d'envie,
Comme cil qui osa attenter à la vie
De son maistre & Seigneur; car ceste œuvre entrepris
Est en faveur de vous, Princesse de haut pris,
Et des Princes du sang descenduz de sa race,
Qui, comme enfans, suivront ses vertus à la trace.
Soyez donq' ententive à escouter sa voix!
Que patiemment de ce divin François
Il puisse faire entrer en vos douces oreilles
Les gestes & les faicts de ses hautes merveilles,
Pour après entonner la valeur de noz Rois
Qui tiendront après lui le sceptre des Gaulois.

La France jouiſſoit d'une paix bien-heureuſe
Il y avoit vingt ans, en tous bien plantureuſe,
Le ſimple villageois vivoit en doux repos,
Labourant de ſes bœufs, (en ſillonnant le dos
De ſon coultre tranchant de la terre ſa mere),
Sans craindre les aſſaux de la troupe guerriere,
Pendant que les bergers aſſis ſouz les ormeaux,
Entonnoient hautement ſur leurs doux chalumeaux,
En leurs chants gracieux, l'incroyable martyre,
De leur nouvel amour, qui à ce les inſpire,
Eſtant au milieu d'eux pour vuider leur débat,
La belle Janneton, cauſe de leur combat,
Leurs brebis & aigneaux près la fontaine claire
Brouttans le ſerpolet, au bas de Sainct Bohaire,
Regnant ſur les François un Roi de grand valeur
Qui les faiſoit jouir pour lors de ce bon-heur,
Sur tout Roi adviſé, abondant en richeſſe,
En armes, en chevaux, en peuple, & en Nobleſſe;
En mere fortuné, en freres valeureux,
En femmes & enfans de toutes parts heureux,
Sur tout honnorant Dieu, ennemi de tout vice,
Aimé & redouté pour ſa grande juſtice,
Le Pere du Pays, & le Conſervateur
De l'Egliſe de Dieu, le juſte protecteur
Des pauvres affligez trouvez en indigence;
C'eſtoit ce grand Loys, ce ſage Roi de France.
Qui diſcourant en lui qu'il eſtoit en la fleur
De ſes ans les plus beaux! & de plus de vigueur,
Et entendant auſſi qu'infiniz Ducz & Princes

Avoient jà délaiſſez leurs fertilles Provinces,
Pouſſez du Sainct-Eſprit, du tout à l'abandon,
Pour prendre pour la croix l'eſcharpe & le bourdon;
Leurs navires flotans çà & la vagabondes
De long-temps ſur les eaux à la merci des ondes,
Réſoult en ſon eſprit ſes galleres armer
Pour le beau temps venu ſe mettre ſur la mer,
Et aller guerroyer juſqu'au pays d'Ægypte
Payens & Sarrazins, qui la ſecte maudicte
Tenoient de Mahomet: mais las! autant de fois
Que propoſoit partir ce grand Roi des François,
Sa mere autant de fois ſon ame eſtant atteincte
De craincte de ſon filz, ſon entrepriſe ſaincte
Lui faiſoit retarder, & dont il fut ſi fort
Troublé en ſon eſprit, qu'il tomba comme mort
Sur terre eſvanoui, ſes membres immobiles,
Demourans quelque temps, tant ils eſtoient débiles;
Son eſprit tranſporté, ſans parole, & ſans voix,
Ne reſtant que le nom du Monarque François,
Son corps jà preſt à mettre en un cercueil enſerré,
Pour après le porter deſſouz la tombe en terre.
Mais comme celui-là qui couroit en Damas
Pour punir les Chreſtiens, ſentit le puiſſant bras
Du Chriſt Nazarien; renverſé ſur la plaine,
Aveugle demouré ſans poux, & ſans haleine,
Se vit en viſion tranſporté juſqu'aux Cieux,
Ainſi fut de ce Roi l'eſprit dévotieux,
Où il vit, comme il dict, infinies merveilles
Que l'œil ne pourroit voir, ni ouir les oreilles:

Là il ouit le ſon d'une effroyante voix,
Qui diſt ces mots : C'eſt moi qui ſuis le Roi des Rois,
Le Seigneur des Seigneurs, le Puiſſant, l'invincible,
Le tout bon, le tout Sainct, le non compréhenſible,
Pere de l'Aigneau Sainct qui me fut conſacré
Après avoir eſté par les Juifs maſſacré.
C'eſt moi qui ai gardé le peuple Iſraélite,
Jadis mon bien-aimé, par les déſerts d'Ægypte,
Et qui l'ai délivré par Moyſe en mon nom
Des furieuſes mains du cruel Pharaon.
C'eſt moi qui a donné la force & la puiſſance
A ce grand Joſué d'abattre l'arrogance
A trente & un Tyrans, robuſtes & puiſſans,
Qui mes Loix & mon nom ſainct eſtoient meſpriſans;
Et qui lui ai montré, au lieu de la machine
A fouldroyer les murs, à ſonner la buccine,
Au ſon ſeul de laquelle on vit le rempart fort
D'Jericho verſé, le peuple mis à mort;
Et afin que ces Rois infideles à l'ombre
Ne peuſſent ſe ſauver par l'obſcurité ſombre
D'Herebe & de la nuict, j'arreſtai le prompt cours
Des chevaux du ſoleil, pour allonger les jours.
Hé! quelle nation tant barbare & eſtrange
Ne ſçait de Gedeon la fameuſe louange?
Qui a faict que David a coupé de ſa main
La teſte à Goliath, ennemi Philiſtin,
Qui alloit deffiant les plus braves gendarmes
Des enfans d'Iſraël qui eſtoient portans armes.
C'eſt moi, Loys! c'eſt moi, qui t'ai faict la faveur,

T'ayant, comme un David, trouvé selon mon cœur,
D'avoir jusques ici en bonne patience
Conservé souz ta main le Royaume de France,
Qui parle ores à toi; entends donq' à mes dicts,
Qu'ils soient exécutez sans aucuns contredicts;
Pense-tu que je t'ai doué en ta jeunesse
De tant d'honneurs & biens, pour après en paresse
Passer tes ans virils? Onques ma volonté
Ne fut que tu passasse ainsi en lascheté
La fleur de tes beaux ans, comme un Sardanapale,
Qui se contentoit d'estre en sa maison Royale
A se friser & rire avecques ces mignons,
Qui de ses voluptez estoient les compagnons.
Or de toi autrement sont bien les destinées,
En mon conseil privé de long-temps ordonnées;
Je te ferai souffrir infinitez de maux,
De périlz, de hazars, de peines, & travaux,
Nonobstant tu feras en ma vertu sur terre,
Sur Turcs & Sarrazins merveilleux faicts de guerre;
Mais tu seras enfin par les Ægyptiens,
Après un long combat, deffaict toi, & les tiens,
Qui te feront porter, estant en leur puissance,
Mille maux pour mon nom; mais aye patience,
Résiste constamment; car j'aurai de toi soin,
Et ne te laisserai (Loys) à ton besoin,
Je te ferai revoir en grand' réjouissance
De rechef, mon enfant, le Royaume de France.
Mais sur tout garde-toi de n'aprocher du bord
Où l'un de tes Patrons en l'eau tombera mort

Abordant

Abordant en la Cypre ; ains ſuivras le rivage
De l'Iſle l'Ampieuſe, où eſt un hermitage
Sur le haut d'un rocher, & là tu trouveras
Un Hermite fort vieil duquel tu t'enquéras
Des choſes advenir de ceux de ton lignage,
Qui ne manqueront point de généreux courage ;
Principalement ceux qui de toi deſcendront,
Et qui, après ta mort, le ſurnom porteront
De ces vaillans Bourbons, entr'autres d'un que j'aime,
Qui ſera par ſur tous en dignité ſuprême,
Qui regnera en France après que tous les Rois
Seront failliz, qui ſont du tige de Vallois :
Et en ſon temps fera avecques ſes gendarmes
Tant de hautains exploits, & valleureux faicts d'armes,
Que depuis où ſe va retirer le ſoleil,
Juſques au lendemain qu'il ſe monſtre vermeil !
Il ſera de ſon nom, de lui & de ſa gloire,
Entre tous les vivans ci-après faict mémoire ;
Car jamais Charlemagne en ce monde n'eut tant,
Tenant l'eſpée en main, d'honneur en combattant,
Que ce grand Prince aura ; il n'y aura puiſſance
Qui puiſſe réſiſter à ſa force & vaillance,
Et rendra ſur le champ confuz & abbatu
Tout Tyran qui vouldra attaquer ſa vertu ;
Son nom eſt jà gravé ès voutes azurées
Au plus hault de mon ciel, en lettres bien dorées ;
Et jamais ſon beau nom au monde n'aura fin ;
Car tel de ce grand Roi eſt le futur deſtin :
Le vieillard d'Anſelmo, mon ſerviteur fidelle,

Le ſurplus te dira ; preſte-lui donc l'oreille,
Et de ce qui te doit, & aux tiens, advenir :
Ne faults donc pas, Loys, à bien l'entretenir.
Après qu'il eut ce dict, ô la grande merveille,
Loys qu'on tenoit mort de ſon ſomme s'eſveille,
Et tout incontinent ſe jette hors du lict
Auſſi ſain & diſpos que jamais on le vit ;
Les femmes qui eſtoient près de lui demourées,
Jettans larmes & cris, hurlantes, eſplorées,
Et qui tenoient déjà le drap dedans la main
Pour enſépulturer ce Prince tant humain ;
Elles courent le dire à la Royne dolente,
Qui eſtoit ſur un lict, d'extrême ennui plorante,
Laquelle oyant ce bruit, ſe reſveille en ſurſault,
Et qui du lict ne faict juſqu'à bas qu'un ſeul ſaut,
Qui s'en va de ce pas, ſa couche délaiſſée,
Retrouver ce bon Roi, ſa triſteſſe laiſſée ;
Qu'elle trouve debout, & en telle ſanté,
Comme ſi onq' malade au lict n'avoit eſté ;
Qui lui dict le ſecret caché de ſa penſée ;
Et comme il propoſoit, la France délaiſſée,
Faire le ſainct voyage, en demandant la Croix,
Suivant ce qu'il avoit projetté mille fois,
Et qu'il ne vouloit pas qu'on le vint contredire,
A peine d'encourir mortellement ſon ire.
Qui pourroit dire l'aiſe & le contentement
Que ſa mere receut en ſon entendement !
Ayant oui au long de ſes propres oreilles
De ſon filz bien-aimé les divines merveilles ?

Mais d'autant qu'en ſon ame ell' en eut de plaiſir,
D'autant ell' en receut après de deſplaiſir,
Quand elle ſceut au vrai, (par les ſiens advertie),
De ce Roi vertueux la proche départie,
Jugeant en ſon eſprict que jamais de ſes yeux
Elle ne reverroit de ce Roi gracieux,
De la France parti, l'agréable préſence,
Jettans de ſes deux yeux larmes en abondance:
Et ne pouvant porter l'exceſſive douleur
Du dueil qu'elle ſentoit qu'elle avoit ſur le cœur,
Qui l'alloit tourmentant, nonobſtant la deffenſe
De ce valeureux Roi, ſe jette en ſa préſence,
Comme déſeſpérée, enclinée à genoux,
Priant lui pardonner l'ire de ſon courroux,
Lui tenant tels propos: Ha ſi onq' de ta mere
Tu as par-ci-devant eſcouté la priere,
Et ſi tu m'as porté, comme mere amitié!
C'eſt aujourd'hui qu'il faut que tu ayes pitié
De l'ennui que je ſens, que tu vois déſolée
Au-devant de tes yeux plorante eſchevelée.
Ha! Loys, mon enfant, mon filz, que j'aime mieux
Que mon cœur bien-aimé, ni que mes propres yeux,
Délaiſſe, mon enfant, délaiſſe l'entrepriſe
Que trop ligérement ſans moi as entrepriſe,
Si tu ne veux avoir de toi compaſſion,
Au moins ayes pitié de mon affliction!
Je te ſupplie, mon filz, par ces larmes coulantes
Que tu vois de mes yeux ſans feinte découlantes;
Car tel que de Loys on verra le deſtin,

De ſa piteuſe mere auſſi ſera la fin.
Je penſois que tu deuſſe eſtre de ma vieilleſſe
Le baſton qui devoit ſouſtenir ma foibleſſe!
Je penſois qu'à la fin de mes jours derniers vieux
Tu me deuſſe fermer les paupieres des yeux!
Coriolan, Romain, courageux Gentil-homme,
Se reſſentant du tort qu'il avoit dedans Rome
Des citoyens receu, prié de ſes amis,
De ſes plus favoris, d'avoir de ſon pays
Quelque compaſſion, jetta bien loin arriere,
Plein d'ire & de fureur, leur inſtante priere;
Mais ſi-toſt qu'il eut veu ſa mere de ſes yeux
Jetter larmes & pleurs, ſon viſage moiteux,
En le ramentevant de ſa jeuneſſe tendre,
Pour laquelle eſlever elle lui fiſt entendre
Le mal qu'elle avoit eu: auſſi-toſt le fier cœur
Du grand Coriolan fut tourné en douceur!
Serai-je en mes douleurs moins de toi favorie
Que ne fut de ſon filz la triſte Vulturie?
Après que ce bon Roi eut oui amplement
Le diſcours de ſa mere, & vid qu'aucunement
Il ne pouvoit donner à ſon ame bleſſée
Aucune guériſon: ô combien ſa penſée
Fut agitée alors, regardant d'un coſté
Du grand Dieu de là-haut l'entiere volonté,
D'autre part la pitié de la douleur amere
Qu'il ſentoit en ſon cœur de ſa piteuſe mere,
A laquelle il reſpond, après que ſes eſprits
De triſteſſe altérez, il eut un peu repris.

Qui pourroit raconter (très-honorée Dame)
L'ennui qu'en moi je ſens, qui tourmente mon ame;
Voyant que je ne puis, tant eſt grand mon mal-heur,
Donner alégement à voſtre triſte cœur.
Ma mere, voulez-vous, pour voſtre obéiſſance,
Que je me formaliſe en faiſant réſiſtance
Au vouloir du grand Dieu, qui m'a expreſſément
Enjoinct de m'embarquer, & le plus promptement
Que je pourrai ſur mer? He voulez-vous, ma mere,
Que pour vous obéir, & à voz dicts complaire,
Le ſainct commandement je délaiſſe de Dieu?
En vous obtempérant, ne bougeant de ce lieu,
Je ſerois bien plus aiſe à gouverner ma terre,
Mon Royaume, paiſible, exempt de toute guerre,
Mon peuple maintenant ſouz mes loix en répos,
Que non pas de vaguer çà & là ſans propos
A la merci des flots de la mer indomptée,
Des vents impétueux ſans ceſſe tourmentée,
Comme un errant Ulyſſe, à l'abandon des eaux,
N'attendant que la mort, endurant mille maux;
Ce voyage entrepris n'eſt ſorti de ma teſte,
Mais de celui qui a ſur la foudre & tempeſte
Planiere authorité: ceſſez voſtre courroux,
Reprenez voz eſprits, & me ſoyez plus doux;
J'eſpere tant en Dieu qu'il me fera la grace
De revoir derechef retourné voſtre face,
Et que vous paſſerez avecques voz enfans
En paiſible repos le reſte de voz ans.
Et puis ayant parfaict le vrai cours de voſtre aage,

Ayant heureuſement acompli mon voyage
En France de retour, je vous clorrai les yeux,
Voſtre corps ſouz la tombe, & voſtre eſprit aux cieux.
Et jaçoit que ce Roi, clément & debonnaire,
Deſiraſt ſoulager ſa pitoyable mere
Par ſes divins diſcours faſchée extrêmement,
Se reſſoult toutesfois le ſainct commandement
De Dieu exécuter, & faire le voyage
Qu'il avoit entrepris, ſans qu'on peut ſon courage
Changer aucunement. Or cependant le bruit
Qui au commencement ſe montroit fort petit,
Tantoſt vous le voyez voltiger de ſes aiſles
Sur le plus hault ſommet des ſuperbes tourelles,
Puis deſcendant en-bas, & délaiſſant ces tours,
D'un vol prompt & liger faire dix mille tours,
Allant par le Royaume, a ſa grand bouche ouverte,
D'aiſles de toutes parts & de plumes couverte,
Publiant que Loys, qui eſtoit ſur le bord
Du cercueil jà tout preſt à mettre comme mort,
Eſtoit reſſuſcité par la grace divine,
Ayant apris d'enhault la ſincere doctrine
Que nous devons tenir, de la bouche de Dieu;
Par-tout après ſema ouvertement le vœu
Qu'il avoit entrepris contre les payens faire,
Les plaintes, les regrets de ſa piteuſe mere,
Voyant qu'il n'eſtoit pas en ſon foible pouvoir
De ſon vœu entrepris le pouvoir deſmouvoir.
Or ce bruict donc venu par toutes les Provinces
Du Royaume François, les Seigneurs & les Princes,

Sans un ſeul réſerver, ſçachans la volonté
De ce Roi généreux, plein de divinité,
Sont tous délibérez, ſoit par mer, ſoit par terre,
Lui tenir compagnie allant faire la guerre
Aux Turcs & Sarrazins qui obſervent la loi
De l'Arabe Mahom, contraire à noſtre Foi,
Entre autres avecq' lui ſe croiſerent ſes freres,
Fort bien accompagnez, de leurs troupes guerrieres,
Ce Prince valeureux, Robert, Comte d'Artois,
Charles, Comte d'Anjou, ſur tous Princes courtois,
Alphonſe puis après, lequel ce ſage Prince
Avoit apanagé de la belle Province
Du bas & hault Poictou; Hugues le Bourguignon,
Guillaume le Flamand, le Tholozain Raymon,
Ha lequel toutesfois ceſte troupe guerriere
Ne peut accompagner, la rude Filandiere
L'en ayant empeſché, lui ayant faict l'effort
Sentir du dard cruel de l'implacable mort.
Le Comte de Sainct Paul, enflammé d'un grand zelle,
Miſt des premiers aux champs une troupe fort belle,
Suivi de Chaſtillon, ce bon Comte de Blois,
Qui ſe monſtra ſur tous Gentils-hommes François
Guerrier ſi valeureux, qu'il n'avoit ſon ſemblable,
Tant il fut entre tous combattans admirable;
Archambault de Bourbon, le Comte de Montfort,
De Vendoſme, de Dreux, de Verneuil, de Beau-fort,
Et infiniz Barons & autres Capitaines
Conduiſans leurs ſoldars ſous leurs ſainctes enſeignes.

Le Comte de la Marche, & le Flamand Guyon,
Meſſire Hugues le Brun, Seigneur de hault renom,
Et ſon filz premier né d'une belle eſpérance,
Et Imbert de Beau-jeu, Conneſtable de France,
Le Comte Sallebruche, & Gaubert d'Apremont;
Philippes de Nantheuil, Jean, Sire de Beaumont,
Mohomet de Marby, & Geoffroy de Sergines,
Qui tous comme ſentans enflammer leurs poictrines
Du feu du Sainct-Eſprit, propoſent en leur cœur
De ſuivre juſqu'au bout du monde ce Seigneur,
Laiſſans femmes, enfans, & toute leur famille
Pour le texte ſacré ſuivre de l'Evangille.

Loys donc réſolu, mande tous les Seigneurs
Qui du Royaume eſtoient les Chefs & Gouverneurs,
Au-devant tous deſquels, en déployant ſa langue,
Leur fiſt en pleine court la ſuivante harangue.

Mes François bien-aimez, vous ſçavez que les Rois
Sont auſſi-bien que vous ſubjects aux ſainctes Loix
De ce grand fouldroyant, & qu'il n'y a perſonne,
Soit portant ſceptre en main, ou en teſte couronne,
Qu'il ne craigne ſon ire, & ſa grande fureur,
Qu'il ne lui faſſe enfin ſentir la peſanteur
De ſes puiſſantes mains: c'eſt ce grand Dieu céleſte
Auquel ſeul appartient manier la tempeſte,
Duquel je veux en brief le ſainct commandement
Exécuter du tout ſelon ſon mandement.

C'eſt celui-là lequel a ramené ma vie
Ainſi qu'il fiſt jadis au Roi Juif Ezéchie,
Et qui m'a juſqu'aux Cieux en eſprit tranſporté

Pour me manifeſter ſa ſaincte volonté,
Où je vis en eſprit choſes eſmerveillables,
Qui ſont preſque aux humains (combien que véritables)
Incroyables du tout : là j'ouis une voix
Qui diſt : c'eſt moi qui ſuis le vrai Dieu, ſeul, en trois,
Je ne t'ai pas nourri dès ta tendre jeuneſſe
Si délicatement, pour après en pareſſe
Paſſer tes jeunes ans, comme l'Aſſyrien,
Qui fiſt avecques lui conſumer tout ſon bien
Par le feu flamboyant : je veux que tu travaille,
Et que de ton Royaume eſloigné tu t'en aille
Le pluſtoſt que pourras, te mettant ſur la mer,
Je ferai tes vaiſſeaux ſans péril aborder
En l'Iſle où jadis fut la belle Cytherée
Par le peuple abuzé, idolaſtre, honorée,
Et là tu paſſeras la ſaiſon de l'hiver,
Et le prin-temps venu feras tes nefs voguer
Vers le riche pays de la fertille Ægypte,
Où tu aborderas avecq' ceux de ta ſuite
Maugré les Sarrazins. Or ma volonté eſt
En brief d'exécuter du tout ſon ſainct arreſt.
Et d'autant que faiſant un ſi lointain voyage
On me pourroit tenir pour un Prince peu ſage,
Si je ne donnois ordre avant mon partement,
A ce qui eſt beſoin pour le ſoulagement
De mon peuple ; & auſſi craignant qu'en mon abſence
Ne ſurvînt quelque trouble au Royaume de France,
J'ai enſuivant l'advis des Princes & Seigneurs,

Qui de mes villes ſont Baillifs & Gouverneurs,
De mon Conſeil d'Eſtat, qu'en menant mes trois freres,
Je devois délaiſſer de toutes les affaires
La charge à celle-là qui m'a depuis vingt ans
Juſques ici gouverné avecques mes enfans.
Vous avez tous congneu quelle eſtoit ſa prudence
Au maniment qu'ell' eut des affaires de France
En ma minorité, où ſi bien, mes ſubjects,
Elle vous gouverna, que vous feuſtes en paix,
Après avoir réduit, par ſa grande ſageſſe,
Ceux qui vouloient troubler l'Eſtat en ma jeuneſſe;
Je vous ſupplie tous que, comme ſes enfans,
Vous lui ſoyez en tout bons & obéiſſans;
Le bien vous en viendra, puis après une gloire
Vous en demourera, dont ſera faict mémoire
A la poſtérité: monſtrez-vous bons François!
Et vous conſervez tous entretenant les Loix
Que du conſentement des Eſtatz j'ai faict faire.
De réchef je vous prie obéir à ma mere,
Et lui preſter de faict, ayant à vous recours
En ſa néceſſité, tout aide & tout ſecours,
Et ſoyez aſſeurez que j'aurai ſouvenance
De ceux qui lui auront preſté leur aſſiſtance,
Si-toſt que j'aurai faict quelque peu de ſéjour
Au pays eſtranger en France de retour.
Et vous que j'ai commis pour faire la juſtice,
Faictes voſtre devoir, & puniſſez le vice,
Et principalement tous les blaſphémateurs,

Et ceux que trouverez, estre perturbateurs
De l'Estat des François; faictes regner Astrée;
» C'est elle qui maintient la couronne sacrée;
» Qu'est-ce des Potentats, des Monarques, des Rois,
» Si on ne faict garder estroictement les Loix
» De leurs Estats puissans, & de leurs Monarchies?
Sinon le feu, le sang, meurtres & voleries,
Je m'en descharge à vous, en attendant le jour
Que je serai vers vous d'Ægypte de retour.
Il ne se trouve un seul qui s'ingere à son dire,
(Et qu'eust-il peu aussi) trouver à contredire?
Cela faict, ce sainct Roi prit de tous ses subjects,
Non sans un grand regret, congé en plein Palais.
Et ferme en ses propos, résolu, délibere,
Ayant faict condescendre à son advis sa mere,
Le plustost qu'il pourra de mettre sur les eaux
A l'abandon des vents, ses mariniers vaisseaux,
Cheminants sur le dos des ondes azurées,
Mises voiles au vent à rames mesurées.
Ayant donques laissé sa ville de Paris,
Se haste tant qu'il peut, traversant le pays,
Et faict tant par ses jours, que ses troupes guerrieres
Il rendit sur le bord des ondes marinieres;
Mais après toutesfois qu'il eut veu en passant
Dans le fameux Lyon le sainct Pere Innocent,
Qui s'estoit retiré pour conserver sa vie,
De l'Almand Federich, redoutant la furie,
Et pour accompagner ce Roi tant renommé,

Lui baille ſon Légat, ſur tous clers eſtimé,
Et lui ayant donné, & à tous les fidelles
Qui paſſoient outre mer pour venger les querelles
De leurs freres Chreſtiens, la bénédiction!
Il prent congé de lui, de telle affection,
Qu'on voyoit découler ſur ſon triſte viſage
Les larmes de ſes yeux, qui rendoient teſmoignage
De ſa ferme amitié, le tenant embraſſé,
Comme le lierre eſt ſouvent entrelaſſé
Autour des cheſnes vieux, & fut ceſte journée
Preſque en embraſſemens & adieux terminée.
Le lendemain matin ſi-toſt que le retour
De l'Aurore eut çà-bas ramené le cler jour,
Auſſi-toſt fut aux champs en bon poinct ſon armée,
Marchant d'un grave pas, ſuperbement armée,
Le tabourins ſonnans & les fiffres gaillars
Au ſon deſquels marchoient ſes habiles ſoldars.
Vous aviez d'autre part les trompettes ſonnantes
Qui faiſoient retentir de leurs voix effroyantes
Les lieux circonvoiſins, & les ſoldars au ſon
Qui accordoient leurs voix à leur gaye chanſon;
Les chevaux courageux on voyoit ſur la plaine,
Leurs crins droicts hériſſez, frappans du pied l'arene,
Qu'on ne pouvoit tenir, ceux principalement
Qui avoient autresfois ſenti l'esbatement
De ce grand Thracien qui aux bandes commande.
O quel plaiſir de voir ceſte fidelle bande
S'amaſſer tout en un venant de toutes parts,

Pour après ſe ranger deſſoubz les eſtendars,
Voir ce Roi valeureux dreſſer ſoubz ſes enſeignes
Lui-meſme ſes ſoldars, deſſus les larges plaines:
Et ont tant cheminé des grands Princes guerriers,
Suiviz de leurs ſoldats, braves avanturiers,
Qu'ils pouvoient déja voir les tours du hault des roches
Des clochers élevez, & entendre les cloches
Sonnantes de Marſeille. Et jà les mathelotz
(Qui congnoiſſoient la mer, & ſes furieux flotz,
Avecques les patrons expers au navigage)
Attendoient de long-temps ſus l'humide rivage
Les troupes avenir: les uns ſont députez
A voir ſi les vaiſſeaux ſeront bien affuſtez,
Les aultres ſi les maſts, les voilles, le cordage,
Qui eſt le principal des vaiſſeaux attirage.
La mere cependant du Roi prenoit le ſoin
A ce qu'elle voyoit eſtre à ſon filz beſoin,
Faict aporter du pain, du vin, & des viandes
Propres aux naviguans, groſſes & non friandes.
Et tout ainſi qu'on voit venir le beau prin-temps,
La troupe d'Ariſtée, aller parmi les champs
Recueillir la douceur des nouvelles fleurettes,
Pour les porter après aux creux de leurs ruchettes!
Ainſi ſes gents portant dans ces croiſez vaiſſeaux,
(Jà tous preſtz à voguer deſſus les moites eaux)
Toutes proviſions propres au navigage,
Ne voulant aborder qu'il ne feuſt au rivage
De l'Iſle en bien-heureuſe, où fut au temps jadis

Venus la Citherée en ſi grand & hault pris.
La Royne ayant donq' faict porter à la navire
De ſon filz bien-aimé de vivres à ſuffire,
Lui faict mettre un bon lict deſſus un mathelatz,
Un lodié bien piqué faict d'un bon taffetas,
Les linceux d'un fin lin, & une couverture
D'une manthe velue, aveq' ſa garniture;
Et ſçachant quelles ſont de l'impiteuſe mer
Les incommoditez, elle fiſt aporter
Une robe de nuict, qui eſtoit bien fourée,
Pour le garder du froid de l'humide marée;
Et fut Loys contrainct, avant que s'embarquer,
Séjourner quatre jours ſur le bord de la mer,
Attendant que Doris, grandement courroucée,
A ſa fille Amphitrite euſt ſon ire appaiſée,
Pendant lequel ſéjour les Patrons diligens,
Diſpos & eſveillez, avoient l'œil ſur leurs gents,
A leur faire apporter ce qui eſt néceſſaire,
Quand il eſt queſtion d'un long voyage faire.
Cependant les Seigneurs prenoient leurs paſſe-temps
A s'entrefeſtoyer, attendant que le temps
Feuſt propre à naviguer, faiſans leurs troupes boire
A qui remporteroient de mieux boire la gloire,
Qui tous beurent ſi bien, que juſqu'au plus petit
Il ne ſe trouva un ſeul qui demouraſt retif
A faire ſon debvoir, chacun en grand lieſſe
Faiſant entre les brocz récit de ſa proueſſe,
L'un à l'autre boivant, priant Dieu de bon cœur

Qu'il leur pleuſt faire tant ci-après de faveur,
Qu'ils ſe peuſſent revoir en ceſte meſme place,
Pour s'entre raconter la grace, ou la diſgrace
Qu'ils auroient eu du Ciel! Sarrazins combattans,
Ennemis conjurez des Chreſtiens de tout temps,
Et qu'il lui plaiſe auſſi donner à leurs navires,
Favorable la mer, & les ſeconds zéphires.
Et déja commençoit le ſomme gracieux
A charmer des Seigneurs les paupiéres des yeux,
Que le Roi commanda aux Chefs & Capitaines
De faire tenir preſts leurs gens ſouz leurs enſeignes,
En poinct & bien armez, ſans plus faire ſéjour,
Pour s'embarquer ſi-toſt que l'eſtoile du jour
Apparoiſtra çà-bas, & qu'un chacun ſe tire
Pour prendre le ſommeil, non loin de ſa navire!
Qui fut auſſi-toſt faict, & paſſerent au bruit
Des flotz impétueux, ronflant toute la nuict.
Mais ce Roi valeureux, qui n'a rien en ſa teſte
Que d'accomplir ſoudain la volonté céleſte
De ce grand fouldroyant, n'avoit aucun repos,
En ſe reſſouvenant des merveilleux propos
Qu'il eut en viſion, diſcourt en ſa penſée
De l'Eternel puiſſant la parole annoncée,
Soit de jour, ſoit de nuict, en toute place & lieux,
Il lui ſembloit toujours le voir devant ſes yeux,
En lui remémorant la belle deſtinée
Qui lui avoit du Ciel eſté prédeſtinée.
Or comme il diſcouroit en ſon entendement

Les choſes advenir, ſe ſentit tellement
De ſommeil oppreſſé, que toute créature
Qui vit çà-bas doit rendre à la mere nature,
Qu'il fut contraint, ſentant ſaiſi ſon foible eſprit
D'une grand peſanteur ſe mettre dans le lict.
Loys n'avoit encore parfaict ſon premier ſomme,
Qu'il vit devant ſes yeux, ce lui ſembloit un homme
Deſſus un Throne aſſis, de grande authorité,
Repréſentant au vif d'un Roi la Majeſté,
Tenant le ſceptre en main, & au chef la Couronne,
Comme celle qu'aux Rois d'ordinaire on ordonne,
Quand ils ſont conſacrez, qu'on prend à Sainct-Denis,
Les habits parſemez de riches fleurs de liz,
Qui lui tient tels propos: Ha, mon fils, il eſt heure,
Que ſans plus dilayer tu partes ſans demeure.
Or ſus donq', haſte-toi, ne ſois point pareſſeux,
Ores la mer eſt calme, & le temps gracieux.
C'eſt moi, Loys, c'eſt moi, duquel tu vois l'image,
Ton pere bien-aimé, qui te fais ce meſſage
Par le vouloir de Dieu, fais ce que je te dis,
Le pluſtoſt que pourras délaiſſe ce pays.
Adieu, mon fils, adieu, ſur-tout je te commande
D'avoir toujours l'honneur, & tous ceux de ta bande,
De lui devant les yeux: ſi-toſt qu'il eut ce dict,
Le penſant embraſſer, ſoudain s'eſvanouit,
Non autrement qu'on voit le garrot ou la vire
Par la main de l'archer tirée vers l'air bruire.
Loys fort eſtonné, ſe leve de ſon lict,

Combien

Combien qu'il ne feuſt guere encores que minuict,
Appelle ſes valets, faict tenir preſts ſes armes,
Faict ſonner la dyane, afin que ſes gendarmes
Feuſſent appareillez pour ſe mettre ſur l'eau
Si-toſt qu'il ſeroit jour, chacun en ſon vaiſſeau,
Suivant la viſion qu'il avoit de ſon pere,
Laquelle il deſiroit accomplir & parfaire.
La dyane ſonnée, auſſi-toſt ſes ſoldars
Se vindrent droict ranger deſſouz leurs eſtendars,
Leurs harnois bien fourbis, leurs armes reluiſantes
Comme l'on voit du Ciel les eſtoiles brillantes;
Là pluſieurs eſtendars, pli ſur pli ſe mouvans,
Eſtoient de tous coſtez agitez par les vents;
Trompettes & clérons, faiſans tant les montagnes
Retentir de leurs ſons, que les proches campagnes,
Engroſſiſſans les cœurs qui eſtoient dans les corps
De ces braves guerriers, par leurs divins accors,
Qui venoient pas à pas ſur le moite rivage
Pour s'embarquer ſur mer, marchans de grand courage,
Où jà s'eſtoit rendu de long-temps ce ſainct Roi,
Les attendant venir ſur le bord de pied coi.
Et comme il eſtoit preſt d'entrer en ſa gallere,
Voulant prendre congé de ſa piteuſe mere;
Elle ſentit alors ſaiſi ſon foible cœur
De triſteſſe & d'ennui, d'une telle douleur,
Qu'elle fut quelque temps paſmée eſvanouie,
Sans poux, ſans mouvement, ſans haleine, & ſans vie.
Mais quelque peu après qu'elle eut un peu repris

De ceſte eſpamoiſon, ſes ſens & ſes eſprits,
Faiſoit de ſi hauts cris & terribles complainctes,
Que l'air retentiſſoit de la voix de ſes plainctes.
Il eſt donq' ordonné, mon cher enfant, des Cieux,
Que tu dois délaiſſer ton pays plantureux,
Pour aller conquérir ſur la mer, faiſant guerre
Aux Turcs & Sarrazins, une nouvelle terre!
Non, non, je ne peux croire, onques avoir eſté,
Telle comme tu dis la ſaincte volonté
Du grand Dieu de là-haut: mon enfant, je te prie,
(Si prieres ont lieu, & que ma briefve vie
Tu vueilles prolonger,) de France ne partir,
Mais de ton vœu promis te vouloir départir,
Autrement tu verras en peu de temps ravie,
Par la fiere Atropos, le reſte de ma vie;
Lors tu te jugeras avoir eſté à tort
De ta mere, Loys, ſeul autheur de ſa mort.
Ha! qu'eſt-ce que je dis, pauvre inſenſée & folle;
Mon Dieu, ne prens effect à ma triſte parolle:
Je ſçai, mon Dieu, je ſçai, que ton vouloir eſt tel;
Et qui ſeroit celui de la terre mortel
Qui voudroit, obſtiné, plein de vaine arrogance,
S'attaquer contre toi, te faiſant réſiſtance?
Ne laiſſe pour mon corps, qui n'attend que la fin,
A ſuivre, mon cher filz, ton entrepris deſſein.
Je te prie, ô mon Dieu, ſi tu as exaucée
La priere autrefois que je t'ai adreſſée,
D'entendre maintenant de ton Ciel l'oraiſon,

Qu'humblement je te fais ; car il en eſt faiſon :
Qu'il te plaiſe, Seigneur, me faire tant de grace
Que je puiſſe revoir encor un jour la face,
Avant que de mourir, de mon fils retourné,
Les Sarrazins vaincuz, lui d'honneur couronné ;
Qu'il me puiſſe compter les batailles ſanglantes,
La priſe des Chaſteaux & des Villes puiſſantes,
Leſquelles, par amour ou par force, des ſiens
Priſes auroient eſté ſur les Turcs & Payens ;
Car mon ame, qui eſt à préſent déſolée,
Alors ſe ſentira de tel heur conſolée.

Après qu'ell' eut ce dict, l'embraſſant doucement,
Elle lui fit préſent d'un riche habillement,
Qu'elle-meſme avoit faict au meſtier à l'aiguille
Il y avoit long-temps, de ſa main bien habille,
Fourré de loups cerviers, que le plus grand des Rois
Du pays de Levant lui avoit autresfois
Envoyé d'amitié, qui fut à la bonne heure ;
Car elle eſtoit en peine alors trouver fourrure
Digne de ceſt habit, & onques ne l'avoit
Le deffunct Roi porté, ains ſeulement ſervoit
D'orner ſon cabinet, où les plus riches choſes
De ce Prince divin avoient eſté encloſes.

En lui donnant, lui diſt : Prens, mon enfant Loys,
Ce riche habillement, que moi-meſme je fiz,
Un peu de jours avant que la parque cruelle
Euſt faict ſentir le coup de ſa fleſche mortelle
A mon deffunct Seigneur, qui en tes jeunes ans

T'a toujours eſtimé entre tous ſes enfans ;
Que pour l'amour de moi, & en ma ſouvenance,
Aux feſtes porteras, durant ta longue abſence ;
Puis le tirant à part, lui préſente un anneau,
Qu'elle avoit de long-temps, qui eſtoit le plus beau
Qu'on euſt peu recouvrer, brillant comme l'eſtoile,
Qui de la ſombre nuict l'obſcurité deſvoile,
Qu'elle-meſme lui miſt dedans ſon maiſtre doigt
Tel de force, & vertu, que cil qui le portoit,
Il ne pouvoit périr par les vagues rapides
Encores qu'il tombaſt aux creux des eaux humides
De la profonde mer, le priant de bon cœur
De le vouloir toujours porter en ſa faveur,
Et qu'il ſçauroit un jour combien ſa mere aimable
Eſtoit, tant en ſes faicts qu'en ſes dicts véritable.
Et lui diſant adieu d'une piteuſe voix,
Par trois fois l'embraſſant, le baize autant de fois,
Découlant de ſes yeux ſi grand nombre de larmes,
Qu'ell' euſt peu eſmouvoir les plus cruels gendarmes
A en avoir pitié ; derechef le baiza,
Et ainſi eſplorée en ſon logis s'en va.
Et voyans les ſervans le dueil & la triſteſſe
Qui eſtoient à l'entour de leur bonne maiſtreſſe,
L'ont miſe ſur un lict, pour donner à ſes os
De long travail laſſez, quelque peu de repos.
Les Patrons congnoiſſans par leur art que l'orage
Que naguere on voyoit ſur le marin rivage,
De tout eſtoit ceſſé, & que les cruels vents

Eſtoient à leurs deſſeings pour lors favoriſans,
Huchent de leurs ſifflects leurs Chefs & Capitaines,
Qui eſtoient attendans deſſus les moites plaines
Le reſte de leurs gents, pour auſſi-toſt en mer
Faire voiles au vent les navires flotter,
Soldars bien aſſeurez à les voir en leurs faces,
Une partie ont pris deſſus les bancs leur place,
Les autres plus expers à la hune ont monté,
Afin de deſcouvrir, & au haut ont planté
L'eſtendart Sainct Denys! enſeigne colonnelle,
Qui paroiſſoit de loin entre les autres belle,
Retenant ſainct Denis, ce magnanime Roi,
Vrai patron des François, & qui premier la Foi
En la France apporta, & ſoudain les trompettes
On a oui ſonner du haut des eſchauguettes,
Qui firent tellement les airs des environs
Retentir de leur ſon, que meſme les Tritons
En furent tous eſmeuz, qui eſtoient ſur les ondes,
Retirez dans le creux des foſſes plus profondes,
Qui s'eſveillans au bruict, trouverent le beau ſon,
Si doux & gracieux, de leur gaye chanſon,
Que d'aiſe ilz en danſoient aveq' les Nereides
Qu'ilz avoient amenez des Royaumes humides.
On voyoit cependant les rudes mathelotz,
Endurciz à la peine, ennemis du repos,
Les ancres démarrer, qui eſtoient au rivage,
Les autres avoir l'œil à dreſſer le cordage,
Autres eſtre empeſchez à lever droict les matz,

Autres à mettre aux vents les marins eſtendatz.
Voyant donq' ce ſainct Roi ſa profonde navire
Eſtre preſte à partir, à coſté ſe retire,
Faict ſa priere à Dieu, & le vent à propos,
Exhorte les Patrons, commande aux mathelotz,
Que ſans plus retarder, prenans ès mains les armes,
Ilz ſe monſtrent hardiz & courageux gendarmes,
Combattant vaillamment, en faiſant eſcumer
Les vagues de la mer à force de ramer.
Les Patrons qui avoient ententifve l'oreille
Aux dictz de ce bon Roi, délaiſſerent Marſeille;
C'eſtoit à qui mieux mieux feroient enfler les flotz
De la mer, des forçatz, ou bien des mathelotz.
O quel plaiſir de voir à rames meſurées
Les galleres marcher, ſur les eaux azurées,
Et la pitié des cris qui dedans l'air voloient,
Entendant les adieux de ceux qui s'en alloient.
Mais tout ainſi qu'on voit deſſus la belle plaine
Revenu ſur le ſoir le bellier porte-laine
Marcher d'un pas hardi devant tous les troupeaux,
Et ainſi voyoit-on devant tous ſur les eaux
Le vaiſſeau de Loys, ayant le vent en poupe,
Qui le faiſoit paſſer les autres de ſa troupe,
Qui venoient loin après ſa navire ſuivant
A voile deſployée à la faveur du vent.
Or ſi bien exploicta, par la grace divine,
La navire Royale, & tellement chemine,
Qu'on ne pouvoit plus voir à la veue des yeux,

De la terre esloigné, que la mer & les Cieux,
Et fut un mois cinq jours sur le doz de Neptune,
Sans aucun destourbier de vent, ou de fortune,
A tant qu'il arriva dessus le bord Amer,
Où nasquit, comme on dict la fille de la mer.

ARGUMENT.

Le Poëte ayant déclaré au Livre précédent l'embarquement de Sainct Loys pour aller en Ægypte, déclare les Iſles près deſquelles il paſſa, & leurs ſingularitez, & du combat qu'il eut contre les Cypriens, voulans empeſcher ſa deſcente en leur Iſle, où fut combattu tellement, que pluſieurs furent bleſſez, les uns en fuite, & les autres priſonniers, entre leſquels fut pris Mégapenth, Roi de Lycie, qui déclara au Roi de France la raiſon pour laquelle ils s'eſtoient mis en armes; après il traicte de la viſion d'un cerf qui s'apparut à Guyon de Luſignan, eſtant à la chaſſe, qui lui prédict la deffaicte de ſes gents, & ſa réſolution de mourir, pluſtoſt tenant les armes en main, que de tomber en la ſubjection de ſes ennemis. Et l'advertiſſement que lui donne Mégapenth de la venue du Roi de France, & la réception qui fut faicte par le Roi de Cypre, & les vivres qu'il envoya en ſon armée, & la bonne chere des ſoldars, juſques à ce qu'un chacun ſe fut allé repoſer.

LA LOYSSÉE.

LIVRE SECOND.

Or tant vogua Loys à la faveur des vents,
Qu'il avoit jà passé la terre où les géans
Cyclopes demouroient, & la belle campagne
Qui estoit au sommet de la haulte montagne,
Où le Neptunien Polypheme jadis
Gardoit soigneusement ses moutons & brebis,
Lorsqu'il fut rencontré couché sur l'herbe verte
Par le filz cautelleux du bon vieillard Laerte,
Et le mont flamboyant où Vulcan le boiteux
Forgea, comme l'on dict, le fouldre furieux
Du grand Saturnien, quand les filz de la terre
Oserent, obstinez, lui dénoncer la guerre.
Et jà passé avoit le plus fascheux endroict
Des gouffres de la mer, qui estoit le destroict
De Scylle & de Carybde, où l'on voit les galleres
S'engloutir au profond des ondes marinieres,
A gauche main laissé les filles d'Acheloys
Sur le bord de la mer, qui, par leurs douces voix,
S'asseuroient de charmer les plus sourdes oreilles,
A entendre le chant de leurs douces merveilles
Des François naviguans, sans le prudent advis,
Et l'ordre que donna ce grand Prince Loys,

Adverti de long-temps, en faiſant ſon voyage,
Sur-tout de n'approcher du dangereux rivage
De l'Iſle d'Acheloïs; & ſans faire aucun bruit,
Paſſer légérement les Syrenes la nuict,
A la ſeule faveur de la lune eſclérante,
Qui de l'horrible nuict la face obſcurciſſante
Avoit clere rendue, & meſme avoit paſſé
Le pays ombragenx, où la fine Cyrcé
Faiſoit ſa demeurance, où furent pour leur vice
Par elle transformez les compagnons d'Ulyſſe,
Les uns en ors pourceaux, les autres en lions,
Autres en ours hideux, autres en loups glouttons,
Qu'elle avoit tranſmuez ainſi par la puiſſance
Des herbes dont, ſçavante, elle avoit congnoiſſance.
Il avoit jà auſſi paſſé Lacédemon,
Et tout ce qui avoit au grand Agamennon
Jadis apartenu, Ithaque, Zante, & Pille,
Du filz Laertien, la principale ville,
Et l'ample Iſle, où Mynos le juſte, & Rhadamant,
Rendoient, tant au petit qu'au plus grand, jugement.
Suivant la volonté de ce grand Dieu céleſte,
Lequel leur avoit faict ſon vouloir manifeſte
Entendre ouvertement; & ceſte grand Cité,
Qui ſur toutes avoit eu telle authorité,
Qu'elle ſe pouvoit dire à bon droit la maiſtreſſe
De la mer de Levant, faiſant guerre ſans ceſſe
Aux Turcs & Sarrazins qui voudroient s'embarquer
Pour faire aux Rois Chreſtiens la guerre par la mer,
Où eſtoit élevé le coloſſe admirable,

Qui par Carés fut faict de hauteur incroyable.
Et pouvoit déja voir ce grand Prince Loys,
Le temps calme ſerain, de loin le beau pays,
Où ſa naiſſance prit la Déeſſe Honnorée,
Qui porte le ſurnom de l'onde, Cythérée,
Ses gents venans après ſa navire, ſuivans
A l'aide, à la faveur des ondes & des vents,
Et ne leur reſtoit plus qu'à mettre pied à terre,
Quand ils virent venir infinis gents de guerre,
Hardis & valeureux, à les voir à leur port,
Qui vouloient empeſcher qu'ils ne vinſſent à bord
Du port de Lymaſſon, qui eſt ſur le paſſage,
Commendant ſur le guay de l'humide rivage,
Armez & bien en point, que le preux Mégapanth
Avoit ainſi dreſſez en ordre, & rang en rang,
Qui de nagueres eſtoit deſcendu de Lycie
Et du pays voiſin avec ſa compagnie,
Pour au Roi Cyprien donner aide & ſecours,
Auquel il avoit eu au beſoin ſon recours,
Courant par-tout le bruit que le Souldan d'Ægypte,
Réſolu, propoſoit, aveq' toute ſa ſuite,
Venir en peu de temps ce Royaume attaquer,
Meſme qu'il eſtoit jà embarqué ſur la mer,
Et auſſi que le Roi avoit en mariage
Promis ſa fille unique à ce grand perſonnage.
Cypres donq' réſolus de mettre leur effort,
D'empeſcher les François de n'approcher du bord
De la mer Lymaſſine : ha de malle fortune
Tomba dedans la mer, du plus haut de la hune,

Un des Chefs principaux qui avoient entrepris
De rendre ſain & ſauf ce bon Prince Loys
Juſques à Famagouſte ; & de dueil en ſon ame
Fut tellement eſpris, qu'à peu qu'il ne ſe paſme,
L'ayant oui tomber du hault de ſon vaiſſeau,
Sans pouvoir lui aider, au plus profond de l'eau.
Qui de pitié eſmeu, partie, & de colere,
Tels & ſemblables mots de ſa bouche profere :
Ha par trop te fiant au temps ſerein & beau,
Tu es ores Thollon par ta faute dans l'eau,
Et demourra ton corps, déjetté par l'orage,
Des flots impétueux inhumé au rivage
De quelque Havre eſtranger, & n'aurai le pouvoir
De faire, mon ami, envers toi le devoir
Deu aux amis deffunctz, privé de ſépulture,
La maſſe de ton corps flottant à l'adventure.
Et retourné à lui, voyant l'empeſchement
Que ces Cypres faiſoient, marri extrêmement,
Ne pouvant modérer la fureur de ſon ire,
Commença tels propos, plein de colere, d'ire :
Sus généreux François, faiſons ſentir l'effort
De noz bras valeureux, en mettant à la mort
Ces Cypres obſtinez ! qui veulent noz galleres
Empeſcher de ſurgir ſur les rives ameres
De leur port plantureux, qui leurs ſommes amis !
Hé que pourroient-ils faire à leurs plus ennemis ?
Les Patrons du navire, expers au navigage,
Sachans la volonté de ce Prince tant ſage,
Commandent aux forçats, & à leurs mathelots,

A force de ramer, de surmonter les flots;
Ce qu'ils font aussi-tost d'un merveilleux courage,
Faschez qu'ils ne sont jà aux mains sur le rivage.
Cypriens estonnez du magnanime cœur
De ces braves François, leur rage, leur fureur,
Viennent pour s'opposer de force à la puissance
Des vaisseaux de Loys: mais quoi leur résistance
Bien peu leur profita; ils furent repoussez,
La plus part de leurs gents en fuite, ou bien blessez,
Entr'autres demeura, gisant sur le rivage,
Extrêmement blessé, nonobstant son courage,
Le hardi Megapenth, qui sur tous Cypriens
Se monstra valeureux avec ses Lyciens,
Que Loys fist panser depuis par un bon myrrhe,
Qu'il avoit avecq' lui toujours en sa navire.
Et s'informant de lui, pourquoi, & la raison,
Il avoit empesché au fort de Lymasson
Ses navires anchrer, tels propos lui va dire:
Il faut que vous sçachiez, si ne le sçavez, SIRE,
Que le Prince qui regne entre les Cypriens,
En ceste Isle aujourd'hui, est, par sur tous Chrestiens,
Des Payens redouté, & par-tout est semée
De sa grande valeur la bonne renommée.
Et dequoi adverti le Babylonien,
Ennemi de son heur, envieux de son bien,
Afin qu'il eust moyen de lui faire la guerre,
Envoye Ambassadeur pour espier sa terre,
Sa fille recherchant, laquelle il aimoit mieux,
Comme ses gents disoient, que son cœur, que ses yeux,

Souz le prétexte feint du futur mariage,
Dont le Roi esbahi fut fort en ſon courage,
De voir Ambaſſadeurs de la part d'un Payen,
La fille rechercher d'un fidele Chreſtien;
Et ne ſe monſtrant point eſtonné, il aſſemble
Les gents de ſon Conſeil pour regarder enſemble
Ce qu'ils avoient à faire, & lors fut adviſé,
Après avoir entr'eux meurement adviſé,
Qu'il envoiroit exprès juſques en Babylone
Gents ſages & diſcrets pardevers la perſonne
De ce puiſſant Soldan, pour, à la vérité,
Sçavoir ſi telle eſtoit au vrai ſa volonté,
Par ces Ambaſſadeurs, & lui offrir ſa fille,
Et tous les habitans qui ſont dedans ceſte Iſle,
Pourveu qu'il ſe monſtraſt de vouloir, & de faict,
Vrai chreſtien, renonçant la loi de Mahomet.
Ceſte nouvelle eſtant parvenue à l'oreille
Du Babylonien, s'esbahiſt, s'émerveille,
Et jura devant tous Tarvagant, & Mahom,
Que dedans peu de jours il eſteindra le nom
Des Chreſtiens en la Chypre, & qu'il aura ſa fille
En deſpit qu'il en ait, faiſant peupler ceſte Iſle
Des Babyloniens qui enſuivent la loi
De Mahom, & d'Hally, contraire à noſtre Foi.
Et craignant ce bon Roi la rage & la furie
De ce cruel Soldan, & ſa forcenerie,
Il envoie par-tout ſes amis & voiſins,
Implorer leurs ſecours contre ces Sarrazins;
Et ſçachant de long-temps quel eſtoit mon lignage;

Me promet me donner ſa fille en mariage,
Qui ſurpaſſe en beauté celles du temps jadis,
Qui avoient obtenu entre toutes le pris,
Pourveu que me monſtrant hardi je veuille entendre,
Contre ce fort ſoldan, à ſon Iſle deffendre,
Et que je veuille auſſi embraſſer d'un cœur net
La Foi de Jeſus-Chriſt, renonceant Mahomet,
Me faiſant baptiſer; ce que j'ai promis faire,
Et que j'eſpere en brief accomplir & parfaire,
Et qui eſt maintenant, comme on dict, ſur la mer,
Faiſant infinitez de navires flotter
Deſſus les moites eaux, pour deſcendre en ceſte Iſle,
Et mettre tout à feu en raviſſant ſa fille.
Voilà, bon Roi, voilà la cauſe de l'effort,
Las! que nous t'avons faict, je le confeſſe, à tort,
Ne te recongnoiſſant, ni tes troupes guerrieres,
N'ayant, mal-adviſé, de près veu tes bannieres.
O combien ce bon Roi ſera triſte en ſon cœur
Quand on lui aura dict le déſaſtre & mal-heur
Tombé deſſus ſes gents: ha! Dieu, quelle triſteſſe!
Mais d'autre part auſſi, qui dira l'allégreſſe
Qu'il en recevra, ſachant qu'en ſon pays
Eſt venu le plus grand de tous Rois ſes amis!
Déſormais il n'aura crainte de la puiſſance
De tous Mahometans, ayant un Roi de France,
Le ſeul nom duquel plus peut faſcher les Payens,
Que le reſte qui eſt de tous Princes Chreſtiens.
Or durant ce conflict, & cruel exploict d'armes,

Le Roi de Chypre eſtoit avecq' quelques gendarmes,
Pourſuivant un vieil cerf au plus eſpez du bois,
Qu'il avoit preſque mis à ſes derniers abbois;
Et ſe voyant preſſé, ô choſe eſmerveillable!
Parle à lui comme on dict: O Prince miſérable,
Pourquoi me pourſuis-tu pour me mettre à la mort?
Regarde à tes ſoldars qui ſont deſſus le port
La plus part renverſez par l'armée eſtrangere:
Or laiſſe-moi en paix, & te retire arriere.
Après que ce grand cerf ces propos lui eut dict,
Diſparut de ſes yeux, ſoudain s'eſvanouit:
Et en eſt aux jardins de ce grand Roi de France,
De ſon Chaſteau de Blois la vraie remembrance
Encores à préſent eſlevée hautement,
Où ceſte belle hiſtoire eſt eſcrite amplement.
Le Roi fort eſtonné, s'esbahiſt, s'émerveille
D'avoir veu devant lui une telle merveille,
Son ame n'eſtant point en aſſeuré repos,
Diſcourant à part lui les merveilleux propos
De ce cerf eſlancé, & tout triſte en ſa face,
Dès l'heure abandonna le plaiſir de la chaſſe.
Cuidant s'en retourner, rencontre un meſſager,
Qui lui vint annoncer qu'un cruel eſtranger
Avoit, malgré ſes gents, abordé au rivage,
Et qu'il en avoit faict un merveilleux carnage;
Et que le Lycien, ſon gendre prétendu,
Il l'avoit recongneu de ſon long eſtendu
Entre les renverſez deſſus la moite plaine,

Ne

Ne pouvant preſque plus reſpirer ſon haleine.
Ce Roi fort eſtonné, ſentit une douleur
Par-tout ſon foible corps qui lui ſaiſit le cœur!
Ses yeux fondans en pleurs, faiſant ſi hautes plaintes
Que l'air retentiſſoit de ſes triſtes complaintes.
Ha! ſoit que tu ſois cerf que j'ai veu en ce bois,
Ou bien quelque démon! Tu es vrai toutesfois,
M'ayant dict de mes gents la deffaicte piteuſe,
Y a t-il plus que moi perſonne mal-heureuſe?
C'eſt donques aujourd'hui, mes fid les ſubjects!
Qu'il faut que nous tombions comme eſclaves abjets
Entre les mains des Turcs! & que ma fille Hermine
Demeure en leur puiſſance: ô Déité divine,
Preſte-moi ton ſecours, deſtourne ce mal-heur,
Mourons, mourons plus toſt, monſtrans noſtre valeur
Par le glaive tranchant, avant que noſtre vie
Soit à ces Sarrazins, perfides, aſſervie;
Reprenons noz eſprits, combattons vaillamment:
Ne vault-il pas bien mieux mourir enſemblement,
Tenant l'eſpée en main, qu'un Sarrazin avare
Sans amour, ſans pitié, orgueilleux & barbare,
Nous tenant en ſes mains, & liez pieds & bras,
Nous mette à la cadene avecques ſes forçats?
Après qu'il eut ce dict, faict ſonnner la trompette,
Ramaſſe autour de lui ceux qui de la deffaicte
Avoient peu eſchapper; il rallie ſes gents,
Qui furent auſſi-toſt en armes diligents
Deſſouz leurs eſtendars; & la cavalerie,

La mettant aux costez de son infanterie,
Trompettes & tambours faisans retentir l'air
Par leurs sons effroyans de l'implacable mer.
Et ainsi de ce pas ceste troupe aguerrie
Résolue à la mort, propose de furie
Entrer sur l'ennemi ; mais le grand Dieu d'en-hault,
Qui ne manque jamais au besoin quand il faut
A ses bons serviteurs, appaisa ceste noise
D'entre la nation Cyprienne & Françoise ;
Là, la plus grande part se trouvans, ou amis,
Ou bien proches parens, descenduz d'un pays ;
Car le Roi qui regnoit en ceste Isle plaisante,
Estoit de la maison tant riche & florissante
Jadis de Lusignan, lequel avoit conquis
Par sa grande valeur ceste Isle de hault pris.
Mégapenth adverti pour certain que l'armée
Du Prince Cyprien venoit droit, animée,
Contre le Roi de France ; il envoie au-devant,
Pour le dissuader de n'entrer plus avant,
Lui déclarant au long la perte & le dommage
De ses soldats deffaicts, par le hautain courage
De ces braves François, qui firent tel effort,
Qu'en despit de ses gents ils gaignerent le port
Du fort de Lymasson, où la plus grand partie
Furent avecques lui blessez à la sortie
De leurs vaisseaux légers, nonobstant en trois jours,
Qu'il lui avoit promis, moyennant le secours
D'un bon Chirurgien de grande expérience,

Qui lui avoit donné sur son ame asseurance
De le rendre guéri, non lui seul seulement,
Mais tous ceux qui n'estans blessez mortellement,
Par la force & bonté d'une excellente plante
Qui avoit la vertu toute plaie récente
Guérir dedans trois jours, arrachée autres-fois
Dedans les beaux jardins du bon Comte de Blois,
En ayant de long-temps faicte l'expérience
Sur infiniz blessez du Royaume de France.
Qui pourroit raconter l'aise qu'eut en son cœur
Guyon de Lusignan, d'entendre si bon-heur
Lui estre survenu? De si bonne nouvelle
Il en rend grace à Dieu, s'esbahist, s'émerveille,
Confessant devant tous que des siens il a soin,
Et qu'il ne le délaisse à l'extrême besoin,
Et fut de ce bon Roi l'incroyable tristesse
De douleur, convertie en extrême liesse.
Et jettant sur ses gents la veue de ses yeux,
Entonna tels propos, d'un visage joyeux:
Mes fideles subjects, qui avez au vif peincte
De vos Ayeux François encore la vertu sainct̃e,
Resjouissons noz cœurs, nous avons du secours
Par la grace de Dieu, auquel j'ai eu recours;
He! ceux qui ont deffaict & mis noz gents en fuite
Dessus le port de mer à leur vive poursuite,
Ce ne sont Sarrazins, ni autres ennemis,
Sont noz proches parens, & noz meilleurs amis,
C'est ce grand Roi Loys, ce magnanime Prince,

Qui pour nous ſecourir a laiſſé ſa Province.
O que le Lycien Mégapenth eut grand tort
D'empeſcher noz amis ſurgir à noſtre Port,
De n'avoir recongneu les enſeignes guerrieres
Qui Sainct Denis ont peint en leurs belles bannieres;
Il eſt la cauſe, hélas! de la piteuſe mort
De tant de gents de bien demourez ſur le bord.
Allons, mes bons amis, mes courageux gendarmes,
Au-devant ce ſainct Roi, avecq' noz cleres armes,
Et qu'un chacun ſe mette en ſon juſte devoir
D'un cœur franc & entier de le bien recevoir;
C'eſt lui qui abbattra la ſuperbe arrogance
De ce Soldan maudit rempli d'outrecuidance,
En ce monde il ne craint que ſes hardiz François,
Ayant lui & les ſiens par tant & tant de fois
Senti leurs puiſſans bras, les plaines Paleſtines
Teintes du ſang vermeil des troupes Sarrazines,
Il ſe gardera bien de venir attaquer
Ceſte Iſle maintenant, ſoit par terre, ou par mer;
Car le bruit ſeulement de ce grand Roi de France
L'eſtonnera ſi fort avecques ſa puiſſance,
Qu'il ſe contentera de garder ſon Pays
Des ſoldars courageux de ce bon Roi Loys.
Allons au-devant lui, & du cruel outrage
Que noz gents lui ont faict, l'empeſchant au paſſage,
Demandons-lui pardon; il eſt clément, & doux,
Il nous pardonnera, je le congnois, à tous.
Allons doncq', mes amis, en toute obéiſſance

A ce divin Héros faire humble révérence,
Lui offrans de bon cœur de nous tous Cypriens,
Comme noſtre Sauveur, noz vies & noz biens;
Car c'eſt lui ſans lequel ſans doute noſtre vie
A ce puiſſant Souldan alloit eſtre aſſervie,
Comment euſſions-nous peu, eſloingnez des Chreſtiens,
Réſiſter au pouvoir, ſans lui, de ces Payens?
Il n'y eut un ſeul d'eux qui ſe trouvaſt contraire
Au vouloir de leur Roi, chacun lui obtempere,
Et s'en vont de ce pas, marchans en bel arroi,
Pour trouver ſur le Port ce magnanime Roi,
Qu'ilz trouverent armé encor de toutes armes,
Environné autour de ſoldars & gendarmes,
Qui faiſoit viſiter ceux qui eſtoient bleſſez,
Et qui avoient eſté ſur le champ renverſez,
Lui-meſme ſe monſtroit, tant eſtoit pitoyable,
Envers les patiens de ſa main ſecourable,
Extrêmement marri des inconvéniens
Tombez deſſus le Chef de ces Cythériens.
Et d'autre part joyeux, ayant faict recongnoiſtre
A ſon Chirurgien, qui eſtoit paſſé maiſtre
En ce bel art divin, que de tant d'offenſez
S'en trouvent ſeulement deux à la mort bleſſez,
Pour leſquelz garantir de ne perdre la vie,
Il n'y avoit moyen en l'art de Chirurgie.
Et de ceux qui marchoient deſſoubz ſes eſtendars,
Se trouvent ſeulement vingt & quatre ſoldars

Bleſſez de coups de traict, qui furent en peu d'heure
Guéris, dont un chacun d'une ſi belle cure
Fut ſi fort eſtonné, qu'on n'euſt peu dire plus,
Et ne l'euſſent pas creu, ſi de leurs propres yeux
Ilz ne l'euſſent congneu. Auſſi-toſt on vint dire
A Loys, qui eſtoit encore en ſon navire,
Que le Roi Cyprien venoit au-devant lui,
Dont il fut grandement en ſon cœur resjoui;
Et s'approchant de lui, de ſa langue éloquente
Le Cyprien lui fiſt la harangue ſuivante:
Il n'eſt en mon pouvoir exprimer la douleur
Que je ſentis en moi, entendant le mal-heur
Tombé deſſus mes gents, par leur ſotte ignorance,
Se bandant contre toi, en faiſant réſiſtance,
Te voulant empeſcher, eſtant jà ſur le bord
Avecques tes vaiſſeaux, que tu ne prinſſes port;
Nous te ſupplions tous, une ſi lourde faute,
SIRE, nous pardonner, par ta clémence haute,
Recevant mes ſubjects, ô magnanime Roi,
Avecques leurs moyens, qui tous s'offrent à toi;
Car nous eſpérons tous, bon Roi, que noſtre vie
Sera, par le moyen de ta main garantie
Des cruelz Sarrazins, qui dedans peu de jours
Nous venoient attaquer, ſans ton aide & ſecours;
Car je ſuis aſſeuré qu'ayans ſceu la deſcente
Que faicte tu auras en ceſte Iſle plaiſante,
Qu'ils ne s'ingéreront de ſe mettre ſur mer
Pour nous venir par eau en ceſte Iſle attaquer,

Ilz redouteront trop, approuvé l'asseurance
De ces braves guerriers du Royaume de France,
Et le renom desquels est depuis l'Orient
Par l'Univers espars jusques en Occident.
Auquel Loys respond : Je ne sçaurois vous dire
La tristesse, l'ennui, & le cruel martyre
Que dedans moi je sens, qui tourmente mon cœur
Du désastre advenu sur eux par la fureur
De mes braves soldars ; mais ayez patience,
J'espere dans deux jours qu'ils auront allégeance
Des coups qu'ils ont receu, ne se sentans blessez
Non plus que s'ils n'avoient oncq' esté offensez.
Quand à ce que m'offrez voz biens, & vostre vie,
Du meilleur de mon cœur je vous en remercie ;
Je ne veux rien de vous, sinon que comme amis,
Descenduz autresfois tous d'un mesme pays,
Du Royaume François, nous soyons unanimes,
Nous monstrans contre tous ces Payens magnanimes,
Leur faisant ressentir, s'ilz viennent aux combats,
Des François valeureux la force de leurs bras.
Or leurs discours finis, le Roi Loys embrasse
Ce Prince Cyprien, le baizant en la face,
Et furent quelque temps dessus le bord de l'eau,
Pendant que les forçatz deschargeoient le vaisseau
De ce Roi généreux. Qui dira la caresse
De ces deux nations ? après si grand' tristesse :
Les plus grands de ceste Isle, & les plus apparens,
Se trouvans de bien près tous presque estre parens,

Leurs yeux fondans en pleurs, abondance de larmes
Découlantes des yeux de leurs meilleurs gendarmes,
De pitié qu'ilz avoient de voir en leur pays,
A leur ſecours venus, au beſoin, leurs amis.
Et tout ainſi qu'on voit la fourmi meſnagere,
Qui trouve revenant des champs ſa fourmilliere
A boullée des pieds; ſoit que ſoit du Paſteur,
Ou bien du Laboureur, retournant du labeur,
Vous la voyez courir çà & là par la plaine,
Taſchant à ramaſſer avecques grande peine
Ce que ſoingneuſement elle avoit amaſſé
A la han de ſon corps, durant l'eſté paſſé,
Afin qu'ell' peuſt l'hiver, ſans ſe mettre à la pluie,
De ſa proviſion faicte, paſſer ſa vie.
De meſme l'on voyoit ſur la rive les gents
De ce grand Roi Loys actifs & diligens
A vuider ſon vaiſſeau, qui eſtoit au rivage,
Hors des périls de mer, & du cruel orage,
Des vents impétueux, lié auprès du bord
A des boucles de fer qui eſtoient ſur le Port,
Faictes pour attacher navires & galleres
Retournantes des eaux des ondes marinieres.
Loys prenant plaiſir à voir deſſus les eaux,
A la file arriver ſes autres grands vaiſſeaux,
Fut prié par le Roi de l'Iſle Cyprienne
De prendre ſon logis où la Cythérienne
Sa demeure faiſoit; mais ce bon Roi ſoigneux,
Plus des ſiens que de lui, ſans ceſſe avoit les yeux

Sur ſes vaiſſeaux marins, craignant que la fortune
Ne ſe tournaſt, volage, au gré du fier Neptune,
Proteſtant ne bouger deſſus le port de mer,
Juſqu'à tant qu'il euſt veu tous ſes gents arriver,
Et que ceux qui eſtoient bleſſez en ſes navires
S'en feuſſent retournez vers eux ſains, & délivres,
Et qu'il avoit gravé en ſa conception,
De faire tout ainſi que faict l'eſcorpion,
Qui griefvement ayant bleſſé quelque perſonne,
La guériſon entiere auſſi après lui donne.
Voyant le Cyprien n'eſtre en tout ſon pouvoir
Loys aucunement par ſes dictz mouvoir,
Retourne à ſa Cité, & à ſes gents commande,
De ſoudain tenir preſt la meilleure viande
Qu'ilz pourroient recouvrer, pour porter au logis
Où la cuiſine eſtoit de ce grand Roi Loys,
Faict de vivres charger grand nombre de charrettes
Pour porter dans le camp, où faiſoient leurs retraictes
Ces généreux François, qui de travail laſſez,
Ne pouvoient preſque plus, tant eſtoient harraſſez,
Se tenir ſur les pieds; & outre plus leur donne
Huict vingt & dix poinçons de malvoiſie bonne,
Faict choiſir d'entre tous ſes plus gaillars troupeaux
Cinq cens laſniers moutons, les plus gras & plus beaux,
Outre cinquante bœufz qu'il avoit à l'eſtable
Pour la proviſion ordinaire honorable
De toute ſa maiſon, qui leur donne en préſens,
Afin d'avoir de lui & de ces Cypriens

Souvenance à jamais, chacun en ſon courage
S'esbahiſt de voir tant venir ſur le rivage
Vivres de toutes pars; mais bien encores plus
Quand ilz ſceurent au vrai que ce Roi valeureux
Leur en faiſoit préſent, chacun ouvre l'oreille
Joyeux dedans leurs cœurs de voir ceſte merveille,
Il n'y a un ſoldart qui ne s'offre de cœur
A libéralement ſervir ce bon Seigneur,
Voire qu'il ne ſoit preſt à expoſer ſa vie,
Pour deffendre hardirent lui, & ſa Seigneurie,
Congnoiſſant au beſoin en leur néceſſité
De ce Roi Cyprien la libéralité.
Ilz firent ſi grand bruit de la joie & lieſſe
Qu'ils eurent entendant de ce Roi la largeſſe,
Que l'air des environs, des rochers, & des bois,
En retentit du ſon qui ſortit de leurs voix,
Et meſmement écho à leurs dicts ententifve,
De Narcyſſe laiſſé ſa complaincte plaintive,
Les alloit ſondant, à raconter le loz,
Que Guyon méritoit entre tous les Héroz!
Et ne fut lut le long du ſouper à la table
Tenuz autres propos que de ce Roi louable;
C'eſtoit qui boiroit à ſa ſanté le mieux,
Tant deſes beaux préſens ils furent tous joyeux:
Ainſi puiſantement toute ceſte journée,
A boire au Cyprien, du tout fut deſdiée,
Juſqu'à ce que la nuict, d'un ſommeil gratieux,
(Repeuz, & bien reffaicts) leur vint de leurs clers yeux

Les paupieres charmer, qui les contraint & retraire,
Nature ne voulant ſon tribut ordinaire
Lui eſtre deſrobbé, & ainſi à leurs os,
De la mer fatiguez, donnerent le repos.
Attant que le courrier à la perruque blonde
Euſt ramené çà-bas la lumiere du monde.

ARGUMENT.

THOLON ſe préſente en viſion à Sainct Loys, le diſſuadant de n'entreprendre le voyage d'Ægypte que le Printemps ne feuſt revenu. Le grand Can de Tartarie, adverti de ſa bonne vie, laiſſe la loi de Mahomet pour ſuivre Jeſus-Chriſt. Megapenthe, grand Duc de Lycie, ſe faict baptiſer, après avoir eſté inſtruict en la Religion Chreſtienne. Sainct Loys envoye ſecours au Roi d'Armenie contre le Soldan de la Comue.

LA LOYSSÉE.

LIVRE TROISEME.

Il y avoit long-temps que les bruſques chevaux
De Phœbus au poil blond s'eſtoient dedans les eaux
De la mer retirez, pour la belle lumiere
Le lendemain matin, par leur courſe ligere,
Ramener aux mortels, que Loys à ſes os,
De long travail laſſé, vouloit donner repos,
La plus part de la nuict ayant lui ſeul paſſée
A voir & diſcourir en ſa ſaincte penſée
Ce qui eſtoit beſoin à ſes marins vaiſſeaux,
Pour auſſi-toſt ſe mettre à la merci des eaux,
Qu'ilz ſeroient racoutrez, & prendre avec ſa ſuite
La route du pays de la fertile Ægypte,
Suivant le mandement exprès du Dieu des dieux,
Qui commande à la mer, à la terre & aux Cieux,
Que devant lui ſe vient repréſenter l'image
De Tholon, qui eſtoit par l'implacable orage
Des vents impétueux tombé dedans la mer,
Cuidant par ſon bel art la tempeſte éviter;
Ses cheveux griſonnans, & ſa barbe mouillée
De toutes pars gaſtez de l'eſcume ſalée
De Neptun irrité; le viſage & les yeux
Meurtri de toutes pars de ce coup merveilleux

Qu'il ſentit en tombant, eſtant l'heure que l'homme
Ordinairement prent, laſſé, ſon premier ſomme,
Qui lui diſt ces propos : Si j'ai eu le pouvoir,
Bon Prince, par ma mort, à pitié t'eſmouvoir,
Délaiſſe ton ennui ; oſte ta face triſte,
Et du cas ſurvenu à Tholon ne t'attriſte ;
Es-tu donques faſché ſi, laiſſé ces bas lieux,
Mon ame veult chercher le Royaume des Cieux ?
Te veux-tu contriſter ſi laiſſant ta navire
Mon eſprit ſéparé du corps au Ciel aſpire ?
Tout ainſi que Tholon t'a très-fidelement
Servi par ci-devant, ſans t'avoir nullement
Faict faute en ſon eſtat, tant que ſa chere vie
A ſon corps a eſté miſérable aſſervie,
Aſſeure-toi auſſi que nonobſtant l'esfort
Des implacables Sœurs, que Tholon à ſa mort
Aura de toi encor, vertueux Roi de France,
Avant que dē monter au Ciel, la ſouvenance.
Je ſçai bien, ô bon Roi, que tu as entrepris
De bien-toſt, délaiſſant ce plantureux pays,
De mettre voile au vent, & aller à grand erre
A la faveur des eaux, faire cruelle guerre
Aux Turcs & Sarrazins ; mais ne te haſte point,
» Aſſez-toſt va celui, lequel arrive à poinct,
Tes gents ſont fatiguez du temps & de l'outrage
Qu'ils ont ſur mer ſouffert en faiſant ce voyage,
Et briſez tellement & rompus tes vaiſſeaux,
Qu'impoſſible il ſeroit les mettre ſur les eaux
Sans danger de les perdre ; & ta troupe guerriere

Eſt encores bien loing demourée derriere :
Il faut patienter en attendant le temps
Propre pour naviguer du gracieux Prin-temps,
Et paſſeras l'Hiver cependant en ceſte Iſle,
Regardant ce qui eſt profitable & utile
Avecq' le Cyprien, pour l'augmentation
Du nom de Jeſus-Chriſt au Pays de Syon.
Ne te mets point, Loys, de mon corps mort en peine,
Ou bien s'il eſt en l'eau, ou au bord ſur l'arene ;
» Car depuis que de l'ame & de ce foible corps
» L'un de l'autre [illegible]cts ſont les humains accors,
» Le corps qui eſt [illegible]ject à mourir de nature,
» Que peut-il plus ſervir, ſinon que de paſture
» Aux vers & aux ſerpens ; mais l'eſprit qui des Cieux
» Son origine a pris, recherche les haux lieux,
» Et ne lui chaut où ſoit faicte ſa ſépulture
» De ce terreſtre corps, qui n'eſt que pourriture.
Après que ſon Tholon ces propos lui eut dict,
Cuidant parler à lui, en l'air s'eſvanouit,
Dont lui fort contriſté, de ſon ſomme s'eſveille,
Troublé en ſon eſprit d'une telle merveille,
S'habille, diſcourant en ſon entendement
Quel ſera de ce ſonge enfin l'événement ;
Son ame de divers penſemens agitée,
Comme l'on voit la nef çà & là tourmentée,
Lors principalement que les cruels autans
Entr'eux d'ire rempliz on voit contrarians,
Et tant plus à Tholon en ſon eſprit il penſe,
D'autant encores plus penſant il y repenſe,

Et lui ſemble toujours le voir devant ſes yeux
De l'eſcume gaſtez ſa barbe, & ſes cheveux,
Faict dix mille diſcours & dix mille complainctes,
Qui de profons ſanglots ſans ceſſe eſtoient conjoinctes.
Tholon, tu m'as monſtré (diſoit-il) aujourd'hui
Combien après ta mort tu m'as eſté ami,
D'avoir eu du Paſteur du Royaume de France,
Avant que de partir au Ciel, la ſouvenance;
Aſſeure-toi auſſi ſi le naturel cours
M'eſt prolongé de Dieu ſi long-temps de mes jours,
Et qu'il me faſſe tant de faveur & de grace
Que je puiſſe revoir la gratieuſe face
De la Royne ma mere, & que j'aie à fin mis
Le voyage que j'ai pour la Foi entrepris:
En France de retour, ſois certain que ta race
En Loys trouvera toute faveur & grace,
Et à toi, mon Tholon, ferai deſſus ce Port
Eſlever hautement, joignant ce moiteux bord,
Un ſuperbe tombeau en ton honneur & gloire,
Afin que ci-après il ſoit de toi mémoire
Aux ſiecles advenir, & ferai mettre autour
La cauſe de ta mort, l'an, le mois, & le jour.
Le jour ſe faiſoit grand, quand les Seigneurs & Princes,
Gouverneurs principaux des Françoiſes Provinces,
Cuidant venir trouver ce grand Prince Loys
Au lever de ſon lict comme ils avoient apris,
Ils furent advertis par ſes gents domeſtiques
Qu'il ſe pourmenoit ſeul ſur les bors aquatiques

De

De Havre ſablonneux, ayant la larme à l'œil,
Et ne pouvoient ſçavoir la cauſe de ſon dueil.
Le Comte donq' d'Arthois ſçachant la grand triſteſſe
Que ſon frere portoit, il n'eut repos, ne ceſſe,
Juſqu'à ce qu'il euſt ſceu d'où venoit la douleur
Qui l'alloit pénétrant juſqu'au profond du cœur,
Lequel au mieux qu'il peut de ſa douce parole,
Comme un bon frere doit, en ſon dueil le conſole,
Remonſtrant qu'il ne faut s'attriſter de la mort
De ceux qui ont vaincu le furieux effort
De la Parque cruelle, & qui ont aſſervie,
Pendant qu'ils ont veſcu, le reſte de leur vie
Au ſervice de Dieu; car ceux-là bien-heureux
Sont faicts participans du beau ſéjour des Cieux,
Raviz en leurs eſpris de la ſaincte préſence
Du grand Dieu Eternel, qui faict ſa réſidence
Au lieu tant deſiré, comme eſt ton cher Tholon,
Qui eſt mort en venant combattre pour le nom
Du grand Dieu de là-haut les Payens infidelles,
Qui font aux ſectateurs du Chriſt guerres mortelles.
Et fiſt tant par ſes dicts ſon bon frere d'Arthois,
Qu'il appaiſa le dueil, par ſon humaine voix,
De ce bon Roi Loys, & de-là ſe retire
Avecques les Seigneurs non loin de ſa navire,
Pour, à la vérité, de ſes Chirurgiens
Sçavoir comme il eſtoit des bleſſez patiens,
Qui lui firent rapport que la bonne fortune
Leur eſtoit tellement propice, & oportune,
Qu'ils eſtoient tous guériz, excepté deux bleſſez

Qui seroient dès le soir vers minuict trespassez.
Lui donques fort joyeux de si bonne nouvelle,
Adresse droit ses pas vers une grand Chapelle
Proche du port de mer, desdiée autresfois
A celui qu'on retient pour Patron des François,
Où ce grand Roi Loys entre avecques sa suite,
Pour remercier Dieu de la bonne conduicte
Qu'il lui avoit donnée, & d'avoir à bon port
Faict surgir ses vaisseaux, sans qu'un homme feust mort,
Sauf le pauvre Tholon : parfaicte sans feintise
Sa dévote priere, il sortit de l'Eglise,
Et prent droit le chemin où estoient les quartiers
Ordonnez pour camper tous ses avanturiers;
Et les contemplant tous, doucement il les prie
De se ressouvenir de la grand courtoisie
Que ce bon Roi de Cypre & tous les citoyens,
Leur avoit faict hier au soir de leurs moyens,
Envoyant pain & vin, viande & autres vivres
En leurs nécessitez jusques en leurs navires;
S'ils nous vont surpassans en libéralité,
Surmontons-les au moins en debonnaireté.
Phœbus avoit couru jà la moitié du monde,
Abruvant ses chevaux droict au milieu de l'onde
Du grand lac Occéan, les laboureurs lassez,
Destaillez leurs chevaux de travail harassez,
Que là vint arriver le grand Duc de Lycie,
Mégapenth, suivi de belle compagnie,
La plus part tous desquels avoient esté blessez
Au désembarquement des François courroucez,

Lors que les Cypriens voulurent le paſſage
Interdire du port de l'humide rivage,
Ou de mal-heur tomba à l'aborder dans l'eau
L'infortuné Tholon, conducteur du vaiſſeau
De ce ſainct Roi Loys, & le fort Mégapenthe
Devant tous, humblement proſterné, ſe préſente
Les deux genoux en-bas, confeſſant que des Cieux
Il eſtoit deſcendu de la race des Dieux,
Et qu'il n'y a vivant, tant expert en nature,
Qui euſt peu mettre en fin une ſi belle cure,
S'il n'euſt eu le pouvoir du grand Dieu ſouverain,
D'avoir tant de bleſſez, tant de traicts que de main,
En trois jours tous guéris : ô Dieu, ô quels miracles,
Que meſme celui-là qui rendoit les oracles
N'euſt peu jadis guérir, combien que ce pouvoir
De ſon pere Juppin il ſe vantaſt avoir,
Confeſſant qu'il tenoit de ce bon Roi la vie,
Et tous ceux qui eſtoient avecq' lui de Lycie;
Et que le Dieu qui eſt des François révéré,
C'eſt le Dieu qui doit eſtre en tous lieux honoré,
Et qu'il eſtoit tout preſt de tenir la foi meſme
Que tenoit ce grand Roi, recevant le bapteſme,
Non pas lui ſeulement, mais tous ſes Lyciens,
Renonçant Mahomet, le patron des Payens.
Loys ayant oui la volonté non feincte
De ce Roi Lycien, non forcée ou contrainćte,
De ſe faire Chreſtien, divin démon, dis-moi,
Le plaiſir qu'en receut en ſon cœur ce ſainct Roi!
Et comme penſe-tu que je le puiſſe eſcrire!

Si démon tu ne veux de faveur me le dire !
Telle aiſe que Clotilde en ſon ame receut,
Femme du Roi Clovis, quand au vrai elle ſceut,
Qu'inſpiré de là-haut d'une chaleur divine
Qui avoit pénétré au fond de ſa poictrine,
Il eſtoit réſolu, lui qui eſtoit Payen,
Avecques tous ſes gens de ſe faire Chreſtien.
Telle fut de Loys la lyeſſe & la joie
Voyant que Mégapenthe avoit la bonne voie
De lui-meſme choiſie, & mis ſur lui ſes yeux
Après qu'il fut levé, d'un parler gracieux,
Tel langage lui diſt : O heureuſe journée,
Pour toi & pour les tiens à jamais fortunée !
O Mégapenthe heureux ! ſur tous Seigneurs & Rois,
Qui ſur ton Royaume ont commandé autresfois,
Que Dieu t'a bien monſtré aujourd'hui comme il t'aime,
De t'avoir inſpiré de prendre le bapteſme,
Et de t'avoir oſté de la damnation
Pour te mettre au chemin de la ſalvation.
Car quiconques n'aura eſté en la fontaine
De Jeſus-Chriſt lavé, c'eſt bien choſe certaine
Qu'il n'entrera jamais au Royaume des Cieux,
Royaume deſtiné aux enfans ſes eſleuz,
Qui auront juſqu'au bout contre les infideles
Payens & Sarrazins perſévérez fideles,
Parfaict & accompli du tout ſincérement
Du Chriſt, le filz de Dieu, le ſainct commandement,
Qui nous a tant aimé qu'il eſt venu en terre
Pour combattre Satan, qui nous faiſoit la guerre,

Qui a esté conceu du benoist sainct Esprit,
Et de Marie Vierge en ce monde nasquit;
Et qui a conversé vivant entre les hommes,
Endurant comme nous, qui de la terre sommes;
Et qui a faict prescher par-tout ceſt Univers,
Par ses divins Héraulx, ses esleuz Messagers,
Es bourgades, & bourgs, chasteaux, citez & villes;
La teneur de ses Loix, les sainctes Evangiles;
Et qui ne voudroit croire, en son cœur obstiné,
Qu'il seroit à jamais au feu d'enfer damné,
Qui pour nous tesmoigner de son amour extrême
Nous délaissa çà-bas pour signe le baptesme,
Et qui pour délivrer nos Peres anciens,
Détenus de long-temps aux infernaux liens,
S'offrit d'un cœur ouvert à endurer la peine
De la mort pour sauver toute nature humaine;
Mais quelle mort? La mort la plus cruelle, hélas!
Estendu en la croix son corps, ses pieds, ses bras;
Et ayant remporté de Satan la victoire,
Retourna glorieux de ceſte prison noire.
Car le troisiesme jour des morts ressuscita,
Et quelque peu de jours après au Ciel monta
A la dextre du Pere, où toute créature
Viendra de-là juger en justice & droicture,
Soit morte, ou soit vivante, en esprit & en corps;
Car à lui seul est deu, tant des vifs que des morts,
Le juste jugement; les ames criminelles
Recevront de leurs maux les peines éternelles.
Au contraire les bons, qui, d'un cœur pur & net,

Acompliront la Loi de ce grand Dieu parfaict,
S'en iront droit au Ciel, où eſt la demourance
De ceux qui ont du Chriſt ſuivi la convenance.
Et afin qu'à jamais l'homme euſt en ſon eſprit
Souvenance de lui, il prit, la meſme nuict
Qu'il fuſt livré aux Juifs par ce mal-heureux traiſtre
Qui conſpira la mort de ſon Seigneur & maiſtre,
(Rendu graces à Dieu), le pain Sainct qu'il beniſt;
Et lequel puis après en morceaux il rompit,
Le donnant de bon cœur à ſes triſtes Apoſtres,
En leur diſant ces mots: Or ſus, prenez vous autres,
Et mangez hardiment; car ceci eſt mon corps,
Qui ſouffrira pour vous les furieux efforts
De la cruelle mort: & pour ce ſacrifice
Dignement achever, prit auſſi le Calice,
Qu'il leur baille en diſant: Prenez tous de cela;
Car ceci eſt mon ſang, qui reſpandu ſera
Pour pluſieurs qui auront de leur commiſe offenſe
Vraie contrition, mettans leur eſpérance
En moi leur Salvateur: toutes & quantes fois
Que vous ferez cela, auſſi autant de fois
Vous aurez de ma mort mémoire & ſouvenance,
Juſqu'à ce que je vienne en ma grande puiſſance.
Voilà d'un bon Chreſtien, Mégapenthe, la Foi,
Que je tiens, & tous ceux qui ſont avecques moi,
Et tous autres qui ſont de mon obéiſſance,
Leur demeure faiſans au Royaume de France.
Or Mégapenthe fut tellement des propos
Emeu de ce bon Roi, qu'il n'eut aucun repos

Qu'il ne fut baptizé, tant la grace divine
Lui embraza le cœur de ſa ſaincte doctrine.
Et de faict quelques jours fut baptizé après
Par un Prélat d'honneur, envoyé tout exprès
Par le Roi Cyprien querir en Nicoſie,
Qui en fit le bapteſme & la cérémonie,
Et en furent parrains deux grands Princes François,
Charles, Comte d'Anjou, & le Comte d'Arthois,
Freres de ſainct Loys, & fut priſe la Reyne
Marguerite avecq' eux pour ſervir de marraine,
Au grand contentement de ces deux Rois Chreſtiens,
Et de tous les Seigneurs François & Cypriens.
Ses ſubjects & vaſſaux en firent tous de meſme,
Qui par ce ſainct Prélat receurent le bapteſme;
Et renonçant Satan, Tarvagant, & Mahom,
Pour ſuivre Jeſus-Chriſt, combattant pour ſon nom,
Proteſtans d'employer leurs armes & leur vie
Contre tous ceux qui n'ont la ſaincte Loi ſuivie
Des fideles Chreſtiens, tant que leur noble cœur
Aura dedans le corps de force & de vigueur.
Or depuis que Loys eut pris port au rivage
De la terre de Cypre, il fiſt un tel orage,
Et vents ſi furieux de toutes parts ſur mer,
Qu'il ſembloit proprement à la voir eſcumer,
Que nous feuſſions au bout de la fin de ce monde,
Tant fort le ciel, le vent, ſe faiſoient guerre, & l'onde.
Et fut contrainct Loys, voyant ce faſcheux temps,
De paſſer tout l'Hyver avecq' les Cypriens,
Attendant que Progné, & ſa ſœur Philomelle,

Lui viendroient rapporter du Prin-temps la nouvelle,
Pour auſſi-toſt aller vivement attaquer,
Favorables les vents, Damiette par mer.
Ha Dieu! non-ſeulement la fureur & la rage
Du temps impétueux empeſcha ce voyage,
Mais une forte peſte, une contagion,
L'air contraire aux François de ceſte région,
Et laquelle voyant tellement enflammée,
Fut contraint çà & là diviſer ſon armée
Par les villes de Cypre, attendant le ſecours
Du grand Dieu de là-haut, où il eut ſon recours,
Pendant lequel ſéjour de ce Roi debonnaire
Il ne demoura point oiſif & ſolitaire,
Mais regardoit par-tout, jour & nuict, ayant ſoin
A ce qu'il congnoiſſoit néceſſaire au beſoin,
A toute Chreſtienté; il viſitoit les villes,
Les havres de la mer, & les ports plus utilles;
Accordant les Seigneurs, vuidant les différends
Qui eſtoient ſurvenuz entre les Cypriens,
Entre autres appaiza les diſcordes civilles
D'entre les habitans des principales villes,
Se haïſſant de mort, pour la Religion
Des Grecz & des Latins, divers d'opinion,
Tellement enflammez de furieuſes rages,
Tant d'une part que d'autre en leurs bouillans courages,
Que le Latin plus fort, par la commune voix
Du peuple, il deſchaſſa l'Archeveſque Grégeois.
Et voyant ce ſainct Roi la couverture ſaincte
Que prenoit le Latin, pour de ſon ame feincte

Couvrir l'ambition, il remiſt en ſes biens
L'Archeveſque Grégeois; & tous les Cypriens,
Et veſcurent depuis les Cypres ſans diſcorde
Tous unanimement en paiſible concorde,
Tant d'un Roi vertueux la force a de pouvoir,
A un peuple effréné à bien faire émouvoir.
Et jà par l'Univers ſa bonne renommée
Des Royaumes lointains eſtoit ſi bien ſemée,
Que le bruit meſme en vint juſqu'au pays du Can,
Qui délaiſſant ſa Loi, s'eſtoit rendu Chreſtien,
Lui promettant ſecours pour regaingner la terre
Où Jeſus-Chriſt ſouffrit, en faiſant forte guerre
Aux Turcz Mahométans, qui contraires de foi,
Suivoient de Mahomet obſtinément la loi.
Loys ayant oui de ſes propres oreilles,
De ces Tartarinois les divines merveilles,
Fut de tel aiſe eſpris en ſon généreux cœur
De la converſion de ce grand Empereur,
Qu'il envoya vers lui exprès en Tartarie,
Hommes qui craignoient Dieu, d'entiere & ſaincte vie,
Le priant par eſcrit toujours continuer,
Et de ne ſe laiſſer ci-après abuzer,
Employant les moyens, la force & la vaillance,
Tant de lui que des ſiens, à la juſte deffenſe
Du nom de Jeſus-Chriſt, & pour ſe maintenir,
Et qu'il peuſt eſloigné de lui ſe ſouvenir,
Il lui fiſt un préſent d'une belle Chapelle,
En forme d'une tente, excellentement belle,
Où de la Vierge eſtoit l'Annonciation,

Et du ſainct meſſager la Salutation ;
Il y avoit auſſi pluſieurs autres myſteres
Qui ſont pour le ſalut des hommes néceſſaires,
Brodez de beau fil d'or, du Chriſt la Paſſion,
Sa Réſurrection & ſon Aſcenſion,
Et l'envoya exprès par un Cordelier ſage,
Qui du Sarrazinois entendoit le langage.
Et ſi bien exploicta en ſa Légation,
Qu'il convertit pluſieurs de ceſte nation
A la Loi des Chreſtiens. Lors le Roi d'Arménie
Envoya vers Loys auſſi grand compagnie
Avecq' riches préſens, entre autres lui fiſt don
Par préſens ſignalé, d'un ſi beau pavillon,
Qu'on n'en eüſt peu trouver au monde de ſemblable,
Tant il eſtoit aux yeux d'un chacun admirable,
Suppliant lui donner à ſon beſoin ſecours
En ſa néceſſité, ayant à lui recours
Contre le fier Soldan de la forte Comue,
Qui ne ſçavoit encor ſa nouvelle venue,
Qui eſtoit le plus riche, & le plus puiſſant Roi,
De tous Rois qui tenoient de Mahomet la loi.
Ce grand Prince, joyeux de ſi bonne nouvelle
Que le Roi d'Arménie à ſon ſecours l'appelle,
Réſoult en ſon conſeil avec le Cyprien
Qu'il devoit ſecourir le Prince Arménien
Contre ce grand Soldan Sarrazin infidele,
L'Arménien tenant le parti du fidele,
Et auſſi qu'il eſtoit parent du Roi Guyon,
Portant meſme eſcuſſon, & ayant meſme nom,

Leurs Ayeux deſcenduz de ceſte grand divine
Qui baſti Luſignan, la ſage Meluzine.
Et vit-on auſſi-toſt infiniz grands vaiſſeaux,
Equippez ſur la mer, cheminer ſur les eaux,
Dedans des plus hardiz & aſſeurez gendarmes,
Qui des troupes eſtoient de Loys portans armes,
Bouillonnant en leurs cœurs, qu'ils ne ſont jà aux champs
En bel ordre dreſſez contre ces fiers Payens,
Pour leur faire ſentir quelle eſt de la Nobleſſe
Du Royaume François la valeur & l'adreſſe.
Et navigauerent tant, qu'ils vindrent arriver
Au Havre du Cruly, principal port de mer
De la grand Arménie, où toute la jeuneſſe
De ces braves François fut en grande lieſſe
Receue d'un chacun, & qui firent ſi bien,
Qu'ils défirent du tout de ce Soldan Payen
L'armée furieuſe, où il perdit la vie,
Ne pouvant ſupporter leur furie inouie.
Ce que recongnoiſſant le Prince Arménien,
Leur fiſt dons & préſens du plus beau de ſon bien,
Leſquels pleins de butin, de pillage & de proie,
Se remirent ſur l'eau, reprenans droict leur voie
Pour retrouver Loys; mais Dieu qui de ſon œil
Vit de ſon ſainct manoir de ces hautains l'orgueil,
Qui le meſcongnoiſſoient, de l'heureuſe victoire
En ne lui en rendant, comme ils devoient, la gloire,
En telle ſorte émeut les eſlémens de l'air,
Qu'il ſembloit que le Ciel deuſt dans l'eau s'abiſmer,

Tant violente fut l'orage, & la tempeſte,
Qui deſcendoit d'en-haut, tombant deſſus le feſte
De leurs vaiſſeaux marins, qui furent tous briſez,
Et ces pauvres ſoldars en la mer renverſez
Au plus profond des eaux, tant lors l'ire fut grande
De celui qui au Ciel & aux Aſtres commande.
Pendant que les François, abuſez du beau temps,
Eſtoient voguans ſur mer, à la merci des vents,
Loys ſe ſouvenant de la grande proueſſe
Du Chef des Lyciens, il n'eut repos, ne ceſſe,
Soit de jour, ſoit de nuict, en ſon entendement,
Qu'il n'eut veu accompli l'accort entiérement
De ce Duc magnanime, & de la chaſte fille
Du Roi qui commandoit en ceſte belle Iſle;
Ce qui fut arreſté, & tant petits que grands,
De ce ſainct mariage en leurs ames contens;
Et la ſolennité couſtumiere en l'Egliſe
De leur conſentement un mois après remiſe.

Fin des trois premiers Livres de la Loyſſée.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *la Henriade*, & autres œuvres de Sebaſtien Garnier, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher la réimpreſſion. A Paris, ce 20 Juillet 1769.

MARCHAND.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos Amés & Féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé MUSIER fils, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au public, *la Henriade, par Sebaſtien Garnier, Procureur Général de Henri IV*: s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; à peine de déchéance du préſent Privilege; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier Chancelier Garde des Sceaux de France le ſieur de Maupeou; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit ſieur de Maupeou : le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expo-

ſant, & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le Mercredi treizieme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-neuf, & de notre Regne le cinquante-quatrieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LEBEGUE.

Régiſtré ſur le Régiſtre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 708, fol. 6, conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 18 Septembre 1769.

BRIASSON, Syndic.

at
a